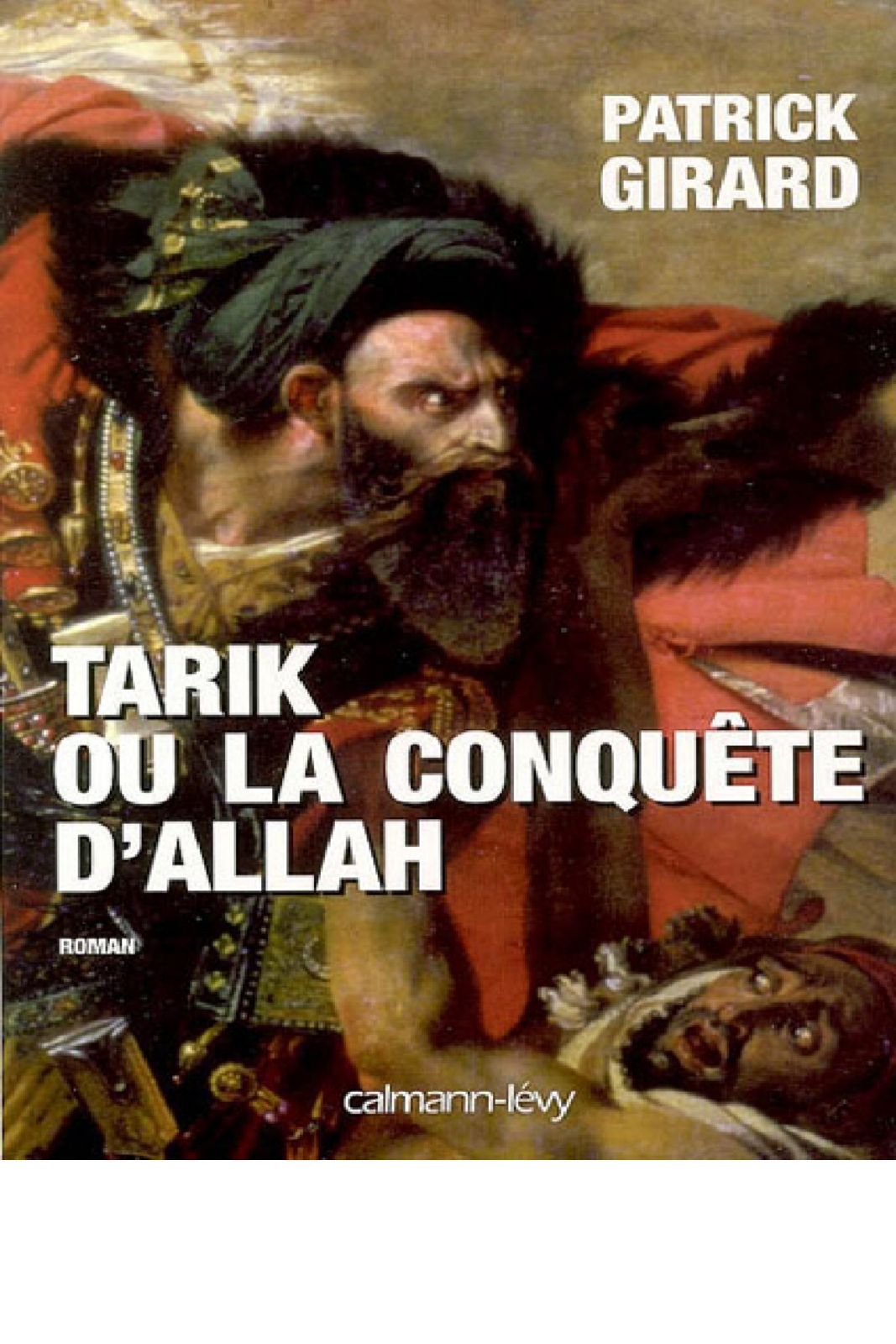


Tarik ou la conquête d'Allah

Girard, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**PATRICK
GIRARD**

**TARIK
OU LA CONQUÊTE
D'ALLAH**

ROMAN

calmann-lévy

PATRICK GIRARD

TARIK
ou
LA CONQUÊTE D'ALLAH
(709-852)



CALMANN-LÉVY

Pour Martine, Anna et Olivia.

Chapitre premier

Depuis plusieurs semaines, une vague de chaleur exceptionnelle s'était abattue sur Septem[1]. Dominée par le mont Abylé, l'une des deux colonnes d'Hercule, la cité byzantine avait été désertée par ses habitants les plus riches. Ils avaient gagné leurs domaines situés dans les hauteurs avoisinantes, à la recherche d'un peu de fraîcheur. Les autres, contraints de demeurer en ville, se terraient chez eux durant la journée. Ils ne sortaient que le soir et se rassemblaient auprès des fontaines publiques d'où s'échappait un très mince filet d'eau. Pendant que les femmes, vêtues d'étoffes légères, échangeaient d'une voix alanguie les derniers commérages, les hommes jouaient aux dés pour tromper leur ennui. De temps à autre, une bagarre éclatait dans une taverne entre deux artisans ou portefaix pris de boisson. Ils roulaient dans la poussière sous le regard amusé des autres clients qui pariaient sur le futur vainqueur de cette joute improvisée. Le port, réputé pour la qualité de son mouillage, était désert, à la grande fureur des négociants. Leurs entrepôts regorgeaient de jarres d'huile, d'amphores de vin et de sacs de grains dont ils auraient bien voulu se débarrasser avant la saison des vendanges et des récoltes. Réduite à l'inactivité, la populace, un curieux mélange de Grecs, de Numides et de Romains, était frondeuse. Elle ne croyait plus aux paroles de consolation prodiguées par l'évêque Philagrius dans ses sermons lors de l'office dominical.

Ce matin-là, dans son palais, l'exarque Julien écoutait d'une oreille distraite les citoyens qui avaient sollicité une audience. Il avait mal à la tête et le sang battait dans ses tempes. Il maudissait amèrement ses excès. La veille, il avait copieusement bu pour célébrer, avec ses principaux conseillers, le quinzième anniversaire de sa fille unique, Florinda. Quand cette adolescente svelte et élancée, aux longs cheveux blonds et à la peau blanche comme l'ivoire, avait daigné paraître parmi les invités, les murmures admiratifs qui avaient couru dans l'assistance avaient fait mesurer au gouverneur les bienfaits dont le ciel l'avait comblé. Dans sa tête avaient soudain défilé les images de sa vie et l'extraordinaire enchaînement de hasards et de calculs qui avaient décidé de son sort.

Rien ne le prédisposait en effet à occuper un poste aussi prestigieux. Fils d'un obscur fonctionnaire du palais impérial, Julien

était né à Constantinople il y a plus de soixante ans, sous le règne d'Héraclius. C'est sans grand enthousiasme qu'il avait embrassé la carrière militaire. Mais, à tout prendre, il préférait manier l'épée plutôt que l'écritoire comme le faisait son père. À peine entré dans l'armée, il avait participé à plusieurs campagnes contre les Perses, les Bulgares et les Arabes. Son courage et l'extraordinaire ascendant qu'il exerçait naturellement sur ses hommes, de robustes et frustes paysans, lui valurent d'être rapidement promu officier. Ses supérieurs lui firent comprendre, avec un mépris nullement dissimulé, qu'il ne devait pas s'attendre à grimper plus haut dans l'échelle sociale. Rongeant son frein, il végéta dans d'obscures garnisons provinciales jusqu'à l'avènement de l'empereur Justinien II.

C'est alors que son destin bascula. Le nouveau basileus était tombé sous la coupe de Théodote, un collecteur d'impôts. Ce moine défroqué était un lointain parent de Julien et c'est aux bonnes grâces de ce personnage, réputé pour son avidité et sa cruauté, qu'il devait d'avoir été nommé exarque de Septem.

Il se souvenait encore de sa joie quand un eunuque du palais, Etienne de Perse, était venu à Opsikion, sur la côte sud de la mer de Marmara, lui annoncer l'insigne faveur dont il était l'objet. Julien s'était confondu en remerciements et lui avait remis un message pour son bienfaiteur, l'assurant qu'il n'aurait pas affaire à un ingrat. Il était sincère. Sa naissance plébéienne aurait dû lui interdire l'accès à une telle fonction, réservée habituellement aux membres de l'aristocratie. C'était donc le cœur empli de joie qu'il s'était embarqué pour Carthage, la capitale de la Byzacène, province jadis reconquise par Bélisaire sur les Vandales. En dépit des pillages et des destructions auxquels ces féroces guerriers s'étaient livrés, la ville avait encore belle allure. Elle avait conservé ses thermes, son théâtre, ses basiliques et les luxueuses demeures des riches propriétaires terriens dont les domaines s'étendaient à perte de vue dans la campagne environnante.

Sertorius, descendant d'une vieille famille sénatoriale romaine, lui avait offert l'hospitalité durant quelques semaines. Affable et courtois, l'homme entretenait des relations commerciales avec les négociants de la plupart des ports d'Hispanie, d'Italie et de Gaule. Il n'avait pas caché à son invité la difficulté de la tâche qui l'attendait dans ses nouvelles fonctions. À son arrivée à Septem, l'exarque avait dû convenir que son hôte n'avait pas tort. Cette grosse bourgade sans charmes était l'un des postes les plus exposés de l'Empire.

Telle une pièce de métal coincée entre le marteau et l'enclume, la ville était prise entre deux ennemis aussi redoutables l'un que l'autre : les Wisigoths et les Arabes. Ceux-ci attendaient patiemment le

moment d'y porter la ruine et la désolation.

Installés de l'autre côté du détroit, les premiers descendaient de Barbares passés au service de Rome. Longtemps adeptes de la doctrine hérétique propagée par l'évêque Arius[2], ils étaient revenus depuis peu dans le giron de l'Église. Quatre-vingts ans avant la naissance de Julien, ils avaient chassé du Sud de l'Hispanie les dernières garnisons byzantines. Occupé à repousser les Perses, l'empereur Héraclius n'avait pu venir au secours de ses lointains sujets. Le nouveau maître du pays, Sisebut, avait expulsé sans ménagement les fonctionnaires impériaux. Beaucoup s'étaient alors réfugiés à Septem et y avaient fait souche, donnant naissance à un groupe influent dont les membres rêvaient de récupérer les provinces que leurs pères n'avaient pas su défendre.

Les Arabes, eux, constituaient, aux yeux de Julien, la menace la plus sérieuse. Il les connaissait déjà puisqu'il avait eu l'occasion de les combattre quand ces disciples d'un prophète nommé Mahomet avaient osé mettre le siège devant Constantinople. À la tête de ses hommes, il n'avait pas ménagé alors ses efforts pour repousser ces démons venus de la lointaine péninsule Arabique qui occupaient désormais la Palestine, la Syrie, la Perse, l'Égypte et la Cyrénaïque.

Montant des destriers plus rapides que l'éclair, ces guerriers avaient atteint les rives de l'Atlantique et s'étaient rendus maîtres de Tingis[3] la localité voisine de Septem, ainsi que de la plus grande partie de l'ancienne Afrique romaine, hormis Carthage et la Mauritanie Césarienne[4].

En découvrant cette situation, Julien avait compris le cadeau empoisonné que lui avait fait Théodote. Soit il succombait sous les coups de l'ennemi, soit il réussissait à conserver à l'Empire sa plus lointaine province et, dans ce cas, victime de son succès, il serait condamné à rester sur place jusqu'à la fin de ses jours. Pris en tenailles entre deux forces antagonistes, Julien avait consacré l'essentiel de son temps et de son énergie à donner des gages à ses voisins pour garder son indépendance. Parce qu'ils étaient, eux aussi, des Chrétiens, il avait recherché naturellement l'alliance des Wisigoths. Certes, il ne pouvait oublier que l'un de leurs rois, Alaric, avait jadis assiégé et mis à sac Rome. Cet événement avait frappé d'horreur les esprits. Philagrius, l'évêque de Septem, aimait à rappeler le cri de douleur de Jérôme, le traducteur en latin de la sainte Bible, quand il apprit l'entrée des troupes hérétiques dans la cité de Romulus : « La lumière la plus éclatante de l'univers s'est éteinte, la terre entière a péri avec cette ville. » Repoussés par les Francs de Gaule, les Wisigoths s'étaient ensuite établis dans la péninsule Ibérique et y avaient conquis des

provinces appartenant en droit à l'Empereur.

À l'origine mal disposé à leur égard, Julien s'était fait aux mœurs étranges de ses turbulents alliés. Ils portaient des cheveux longs comme des créatures efféminées et se servaient de beurre pour la cuisine, et non pas d'huile, signe indéniable de leur sauvagerie. Toutefois, ils s'étaient progressivement frottés aux bienfaits de la civilisation. L'illustre évêque d'Hispalis[5], Isidore, issu d'une vieille famille romaine, avait pu, sans se parjurer, écrire de son pays passé sous leur coupe : « Parmi toutes les terres qui s'étendent de l'Occident jusqu'en Inde, tu es la plus belle, ô sainte et heureuse Espagne, mère des nations, toi qui illumines non seulement l'Occident mais aussi l'Orient. Tu es l'honneur et l'ornement du monde, toi la part la plus illustre de la terre où fleurit la gloire féconde du peuple goth. »

Ravalant sa superbe et ses préjugés, Julien avait donc noué d'étroits contacts avec la cour royale de Toletum[6], grâce à l'entregent de Sertorius. Il s'y était rendu à plusieurs reprises et s'était lié d'amitié avec un aristocrate barbare, Witiza, dont la sœur, Toda, ne chercha pas à dissimuler l'attrait qu'exerçaient sur elle la prestance et la musculature du jeune dignitaire byzantin. Flatté, il n'était pas resté insensible aux œillades appuyées de cette femme d'une rare beauté mais avait longtemps hésité avant de demander sa main. Julien était grec de naissance et, même s'il était d'humble extraction, l'union avec une Barbare constituait à ses yeux une mésalliance.

Il avait discuté de cette question avec Sertorius quand celui-ci était venu lui rendre visite à Septem. Le vieil homme l'avait amicalement tancé :

— Tes scrupules ne sont plus de mise aujourd'hui. C'est un luxe que nous ne pouvons plus nous offrir. Permetts-moi de te rappeler que nos défunts empereurs, lorsque la situation l'exigeait, savaient, eux, faire preuve de souplesse. Sais-tu que le grand Honorius donna en mariage sa sœur, Galla Placidia, fille de Théodose le Grand, à Athaulf, le souverain wisigoth qui succéda à Alaric ? Deux ans après, elle était veuve, son époux ayant succombé sous le poignard d'odieux meurtriers. C'est fort dommage car cette union avait redonné l'espoir à nos aïeux. Ils y voyaient l'accomplissement de la prophétie de Daniel relative aux noces de la fille du roi du Midi avec le roi du Nord. Pour eux, cet hymen réconciliait Rome et la Germanie. Alliées, ces deux puissances n'en auraient fait bientôt qu'une et la race de leurs princes aurait régné sans partage sur l'univers. Bien des maux, crois-moi, nous auraient été épargnés si Athaulf avait eu un héritier de Galla Placidia.

— Je ne suis ni Athaulf ni Honorius !

— Je te le concède, mais Toda, elle, est ta Galla Placidia, lui

rétorqua Sertorius, et tu dois saisir la chance inespérée qui s'offre à toi. Peu importe ce que tu es et ce que tu penses. Ta seule préoccupation doit être de veiller au salut de tes administrés qui te sont entièrement dévoués. Tu as en charge ce qui reste de l'Empire dans ces régions, d'un Empire qui régnait autrefois sur la plus grande partie du monde. Et n'attends pas le moindre secours de Constantinople ! Tu le sais, le nouvel empereur, Léonce, a fait couper le nez de Justinien II avant de l'envoyer expier ses crimes dans un monastère. N'oublie pas que ton parent Théodote a été livré par ses gardes à la foule et que les morceaux de son corps supplicié ont été exposés aux étals des boucheries.

— Tu insinues que pareil sort pourrait bien m'arriver ?

— Sois sans crainte. Le basileus et ses conseillers se moquent bien de leurs provinces africaines, du moins de ce qu'il en reste. Que je sache, aucun fonctionnaire n'est venu enquêter sur la manière dont tu remplis tes fonctions. Ils t'ont purement et simplement oublié.

— Tu me signifies que je suis inutile...

— Tout au contraire ! Tu es le seul sur qui nous, les très humbles sujets de l'empereur, pouvons compter pour défendre nos vies et nos biens. Les Ismaélites attendent l'instant propice pour fondre sur nos cités et remplacer la Croix par le Croissant.

— Je redoute aussi nos voisins wisigoths.

— Sur ce point, tu as tort. Le roi wisigoth Egica se fait vieux et je sais de source sûre que Witiza est celui qui a le plus de chances de lui succéder. C'est un homme sage et valeureux qui ambitionne, avant toute chose, de réformer les lois absurdes qui régissent son peuple. L'immense majorité des nobles et des évêques l'éliront comme monarque le moment venu. Devenu ton beau-frère, il devra te porter secours si tu étais menacé. Accomplis donc à ton tour, en l'inversant, la prophétie de Daniel. Prends pour épouse la fille du futur roi du Nord. C'est le vœu de tous tes administrés et tu leur dois ce sacrifice qui, soit dit en passant, est plutôt agréable. Après tout, Toda est très belle et elle est follement éprise de toi.

— Je l'ai compris.

— Ah, j'oublie un détail d'une certaine importance. Les Wisigoths ont un sens particulier de l'honneur et des lois assez singulières que leurs juristes se plaisent à aggraver sans cesse. Il se pourrait que tu sois choqué par des questions qui risquent de te paraître saugrenues. Conserve ton calme et garde-toi bien de prêter trop d'attention à leurs propos insensés. Ce sont des Barbares et ils ont encore beaucoup à apprendre de nous avant de pouvoir être considérés comme des Chrétiens dignes de ce nom.

Sertorius n'avait pas eu tort de mettre en garde son ami. À peine Julien avait-il avoué à Witiza l'inclination qu'il éprouvait pour sa sœur que celui-ci lui demanda :

— Es-tu au moins un homme libre ?

L'exarque avait blêmi sous l'insulte mais, dominant sa colère, s'était contenté de rétorquer :

— Crois-tu sérieusement que l'empereur nommerait comme gouverneur d'une cité quelqu'un de condition servile ?

— Tout est possible. Des voyageurs m'ont dit qu'à Constantinople, les eunuques dictent leurs volontés aux courtisans et aux conseillers de ton monarque.

— J'ai quitté cette ville il y a trop longtemps pour m'intéresser à ce qui s'y passe. Ce que je puis te garantir, en jurant, si cela est nécessaire, sur les saints Évangiles, c'est que ma famille n'a jamais compté un seul affranchi dans ses rangs.

Visiblement satisfait de cette réponse, qui dissipait certaines rumeurs fâcheuses sur son hôte, Witiza lui expliqua qu'il n'avait pas voulu l'offenser. Il s'était contenté de prendre quelques précautions car les lois des Wisigoths relatives à l'esclavage étaient particulièrement sévères. L'une d'entre elles stipulait : « Il arrive souvent que des esclaves s'enfuient de chez leurs maîtres, déclarent qu'ils sont des hommes libres et épousent des femmes libres. Dans un tel cas, nous prescrivons que les enfants nés de cet accouplement seront esclaves comme leur père. Le maître qui aura retrouvé son esclave pourra réclamer et le père et l'enfant et le pécule de l'esclave. Même chose en ce qui concerne les esclaves femelles qui épousent des hommes libres. » Or Egica, qui soupçonnait certains de ses rivaux d'avoir enfreint cette mesure, avait entrepris de la faire appliquer avec une rigueur toute particulière. Witiza, dont le monarque se méfiait, se montrait donc très prudent. C'est ce que déduisit Julien, qui ne put s'empêcher de lui faire remarquer :

— Ce que tu me dis de vos lois me stupéfie. Pour qu'elles soient respectées – et leur constant renouvellement montre que ce n'est pas le cas –, vous devez avoir recours à une quantité de fonctionnaires, d'espions et de dénonciateurs.

— C'est malheureusement ce qui se passe... Et les esclaves ne sont pas les seules victimes de ces dispositions absurdes, soupira son futur beau-frère. Nos rois ont édicté contre les Juifs des lois qui dépassent l'entendement. Je n'éprouve aucune tendresse pour les meurtriers du Christ, mais il est vain de les persécuter comme nous le faisons. Nous leur interdisons l'accès de nos ports de peur qu'ils ne s'enfuient et nous les obligeons à recevoir le baptême. Ils ne sont pas

tranquilles pour autant. Le clergé les surveille constamment pour éviter qu'ils ne pratiquent en secret leurs rites et leur enlève leurs enfants pour les placer dans des couvents et des monastères.

— Notre défunt empereur Justinien I^{er} avait pris, sans grands résultats, des mesures similaires. Elles ont ruiné le commerce et appauvri son trésor.

— Et c'est précisément ce qui est en train de se passer ici alors que le pays connaît depuis plusieurs années de mauvaises récoltes en raison de la sécheresse. Nous aurions pourtant bien besoin de ces mécréants pour qu'ils achètent à leurs frères d'Orient le grain dont nous manquons cruellement. J'avais pour principal régisseur de mes domaines un Juif, Isaac, un homme remarquable, d'une probité exemplaire. Quand ses enfants lui ont été enlevés, il est devenu comme fou et s'est enfui de l'autre côté de la mer chez ses frères berbères. Depuis, mes propriétés périclitent et les intendants chrétiens que j'emploie me grugent sans vergogne. Si jamais je monte sur le trône, je m'empresserai d'abolir ces édits imbéciles. Les nobles me soutiendront même s'il me faudra ménager les susceptibilités des évêques. Ces saints hommes ne sont pas les derniers à profiter de cette situation. Ils possèdent de nombreux esclaves juifs et ils ont eu l'impudence, lors d'un concile, de considérer comme pauvre une église qui n'avait pas au moins dix esclaves ! Mais cessons cette discussion qui ranime inutilement mes rancœurs. Nous célébrerons ton mariage avec Toda le mois prochain et je puis t'assurer que le vin coulera à flots lors de cette fête !

Julien avait donc épousé la sœur de Witiza. Toda ne lui avait donné qu'une fille. Dès son plus jeune âge, cet enfant l'avait charmé par son caractère à la fois déterminé et espiègle. Florinda se promenait en toute liberté dans le palais de Septem et n'hésitait pas à interrompre son père quand il recevait des dignitaires ou qu'il rendait la justice. Elle intervenait en faveur des gens du peuple, qui lui vouaient une véritable adoration. Soucieuse de donner à sa fille une éducation soignée, sa mère avait engagé à Toletum un Grec parlant également latin et goth. Une esclave franque, Bathilde, était chargée de la surveiller. Âgée maintenant de quinze ans, Florinda promettait de devenir une femme accomplie.

Plusieurs jeunes gens, fils d'illustres familles aristocratiques propriétaires de vastes domaines dans la région de Septem, avaient fait part de leur désir de l'épouser bien qu'elle soit moins fortunée qu'eux. Julien n'avait pas découragé leurs avances, par crainte d'offenser leurs parents, mais rêvait pour sa fille de partis plus brillants que ces godelureux infatués d'eux-mêmes. En fait, il la

destinait à son neveu Akhila, fils cadet de Witiza, le nouveau roi des Wisigoths. Le jeune homme, qui avait effectué de nombreux séjours chez son oncle à Septem, connaissait Florinda depuis l'enfance. Tout naturellement, il avait été invité aux réjouissances marquant les quinze ans de sa cousine. Durant la fête, l'exarque avait noté avec satisfaction que les deux jouvenceaux filaient le parfait amour. Leur mariage était pour lui un signe de la Providence. Il renforcerait l'alliance entre les Wisigoths et Septem. Or Julien avait plus que jamais besoin de l'appui de Witiza pour faire face aux disciples du prophète Mahomet dont l'audace ne connaissait plus de limite depuis qu'ils s'étaient emparés, quelques mois auparavant, de Carthage et de la Mauritanie Césarienne.

Désormais, le principal ennemi de Julien était le *wali*^[7] de Tingis, Tarik Ibn Ziad. C'était un géant au visage buriné par le soleil aux yeux habités par une étrange et inquiétante lueur reflétant son envie de nouvelles conquêtes. Durant plusieurs mois, ce farouche Berbère avait assiégé Septem. Après avoir défendu sa ville avec détermination, l'exarque avait repoussé les assaillants avec l'aide d'un contingent wisigoth envoyé par Witiza. Devant cette résistance inattendue, Tarik avait préféré prudemment lever le camp et négocier une trêve. Il s'était engagé à ne plus attaquer la place forte byzantine à condition que celle-ci accepte de lui livrer du ravitaillement. Pour ce faire, il avait même autorisé des colons à regagner leurs fermes abandonnées. Philagrius vint spécialement bénir leurs champs au milieu d'un grand concours de fidèles. Tarik respecta scrupuleusement ses engagements et fit exécuter des pillards berbères responsables de l'incendie de plusieurs domaines et du massacre de leurs habitants.

Si ce geste parut aux Chrétiens de bon augure, l'exarque ne partageait pas l'optimisme ou l'excès de confiance de ses administrés. Son voisin agissait de la sorte moins par fidélité à la parole donnée que par manque de moyens. Le jour où il recevrait des troupes fraîches, il n'hésiterait pas un seul instant à reprendre les hostilités. Un incident survenu quelques semaines plus tard à Tingis, dont l'avait informé Aurelius, l'un de ses espions, confirma les craintes du dignitaire byzantin. Un jour de marché, alors que les paysans affluaient des environs pour vendre leurs fruits, leurs légumes et leur bétail, une violente altercation avait opposé un commerçant chrétien, Maximus, à un soldat berbère de la garnison.

C'était là un fait étrange. Le marchand avait la réputation d'être un homme doux, pacifique et honnête. Si sa balance se trompait parfois, c'était toujours en faveur des pauvres dont il voulait soulager

discrètement les souffrances. Il fallait donc un motif exceptionnel pour qu'il se querelle avec un militaire, au risque d'être jeté en prison. D'après Aurelius, l'évêque de Tingis, Paulus, qui passait par là, s'était enquis des motifs de la dispute. Maximus lui avait expliqué que le soldat avait voulu le payer avec des pièces nouvelles qui avaient éveillé sa méfiance. Son client prétendait qu'elles avaient été frappées sur ordre de Tarik Ibn Ziyad et qu'elles avaient désormais cours légal. Le prélat avait examiné l'une des pièces : pour la première fois, celle-ci comportait sur les deux faces une inscription en arabe. Dissimulant son étonnement, il avait promptement ordonné à son coreligionnaire de l'accepter, l'assurant discrètement qu'il lui ferait verser l'équivalent en bon argent byzantin.

De retour chez lui, Paulus avait fait traduire l'inscription par l'un de ses diacres, un Grec d'Alexandrie. Elle signifiait : « Pour la guerre sainte, au nom d'Allah le Miséricordieux. » L'homme d'église y avait vu un mauvais présage. Jusque-là, Tarik s'était contenté de laisser circuler l'ancienne monnaie impériale qui lui était bien utile pour ses échanges avec Septem. Or le voilà qui changeait d'avis et, qui plus est, n'hésitait pas à faire allusion au djihad. Inquiet, l'évêque avait convoqué Aurelius, qu'il savait être au service de Julien. À sa grande déception, son interlocuteur avait fait mine de ne pas accorder trop d'importance à l'incident.

C'était là une ruse. L'espion de l'exarque se méfiait du prêtre. Ce n'était pas la première fois que celui-ci prenait une initiative inconsidérée au risque de mettre en danger l'existence de ses fidèles. Le prélat avait, il est vrai, des excuses à son zèle. À Tingis, la communauté chrétienne avait fondu de moitié en quelques années. Plutôt que de payer les taxes spéciales exigées d'eux, de nombreux croyants avaient préféré se convertir à l'islam et ces abjurations se multipliaient. Au début, cette vague d'apostasie avait touché uniquement les Berbères, à la foi trop fraîche pour être véritablement solide. Maintenant, elle atteignait les vieilles familles romaines demeurées jusque-là farouchement attachées à l'usage de leur langue, celle de Cicéron, de Virgile et d'Augustin, le vénérable auteur de *La Cité de Dieu*. Des parents éplorés avaient informé l'évêque que leurs fils étaient devenus musulmans après avoir récité la formule rituelle : « Achadou Allah ilaha illa illa, Achadou Allah Mohammadoun rassoul Allah (Il n'est d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est Son Prophète) ». Ils paradaient désormais dans les rues, affichant ouvertement leur mépris pour leurs anciens coreligionnaires, les exhortant à suivre leur exemple. S'ils venaient à croiser Paulus, qui les avait baptisés, ils s'abstenaient délibérément de répondre à son salut

ou l'accablaient de grossiers sarcasmes. Pour le vieil homme, la situation empirait chaque jour et, alarmé par cette affaire des nouvelles pièces, il avait estimé être de son devoir d'alerter Julien, qui était le représentant de l'empereur.

Quand Aurelius raconta l'affaire à Julien, celui-ci s'abstint de laisser paraître sa joie. Il avait vu juste, son piège avait fonctionné. Depuis des mois, chaque fois qu'il se rendait à Tingis, le dignitaire byzantin évoquait longuement devant Tarik les fabuleuses richesses de la Nigritie, le lointain pays des Noirs, d'où Rome faisait jadis venir or, animaux sauvages et captifs. Son interlocuteur le laissait parler sans que rien ne trahisse sa pensée. Avec cette pièce, Julien détenait désormais la preuve que le farouche Berbère s'était enfin décidé à lancer une expédition vers le sud. C'est pour cela qu'il parlait de guerre sainte ! Avant même de rôtir dans les flammes de l'enfer, cet idiot périrait de soif dans les sables du désert. Pendant ce temps, l'exarque, avec l'aide de Witiza, reprendrait Tingis et Carthage, ce qui lui vaudrait d'être rappelé à Constantinople pour y recevoir la juste récompense de ses exploits.

Encore lui fallait-il s'assurer de l'appui du souverain wisigoth et le meilleur moyen de l'obtenir était de resserrer les liens familiaux entre eux par le mariage de Florinda avec Akhila. Julien décida qu'il était grand temps de sonder les intentions de son neveu et le fit chercher. Les deux hommes se retrouvèrent sur la terrasse du palais :

— Salut à toi, Akhila, fils du noble et illustre Witiza, auquel je souhaite longue vie et prospérité !

— Mon cher oncle, tu es bien cérémonieux. Je te préférerais hier quand le vin te faisait divaguer.

— Je plaisantais, tu l'as compris, grommela l'exarque. Je suis heureux de te voir. Je n'ai pas voulu t'importuner de la journée car tu as dû souffrir de cette épouvantable canicule. Tu dois regretter ton palais de Toletum dont les murs épais protègent des rayons du soleil.

— Tu oublies que je suis souvent venu ici, durant mon enfance, à l'invitation de ma tante Toda. Ces séjours étaient pour moi un enchantement. J'étais enfin loin de la cour où j'étais contraint de surveiller mes gestes et mes paroles pour ne pas nuire à mon père. De plus, cela me permettait de retrouver Florinda, ma compagne de jeux préférée. Elle a beaucoup grandi. C'est presque une femme et j'ai été impressionné en la voyant déambuler, telle une déesse, au milieu des pauvres humains qui guettaient un regard de sa part.

— À tes paroles, je devine ton attachement pour elle.

— Tu n'es pas loin de la vérité.

— Je serais ravi de t'avoir pour gendre.

— Je n'en doute pas un seul instant et je vais te dire pourquoi.

— C'est très simple : je tiens au bonheur de Florinda.

— Et parce que je serai, du moins l'espères-tu, le prochain roi des Wisigoths. Père d'une reine, beau-frère et beau-père de rois, voilà qui comblerait tes vœux !

— Je vois que tu sais percer le cœur des hommes, rétorqua Julien. Je vais être franc avec toi. Toi aussi, tu as besoin de moi et de Florinda. Ce sera un atout précieux dans les épreuves qui t'attendent pour convaincre les nobles et les prélats de t'élire.

— J'en ai conscience. Je suis sûr que beaucoup succomberont au charme de mon épouse pour peu que cette dernière ait les capacités et la volonté de me seconder.

— Florinda les a !

— Elle a encore beaucoup à apprendre, Julien. C'est pour cette raison que je te demande de l'autoriser à venir s'installer à la cour de Toletum pour y parfaire son éducation et mieux connaître les mœurs de mon peuple qui diffèrent des vôtres, vous les Grecs, qui croyez être les plus raffinés des humains.

— Je te donne ma bénédiction. Ma fille t'accompagnera, à condition toutefois qu'elle puisse conserver auprès d'elle sa servante, Bathilde, qu'elle aime tendrement.

— Et qui te transmettra les informations dont tu as besoin.

— Décidément, rien ne t'échappe.

— Tu as été pour moi non seulement un bon oncle mais aussi un excellent maître. J'ai beaucoup appris en te côtoyant et en t'observant sans que tu le remarques. Je n'aime pas prédire l'avenir, mais je suis certain que tu souhaites m'avoir pour gendre afin que je t'aide à repousser ces diables d'Ismaélites qui menacent tes domaines.

— Bien vu.

— Je le ferai à une seule condition.

— Laquelle, Akhila ?

— Tu t'estimes en position d'infériorité, pris entre nous, les Wisigoths, et les Arabes. Tu as raison, c'est une juste appréciation de la réalité. Toutefois, ta sagacité te fait passer à côté de l'essentiel : non pas ce que tu es, mais ce que tu représentes. Peu importe que tes supérieurs t'aient oublié et te laissent te morfondre à l'autre bout du monde connu. À nos yeux comme à ceux des Ismaélites, tu es le bras armé de Constantinople dans cette région et ton empereur inspire la crainte et le respect. Toi de même par conséquent. Le moment venu, quand je devrai compter mes partisans lors de l'élection du roi appelé à succéder à mon père, je sais que ceux-ci seront d'autant plus nombreux qu'ils penseront que j'ai, grâce à toi, le soutien du basileus.

Voilà ce que j'exige de toi : confirme à ceux des miens qui viendront te consulter que ton maître est favorablement disposé à mon égard.

— Comme je ne puis affirmer le contraire, ce ne sera pas un mensonge, tout au plus un pari sur l'avenir. Tu as donc ma parole : j'agirai conformément à ton souhait.

À Tingis, Tarik Ibn Ziyad écoutait attentivement le rapport que lui faisait son principal conseiller, Mughit al-Roumi. Ainsi que son nom l'attestait, l'homme était un Romain, plus exactement un Grec issu d'une riche famille de propriétaires terriens en Galilée. Lors de la conquête de la Palestine par les Arabes, son grand-père, Démétrios, qui avait connu la disgrâce sous le règne d'Héraclius, s'était empressé de se convertir à l'islam. Si le sobriquet dont on affublait sa famille trahissait encore ses origines, cette apostasie lui avait permis de conserver ses domaines. Ses fils et petits-fils, considérés comme de précieux auxiliaires du calife de Damas, avaient occupé ou occupaient de hautes fonctions civiles ou militaires en Egypte, en Syrie ou en Ifriqiya dans le cas de Mughit.

Nommé par Moussa Ibn Nosayr, le gouverneur de l'Ifriqiya, pour surveiller les agissements de Tarik Ibn Ziyad, il avait fini par devenir le confident et l'ami du chef berbère. Les deux hommes souffraient pareillement du dédain que leur manifestaient les Arabes de souche. Ils avaient beau observer scrupuleusement les prescriptions du saint Coran, le fait d'être descendants de néophytes constituait pour leurs maîtres arabes une souillure indélébile que même l'eau de la source miraculeuse de ZemZem, près de La Mecque, ne pouvait laver. Pour se venger, les deux compères avaient soigneusement veillé à interdire l'accès de Tingis aux Arabes, prétextant que la région n'était pas sûre. Depuis des années, ils adressaient à Kairouan des rapports erronés, surestimant l'importance de la garnison de Septem et décrivant cette ville comme une place forte inexpugnable. Ce mensonge leur permettait d'avoir les mains libres pour diriger comme ils l'entendaient la cité et se constituer, chacun, une belle fortune.

Leur petit jeu fort habile prit malheureusement fin avec l'arrivée inattendue de Tarif Ibn Malik, un Yéménite. Ce parent par alliance de Moussa Ibn Nosayr ne tarda pas à découvrir la vérité et à adresser au wali de Kairouan un rapport accablant. Le destinataire apprécia, en fin connaisseur de l'âme humaine, les manigances de ses lieutenants. Il comprenait le ressentiment qui en était la cause. Issu lui-même d'une famille de néophytes et marié à la fille fort laide d'un Arabe de souche, il ne pouvait oublier l'humiliation que lui avait infligée son beau-père, Ahmed. Écoutant un maître d'école réciter devant des

écoliers le verset du Coran : « Nous alternons les revers et les succès parmi les hommes », le vieil homme l'avait repris d'un ton sec : « Tu te trompes. Il faut dire « parmi les Arabes ». » Le lettré avait rétorqué : « Non, le texte dit « parmi les hommes », s'attirant ce commentaire désabusé : « Malheur à nous ! Le pouvoir ne nous appartient plus exclusivement. Les manants, les vilains, les descendants des infidèles et les esclaves auront eux aussi leur part des bienfaits du Seigneur. » À ses côtés, son gendre s'était contenté de serrer les dents.

Pour indulgent qu'il fût donc envers les motivations de ses subordonnés, Moussa Ibn Nosayr entendait bien, avec l'aide de Tarik Ibn Malik, les mettre au pas. C'est précisément pour trouver un moyen de conserver leur indépendance que ceux-ci ourdissaient de nouveaux complots. Les pièces de monnaie récemment mises en circulation en faisaient partie. Tarik eut un sourire de satisfaction quand Mughit lui rapporta l'incident du marché :

— Es-tu sûr que l'évêque Paulus a pris l'argent que j'avais donné au garde ?

— Oui et, par l'un de ses diacres qui ne dédaigne pas les gratifications, je sais qu'il a chargé Aurelius d'en prévenir le gouverneur de Septem.

— Parfait. Connaissant Julien, je suis prêt à parier que cet idiot pense d'ores et déjà que je prépare une expédition en direction de la Nigritie.

— Tu m'avais demandé d'étudier ce projet. Il est périlleux, mais, avec l'aide d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux, nous pouvons le mener à bien dès que tu m'en donneras l'ordre.

— J'ai été sensible à tes arguments et à ceux de Julien, confirmés par les témoignages de commerçants qui se sont aventurés dans ces régions. Elles contiennent effectivement des mines d'or et leurs habitants pourraient aisément être convertis à la foi du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix. Après tout, l'un de ses premiers compagnons, Bilal, était un esclave éthiopien qu'il a affranchi. Ses frères, eux aussi, ont droit à bénéficier de l'enseignement du saint Coran. À d'autres que moi de réaliser cette noble tâche. J'ai de plus grandes ambitions.

— Je t'écoute, Tarik.

Le Berbère prit son temps avant de répondre. D'un geste de la main, il invita son interlocuteur à s'approcher du rebord de la terrasse où ils se tenaient. Mughit s'inquiéta du silence de son ami, perdu dans ses pensées. Il fut surpris de le voir prendre une profonde inspiration comme si la respiration venait à lui manquer et s'empressa de lui offrir son appui. Tarik le repoussa en riant :

— Rassure-toi, je me porte comme un charme. Fais comme moi, respire ce parfum étrange qui vient des côtes de l'Ishbaniyah[8] et apprécie ses effluves enivrantes. C'est une odeur de champs de blé et d'arbres fruitiers entretenus par la sueur de milliers de paysans. Elle me grise à chaque fois qu'elle parvient jusqu'ici. Je pressens que cette contrée renferme d'immenses richesses qui s'offrent à nous. Il serait stupide de ne pas en profiter. Quand nous aurons conquis ce pays, Moussa Ibn Nosayr ne pourra plus rien contre nous.

Mughit eut une moue dubitative qui n'échappa pas à Tarik. Conscient qu'il jouait là fort gros, le Berbère entreprit de rassurer son complice :

— Tu n'as aucune inquiétude à te faire. Le wali ne viendra pas nous chercher là où nous serons. Je connais le point faible de nos maîtres. Ils sont capables de chevaucher de Damas à Tingis sans descendre de leurs destriers, mais, pour rien au monde, ils n'iront plus loin. Les Arabes se méfient de la mer, elle leur fait peur. Ils hésitent à s'embarquer à bord d'un navire, fût-il le plus robuste ou le mieux équipé, car ils ne se sentent à l'aise qu'au milieu du désert. Loin de celui-ci, ils font rarement preuve d'audace. Souviens-toi que le calife Omar a jadis interdit à Amr, son meilleur général, de conquérir l'Ifriqiya en lui écrivant : « Non, ce n'est pas l'Ifriqiya mais plutôt *al-Mofarriqa*, le « pays perfide », qui égare et qui trompe et auquel personne ne s'attaquera tant que je serai en vie. » Moussa Ibn Nosayr aime à faire croire qu'il est un véritable Arabe. Il a épousé leurs mœurs et leurs préjugés. À Tunis, où il réside depuis qu'il a stupidement réduit Carthage en cendres, il dispose d'une flotte dont il ne se sert pas. Ses bateaux, j'ai pu le constater, restent dans le port alors qu'autrefois, les Nazaréens sillonnaient constamment la mer et commerçaient avec les contrées les plus lointaines. Jamais il ne lui viendra à l'idée d'entreprendre l'expédition que je médite. Il ne peut pas la concevoir et je veux tirer profit de son aveuglement.

— Tu oublies qu'il a des yeux et des oreilles ici en la personne de Tarif Ibn Malik.

— Je vais te surprendre. C'est à lui précisément que je veux confier le commandement de cette mission ultrasecrète. Avec cent cavaliers et fantassins, il s'embarquera pour effectuer une reconnaissance de l'autre côté du détroit. Je veux tout savoir. Y a-t-il des forteresses ? Sont-elles nombreuses ? Où se trouvent-elles exactement ? De combien de soldats dispose leur roi ? A-t-il des ennemis ? Si oui, lesquels et à quelles conditions seront-ils prêts à nous aider ? Bien entendu, tu accompagneras Tarif Ibn Malik pour le surveiller. Si un accident malheureux lui arrivait lors de la traversée

du retour, j'en serais certes peiné mais moins que Moussa auquel cette noyade inspirera un dégoût prononcé des flots.

Mughit n'entendait pas se laisser convaincre aussi aisément. Il ne pouvait rien objecter aux arguments de Tarik, mais refusait de le suivre aveuglément. Pour ménager l'avenir, son avenir, il lui fallait donner l'impression qu'il s'engageait à contrecœur dans cette affaire. Plus il se ferait prier, plus il retirerait de bénéfices de son soutien. Cet imbécile de Tarif devenait soudain très utile. D'un ton sentencieux, Mughit poussa son avantage :

— C'est à juste titre que tu mentionnes le parent du gouverneur. Comment feras-tu pour que jusqu'à notre départ, il ne se doute de rien ?

— Voilà des mois que je prépare cette expédition et toi, mon plus proche conseiller, tu n'as rien deviné de mes projets. Penses-tu que Tarif soit plus intelligent et plus expérimenté que toi ?

Tarik s'amusa beaucoup à voir la mine déconfite de son interlocuteur. À moins de reconnaître la supériorité de son rival, il ne pouvait élever aucune objection à cette observation de bon sens. L'autre préféra trouver une porte de sortie honorable en faisant mine de s'intéresser aux détails techniques du projet :

— As-tu fixé une date pour cette mission ?

— Rien ne presse. J'ai décidé d'attendre le début du mois de ramadan de l'année prochaine, la quatre-vingt-quinzième depuis l'Hégire[9].

— Si tu me permets de te donner mon avis...

— Mughit, je préfère un conseiller capable de parler franchement plutôt qu'un flagorneur, tu le sais bien.

— Eh bien, c'est une mauvaise idée.

— Pourquoi ?

— Nous devons observer une stricte abstinence pendant les trente jours du mois de ramadan. Voilà qui compliquera singulièrement notre travail.

— J'ai longuement pesé le pour et le contre. Je dois me méfier des Chrétiens de Septem mais aussi de ceux de Tingis, en particulier de cet Aurelius qui renseigne Julien, en pensant que nous l'ignorons. Ces mécréants s'imaginent que le jeûne nous réduit à l'inaction la plus totale. À cette occasion, ils redoublent d'insolence et multiplient les actes de désobéissance. Je veux profiter de leur crédulité. Les soldats ne quitteront pas la forteresse et nul ne pourra soupçonner ce que nous préparons.

— C'est finement raisonné. J'ai toutefois une question. Puisque tu n'entends pas affaiblir la garnison, où prendras-tu tes troupes ?

— Je ferai venir des Berbères de la montagne, des membres de ma tribu. Ils se rassembleront loin de la cité dans un endroit où les navires peuvent accoster discrètement. Tarif et toi, vous les y rejoindrez. Bien entendu, durant cette expédition, vous serez dispensés d'observer les préceptes du saint Coran. Puisque vous serez en voyage, au service d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux, vous n'aurez pas à vous abstenir de boire et de manger pendant la journée.

— J'ignore tout, fit Mughit, des régions que je vais repérer. À ma connaissance, nul Musulman n'y habite et personne ne pourra me prêter assistance. Tu me confies là une mission ardue.

— Rassure-toi, j'ai un guide pour toi.

— Qui est-ce ? Un Nazaréen ?

— Non. Un Juif.

— Comment peux-tu faire confiance à cette espèce maudite ?

Au regard que lui lança Tarik, Mughit comprit qu'il avait parlé trop vite. Le Berbère semblait offensé par cette remarque mais sa réaction ne fut pas celle que son compagnon attendait. Au lieu de laisser éclater sa colère et de s'emporter contre son subordonné, il le gronda comme il aurait réprimandé un enfant :

— Mughit, fais parler ton intelligence plutôt que tes préjugés stupides. Tu as conservé de tes ancêtres chrétiens une méfiance instinctive envers les enfants d'Israël. À tort. Notre Prophète, sur Lui la paix et la bénédiction, les a combattus quand leurs tribus l'ont persécuté au commencement de sa prédication. Toutefois, par la suite, il les a autorisés à pratiquer librement leur culte. L'on rapporte même qu'il disait à l'un de ses familiers : « Il est des Juifs à qui tu peux confier la somme d'un talent et il te sera rendu. Il en est d'autres des mains desquels tu n'arracheras qu'avec peine le denier que tu leur auras prêté. » Le mien se range plutôt dans la première catégorie et j'ai une excellente raison de lui faire crédit : c'est un de mes parents par alliance.

— Toi, Tarik Ibn Zyad, wali de Tingis, tu comptes un Juif dans ta lignée ! murmura Mughit, qui réalisait désormais l'ampleur de son impair.

Par sa remarque, il venait peut-être de s'aliéner définitivement son chef et de perdre les avantages qu'il aurait pu tirer de son appui à ses projets. Il ne savait pas comment se sortir de ce mauvais pas. Tarik resta longtemps silencieux comme pour mieux éprouver son interlocuteur et l'affaiblir à dessein. Puis il éclata d'un large rire vengeur :

— Oui et j'en suis fier. Certains Berbères s'étaient jadis convertis à la religion d'Israël par haine de leurs maîtres romains. Ce fut le cas

d'une partie de ma famille, notamment du frère de mon arrière-grand-père. Son arrière-petite-fille a épousé un Juif qui a fui les persécutions dirigées contre son peuple en Ishbaniyah et qui a trouvé asile dans nos montagnes. Cet Isaac a encore des parents là-bas et il m'a assuré que ceux-ci sont tout prêts à nous aider. Tu le rencontreras aujourd'hui même et je suis sûr qu'il te fera bonne impression.

— Il me suffit de savoir que c'est l'un de tes parents. Je suis prêt dès lors à remettre ma vie entre ses mains, déclara Mughit.

Tarik n'était pas dupe de ces belles paroles prononcées avec une apparente sincérité, mais formulées trop hâtivement pour être totalement réfléchies. Cet idiot avait failli tout compromettre avec ses rancœurs imbéciles contre les Juifs. Il comprenait bien que c'était pour réparer sa faute que son subordonné se déclarait rempli de bonnes intentions envers Isaac. Il préviendrait ce dernier d'avoir à se méfier de son compagnon.

Dans la nuit sombre, les vagues se brisaient mollement sur les rochers de la crique où Mughit et Tarif Ibn Malik attendaient les bateaux qui devaient leur faire traverser le détroit. Le grand moment était enfin arrivé. Des mois durant, Mughit avait craint que le wali de Tingis ne renonce à son projet. Il lui pressait de découvrir cette Ishbaniyah que le Juif lui décrivait comme un véritable paradis.

Il avait dû surmonter ses réticences pour collaborer avec ce curieux personnage. De petite taille, le visage glabre, les yeux verts, Isaac ne ressemblait guère aux Israélites qu'il avait connus jusque-là. Il n'était ni obséquieux ni craintif. Son long séjour chez les Berbères lui avait fait adopter leur mode de vie à la grande surprise de ses coreligionnaires citadins qui se méfiaient de lui et l'acceptaient à contrecœur dans leur synagogue au sol orné de belles mosaïques. Peu à peu, les relations entre les deux hommes s'étaient renforcées. Ayant appris que la famille de son interlocuteur était originaire de Palestine, Isaac l'avait longuement interrogé sur la Terre sainte et soupiré en entendant Mughit évoquer les collines ocre de Judée et les montagnes de Galilée surplombant le lac de Gennesareth. L'adjoint de Tarik avait, en retour, apprécié les précieux conseils de son guide. Ce dernier lui avait appris que, depuis des années, le royaume des Wisigoths était en proie à une série de catastrophes. Le clergé avait eu beau multiplier les processions et les messes, les récoltes pourrissaient sur pied et les animaux mouraient par milliers. Il ne fallait donc pas s'attendre à y trouver des approvisionnements en quantités suffisantes. Sur la foi de ces informations, Mughit avait choisi des hommes particulièrement robustes et endurants et mis au point un système de ravitaillement

efficace.

L'heure du départ avait enfin sonné. Pour ne pas éveiller la méfiance des Chrétiens de Tingis, des infidèles rompus à toutes les trahisres, les Berbères de la tribu des Ghumama s'étaient regroupés à bonne distance de la ville. Dans le lointain, Mughit distingua plusieurs feux. Les navires venus de l'ancienne Rusicade[10] approchaient. Il fallut à peine deux heures aux hommes et aux chevaux pour embarquer. Par chance, un vent favorable se leva et la traversée se déroula sans encombre. Au petit matin, les voyageurs purent apercevoir au loin les côtes d'Ishbaniyah : une vaste plaine dominée par des montagnes escarpées. Ils débarquèrent dans une anse déserte. Tarif Ibn Malik veilla à ce que les hommes, même dispensés du jeûne, récitassent la première prière de la journée afin de remercier Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux de les avoir protégés de la fureur des flots.

Pendant que le chef yéménite surveillait l'installation d'un campement provisoire, Mughit al-Roumi et Isaac partirent explorer les environs avec une cinquantaine de cavaliers. Des oliveraies et des vignobles s'étendaient à perte de vue. La troupe finit par arriver dans une villa romaine qui avait conservé quelques beaux restes de sa splendeur passée. En les apercevant, les esclaves s'enfuirent tel un essaim d'oiseaux affolé par un bruit suspect. Seul un petit homme malingre resta sur place. Il observait les arrivants avec une sorte de détachement ironique comme si ce qu'il pouvait craindre d'eux était moindre que ce qu'il avait enduré jusque-là.

Isaac l'interrogea dans sa langue tout en traduisant pour Mughit al-Roumi leurs propos :

— Qui es-tu ? Pourquoi n'as-tu suivi tes compagnons qui ont détalé comme des moutons à la vue d'un loup ? Nous prenaient-ils pour des créatures sorties des entrailles de la terre ?

— Noble seigneur, la mort ne me fait pas peur. Vous ne pouvez pas être plus cruels que ces maudits Wisigoths qui ont enlevé mes enfants pour les élever dans leur foi impie.

— À tes paroles, je devine que tu es juif comme moi.

— L'Éternel, béni soit Son nom, a donc écouté mes prières. Tes amis sont-ils eux aussi issus de la semence d'Abraham et de nos patriarches ?

— Non, ils sont Ismaélites.

— J'ai entendu parler de ces hommes et de leur chef. On m'a raconté qu'ils ne maltraitent pas nos frères.

— On t'a bien renseigné. Quel est ton nom ?

— Samuel, fils de Jacob. J'étais négociant à Toletum jusqu'à ce

que les fils d'Edom, ces chiens de Chrétiens, nous réduisent en esclavage après avoir confisqué nos maisons et nos biens. Mes enfants m'ont été volés. J'ignore où ils se trouvent mais j'espère qu'ils n'ont pas oublié la foi de leurs ancêtres.

— Je m'appelle Isaac et le même malheur s'est abattu sur moi quand je vivais à Hispalis. Je me suis enfui de l'autre côté de la mer. Aujourd'hui, je suis de retour pour une mission dont je ne puis rien te révéler. Sache toutefois que de grands événements vont se produire et qu'ils profiteront amplement aux affligés de Sion. C'est pour les préparer que nous sommes ici et j'ai besoin que tu me fournisses des renseignements.

— Ce sera avec joie. Pour le moment, que tes amis fassent boire leurs montures et les conduisent aux écuries. Ensuite, viens me rejoindre et tu apprendras de ma bouche ce que tu veux savoir.

— Les fuyards ne risquent-ils pas de donner l'alerte ?

— La ville la plus proche se trouve à trois jours de marche et sa garnison est composée d'ivrognes et de lâches. De toute manière, mes compagnons n'oseront pas s'y rendre de peur qu'on ne les prenne pour des esclaves en fuite. Car dès qu'un individu suspect, pauvrement vêtu, en un mot tout étranger, se présente dans un village ou une cité, les habitants ont ordre de se saisir de lui et de lui faire avouer – sous la torture si nécessaire – sa condition servile et le nom de son maître. S'ils ne le font pas, ils sont tenus pour collectivement responsables de trahison et condamnés à recevoir deux cents coups de fouet. Mes amis ne sont pas fous. Je pense qu'ils se cachent dans les environs en attendant votre départ.

Samuel raconta ensuite à Mughit al-Roumi et à Isaac les événements récemment arrivés dans le royaume et qui modifieraient sans nul doute les plans de Tarik Ibn Zyad. Witiza était mort. Son fils Akhila, duc de Septimanie et de Narbonnaise, se trouvait alors loin de Toletum. Il n'avait pu regagner à temps la capitale où résidaient sa mère, ses frères, Ardabast et Olmondo, ainsi que leur oncle Oppas, évêque d'Hispalis. Roderic, le duc de Bétique, un intrigant de la pire espèce, avait acheté les suffrages du métropolitain Sindered et des nobles qui l'avaient proclamé roi. Les parents du monarque défunt, craignant pour leur vie, s'étaient réfugiés dans le Nord du pays. Akhila, lui, avait envoyé une armée conduite par Rechesinde mais ses troupes avaient été défaites et il avait dû se soumettre et prêter serment de fidélité à l'usurpateur. Pour gagner les bonnes grâces du clergé et de l'aristocratie, Roderic avait augmenté les impôts et confisqué les biens des petits propriétaires terriens réduits en esclavage au seul motif qu'ils étaient soupçonnés de rébellion. Samuel

fit comprendre à ses interlocuteurs que le petit peuple aiderait quiconque lui promettait d'alléger son sort. En regardant Isaac, il conclut :

— En somme, toi et tes compagnons, vous ressemblez aux émissaires envoyés par Josué dans le pays de Canaan. Après avoir franchi le Jourdain, ils trouvèrent alors une terre où coulaient le lait et le miel. C'est aussi le cas de cette contrée quand la sécheresse ne sévit pas. Il a plu ces derniers mois et la récolte s'annonce excellente. Malheureusement, nous n'en profiterons pas. Les seigneurs prendront tout.

— Les paysans seront-ils prêts à nous aider, l'interrompt Mughit, s'ils apprennent que nous ne sommes pas Chrétiens ?

— La belle affaire ! Ces *minim*, ces « sectaires » ainsi que nous les appelons en hébreu, sont d'étranges gens. Ils persécutent ceux qui ne partagent pas leur foi. Mais cela ne les empêche pas de s'allier à leurs anciens ennemis.

— Qu'entends-tu par là ?

— Cette propriété appartenait à Witiza et à ses fils. Akhila venait souvent ici et il parlait librement en ma présence. À ses yeux, je n'étais qu'un meuble, sans plus. Je l'ai entendu plusieurs fois évoquer l'appui que lui apporterait son oncle, le gouverneur de Septem. C'est l'un de ces Grecs qui possédaient jadis cette région et qui rêvent de la récupérer. Akhila est prêt à la leur céder si ce nommé Julien l'aide à renverser Roderic.

Mughit et Isaac échangèrent un regard de connivence. Samuel leur avait livré une information de première importance pour laquelle Tarik les récompenserait généreusement. Ils étaient loin d'être au bout de leurs surprises. Leur informateur poursuivait :

— J'ai une faveur à vous demander.

— S'il s'agit de t'emmener avec nous, répondit Isaac, c'est accordé.

— Je n'ai pas envie de quitter ce pays car je rêve de retrouver un jour mes enfants.

— Que veux-tu alors ?

— Une femme, poursuivie par les soldats du roi, est venue se réfugier ici. C'est une esclave franque. Sa maîtresse, qui vit à la cour de Toletum, l'a chargée de remettre un message au gouverneur grec de Septem. Akhila m'a ordonné de prendre soin d'elle et de l'aider à trouver un bateau. Il a oublié que la loi nous interdit, à nous Juifs, l'accès des ports. Je n'ai donc rien pu faire pour cette malheureuse qui est cachée dans le cellier. Je vous demande comme une faveur de la faire embarquer à bord de l'un de vos navires.

Mughit fit venir la fugitive et l'interrogea. Elle confirma le récit de Samuel mais refusa obstinément de dévoiler les termes du message dont elle était chargée. Il était inutile de lui infliger la torture. Elle affichait une froide détermination et aurait préféré mourir plutôt que de trahir son secret. Maugréant, il lui annonça qu'elle reverrait bientôt Septem, ce qui alluma dans ses yeux une étrange lueur, un mélange de joie, de crainte et de férocité.

Pendant plusieurs jours, Isaac et son chef poursuivirent leur mission de reconnaissance du pays. Le Juif guida son compagnon aux abords de villes puissamment fortifiées. L'adjoint de Tarik jaugea d'un œil expert l'état de leurs murailles. Ce qui l'intéressait surtout était d'observer la campagne et il ne cachait pas sa satisfaction. En dépit des ravages causés par la sécheresse, l'Ishbaniyah surpassait en richesses et en beauté tout ce qu'il avait imaginé. Il profita de l'arrivée d'un convoi de ravitaillement pour remettre à son commandant un court billet destiné au wali : *Cette contrée possède une terre généreuse et bien pourvue d'eau. Les rivières se comptent par dizaines et il n'y a pas de bêtes venimeuses. Le climat est modéré. Les ressources naturelles sont inépuisables et la population est à ce point docile qu'elle changera de maître sans broncher.*

Avant de partir, Mughit prit soin de ramener un riche butin qu'il se procura de la manière la plus perfide qui soit. Il demanda à Samuel de lui désigner les propriétés appartenant à Akhila et celles que possédaient les nobles ralliés à Roderic. Il épargna les secondes, mais mit à sac les premières, recommandant au Juif de raconter au fils de Witiza que les coupables étaient des soldats wisigoths agissant sur les ordres du roi. De la sorte, il supputait que le jeune prince chercherait à se venger du monarque félon. Les statues, les objets d'art et les meubles précieux furent chargés à bord des navires. La traversée du retour fut agitée. La mer était mauvaise et la tempête se leva à mi-chemin. Par malheur, une vague emporta Tarif Ibn Malik alors qu'il se trouvait sur le pont en compagnie de Mughit et d'Isaac. Selon leur récit, ils avaient bien tenté de le secourir en lui jetant un cordage mais le malheureux avait coulé à pic. Ils débarquèrent à quelque distance de Tingis et c'est dans un domaine isolé que Tarik Ibn Zyad vint contempler les trésors qu'ils avaient volés. Il ne put cacher sa surprise et sa joie. Sa décision était désormais sans appel. Dès le début de la prochaine belle saison, il se lancerait à la conquête du royaume d'Ishbaniyah.

Chapitre II

Dans le palais, un cri de bête sauvage retentit. C'était le rugissement rauque poussé par un animal blessé à mort. S'ensuivit un vacarme épouvantable, comme si une horde de sangliers pourchassés par une meute de chiens féroces renversait meubles, statues et torchères sur son passage. Les esclaves se figèrent de terreur. Réveillés en sursaut de leur torpeur, les soldats eux-mêmes hésitaient sur la conduite à tenir, préférant attendre l'intervention d'un officier. Chacun connaissait les violents accès de colère de l'exarque au cours desquels il perdait le contrôle de lui-même, jusqu'à pouvoir tuer, intentionnellement ou accidentellement, celui qui avait provoqué son mécontentement.

Salomon, le chef des gardes, décida d'attendre quelques minutes avant de rejoindre son supérieur. La cause de ce tohu-bohu lui apparaissait clairement. Le matin même, une sentinelle l'avait fait appeler à la porte principale de Septem. Une vieille femme, accompagnée jusqu'aux abords de l'enceinte par deux guerriers ismaélites, s'était présentée à l'entrée de la cité. Son comportement était des plus suspects. Non seulement elle venait de Tingis, sous bonne escorte, mais elle avait de surcroît exigé qu'on l'emmenât immédiatement auprès de Julien, auquel elle prétendait avoir un message à remettre. La sentinelle l'avait renvoyée. En vain. Elle était revenue à la charge et avait menacé le soldat de le faire punir s'il n'exécutait pas son ordre.

Du premier coup d'œil, Salomon avait reconnu Bathilde, la servante franque de Florinda, et l'avait conduite jusqu'au palais où Julien, interrompant toutes ses activités, l'avait reçue sur la terrasse, loin des oreilles indiscrètes. C'est là que s'était déroulée la scène qui plongeait tous les habitués de la résidence dans l'effroi. Quand, surmontant ses appréhensions, le chef des gardes s'approcha du gouverneur, il le trouva prostré. À ses pieds gisait Bathilde, sans connaissance. L'officier la confia à un esclave, ordonnant qu'elle soit ramenée auprès d'eux dès qu'elle aurait retrouvé ses esprits.

L'exarque resta longtemps silencieux. Il paraissait honteux de son attitude. Finalement, d'un ton las, il expliqua à son adjoint ce qui s'était passé. Au lieu de lui remettre une lettre de Florinda, dont il était sans nouvelles depuis des mois, Bathilde lui avait tendu un œuf

pourri. C'était si saugrenu que Salomon hésita avant de lui demander plus d'explication.

— Tu as devant toi, poursuivit tristement Julien, le plus malheureux des pères. Cet œuf est un signe convenu entre ma fille et moi. Cela veut dire qu'elle a été déshonorée par Roderic, ce porc immonde qui ne mérite pas le nom de Chrétien. Jamais je n'aurais dû autoriser Florinda à accompagner Akhila à Toletum chez ces Barbares qui se comportent comme s'ils vivaient encore dans leurs forêts de Germanie. Je jure solennellement devant Dieu que cet affront ne restera pas impuni et que ce félon regrettera amèrement son crime.

Quand Bathilde, remise de ses émotions, reparut devant les deux hommes, Julien, pour se faire pardonner sa conduite, lui annonça qu'il avait décidé de l'affranchir et de lui verser une somme rondelette. Le regard de la vieille femme brilla d'une furtive lueur de joie. Ce geste la payait largement de tout ce qu'elle avait enduré jusque-là. Dissimulant son trouble, elle se lança dans un long récit sur son séjour à la cour.

À son arrivée, Florinda avait été reçue avec tous les égards dus à son rang : n'était-elle pas la nièce du roi ? Une aile du palais lui avait été réservée et, dans ses appartements, elle avait trouvé de somptueux cadeaux : bijoux, étoffes, parfums, psautiers et évangéliers ornés de pierreries. Elle avait fait l'admiration de tous par l'élégance de ses manières, son affabilité et sa douceur. Durant plusieurs semaines, elle avait coulé des jours heureux. Elle avait confié à sa servante que les fêtes auxquelles elle assistait lui faisaient oublier la monotonie de sa vie passée à Septem et l'ennui que lui inspiraient les jeunes aristocrates romains, en fait des rustauds mal dégrossis dont les plaisanteries ne l'amusaient guère.

Selon Bathilde, Florinda avait ensuite déchanté. Amasaluntha, l'épouse de Witiza, lui avait fait comprendre sans ménagement qu'elle rêvait pour son fils aîné d'un parti plus prestigieux, en l'occurrence Égilona, fille de Childebart III, roi de Neustrie et d'Austrasie. Pour l'éloigner de sa cousine, Akhila avait été nommé duc de Septimanie et de Narbonnaise et envoyé, en dépit de ses protestations, dans ces deux provinces rebelles. Florinda était restée à Toletum, recluse dans ses appartements, pendant que sa rivale, arrivée en Hispanie avec une nombreuse suite, faisait l'objet de toutes les attentions. Son seul protecteur, son oncle Witiza, était mort brutalement, d'un refroidissement contracté lors d'une partie de chasse. La fille de Julien avait ensuite assisté à l'éviction d'Akhila. Les nobles avaient préféré placer sur le trône, Roderic, duc de Bétique.

Sitôt couronné, cet intrigant avait épousé Égilona pour se concilier les bonnes grâces des Francs. Désireux de ne pas froisser

l'exarque de Septem, il avait, au début, traité Florinda comme une invitée de marque. Débarrassée de sa tante qui avait quitté la cour, la jeune femme attendait patiemment le retour de son fiancé qui avait été contraint de prêter allégeance à celui qu'il appelait en privé l'usurpateur et contre lequel il ourdissait d'obscurs complots.

Florinda passait ses journées en compagnie de jeunes filles nobles. Quand il faisait trop chaud, elles allaient se baigner dans le Tage. Elles avaient découvert, non loin de la ville, un site retiré et ombragé où elles pouvaient s'amuser sans crainte d'être importunées. Elles nageaient, nues, dans le fleuve et se séchaient sur la rive tout en mangeant des fruits et en échangeant les derniers commérages sur la vie à la cour.

Le malheur voulut que Roderic, au hasard d'une promenade à cheval, découvrit leur repaire. Il ordonna à son escorte de regagner le palais et s'avança en se dissimulant derrière les joncs. La vue de Florinda entièrement dévêtue, agitant gracieusement ses longues jambes brunes par le soleil, lui fit perdre la tête. Marié à un laideron acariâtre et d'une bigoterie malade – Égilona se signait à chaque fois qu'il l'approchait –, il en avait pris son parti et lutinait allègrement les servantes de sa femme qui fermait les yeux sur ses passades. Mais, pour rien au monde, elle n'aurait accepté qu'il ait une liaison officielle avec une aristocrate. Devant la beauté de Florinda, Roderic oublia tous ses devoirs de monarque et n'eut plus qu'une idée : en faire sa concubine.

Le soir même, il convoqua dans ses appartements la fille de Julien sous prétexte de lui demander conseil pour l'organisation d'une fête qu'il voulait donner en l'honneur des nobles qui l'avaient élu roi des Wisigoths. Elle ne se méfia pas puisque Roderic s'était toujours comporté courtoisement avec elle. Quand elle entra dans la pièce où il se tenait, il perdit tout contrôle de lui-même. Tel un soudard aviné, il la viola, restant insensible à ses supplications et à ses larmes.

Une fois l'acte consommé, il la repoussa avec mépris, lui ordonnant de revenir le lendemain soir.

Florinda regagna en titubant ses appartements où Bathilde s'efforça de la réconforter. Informée par un garde de ce qui s'était passé – l'homme avait reçu pour récompense une grosse somme d'argent – la reine Égilona chercha à se venger. Convaincue que la fiancée d'Akhila avait délibérément séduit son mari, elle la fit mettre au secret dans un cachot humide et obscur et sa servante fut bannie du palais, sur-le-champ.

À son retour d'une partie de chasse, ayant appris la conduite de son épouse, Roderic entra dans une violente colère. Sa bigote de

femme avait commis deux fautes impardonnables. La première était d'avoir fait emprisonner Florinda. Désormais, il ne pouvait intercéder en sa faveur, sous peine de désavouer la reine. La seconde erreur était d'avoir renvoyé la servante. Cette rusée matrone chercherait sans nul doute à gagner Septem par tous les moyens afin de prévenir l'exarque qui n'aurait de cesse de se venger. Or, en butte aux complots de toutes parts, Roderic avait imaginé de faire condamner à l'exil Akhila et sa turbulente parentèle par l'assemblée des nobles et il comptait sur l'exarque pour les accueillir. Pour comble de malheur, le roi avait envoyé à Constantinople une ambassade pour négocier une alliance politique et militaire avec Justinien II, remonté sur le trône après la mort de l'usurpateur Léonce. Le viol et la captivité de Florinda suffiraient à ruiner ce projet destiné à renforcer son autorité.

Roderic avait ordonné qu'on retrouve à tout prix l'esclave fugitive et il avait dépêché à ses trousses ses meilleurs espions. Ceux-ci avaient fait régner la terreur dans les villes portuaires, livrant aux bourreaux leurs habitants et les fonctionnaires soupçonnés d'avoir récemment hébergé une inconnue, au mépris de la loi. Protégée par les partisans d'Akhila, Bathilde avait trouvé refuge dans une propriété isolée et l'arrivée inopinée de pillards arabes lui avait permis de s'embarquer pour Tingis.

Quand Bathilde eut achevé son récit, Julien congédia la vieille femme, l'assurant qu'elle coulerait désormais une existence oisive et heureuse dans sa demeure. D'un ton sec, il demanda à Salomon de le retrouver pour dîner en compagnie de Sertorius et des principaux officiers de la garnison. Devant eux, de manière très digne, afin de dissiper les commérages malveillants, l'exarque confirma le malheur qui le frappait, lui et les siens, et leur annonça qu'il était résolu à laver cet affront dans le sang. Les autres opinèrent de la tête. Seul Sertorius osa prendre la parole pour exiger des précisions :

— Julien, je compatis à ta douleur et je comprends ta fureur. À ta place, je n'agis pas autrement. Que comptes-tu faire pour te venger ?

— Envahir le royaume des Wisigoths et y porter la désolation.

— Avec quelles troupes ? Tu disposes d'une poignée d'hommes, d'excellents militaires, j'en conviens, mais qui sont indispensables à la protection de cette cité. S'ils partaient, les Ismaélites viendraient immédiatement mettre le siège sous nos murs et nous ne pourrions les repousser.

— Pas s'ils m'aident à réaliser mon projet.

— Que veux-tu dire par là ?

— Eux aussi s'intéressent à l'Hispanie sinon ils n'auraient pas envoyé là-bas des éclaireurs comme me l'a appris Bathilde. Je suis persuadé qu'ils ne veulent pas s'en emparer mais seulement piller les villes côtières.

— Es-tu sûr, fit Sertorius, qu'ils se contenteront de simples rapines ?

— Leur chef, Tarik Ibn Zyad, est un brigand de la pire espèce, cupide et arrogant. Jamais son maître, Moussa Ibn Nosayr, ne l'autorisera à conquérir l'Hispanie. Son propre chef, le calife de Damas, a trop de mal à administrer son empire et sa cuisante défaite devant Constantinople lui a fait passer l'envie d'entrer en guerre contre nous.

— Pourtant, murmura tristement Sertorius, Moussa Ibn Nosayr a pris et ruiné Carthage, ma ville natale.

— Je ne le sais que trop. Cela dit, c'était avant que Justinien II ne remonte sur le trône et ne remporte les victoires que je viens d'évoquer. Depuis, que s'est-il passé ? Les Arabes ne bougent pas de Tingis et nous laissent en paix. C'est bon signe.

— Pourquoi Tarik désobéirait-il à son supérieur et te viendrait-il en aide ?

Julien sourit finement :

— Je l'ai persuadé que la Nigritie renfermait des trésors inépuisables. Pour financer son expédition, il a besoin d'argent et il s'en procurera en se battant à nos côtés.

— Même avec son appui, rétorqua Sertorius, parviendrons-nous à infliger une défaite aux Wisigoths ? Ce sont des guerriers redoutables. Ils l'ont prouvé en chassant nos aïeux du Sud de l'Hispanie.

— En principe, la chose paraît ardue. Heureusement, nous avons des alliés sur place. Mon neveu Akhila m'a fait savoir que si nous lui permettions de monter sur le trône de son père, il prêterait hommage au basileus. Quand nous en aurons terminé avec Roderic, nous nous retournerons contre Tarik... s'il revient vivant des sables du désert.

— Pour le moment, il nous faut obtenir son accord.

— Dès demain, nous nous rendrons tous à Tingis pour discuter ce plan avec lui et ses officiers. N'oubliez pas qu'ils seront bientôt nos alliés. Soyez prévenants envers eux.

— Tu nous demandes, tonna Salomon, d'être aimable avec les pires ennemis de la foi chrétienne !

— J'apprécie ton zèle religieux, mais fais taire tes sentiments. Il y va de mon honneur et de l'intérêt de l'Empire.

Dès son arrivée à Tingis, Julien se rendit chez le wali en

compagnie de l'évêque Paulus, qu'il entendait associer de près à ses projets. Tarik Ibn Ziyad les reçut avec, à ses côtés, Mughit al-Roumi, qui fit office d'interprète. Pendant des heures, les deux gouverneurs échangèrent politesses et banalités. L'exarque félicita son hôte pour sa tolérance envers les chrétiens de sa ville, une opinion que Paulus eut le bon goût de ne pas contredire même s'il enrageait intérieurement. Le chef berbère, lui, remercia le Grec pour les convois de blé et d'huile qu'il lui faisait parvenir régulièrement, conformément à leurs accords. Des rafraîchissements furent servis. Durant cette pause, les hommes parlèrent chevaux ou femmes et se plaignirent amèrement du peu de considération que leur manifestaient leurs supérieurs, des incapables entourés d'une clique de courtisans et de bureaucrates. Il se faisait déjà fort tard quand Julien se décida à aborder les questions sérieuses :

— Tarik, tu as devant toi le plus malheureux des hommes et des pères. Ma fille a été déshonorée par Roderic, le roi des Wisigoths. Il me coûte de t'en faire l'aveu mais je suis venu solliciter ton aide pour venger cet affront.

— Je suis au courant de ton infortune.

— Comment ?

— Moi aussi, j'ai des informateurs à Septem. C'est de bonne guerre puisque Paulus te renseigne sur la situation à Tingis. Évêque, ne proteste pas ! Je ne suis pas dupe de tes manigances avec Aurelius. Tu agis pour le bien de tes ouailles et tant que tu te limiteras à cela, tu n'as rien à craindre de moi.

— Je n'ai donc pas besoin, grommela Julien, de t'en dire plus long sur le sort de ma fille.

— Non et c'est préférable. Ce Roderic mérite une bonne leçon. Dans nos tribus, nous réservons les supplices les plus raffinés à ce type de criminels et la mort, qui tarde à venir, leur est une délivrance après ce qu'ils ont enduré.

— Je désire me venger en portant la désolation dans le royaume des Wisigoths. C'est une région, m'a-t-on dit, à laquelle tu t'intéresses puisque tu y as envoyé récemment des éclaireurs.

— C'est vrai, répondit Tarik, et j'ai été très satisfait du butin qu'ils ont rapporté.

— Ce pays nous a jadis appartenu, fit Julien, et mon maître a des droits sur lui.

— Je pourrais être tenté désormais de faire valoir les miens.

— Moussa Ibn Nosayr t'en empêchera. À ses yeux, tu es un simple fonctionnaire. Mais il pourrait bien changer d'avis si tu devenais riche.

— Comment le pourrais-je ? Tingis et sa région ne valent rien.

Sans ton blé et ton huile, nous en serions réduits à périr de faim.

Sous l'œil amusé du wali, Julien se lança dans un long panégyrique des richesses de la Nigritie, d'où Rome tirait jadis de l'or et des bêtes sauvages pour les jeux du cirque. Constantinople disposait d'autres sources d'approvisionnement en métaux précieux et ne souhaitait pas reprendre ce commerce pourtant fort lucratif.

L'évêque Paulus, pour une fois bien inspiré, fit étalage de son érudition. Il possédait une riche bibliothèque et raconta que des chroniqueurs carthaginois avaient mentionné un périple accompli par l'amiral Hannon très loin au Sud durant lequel il avait amassé des quantités faramineuses d'or. Sertorius confirma l'anecdote. C'était, selon lui, une légende connue de tous les paysans puniques de Byzacène.

Tarik les laissa parler et fit mine de réfléchir avant de déclarer sur un ton peiné :

— Julien, tu m'as déjà parlé à plusieurs reprises de cette idée. Je t'ai toujours écouté avec attention et envie. Puisse Allah, le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux, m'accorder un jour les moyens de partir vers de telles contrées ! Mais il faut beaucoup d'argent pour monter une telle expédition et les caisses de mon trésor sont vides.

— Je puis t'aider. Si tu acceptes de me fournir des soldats pour envahir le royaume de Roderic, je t'offre en retour le quart du butin et tu auras donc assez d'argent pour t'emparer du pays des Noirs.

— J'en veux la moitié.

— Tu es bien exigeant !

— Tu veux venger ta fille. Serais-tu prêt à marchander le prix de son honneur ?

Tarik était bien décidé à faire durer la négociation et à donner le change quant à ses intentions réelles tout en glanant le plus d'informations sur l'Hispanie. Il expliqua à Julien que les Chrétiens de ce pays verraient sans doute d'un mauvais œil l'arrivée d'infidèles qui pourraient saccager leurs églises. L'exarque le rassura. Les siens, cela remontait à des dizaines d'années, avaient été consternés en apprenant la prise du Tombeau du Christ par le calife Omar. Mais celui-ci n'avait pas chassé les Chrétiens de Jérusalem et les avait autorisés à pratiquer leur culte. De plus, insinua Julien, sa présence aux côtés de Tarik rassurerait les Wisigoths.

Agacé par l'assurance de son interlocuteur, Tarik Ibn Ziyad décida de reprendre l'avantage :

— Julien, tu m'as parlé d'Akhila et de ses nobles. Je puis, moi, te dire que d'autres verront notre arrivée d'un bon œil.

— Qui donc ? Auriez-vous installé des colonies d'Ismaélites de

l'autre côté du détroit ? Si tel était le cas, je le saurais.

— Non, je veux parler des Juifs. Ils sont cruellement persécutés. Certains d'entre eux ont trouvé refuge ici à Tingis où ils vivent en paix. Leurs coreligionnaires restés sur place le savent et ils préfèrent le joug que tu leur imposeras au sort pitoyable qui est le leur actuellement.

— Cessons de nous duper l'un l'autre. L'heure est venue de prendre une décision. Tarik, es-tu prêt à m'aider ?

— Oui.

— Ta fortune est faite. Tu pourras partir vers la Nigritie.

— Et toi être rappelé à Constantinople pour recevoir force récompenses car tu auras redonné à ton maître les provinces perdues par ses prédécesseurs. Car Akhila devra prêter serment à ton souverain. C'est ce que tu as exigé de lui, ne mens pas, mes espions m'ont révélé le contenu de vos conversations.

— Je constate que tu es bien informé : à mon retour à Septem, certains devront me rendre des comptes ! Ce que j'exige de mon neveu est normal. Ces terres nous appartenaient jadis. La justice veut que mon empereur les récupère.

— Si elles te tentent tant, je n'y vois pas d'inconvénient. Moussa Ibn Nosayr surveille mes faits et gestes et est opposé à toute nouvelle conquête. Je n'ai pas l'intention de lui désobéir pour l'instant en occupant l'Ishbaniyah. Par contre, rien ne m'interdit de te prêter main-forte puisque nous avons jadis conclu un traité d'amitié en bonne et due forme.

— Je suis heureux, dit Julien, que tu aies compris où se trouvait ton intérêt.

— Pourtant, ironisa le Berbère, un doute me taraude. Je suis musulman et tu es chrétien. Nos princes sont ennemis. Comment puis-je te faire confiance ? Qui me dit que tu respecteras jusqu'au bout tes engagements ? Après avoir renversé Roderic, tu pourrais être tenté, avec l'aide de tes frères chrétiens, de me massacrer, moi et mes troupes.

— Je m'attendais à cette objection de ta part. Tu n'as pas à te méfier de moi. En signe de bonne volonté, je te laisserai en otage ma femme, Toda, ainsi qu'une grosse somme d'argent. Ces gages précieux seront les garants de ma loyauté.

— À ces conditions, je mets à ta disposition et à celle de ton neveu sept mille hommes. Laissons à nos officiers le soin de préparer cette expédition.

Après le départ des Chrétiens, Tarik eut une longue discussion

avec Mughit al-Roumi. Ce dernier lui reprocha d'avoir trop cédé à Julien et de sous-estimer la haine qu'il portait aux Musulmans. Mughit était en outre furieux que son supérieur ne l'ait pas associé à toutes ses décisions et insinua perfidement, comme si cela ruinait tout le projet :

— Julien est peut-être sincère mais qu'en est-il d'Akhila ? A-t-il réellement fait appel à nous ?

— Je l'ai rencontré il y a une lune de cela. Je ne voulais rien te dire sans avoir reçu Julien. Akhila, en échange de notre aide pour renverser Roderic, m'offre la totalité du butin pris à ses ennemis. Mieux, il ne bougera pas si j'attaque Septem et si j'en chasse les Grecs.

— Impossible. Il doit épouser la fille de Julien.

— C'est là la faute principale commise par l'exarque. Crois-tu qu'un fils de roi puisse accepter une fille flétrie pour épouse ? Le jeune prince a été humilié qu'on lui offre les restes laissés par Roderic. Il m'a confié qu'il refuserait de se marier avec cette catin même s'il l'a jadis aimée. S'il le faut, il tuera le père, nous évitant ainsi d'avoir à le faire.

— Une fois installé sur le trône de ses aïeux, il te renverra à Tingis en te conseillant de partir pour la Nigritie.

— Libre à lui de le penser. Une fois sur place, je n'ai nullement l'intention de repartir. Pourquoi abandonner une terre qui regorge de tant de richesses ? Ton rapport m'a convaincu. Nous allons conquérir un nouveau pays pour la plus grande gloire d'Allah et si le Tout-Puissant le permet, nous pourrions même nous emparer d'autres contrées situées plus au Nord.

— Quel besoin avons-nous alors de Julien puisque tu as tout combiné avec les Wisigoths ?

— Lui seul dispose de bateaux en nombre suffisant, car notre flotte ne quitte pas le port de Tunès. Ce couard de Moussa Ibn Nusayr a trop peur de la mer et, si je lui demandais ses navires, il me convoquerait sur-le-champ pour une audience dont je ne suis pas sûr de sortir vivant. Je préfère suivre mon plan. Vois-tu, ce matin, je me suis fait lire la sourate al-Tur de notre saint Livre :

Le châtiment de ton Seigneur est imminent. Nul ne saurait le détourner. Au jour où le ciel flottera d'une ondulation réelle, les montagnes marcheront d'une marche réelle. Ce jour-là, malheur à ceux qui accusent les apôtres d'imposture, qui s'ébattent dans des discours frivoles. Ce jour-là, ils seront précipités dans le feu de la géhenne. C'est le feu que vous avez traité de mensonge, leur dira-t-on. Est-ce un enchantement ? Ou bien ne voyez-vous rien ? Chauffez-vous à ce feu. Supportez-le patiemment ou ne le supportez pas ; l'effet en sera égal pour vous. Vous êtes rétribués de ce que vous avez fait.

Ceux qui craignaient Dieu sont dans les jardins et dans les délices, savourant les présents dont vous gratifie votre Seigneur.

Ces versets m'ont ouvert les yeux. Ce que trament les Nazaréens se retournera contre eux avec l'aide d'Allah.

— À mon tour, dit Mughit al-Roumi, de te citer la sourate al-Djathiya :

Malheur à tout imposteur et impie qui entend la lecture des enseignements de Dieu et persévère néanmoins dans l'orgueil, comme s'il ne les avait jamais entendus.

Fais-lui l'annonce d'un châtiment douloureux.

— Tu as raison, Mughit. Allah, par la voix de Son Prophète, sur Lui la paix et la bénédiction, nous dicte notre conduite. Notre devoir est de lui obéir.

Pendant de longs mois, des messagers firent des allées et venues entre Tingis et Septem. Certaines instructions dont ils étaient porteurs démentaient celles précédemment données. Aveuglé par la vengeance, Julien avait perdu toute prudence et oublié qu'il était au service du basileus. Il ne se fiait qu'à Tarik Ibn Zyad, sur lequel il ne tarissait pas d'éloges, au point d'inquiéter l'évêque Paulus. L'exarque dut expliquer au dignitaire religieux son plan. L'alliance avec les Ismaélites n'avait pour but que d'endormir la méfiance de ces êtres frustes et incultes prêts à croire tout ce qu'on leur racontait. Une fois l'Hispanie redevenue byzantine, Grecs et Wisigoths se débarrasseraient de Tarik et monteraient une expédition pour reprendre Carthage, le berceau de la foi chrétienne en Afrique.

Séduit par ces bonnes paroles, distillées d'un ton suave et onctueux, Paulus se tint tranquille. Installé à Septem, il ne regrettait pas d'avoir quitté Tingis. Ne plus être obligé de côtoyer journellement des Ismaélites et de solliciter de Tarik des garanties pour lui et ses ouailles lui convenait. Le sort qui attendait les Wisigoths le laissait de marbre. Lui, descendant d'une vieille famille romaine – c'est du moins ce qu'il prétendait malgré son étonnante ressemblance avec ses fidèles numides –, n'avait jamais aimé ces Barbares demeurés trop longtemps les fidèles adeptes des funestes doctrines d'Arius.

Julien avait trouvé le point faible de Paulus. Ambitieux, l'évêque de Tingis rêvait de devenir archevêque métropolitain de Toletum à la place de l'actuel titulaire, Sindered, proche de Roderic. L'exarque l'entretint dans cette illusion : Akhila récompenserait sans nul doute

ses bons et loyaux services.

Émoustillé par cette perspective, Paulus ne ménagea pas son soutien financier et moral à l'expédition en préparation. Il dénonça même à l'exarque un complot ourdi par certaines de ses ouailles tentées de prévenir leurs frères wisigoths – c'étaient après tout des Chrétiens – de ce qui se tramait. Convoqués à Septem, les malheureux furent mis au secret et leurs familles averties que rien de fâcheux ne leur arriverait s'ils tenaient leur langue. Les intéressés ne se firent pas répéter deux fois cette injonction tout en maudissant les étranges méthodes de leur vénérable pasteur.

Julien redoutait une seule exigence de Tarik : qu'il participe avec ses troupes à l'expédition. Dans ce cas, il aurait dû prévenir Constantinople de ses intrigues et ses ennemis à la cour n'auraient pas manqué d'exploiter contre lui son initiative qu'aucune considération militaire ou diplomatique ne justifiait. L'exarque fut rassuré d'apprendre que les Ismaélites ne souhaitaient pas, du moins dans un premier temps, sa présence en Hispanie. Son désir de venger l'honneur de sa fille le pousserait à des excès qui, lui dit-on, compromettraient les chances de rallier les opposants à Roderic. De plus, mieux valait ménager les susceptibilités de certains nobles wisigoths, réticents à voir les Byzantins revenir dans leurs anciens domaines. Julien eut l'intelligence d'en convenir. L'important, à ses yeux, était qu'Akhila monte sur le trône et épouse Florinda. À ce moment-là, Wisigoths et Byzantins se retourneraient contre les Arabes et écraseraient jusqu'au dernier cette engeance maudite.

La perfection de ce plan, qui ôtait toute responsabilité directe à l'exarque, le comblait d'aise. Il remplit donc scrupuleusement ses obligations envers Tarik Ibn Ziad. Elles consistaient essentiellement à lui fournir les moyens de traverser le détroit. Dès le retour de la belle saison, la flottille grecque stationnée à Caesarea appareilla en ordre dispersé. Seuls quelques navires furent autorisés à mouiller à Septem. Les autres furent dirigés sur Tingis. Leurs équipages, désœuvrés, passaient des journées entières dans les tavernes du port où, grâce à la permission exceptionnelle accordée par le wali, le vin coulait à flots. Les marins furent enchantés de l'accueil qui leur était réservé et ne parurent guère choqués de se mettre au service d'un Infidèle. Les questions religieuses dépassaient leur entendement. La simple expression d'un scrupule aurait pu leur valoir au mieux quelques dizaines de coups de fouet, au pis la mort. Mieux valait donc faire bombance et s'abstenir de songer au lendemain.

Assuré du soutien logistique des Grecs, Tarik Ibn Ziad déployait une activité débordante. Sept mille Berbères, venus des montagnes

environnantes, constitueraient l'essentiel du contingent appelé à débarquer en Ishbaniyah. Cinq mille hommes supplémentaires, placés sous le commandement de Mughit al-Roumi, viendraient les rejoindre le moment venu. Les très rares officiers et soldats arabes présents à Tingis furent, eux, envoyés en expédition pour mâter une révolte dans le Sud. Tarik craignait que l'un d'entre eux ne prévienne Moussa Ibn Nosayr de ce qui se tramait.

Parfois, quand le temps était clair, de la terrasse surplombant sa résidence, Tarik Ibn Zyad pouvait apercevoir les côtes d'Ishbaniyah et humer le parfum capiteux qui s'en dégageait. Il lui tardait d'y prendre pied pour vérifier l'authenticité du rapport de Mughit et d'Isaac le Juif qu'il consultait fréquemment pour peaufiner son plan de campagne. L'homme répondait à toutes ses questions avec un luxe incroyable de détails et ses suggestions ne manquaient pas de sagesse.

— Dès que tu débarqueras, avait-il dit au gouverneur de Tingis, tu devras attirer l'armée wisigothe dans un piège et l'écraser. Cela ne te sera pas difficile car Akhila et les siens abandonneront, j'en suis sûr, Roderic au milieu de la bataille pour se ranger sous ta bannière. Les autres nobles, je les connais bien, n'auront alors qu'une idée : rentrer chez eux pour protéger leurs biens et leurs familles. Ils ne tarderont pas à t'envoyer des émissaires pour te proposer leur soumission moyennant certaines garanties que tu auras l'intelligence de leur accorder. Laisse-leur, dans un premier temps du moins, leurs vastes propriétés et tu trouveras en eux les auxiliaires les plus précieux. Crois-moi, si nous autres Juifs sommes accusés d'avoir vendu celui qu'ils tiennent pour leur Messie pour trente deniers, tu verras que Judas a bien des émules chez les Chrétiens.

— Admettons que j'écrase Roderic dès la première rencontre. Où dois-je me diriger ensuite ?

— Ne t'embarrasse pas de tes arrières. Mes coreligionnaires, trop heureux de retrouver la liberté, tiendront les villes pour toi. Marche sans t'arrêter vers Toletum, qui regorge de richesses inouïes. Qui est maître de la capitale contrôle l'ensemble du pays. Si tu mènes ces opérations avec célérité, tu en auras fini à l'arrivée de la mauvaise saison. La mer ne sera plus navigable et Moussa Ibn Nosayr ne pourra rien faire contre toi pendant plusieurs mois. Tu seras alors en position de force pour discuter avec lui.

— Juif, tu es diablement intelligent, je n'aimerais pas compter au nombre de tes ennemis.

— Et moi, je m'honore d'être ton ami. Sache toutefois que j'agis de la sorte pour le bien de mes frères. Je crois sincèrement que le Dieu d'Israël vous a envoyés vers nous pour mettre fin à nos souffrances.

J'espère que tu tiendras tes promesses car, sans notre aide, jamais tu ne parviendras à tes fins. Souviens-toi de cela lors de ton entrée à Toletum.

— Je te répondrai par un verset de notre saint Coran : « Les Musulmans, les Juifs, les Sabéens et les Chrétiens – ceux qui croient en Allah et au Dernier Jour et accomplissent œuvre pie –, mille bénédictions sur eux et ils ne seront point attristés. »

— L'un de nos prophètes a dit : « *Nahamou, nahamou et ami !* » Ce qui veut dire : « Consolez, consolez mon peuple ! » Nous récitons ce verset dans nos synagogues chaque année lorsque nous célébrons le triste anniversaire de la destruction du Temple. Jamais il ne m'a paru plus actuel. Je prie donc le Rocher d'Israël pour que tout se passe selon mes vœux.

— N'aie aucune crainte, mon cher et fidèle Isaac. Les miens ont le respect scrupuleux de la parole donnée et, dans l'Ishbaniyah musulmane, je puis t'assurer que vous vivrez tranquilles et en paix.

Par une nuit sombre, Isaac s'embarqua à bord d'un frêle esquif. Son complice, Samuel, l'avait averti qu'il avait des informations capitales à lui transmettre. La traversée fut éprouvante. Le vent s'était levé et, à plusieurs reprises, des vagues faillirent faire chavirer le bateau. Transi de froid, l'émissaire juif crut sa dernière heure venue. Il marmonnait des prières sous l'œil plutôt goguenard des marins habitués à ces sautes d'humeur de la Grande Mer. Quand il aborda dans une crique isolée, il lui fallut beaucoup de temps pour retrouver ses esprits.

Samuel l'accueillit dans le domaine déserté d'Akhila et le laissa se reposer. Il mesurait les risques encourus par son ami. En bon paysan, il avait peur de la mer. L'idée de s'enfuir de l'autre côté du détroit ne l'avait jamais effleuré. C'est qu'il caressait toujours le fol espoir de retrouver ses enfants que des moines fanatiques avaient enlevés. Quelques semaines auparavant, la chance lui avait souri. Le hasard lui avait fait rencontrer son fils aîné, Obadiah. Il gardait de cette entrevue un goût amer. Le garçon, endoctriné par les prêtres, était resté sourd aux objurgations de son père et avait même menacé de le dénoncer aux autorités. Devenu un chrétien fanatique, il ne jurait plus que par les saints auxquels croyaient les minim. Quand son père avait tenté de l'attendrir en lui psalmodiant les prières qui avaient bercé ses jeunes années, il s'était signé, le visage révolté d'horreur :

— Je n'ai plus rien à voir avec toi et les tiens. Mes protecteurs m'ont ouvert les yeux sur vos abominables superstitions et sur vos crimes. Je n'ai qu'une seule ambition : entrer dans les ordres pour expier les péchés de mes ancêtres et leur participation à la mort de

Notre Sauveur.

— Tu me brises le cœur, avait rétorqué Samuel. Tu ne peux trahir notre foi. Tes geôliers – car tu es bel et bien un prisonnier – t'inculquent des stupidités. Si leur Dieu était véritablement un Dieu d'amour, pourquoi autoriserait-Il qu'on arrache des enfants à leurs parents ? Je ne connais pas de crime plus grand.

— Tu parles comme mes frères et mes sœurs, avait grommelé Obadiah.

Samuel, en entendant cette phrase, avait tressailli de joie.

Son aîné était perdu pour Israël mais les autres, en dépit des châtiments qui s'abattaient sur eux, n'avaient pas renié leurs origines. Bientôt il les retrouverait si les Ismaélites se décidaient enfin à envahir l'Hispanie. Pour cette raison, il avait demandé à Isaac de traverser le détroit. Il voulait être définitivement fixé sur la suite des événements et redoutait que son coreligionnaire ne lui apporte de mauvaises nouvelles. Remis de ses émotions, Isaac le salua chaleureusement :

— Je suis heureux de te revoir. Tu as, paraît-il, des renseignements de première importance à me communiquer. Je t'écoute donc.

— Tes maîtres ont-ils changé d'avis ?

— Qu'entends-tu par-là, Samuel ?

— Ont-ils renoncé à mener l'expédition dont tu m'as parlé ?

— Ta curiosité est suspecte. Les Wisigoths se serviraient-ils de toi comme espion ?

— Pas le moins du monde. Je les hais encore plus qu'avant. Pardonne mon empressement, mais mieux vaut pour vous ne plus tarder.

— Pourquoi ?

— Roderic est parti avec son armée dans le Nord combattre les Vascons qui se sont soulevés contre son autorité. Toutes les garnisons ont dû fournir des contingents et la quasi-totalité des cités de cette région n'a pratiquement plus de défenseurs. C'est une occasion qui ne se représentera pas d'ici longtemps et dont vous devriez profiter.

— Sois sans crainte, la délivrance est plus proche que tu ne le penses, dit Isaac.

— Elle pourrait bien cependant ne jamais se produire car des rumeurs commencent à circuler.

— Voudrais-tu dire que les Wisigoths ont eu vent de nos préparatifs ? Je puis t'assurer que c'est impossible. Nul n'a le droit de quitter Tingis et Septem sans l'autorisation personnelle de Tarik et de Julien ; et je te garantis qu'ils ne délivrent ces permissions qu'à des hommes dans lesquels ils ont toute confiance. Je ne connais pas de

secret mieux gardé que notre entreprise.

— Je veux bien te croire ; et puisse votre vigilance ne jamais se relâcher ! Simplement, un bruit circule dans le pays et m'inquiète, peut-être à tort. Selon des voyageurs venus de la capitale, Roderic, avant de partir pour le Nord, aurait fait ouvrir à Toletum une pièce dans l'ancien temple d'Hercule. Cette chambre était fermée depuis des siècles et nul n'avait le droit d'y pénétrer. J'ignore les raisons de cette interdiction, toujours est-il qu'elle avait toujours été jusque-là scrupuleusement respectée par tous les souverains de ce pays. Le nouveau monarque a voulu frapper l'opinion et affirmer son autorité en violant cette règle sacrée.

— Mon cher Samuel, si c'est pour me raconter ces balivernes que tu as mis ma vie en danger, je dois t'avertir que je goûte fort peu cette plaisanterie. En quoi cela nous concerne-t-il ?

— Écoute plutôt la suite. On raconte que Roderic a trouvé dans cette pièce une fresque peinte. Elle représenterait des guerriers habillés d'une étrange façon et on pouvait lire sur le mur cette inscription : *Par cette race, l'Hispanie sera détruite*. Le roi a ordonné que rien ne transpire de cette affaire. C'était compter sans les intrigants qui grouillent autour de lui et dont certains sont demeurés secrètement fidèles aux fils de Witiza. Leurs langues se sont déliées et, le soir même, Toletum bruissait de conversations à ce sujet. Depuis, des moines illuminés parcourent le pays en annonçant l'imminence d'une catastrophe. Si cette agitation se poursuit, les autorités enverront des émissaires pour enquêter sur ce qui se passe ici. Ils ne tarderont pas à être mis au courant de votre expédition de l'an dernier. Voilà pourquoi je t'ai demandé de venir.

De retour à Tingis, quand Isaac rapporta cette rumeur à Tarik Ibn Ziyad et à Mughit al-Roumi, il eut la surprise de voir les deux hommes hocher la tête de satisfaction. Le renégat grec s'esclaffa même :

— Seigneur Tarik, tu te souviens du passage de la sourate al-Djathiya où il est question d'un homme qui refuse d'entendre les avertissements du Tout-Puissant. C'est le cas de ce Roderic qui s'est moqué des croyances des siens en faisant ouvrir cette pièce. Nonobstant ce qu'il y a découvert, il est parti guerroyer contre les Vascons. Allah le Tout-Miséricordieux, dans sa clémence, nous adresse un signe et nous ordonne d'agir. Cette fois-ci, il nous est interdit de reculer car ce serait aller contre la volonté de Dieu.

Dans la nuit du 27 au 28 chaaban de l'an 92 après l'Hégire[11], Tarik Ibn Ziyad embarqua avec ses hommes à bord des bateaux fournis par l'exarque Julien. Au petit matin, les côtes d'Ishbaniyah se

profilèrent à l'horizon. Sans que leurs capitaines se soient concertés, les navires, comme inexorablement attirés vers elles, se dirigèrent tous vers une haute montagne surplombant la mer. Isaac, qui se tenait à côté du général musulman, lui dit :

— Les courants nous ont portés au meilleur endroit pour débarquer. Cette région, d'après mes informateurs, est quasiment inhabitée et nul ne sera là pour donner l'alerte.

— Sans doute mais ce rocher m'impressionne. Il semble vouloir me barrer la route.

— Je comprends fort bien que tu sois inquiet. Tu t'es lancé de ton propre chef dans une entreprise sans précédent et, quelle que soit la confiance que tu places en ton Dieu, la peur t'étreint. Ne la laisse pas s'emparer de toi et te paralyser.

— Toi qui viens de cette contrée, sais-tu comment on appelle ce rocher ?

— Je ne m'en souviens plus. L'ai-je jamais su d'ailleurs ? Je connais mal cette province car ma famille est originaire d'Hispalis, à l'intérieur des terres. De plus, il y a si longtemps que je vis de l'autre côté de la mer que je me sens comme un étranger dans le pays qui m'a vu naître et que j'ai dû quitter pour fuir les persécutions dirigées contre mon peuple. J'ignore donc si ce lieu a un nom mais je suis certain qu'un jour, quand les chroniqueurs narreront tes exploits, on en parlera comme du « rocher de Tarik »^[12].

— Tu n'es qu'un vil flatteur.

— Je dis la vérité et je te suggère de forcer la main au destin même si ta modestie doit en pâtir. Fais savoir à tes hommes que tu as donné ton nom à ce lieu. Ils s'en réjouiront et y verront un heureux présage. Ce sera là en effet ton plus légitime titre de propriété sur ce pays, celui que tes descendants et les descendants de tes descendants pourront invoquer en toutes circonstances pour faire valoir leurs droits sur cette terre.

Chapitre III

Le moment tant espéré arriva. Dans la plaine, les deux armées se faisaient face. Elles ondulaient comme des vipères sur le sol. Elles avaient fait leur jonction alors que le soleil commençait à décliner. Il était trop tard pour engager le combat. Il faudrait attendre le lendemain pour savoir à quel camp Dieu donnerait la victoire. Confortablement installé sous sa tente, Tarik Ibn Ziyad était persuadé de sortir vainqueur de cet affrontement même si l'ennemi alignait trois fois plus d'hommes que lui. Il combattait pour Allah le Tout-Puissant et celui-ci l'aiderait à écraser les Chrétiens afin de le récompenser de sa scrupuleuse obéissance aux lois du saint Coran. N'avait-il pas en effet imposé à ses soldats, qui se trouvaient loin de chez eux, de respecter le jeûne rituel prescrit par le Prophète durant le mois de ramadan ? Quelques-uns avaient protesté, arguant qu'en période de djihad, les croyants étaient dispensés de cette prescription. Le général avait rétorqué que cette règle ne s'appliquait pas dans le cas présent.

Depuis vingt-sept jours, en dépit de la canicule, tous ses hommes s'abstenaient de boire et de manger du lever au coucher du soleil. Tarik avait pu observer leur progressive transformation. Au début, ils peinaient à accomplir leurs tâches quotidiennes et à parcourir de longues distances à la recherche d'un ennemi invisible. Leurs corps et leurs esprits s'étaient ensuite accoutumés aux privations. Depuis dix jours, une sorte de fièvre s'était emparée de ses guerriers. Ils brûlaient désormais d'en découdre et leurs yeux brillaient d'une étrange lueur qui les rendait trois fois plus redoutables qu'ils ne l'étaient en réalité. Terrorisés, tous les villages et toutes les bourgades qu'ils avaient traversés n'avaient opposé aucune résistance et fait humblement leur soumission sans qu'une seule goutte de sang ne soit versée.

Les officiers les plus jeunes s'étaient plaints amèrement de cette progression qui les privait de la joie d'offrir leur vie en sacrifice pour la cause de la foi et de gagner ainsi le paradis promis par Dieu à ses *shuhada*, ses martyrs. Tarik Ibn Ziyad, mi-sérieux, mi-amusé, avait rassuré ces impétueux. Sous peu, leur avait-il dit, ils se trouveraient face aux Wisigoths. Ceux-ci se battraient jusqu'au bout pour défendre leur royaume et leurs biens car, avait-il expliqué à ses compagnons, les apparences étaient trompeuses : ce n'était pas par lâcheté que le comte Théodomir avait refusé jusque-là tout engagement. Mais parce qu'il ne

disposait pas de troupes assez nombreuses pour livrer bataille. Il avait dépêché un émissaire à Roderic, porteur d'un message d'une concision brutale : « Nous avons été attaqués par des forces ennemies terrifiantes. Je ne sais, à voir leurs visages et leur habillement, si elles sont tombées du ciel ou si elles sont sorties de la terre. Quoi qu'il en soit, si tu veux conserver ton trône et éviter à ton royaume de connaître une fin tragique, rejoins-nous aussi rapidement que tu le pourras et souviens-toi qu'il est déjà peut-être trop tard. »

Bien qu'il se méfiât de Théodomir, nommé par Witiza, Roderic avait compris la gravité de la situation. Les Vascons ne perdaient rien pour attendre. Il les mâterait plus tard. Avec son armée, il s'était dirigé vers le Sud à marches forcées pour repousser les Ismaélites. La chose était désormais certaine : c'étaient bien eux qui, avec la complicité des Grecs de Septem, avaient traversé la mer et semaient la désolation sur leur passage. À Toletum, l'archevêque Sindered avait exhorté tous les fidèles rassemblés dans l'église Sainte-Léocadie à oublier leurs querelles et à s'unir autour de leur roi pour défendre la Chrétienté contre le péril mortel qui la menaçait.

Cet appel solennel avait été entendu par tous les Wisigoths, y compris par les fils du défunt monarque. Olmondo, Ardabast et Akhila avaient quitté leurs domaines pour rejoindre, avec des centaines de fantassins et de cavaliers, l'armée royale. Roderic supportait désormais leurs récriminations et leurs reproches au plein cœur de son conseil où ils étaient à nouveau autorisés à siéger. Ils l'avaient publiquement accusé d'être responsable de cette invasion. Les Ismaélites étaient les instruments de la vengeance de l'exarque Julien dont il avait déshonoré la fille. Roderic les avait laissés parler afin de ménager leur susceptibilité. L'important était qu'ils soient là et lui prêtent main-forte contre l'ennemi. Sous sa conduite, vingt mille Wisigoths s'étaient portés en masse à la rencontre des Ismaélites. Les deux armées se trouvaient maintenant face à face.

Du côté musulman, Tarik Ibn Ziyad affichait un calme imperturbable. Au coucher du soleil, il s'était restauré en avalant une légère collation. Puis il avait appelé Amr, son principal commandant :

— Tes hommes s'étaient plaints de ne pas pouvoir mourir en martyrs pour la cause de l'islam. Je leur en offre maintenant l'opportunité. Qu'une centaine de cavaliers fondent sur le camp wisigoth !

— Doivent-ils ramener des prisonniers ?

— Tu n'as pas compris mon plan et cela me déçoit. J'ai assez d'espions pour ne pas avoir à m'embarrasser de captifs. Je veux que tes cavaliers accumulent les maladroites et feignent de prendre la fuite

comme s'ils étaient terrorisés.

— Tarik, c'est une chose que tu ne peux exiger d'eux. Les blessures qu'ils portent sur le corps attestent de leur bravoure. Aucun ne voudra passer pour un lâche en détalant devant l'ennemi.

— C'est pourtant l'impression qu'ils doivent donner à notre adversaire. Il y va de la victoire de nos troupes. Explique-leur qu'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux saura prendre en considération le sacrifice temporaire de leur amour-propre. En m'obéissant, ils ne se déshonoreront pas. Bien au contraire, ils feront œuvre pie et cela leur ouvrira les portes du ciel. Rappelle-leur la sourate al-Ma'un du saint Coran : « Malheur à ceux qui font la prière et la font négligemment ; qui la font par ostentation, et refusent les ustensiles nécessaires à ceux qui en ont besoin. » Tu n'auras pas de mal à les convaincre qu'elle a été écrite à leur intention.

— Tarik, je crois deviner ton plan. Mes hommes exécuteront scrupuleusement ton ordre. Ils se querelleront même pour avoir l'honneur d'être désignés au nombre de ceux qui participeront à cette opération. Je sais d'ores et déjà lesquels sont les plus dignes de mériter ce privilège. Car si jamais l'Ishbaniyah devient musulmane, nous le devons à l'abnégation et au dévouement de ces braves parmi les braves, suffisamment téméraires pour prendre le risque de voir leur réputation ternie par un adversaire stupide et arrogant.

Dûment sermonnés par Amr, les cent cavaliers berbères acceptèrent avec joie une mission dont aucun ne reviendrait vivant. Ils attaquèrent un poste avancé du camp wisigoth, s'attardant sur place pour piller les tentes. Ils avaient l'air de vulgaires maraudeurs, tout juste préoccupés de rapines.

Certains sautèrent même de leurs montures pour se lancer à la poursuite de volailles caquetantes et de moutons bêlants. Roderic, qui observait de loin la scène, se tourna vers ses courtisans :

— Mes amis, voilà l'occasion rêvée de prendre un peu d'exercice. Nous allons donner à ces chiens de païens une leçon dont ils se souviendront en enfer, la seule résidence qui leur convienne. Théodomir m'avait prévenu qu'il avait affaire à des créatures effrayantes. Je me demande s'il n'a pas voulu délibérément me priver d'une victoire sur les Vascons, avec la complicité d'Akhila, son âme damnée, en m'obligeant à aller à la rencontre de ces brigands. Contemplez ces soldats redoutables, ce sont des voleurs de grand chemin, tellement affamés qu'ils abandonnent leurs destriers pour faire la guerre à des volailles ! Dieu nous fait un signe, sus à l'ennemi !

Le monarque et les nobles de son entourage chargèrent les Berbères qui, conformément aux ordres reçus, feignirent la panique et

se firent tailler en pièces jusqu'au dernier. Le soir, lors du banquet auquel il avait convié tous les principaux dignitaires du royaume, le souverain n'en finissait pas de raconter aux convives le moindre détail de cette escarmouche :

— Vous avez vu ce que valent ces diables d'Ismaélites. Ils s'enfuient comme des lapins à l'approche de nos hommes. Nous avons vingt mille cavaliers et fantassins, ils sont, tout au plus, sept mille et leurs chefs, s'ils en ont, n'ont aucune autorité sur eux. Demain, les eaux du fleuve[13] seront rouges de leur sang. Dans ces conditions, il est inutile d'engager toute l'armée. J'attaquerai avec ma garde personnelle et la cavalerie. Les contingents levés à Toletum resteront à l'arrière, sous le commandement d'Akhila, pour garder le camp.

Quand Roderic fut seul avec Sindered, l'archevêque lui demanda s'il était bien prudent de tenir à l'écart, sans surveillance, le fils de son prédécesseur.

— C'est un calcul délibéré de ma part. Je veux l'humilier publiquement en l'empêchant de combattre à mes côtés. Dans quelques jours, toute l'Hispanie retentira du bruit de mes exploits et je n'entends pas qu'il soit associé, d'une manière ou d'une autre, à ma victoire. Il passera pour un couard et ses partisans l'abandonneront. À ce moment-là, je pourrai me débarrasser définitivement de lui en l'accusant d'hérésie. Ce sera alors à toi d'agir et de le faire enfermer dans un couvent pour qu'il expie, au pain et à l'eau, ses fautes et ses manquements aux enseignements des saintes Écritures. N'est-ce pas bien vu, évêque ?

— Si tu as des preuves qu'il propage des doctrines contraires à l'enseignement de l'Église, celle-ci – je m'en porte garant – n'aura aucune pitié pour lui.

— Sindered, c'est à toi de fabriquer ces preuves. Je ne comprends rien à la théologie et à toutes vos querelles sur la nature du Christ ou le rôle du Saint-Esprit. Tes clercs sont assez retors pour le piéger et l'amener à professer en public des opinions erronées. Ne te dérobes pas à cet ordre. Ton zèle sera le gage de ta loyauté et je saurai la récompenser comme il se doit.

— J'y réfléchirai. Pour l'heure, permets-moi de me retirer afin de prier pour le succès de nos troupes.

Tôt le lendemain, les deux armées se rangèrent en ordre de bataille. Tarik Ibn Ziad, après avoir conféré avec ses officiers, choisit de rester sur la défensive – il devait continuer à donner l'impression qu'il avait peur – et de laisser l'adversaire prendre l'initiative de l'attaque. Ses hommes auraient à supporter le choc de la cavalerie

wisigoth. C'était un pari pour le moins audacieux car il risquait de mettre un terme à son entreprise comme le lui firent remarquer ses commandants. Il se contenta de hausser les épaules et de leur opposer un sourire énigmatique. Pour galvaniser l'ardeur des Berbères, il les harangua :

— Alignez bien vos rangs comme un édifice solidement construit. Mettez devant les hommes pourvus de boucliers et, en seconde ligne, ceux qui sont à découvert. Serrez les dents car c'est le seul moyen de faire rebondir les coups d'épée qu'on voudra vous asséner sur la tête. Jetez-vous au milieu des lances des ennemis, cela vous protégera de leurs pointes. Baissez le regard, c'est ainsi qu'on affirme son énergie et qu'on rassérène son cœur. Gardez le silence, cela écarte la faiblesse et convient à la gravité d'un soldat. Soyez attentifs à vos étendards et portez-les haut. Faites preuve d'un courage constant et véritable parce que c'est à force de constance qu'on obtient la victoire.

Certain de l'emporter, Roderic lança à l'assaut sa garde personnelle et les nobles en qui il avait confiance. Une gigantesque vague humaine s'abattit, dans un grand concert de trompettes, sur les Berbères dont les rangs ondulèrent sous la violence du choc. Amr, qui commandait le flanc gauche, eut deux chevaux tués sous lui. Il avait le plus grand mal à arrêter la progression de l'adversaire qui faisait des coupes sombres dans ses rangs.

Désespérant de pouvoir rétablir la situation, il se fraya un chemin jusqu'à Tarik pour lui demander secours. Celui-ci se battait avec une fougue incroyable, tranchant têtes et bras tout en poussant des cris rauques. Les sabots de sa monture piétinaient les cadavres et pataugeaient dans des flaques de sang. Le général musulman refusa d'aider son adjoint. Il lui montra au loin un nuage de poussière. Akhila et Théodomir abandonnaient les positions qu'ils étaient censés défendre et prenaient la route de Toletum.

Quand les Wisigoths réalisèrent qu'ils étaient abandonnés par l'arrière-garde, la plupart des soldats, les nobles en premier, quittèrent le champ de bataille. Ils n'avaient plus qu'une idée : rentrer chez eux au galop pour évacuer vers les montagnes du Nord leurs biens et leurs familles. L'infanterie ne tarda pas à les imiter dans un désordre indescriptible. Beaucoup de fantassins se noyèrent en tentant de traverser le fleuve à la nage. Roderic, qui chevauchait sa jument préférée, Orelia, n'avait plus avec lui qu'une centaine d'hommes, décidés à lui faire un rempart de leurs corps. Bientôt, il resta seul face à l'armée des Ismaélites. Ému par son courage, Tarik Ibn Ziyad l'aurait volontiers épargné, mais il avait promis de livrer à Julien, mort ou vif, l'immonde brute qui avait déshonoré sa fille. Il ordonna à Amr

d'affronter en combat singulier le dernier roi wisigoth.

La joute dura une partie de l'après-midi. Roderic esquivait les coups que lui portait son adversaire et manœuvrait habilement sa monture. Alors que le soleil déclinait, Orelia commença à donner des signes de fatigue. Il lui était de plus en plus difficile de supporter le poids de son cavalier et de sa lourde armure. Soudain, le cheval s'écroula. Tombé la face contre terre, le souverain ne put se relever à temps pour parer l'estocade mortelle d'Amr. Un Berbère avide de récompense se précipita pour lui trancher la tête. Celle-ci fut envoyée à Septem avec une lettre demandant au gouverneur byzantin de faire transporter en Ishbaniyah les contingents de Mughit al-Roumi.

Le soir de cette bataille mémorable, après la dernière prière de la journée, Tarik reçut sous sa tente ses officiers et ses deux conseillers juifs, Isaac et Samuel. Tous le félicitèrent chaudement cependant qu'il tentait de modérer leur enthousiasme :

— Je n'ai aucun mérite personnel. Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux a protégé Ses enfants et leur a donné la victoire. Je ne suis que l'instrument de Sa volonté.

— Tu es trop modeste, fit Amr. Je ne suis pas un impie, loin de là, mais j'ai bien cru que nous allions être tous exterminés quand la cavalerie ennemie a enfoncé nos rangs. J'avoue t'avoir maudit quand tu m'as refusé des renforts.

— Tu n'en avais pas besoin.

— Comment pouvais-tu le savoir ?

— Ces deux hommes, répondit Tarik en désignant Isaac et Samuel, ont joué un rôle plus important que tu ne le penses. Hier soir, alors que tu dormais, ils ont rencontré secrètement Akhila et Théodomir, que Roderic avait décidé d'écarter du champ de bataille, leur infligeant de la sorte une humiliation intolérable. Les fidèles de Witiza ont décidé de se venger en me prêtant main-forte et en acceptant de battre en retraite.

— À quelles conditions ?

— Je leur ai donné l'assurance qu'ils conserveraient leurs biens et leurs titres. Cela leur a suffi. Je leur ai même proposé de se convertir à l'islam, mais ils ont refusé. Ils croient en leur Christ et c'est leur droit comme c'est le droit de ces deux Juifs de rester fidèles aux traditions de leurs pères.

— Tu as usé d'un stratagème habile et je t'en félicite. Ne crains-tu pas toutefois que tes fameux alliés ne cherchent à regrouper leurs forces et à nous attaquer avec l'aide de Julien ?

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. Le gouverneur de Septem ne peut rien tenter contre nous. Sa femme est déjà mon otage, et sa

filles sera bientôt en mon pouvoir. De toute manière, oublie-le, il ne compte plus. Dès que sa flotte aura transporté les troupes de Mughit al-Roumi, notre garnison de Tingis s'emparera de Septem. Bien entendu, pour le remercier de ses services, bien qu'il ait cherché à nous tromper, Julien aura la vie sauve et pourra s'embarquer pour Constantinople où son empereur lui fera payer cher ses agissements. Quant à Akhila et Théodomir, ils sont plus sages que tu ne le crois. Ils savent que toute résistance est inutile. Leur royaume est pourri de l'intérieur. Sitôt connue la défaite de Roderic, les Juifs et les paysans se soulèveront en masse contre leurs oppresseurs. Aux premiers, j'ai promis la liberté. Ils pourront rouvrir leurs synagogues et récupérer leurs enfants enfermés dans des monastères. Akhila n'y est pas hostile puisque son père avait tenté d'adoucir leur sort en dépit de l'opposition du clergé. Quant aux paysans, c'est une autre affaire. Ils attendent le moment propice pour se révolter. Les nobles wisigoths possèdent d'immenses domaines et n'ont pas envie de les perdre. Ils ont donc besoin de moi pour rétablir l'ordre et mater les insurgés. Je suis prêt à les aider en échange de leur soumission.

— Tu négliges, fit Amr, l'influence maléfique de leurs prêtres. Ces fanatiques nous font passer pour des démons, en répandant sur nous les pires calomnies. Le peuple les suivra.

— Ils feront comme leurs semblables en Orient. Ils s'adapteront pourvu qu'on leur laisse des églises et des monastères. Souvenez-vous de Paulus, l'évêque de Tingis. Le malheureux était trop occupé à empêcher ses ouailles d'abjurer pour songer à autre chose. Akhila a un oncle, Oppas, évêque d'une de leurs cités. Il est prêt à prendre la place du chef des Nazaréens, les Chrétiens locaux, Sindered. Lui aussi a pris la fuite pour se mettre à l'abri et je doute fort qu'il veuille tomber entre nos mains. Tu dois te rendre à l'évidence, l'Ishbaniyah nous appartient d'ores et déjà. Sa soumission est une question de jours ou de semaines.

— Cela devrait te réjouir, Tarik. Or, tu parais soucieux.

— En fait, ce succès m'inquiète. Nous n'avons pas véritablement conquis ce royaume. Il est tombé comme un fruit mûr de l'arbre. J'y vois un mauvais présage. La même chose pourrait advenir à nos descendants s'ils ne font pas preuve de vigilance. Ce pays est une terre magique et redoutable qui semble vouloir englober tous ses conquérants. Puisse Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux faire en sorte qu'elle reste musulmane à jamais !

— Donne-lui alors un nom qui porte la marque de notre foi !

— Je ne suis pas assez versé en arabe pour le faire.

Un vieil homme se leva alors. C'était l'un des rares Arabes de

souche à faire partie de l'expédition. Il connaissait le saint Coran par cœur et certains murmuraient même qu'il n'ignorait rien des poésies profanes jadis récitées par les tribus de Médine ou de La Mecque lorsqu'elles n'avaient point encore accepté l'enseignement du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix ! Marwan Ibn Omar al-Lakhmi – tel était son patronyme – prit la parole dans un silence religieux :

— Tarik Ibn Ziyad, ce pays était jadis habité par les Vandales qui occupèrent une partie de l'Ifrîqiya après avoir pillé Rome, la ville sainte des Nazaréens. On peut donc le désigner sous le nom d'al-Andalous, le pays des Vandales.

— Noble vieillard, ta proposition est la bienvenue. Toutefois, ainsi que le suggérait Amr, peut-être vaudrait-il mieux trouver une appellation qui ne fasse pas allusion à ses anciens occupants mais indique clairement qu'il appartient aux disciples d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux.

— Dans notre langue, la plus sainte et la plus belle de toutes celles parlées dans l'univers, puisque Dieu l'a choisie pour se révéler à son Prophète, Handalousia désigne la région du soir, l'Occident, cet Occident après lequel il n'existe aucune terre connue. Tu as porté l'épée de l'islam jusqu'aux confins les plus lointains du monde connu et nos petits-enfants t'en seront éternellement reconnaissants. Tu es celui qui a conquis l'Handalousia. Laissons croire à ces chiens de païens que l'Ishbaniyah s'appelle désormais al-Andalous du nom de ses anciens maîtres. Sans le savoir, en cédant à un orgueil mal placé et en estimant nous humilier de la sorte, ils confesseront en fait la grandeur et le pouvoir du Dieu unique et de la communauté des fidèles, l'Umma, celle à laquelle nous appartenons tous, que nous soyons arabes, berbères ou descendants des Romains et des Grecs.

— Qu'il en soit fait ainsi que tu l'indiques. Toutefois, que nul, parmi ceux qui se trouvent sous cette tente, ne s'avise de révéler à quiconque les raisons de ce choix. Si l'un d'entre vous osait le faire, sa tête roulerait bientôt à terre !

Depuis qu'il avait traversé le détroit à bord des navires byzantins confisqués à Julien après la prise de Septem, Mughit al-Roumi respirait. Un temps, il avait craint d'être tenu délibérément à l'écart de l'expédition en raison de ses lointaines origines chrétiennes. C'était, il avait dû en convenir, une erreur. Son supérieur était un Berbère dont la famille s'était convertie à l'islam bien après la sienne et tous deux pâtissaient également du mépris qu'affichaient à leur égard les Arabes de souche, toujours prêts à faire étalage, en termes ronflants, de leur

lignage. Pourtant, ces fiers guerriers semblaient s'être assagis, savourant le confort et le luxe des palais où ils vivaient entourés d'une nombreuse domesticité. Rares, très rares étaient ceux qui acceptaient encore de participer au djihad afin d'agrandir le Dar el-Islam, l'ensemble des territoires où le nom d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux était publiquement invoqué cinq fois par jour. Ils laissaient cette tâche subalterne aux néophytes comme s'ils voulaient éprouver la sincérité de leurs convictions mais omettaient de les récompenser équitablement de leur zèle et de les tenir pour leurs égaux devant Dieu et les hommes.

Le cuir tanné par des humiliations répétées, Mughit al-Roumi savourait pleinement sa condition présente. En quelques semaines, avec ses cinq mille Berbères, il avait conquis des dizaines de villes et de bourgades, amassant une fabuleuse quantité de richesses. Seule ombre au tableau, la farouche résistance des habitants de Cordoba[14] qui, retranchés derrière leurs formidables murailles, empêchait sa progression. Après l'échec de trois assauts, Mughit avait établi son camp sur la rive gauche du fleuve appelé par ses soldats « la grande rivière[15] ». Avec l'arrivée des premières pluies de l'automne, l'endroit était devenu un véritable bournier et il avait été contraint d'user de toute son autorité pour rétablir la discipline dans les rangs de son armée et enrayer le flot croissant des désertions. Par ses espions, il savait que les Wisigoths disposaient d'assez de vivres pour tenir plusieurs mois et qu'ils espéraient l'arrivée providentielle de renforts venus de Toletum. Lui, par contre, ne pouvait compter sur l'aide de Tarik Ibn Ziyad dont les troupes, épuisées par leur campagne d'été, prenaient un repos mérité.

De guerre lasse, il s'apprêtait à donner l'ordre de lever le siège quand un officier l'avertit qu'un berger chrétien sollicitait d'être reçu en audience par le chef des Ismaélites selon la formule qu'il avait utilisée. L'homme était de grande taille, le visage buriné par le soleil et ses yeux brillaient d'une étrange lueur. Mughit l'interrogea :

— Quel est ton nom ?

— Fredenandus. Je suis le fils d'un Wisigoth et d'une esclave. La loi veut que l'enfant issu d'une telle union suive la condition du plus vil de ses parents. Je suis donc né dans les fers et j'ai servi toute ma vie dans un domaine appartenant au défunt roi Roderic.

— Pourquoi n'as-tu pas cherché refuge à Cordoba comme les autres habitants de cette région ? Tes maîtres t'ont-ils chargé de nous espionner ?

— Non. L'intendant et sa famille sont partis sans nous avertir du danger que nous courrions. Pourquoi d'ailleurs l'auraient-ils fait ? À

leurs yeux, nous valons moins que leurs chevaux et leurs moutons.

— Si tu as demandé à me voir, ce n'est assurément pas pour me parler de tes malheurs !

— Je viens t'offrir mes services.

— En ai-je besoin ?

— Plus que tu ne le penses, noble seigneur.

— Explique-toi, grinça Mughit.

— Tu assièges cette cité depuis des semaines sans grand résultat.

— Ses défenseurs sont des guerriers valeureux et je n'ai pas assez d'hommes pour venir à bout de leur résistance.

— Tu surestimes tes adversaires. En fait, la garnison de Cordoba est peu nombreuse car la plupart des soldats sont partis renforcer celle de Toletum.

— Pourtant, sur les remparts, on voit quantité de soldats.

— En fait, les habitants de la ville, de l'artisan au marchand, ont tous été réquisitionnés. Les prêtres leur ont raconté qu'ils seraient tous égorgés si vous preniez la ville.

Ils sont donc décidés à vendre chèrement leur peau et placent leurs espoirs dans l'arrivée improbable de renforts.

— Comment peux-tu être sûr que ceux-ci ne viendront pas ?

— Les nobles wisigoths ont abandonné Roderic, leur propre roi, sur le champ de bataille pour courir protéger leurs domaines. Pourquoi viendraient-ils au secours de malheureux citoyens qui n'appartiennent pas à leur peuple ?

— Je ne vois toujours pas en quoi tu peux m'être utile, dit Mughit.

— J'ai la clef qui t'ouvrira les portes de la ville.

— Par quel miracle ?

— Tu dois me croire.

— Admettons. Qu'exiges-tu en échange ?

— Tout d'abord d'être admis parmi vous. Les Chrétiens m'ont traité si durement que je les considère comme mes pires ennemis. Le fait que votre chef ait vaincu Roderic est le signe à mes yeux que votre Dieu est plus puissant que le leur. C'est Lui que je veux adorer.

— Si tu désires devenir musulman, rien de plus simple. Il te suffit de réciter la *chahada* [16] et de te faire circoncire.

— Je le ferai.

— Que veux-tu de plus ?

— Que tu me donnes la propriété où j'ai servi comme esclave.

— Cela peut s'envisager, mais tu dois la mériter.

— Ai-je ta parole ?

— Oui, à condition que tes renseignements me permettent de

prendre Cordoba.

— Rien de plus facile. Au pied de la première tour à droite du pont qui enjambe le fleuve, il y a un figuier.

— Je n'y ai pas fait attention.

— Dis plutôt que tes hommes n'ont pu en approcher à cause du tir des archers. Sinon, ils auraient remarqué que cet arbre dissimule une brèche dans la muraille que les Wisigoths n'ont pas voulu réparer de peur que tu t'aperçoives de cette faiblesse dans leurs défenses.

— Ne m'en dis pas plus, je sais ce qu'il me reste à faire. Tu recevras la récompense que tu as demandée, Abdallah.

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi ?

— Ce nom veut dire « serviteur de Dieu » et c'est celui que tu porteras une fois devenu musulman. Est-ce toujours ton souhait ?

— Plus que jamais !

Cette nuit-là, Mughit al-Roumi demeura longtemps éveillé sous sa tente. Au petit matin, il intima l'ordre à son principal lieutenant, Ali, de partir vers le Sud avec une partie de l'armée afin de se procurer du bétail et du fourrage. L'officier ne parut pas autrement surpris. Visiblement, dans la perspective d'un long siège, son chef prenait ses précautions à l'approche de la période hivernale. Dès le départ de son second, le général ordonna à ses troupes de cesser leurs opérations contre les avant-postes wisigoths et de feindre un complet relâchement de la discipline. Les espions qui grouillaient dans le camp – des paysans venus vendre leurs produits ou des prostituées – ne manqueraient pas d'en informer les assiégés. Ceux-ci en concluraient – du moins c'est ce qu'il espérait – que le moral des Ismaélites était au plus bas et qu'ils attendaient le moment propice pour battre piteusement en retraite. À partir de ce moment, les farouches Berbères se tinrent cois, passant leurs journées à plaisanter et à bavarder autour des feux qu'ils avaient allumés pour se réchauffer. Certains, sur l'ordre de leur chef, firent exprès de tomber dans des embuscades et, interrogés par le gouverneur de Cordoba, tracèrent un tableau fort sombre de leur situation.

Cette méthode porta ses fruits assez rapidement. Mughit constata que les effectifs des gardes postés sur les murailles ne cessaient de diminuer jour après jour. Le danger s'éloignant, les civils réquisitionnés à la hâte étaient retournés à leurs ateliers et à leurs échoppes vaquer à leurs activités habituelles. Le gouverneur ne s'en était pas soucié. Puisqu'ils ne combattaient plus sous sa bannière, c'étaient autant de bouches en moins à nourrir sur les stocks de vivres qu'il avait patiemment constitués. Trois semaines après le début de cette étrange trêve, tout se passait comme si les assiégeants et les

assiégés menaient chacun de leur côté leur propre vie, s'ignorant superbement et ayant, pour les seconds, renoncé aux plus élémentaires règles de prudence.

Profitant d'une nuit où la lune était cachée par d'épais nuages, Mughit al-Roumi mit son plan à exécution. Quand l'obscurité la plus complète régna sur la plaine, il ordonna à une vingtaine de Berbères, choisis parmi les plus robustes et les plus agiles, de traverser à la nage le fleuve cependant que le reste de l'armée se rassemblait silencieusement aux alentours du pont romain construit jadis par des vétérans des légions de César et d'Auguste. Les attaquants pouvaient observer au loin les sentinelles effectuant leurs rondes à intervalles réguliers jusqu'à ce qu'un violent orage les oblige à se mettre à l'abri et à trouver dans de trop copieuses libations un dérivatif à l'ennui. Bientôt, les torchères éclairant les tours s'éteignirent.

Bakr, un Berbère zenata appartenant au petit groupe d'hommes qui avaient lutté courageusement contre le courant en traversant le fleuve, parvint jusqu'au fameux figuier qu'il escalada promptement. Conformément à ce qu'avait indiqué Fredenandus le Berger, il découvrit une brèche dans la muraille. D'un simple saut, il se retrouva sur le chemin de ronde. Déroulant son turban, il le lança à ses compagnons afin qu'ils s'en servent de corde. Progressant silencieusement, ils escaladèrent les escaliers de la tour adjacente et égorgèrent dans leur sommeil les sentinelles tout comme les gardes de faction à la porte du pont dont ils ouvrirent, non sans mal, les lourds vantaux. À ce signal, la cavalerie berbère s'engouffra dans la ville, y semant la panique et la terreur. Réveillés par les hennissements des chevaux et les cris rauques des guerriers, les habitants s'enfuirent en désordre dans les rues, essayant de trouver asile dans les églises et les monastères ou se prosternant humblement aux pieds des vainqueurs en implorant leur clémence.

Au petit matin, Mughit al-Roumi était maître de la cité, enfin de presque toute la cité. Le gouverneur et la garnison, accompagnés de leurs familles, s'étaient barricadés dans l'église Saint-Asisclo, une véritable forteresse juchée sur une colline difficile d'accès. Le bâtiment, quasiment dépourvu d'ouvertures, hormis sa lourde porte en bronze que les fugitifs s'empressèrent de murer, était imprenable. Pour venir à bout de la résistance des assiégés, les habitants des quartiers voisins furent évacués et des soldats patrouillaient inlassablement jour et nuit afin d'intercepter ceux qui auraient été tentés d'approvisionner les défenseurs. Visiblement, ceux-ci disposaient de vivres en quantité suffisante et, fait plus surprenant, d'eau alors que la pluie avait cessé de tomber et que l'église se situait à bonne distance du fleuve.

Un incident cocasse permit d'élucider ce mystère. Un soldat de Mughit, originaire du Bilades-Sudan, la Nigritie, fut capturé par les Wisigoths. Comme l'homme le raconta plus tard, ses geôliers n'avaient jamais vu de Noirs de leur vie et les prêtres fanatiques qui leur servaient de mentors leur expliquèrent qu'il s'agissait d'un démon au visage noirci par les flammes de l'enfer. Pour lui rendre sa présumée couleur originelle, ils le lavèrent à l'eau bouillante et le frottèrent avec une pierre ponce jusqu'à lui arracher des lambeaux de peau. Le prisonnier remarqua qu'ils puisaient l'eau à une rivière souterraine passant sous les fondations du bâtiment. Ayant réussi à s'échapper par une canalisation, le Noir livra à Mughit cette information capitale. Avec l'aide de Fredenandus, désormais vêtu d'un burnous et coiffé d'un turban, et en interrogeant un peu rudement les habitants du quartier, le général découvrit le tracé de la rivière et fit construire un barrage. Réalisant qu'ils étaient perdus, les Wisigoths refusèrent néanmoins les généreuses offres de reddition qui leur furent faites. Pis, ils exécutèrent les plénipotentiaires venus leur faire entendre raison, y compris des Chrétiens qui leur expliquaient que les conquérants s'étaient engagés à respecter leurs lois et à les laisser pratiquer leur religion. Encouragés par les prêtres qui leur promettaient d'être comptés au nombre des martyrs de la foi, les défenseurs mirent le feu à l'église et périrent tous, hommes, femmes et enfants, à l'exception d'un seul, un jeune moine exalté appelé Obadiah. Conduit devant Mughit al-Roumi, ce Juif converti proclama hautement son attachement à sa foi et insulta tant et si bien l'islam que le général musulman, outré par ses blasphèmes, le fit exécuter. Puis, en signe d'expiation, Mughit ordonna que l'on bâtit sur l'emplacement des ruines la première mosquée de Kurtuba – c'était le nouveau nom de la ville – où ses soldats se rendaient cinq fois par jour prier Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux sous le regard curieux des Chrétiens locaux.

Il n'eut guère le temps de savourer cette victoire. Tarik Ibn Ziyad l'invita à venir le rejoindre à Toletum sans tarder pour discuter d'affaires importantes. Quand il parvint dans l'ancienne capitale désormais appelée Tulaitula, Mughit al-Roumi fut ébloui par la beauté du site. La cité se situait en contrebas d'un piton de granit découpé, selon les légendes païennes, par Hercule à la pointe de son glaive. Ses murailles étaient imposantes et ses rues pavées étaient bordées par les palais des nobles wisigoths, pour la plupart évacués à la hâte par leurs occupants. Le chef berbère avait pris la ville par ruse comme il l'expliqua à son subordonné. Lassé par la résistance des assiégés, qui

avaient fièrement refusé de se rendre malgré les garanties qui leur avaient été offertes, Tarik avait eu recours aux bons offices d'Akhila. Moyennant l'attribution à sa famille de trois mille domaines appartenant à la Couronne et la promesse que la population, qu'il souhaitait ménager, serait épargnée, le fils du défunt roi Witiza avait accepté de se plier à un stratagème peu glorieux. Le jour de la fête des Rameaux, il s'était présenté devant Toletum à la tête d'un groupe de cavaliers. Croyant à l'arrivée de renforts venus du Nord, les habitants, sous la conduite du clergé, s'étaient portés à sa rencontre en chantant des cantiques et en brandissant les feuillages bénis par les prêtres. Ils avaient rejoint celui qu'ils acclamaient comme leur libérateur à l'église de Sainte-Léocadie située en dehors de l'enceinte. Dans leur joie naïve, ils n'avaient pas remarqué que des soldats ismaélites, dissimulés derrière des rochers, profitaient de cet instant de liesse pour se faufiler dans la cité et s'en rendre maîtres. Quand les fidèles avaient aperçu l'étendard vert flotter sur la plus haute tour de Toletum, ils avaient réalisé leur méprise et supplié le félon Akhila d'intercéder avec succès en leur faveur.

Installé dans l'ancien palais royal, Tarik avait fait libérer du cachot où elle croupissait depuis de longs mois Florinda. Il l'avait traitée avec tous les égards dus à ses infortunes passées et présentes. Violée par Roderic, elle était désormais livrée à elle-même. Son père, après la chute de Septem, s'était embarqué pour Constantinople. Ses retrouvailles avec Akhila constituèrent pour elle un ultime affront. Son cousin lui signifia froidement qu'il n'avait pas l'intention de l'épouser. Elle n'était plus digne de lui.

Quand elle se promenait en litière dans les rues, la foule grondait à son passage, l'insultant, la traitant de catin et l'accusant d'être la principale responsable de l'invasion du royaume par les Ismaélites. Désespérée, la fille de l'exarque, que la rumeur publique surnommait « la Mauvaise », se résigna à prendre pour mari un aristocrate wisigoth, Fortunius, fils du comte Kasi, l'ancien chambellan de Witiza. Sa famille était demeurée secrètement fidèle aux dogmes d'Arius ce qui lui avait valu de nombreux démêlés avec les autorités ecclésiastiques peu enclines à tolérer des relents d'hérésie. Le jeune homme en avait conçu une rancune tenace à l'encontre des catholiques, qui trouva pleinement à s'employer après la chute de la capitale. Soucieux de s'attirer les bonnes grâces du conquérant, il fut le premier noble à se convertir à l'islam sous le nom de Saïd Ibn Kasi. Florinda décida qu'un jour ou l'autre, il l'aiderait à se venger de son cousin et usa de tout son charme pour le séduire.

Ce ne fut guère difficile. Les épreuves n'avaient point altéré sa

beauté et elle eut l'intelligence de se glisser dans le lit de Fortunius bien avant l'officialisation de leur union. Les caresses habiles qu'elle lui prodigua tournèrent définitivement la tête à ce jeune coq prétentieux. Il n'eut de cesse que Tarik l'autorise à la prendre pour femme et ferme les yeux sur son exigence d'être autorisée à demeurer chrétienne. Les scrupules religieux de la fille de Julien ne comptaient guère aux yeux du chef berbère. Il redoutait, en revanche, l'ascendant qu'exerçait sur ses semblables le nouveau converti et pensa que son mariage avec Florinda diminuerait quelque peu son prestige, le rendant dès lors plus malléable. Il donna donc son aval à cette alliance. Quant à Fortunius, incapable de deviner les desseins secrets de Florinda et les raisons du curieux laxisme de Tarik, il escomptait simplement que la jeune Grecque lui donne des fils robustes et vaillants qui hériteraient, le moment venu, de ses domaines et des milliers d'esclaves qui y travaillaient.

Mughit al-Roumi arriva à temps pour assister aux noces de Saïd Ibn Kasi et de la fille de l'exarque. Le lendemain, il eut un long entretien avec Tarik Ibn Zyad durant lequel ils analysèrent froidement leur situation. Celle-ci n'était guère brillante. Ils avaient perdu près de trois mille hommes et les autres suffisaient à peine pour maintenir l'ordre dans les territoires conquis quand ils ne s'étaient pas tout simplement évanouis dans la nature pour se rendre maîtres des domaines abandonnés par les partisans de Roderic. Faute d'effectifs, la garde de nombreuses villes tombées aux mains des Ismaélites avait été confiée aux Juifs. Libérés de leurs chaînes, les enfants d'Israël se montraient de précieux auxiliaires des vainqueurs et avaient déjoué à plusieurs reprises les complots ourdis par les Chrétiens en relation avec leurs frères qui tenaient encore différentes places fortes, en particulier Hispalis et Augusta Mérita^[17] contre lesquelles aucune opération ne pouvait être menée sans le concours de puissants renforts.

La mort dans l'âme, Mughit al-Roumi et Tarik Ibn Zyad se résignèrent à faire appel à Moussa Ibn Nosayr. Ils lui adressèrent une lettre obséquieuse dans laquelle ils sollicitaient humblement son pardon pour avoir osé enfreindre ses ordres. Ils prirent toutefois soin de lui décrire avec luxe de détails les richesses dont ils s'étaient emparé, certains que ce tableau exciterait sa cupidité proverbiale. Ils n'avaient pas tort. Quelques semaines plus tard, un messager les informa que leur supérieur débarquerait sous peu à la tête de dix-huit mille hommes pour prendre possession officiellement de l'Ishbaniyah au nom du calife al-Walid. Aux questions qu'ils posèrent à leur visiteur sur l'état d'esprit du wali à leur égard, ils n'obtinrent aucune réponse.

Visiblement, Moussa Ibn Nosayr préparait un mauvais coup contre ses lieutenants. Il leur faudrait se défier de lui tout en cherchant à l'amadouer par de somptueux présents.

Un jour, Tarik Ibn Ziyad reçut la visite de ses deux amis juifs, Isaac et Samuel, auxquels il réserva un accueil chaleureux :

— La paix soit sur vous ! Je suis heureux de vous voir et de vous remercier, encore une fois, de votre appui. Vous ne m'aviez pas menti en m'assurant du concours de votre peuple.

— Tu as permis à nos frères de retrouver leurs enfants et nous pouvons désormais librement prier notre Dieu dans nos synagogues. C'est plus que nous n'espérions et, chaque jour, des milliers d'hommes et de femmes appellent sur toi les bénédictions de l'Éternel, béni soit-Il. C'est en leur nom que nous sommes venus aujourd'hui t'offrir la totalité de nos fortunes.

— Êtes-vous devenus fous ?

— Pas le moins du monde.

— Et s'il m'arrivait de vous prendre au mot, avouez que vous seriez bien embarrassés, s'esclaffa le chef berbère.

— Tu te trompes, c'est une proposition très sérieuse. Cela dit, il est vrai que nous désirons obtenir quelque chose en échange.

— Je n'ai rien à vous donner qui vaille autant.

— Nous savons que tu as en ta possession la Table de Salomon.

— Vous voulez parler de cette merveille, taillée dans une émeraude gigantesque, enrichie de perles et de pierres précieuses, et montée sur trois cent soixante-cinq pieds d'or, que j'ai trouvée dans le trésor de Roderic. Je ne suis pas versé dans les Écritures saintes et je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

— Elle se trouvait jadis dans le Temple de nos pères. Quand il s'est emparé de Jérusalem, l'empereur Titus, maudit soit son nom, a ramené à Rome tout ce que ses soldats avaient sauvé de l'incendie qui consuma le sanctuaire bâti par Salomon. Ces richesses furent ensuite volées par Alaric, quand il pillait la cité d'Edom. Ses successeurs se partagèrent le butin. Une partie fut emportée à Carthage par les Vandales et récupérée par les Grecs quand ils reprirent cette ville. Les Wisigoths ont conservé le reste. Par nos frères orfèvres qui travaillaient au palais, nous savions depuis longtemps que ce vestige de notre antique splendeur se trouvait à Toletum et, de temps à autre, certains d'entre nous risquaient leur vie pour pouvoir la contempler. Pour toi, c'est un objet d'art comme un autre. Pour nous qui rêvons de retourner dans la terre de nos ancêtres et qui nous tournons vers elle pour prier trois fois par jour, elle représente ce que nous avons de plus

sacré. La racheter est un devoir et c'est pourquoi nous t'offrons tout ce que nous possédons. Peu importe que nous mourions de faim dans les mois à venir, nous l'acceptons avec joie, pourvu que nos frères de par le monde sachent que le Seigneur a consolé les endeuillés de Sion et leur a rendu l'espoir.

Tarik Ibn Zyad ne cilla pas. L'offre était alléchante, trop alléchante. Nul, hormis Mughit al-Roumi et quelques Berbères de sa tribu, ne savait qu'il possédait cette Table qu'il comptait bien s'approprier. Ces diables de Juifs dérangeaient ses plans. Bien sûr, ils étaient prêts à le couvrir d'or s'il acceptait de la leur céder. Il ne croyait pas un seul instant qu'ils lui tendaient un piège mais il devait se montrer prudent, très prudent. S'il acceptait leur proposition, sa soudaine fortune, difficile à dissimuler, dépasserait de très loin la part légitime de butin qui lui revenait en tant que chef de l'expédition et cela attirerait les soupçons de ses adversaires. Mieux valait donc ne pas accepter cette offre sans pour autant blesser ses interlocuteurs dont il comprenait les nobles motivations. De plus, il les tenait en haute estime. Ils lui avaient permis de conquérir l'Ishbaniyah et pourraient sans doute encore lui être utile dans les mois à venir. Il fallait ménager leur amour-propre et donner une explication plausible à son refus. D'un ton apitoyé, l'ancien wali de Tingis dit à Isaac :

— S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais volontiers exaucé ton vœu et je regrette que tu ne l'aies pas formulé plus tôt. J'ai des comptes à rendre à mes supérieurs et j'ai dû avertir mon maître, le calife de Damas, de l'existence de ce trésor qu'il a réclamé pour lui. Il désire qu'il lui soit envoyé. Je n'ai pas les moyens de m'opposer à cet ordre, je suis contraint de l'exécuter, faute de quoi ma tête roulerait dans le sable.

— Je te comprends, murmura tristement le Juif. Dieu nous inflige une nouvelle épreuve en expiation de nos péchés. Lors des persécutions déclenchées contre nous par les Wisigoths, nous avons préféré lâchement sauver nos vies plutôt que d'accepter de mourir pour ne pas avoir à transgresser ses saints commandements. Il nous en tient rigueur et nous méritons cette punition. Que Sa volonté soit faite et qu'il daigne un jour rebâtir Son Temple et rassembler des quatre coins de la terre ses fils à Sion ! Je te demande une seule faveur : autorise tous les membres de mon peuple présents dans cette ville à venir contempler cette vénérable relique et à observer autour d'elle une journée de jeûne. Les témoins de cette scène la raconteront à leurs enfants et à leurs petits-enfants et ceux-ci la transmettront de génération en génération afin que ne s'efface point le souvenir de notre glorieux passé.

— Si cela peut te faire plaisir, je te l'accorde.

Au jour fixé par Isaac, ses frères se rendirent en un long cortège jusqu'au palais qui résonna jusqu'au soir de leurs tristes mélopées ; leurs gémissements tirèrent aux soldats les plus endurcis des larmes de compassion. Puis ils repartirent en silence, les yeux brillant d'une étrange fièvre, apaisés et sereins, comme s'ils avaient goûté aux délices du paradis.

Moussa Ibn Nosayr avait hâte de prendre un peu de repos car, depuis des mois, il n'avait pas cessé de guerroyer contre ces Nazaréens fanatiques qui refusaient d'accepter leur défaite et de se soumettre à la Loi du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix. Le siège de la cité d'Augusta Mérita avait été particulièrement éprouvant. Des milliers de soldats wisigoths s'étaient réfugiés dans cette ville et n'avaient pas hésité à démolir ses plus beaux monuments pour renforcer les fortifications et établir de solides redoutes en avant du pont de quatre-vingt-une arches qui franchissait le fleuve à hauteur de la porte principale. Par ses espions, le chef arabe savait que les prêtres avaient exhorté les fidèles à se sacrifier pour la défense de la Chrétienté. Leurs sermons tournaient tous autour du même thème : Augusta Mérita, avec sa basilique consacrée à sainte Eulalie, ne pouvait capituler. Elle était la capitale religieuse de l'Hispanie et sa chute plongerait dans le désespoir tous ceux qui avaient échappé jusque-là au joug des Ismaélites.

En discutant avec un transfuge nommé Récard, un noble wisigoth passé à son service, Moussa Ibn Nosayr avait appris que la piété de ses habitants était décuplée par les fautes qu'ils avaient à se faire pardonner. Ils craignaient pour le salut de leurs âmes. Eux-mêmes et leurs pères avaient été de piètres chrétiens et l'imminence de la mort les poussait à chercher le martyr qui les laverait de leurs trop nombreux péchés. Piqué par la curiosité, Moussa Ibn Nosayr avait voulu en savoir plus. Après tout, connaître l'adversaire aidait à mieux le combattre. Récard l'avait fait beaucoup rire en lui racontant que les anciens cultes païens étaient restés particulièrement vivaces dans cette région. Lui-même, enfant, avait sué sang et eau en étudiant un traité de théologie rédigé par l'évêque Martin d'Augusta Mérita où ce prélat s'en prenait aux superstitions de ses ouailles. D'un ton gouailleur, Récard avait récité un long passage de ce livre intitulé *De correctiona rusticorum*^[18] :

Combien d'entre vous, qui ont renoncé au diable, à ses anges, à son culte et à ses mauvaises œuvres, ne sont-ils pas revenus au culte du

démon ? Car brûler des cierges aux pierres, aux arbres, aux sources et aux croisées de chemins, qu'est-ce d'autre que de rendre un culte au diable ? Pratiquer la divination et l'art des augures, honorer les jours dédiés aux idoles, qu'est-ce d'autre que de rendre un culte au diable ? Les femmes qui invoquent le nom de Minerve, ceux qui se marient le jour de Vénus, ceux qui attendent ce jour-là pour se mettre en route, que font-ils sinon rendre un culte au diable ? Enchanter des herbes pour les rendre maléfiques, procéder à cet enchantement en invoquant le nom des démons, qu'est-ce d'autre que de rendre un culte au diable ? Et bien d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Tout cela, vous le faites après avoir été baptisés et avoir renoncé au diable : ainsi, revenant aux mauvaises œuvres des démons, vous reniez votre foi et le pacte que vous avez fait avec Dieu. Vous reniez le signe de la Croix que vous avez reçu avec votre baptême, et vous vous montrez attentifs à d'autres signes qui sont les signes du diable et que vous discernez dans le vol des oiseaux et les éternuements et bien d'autres choses encore... De même, vous abandonnez la pratique de la sainte incantation qui est le symbole du Credo, et vous oubliez l'oraison du Seigneur, qui est le Pater Noster, pour vous adonner aux incantations diaboliques et aux chants du démon.

Moussa Ibn Nosayr avait baillé d'ennui en écoutant ce prêche. Son conseiller chrétien était décidément incorrigible. Ce chien d'infidèle prenait un malin plaisir à faire étalage de ses connaissances pour lui rappeler combien il lui était indispensable. Aussi lui rétorquait-il ironiquement :

— J'avoue que nos poètes s'expriment mieux pour ne pas évoquer notre saint Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix, dont les écrits sont aussi limpides que l'eau de la source de ZemZem. Je n'ai pratiquement rien compris à ce fatras de paroles insensées si ce n'est que tes frères ne se distinguent pas par leur zèle religieux. Dans ce cas, explique-moi par quel miracle les fils ou les petits-fils de ces païens impénitents osent me défier au nom du Christ et se cramponnent à une religion dont ils sont loin d'observer les préceptes ?

— Noble seigneur, j'y ai déjà fait allusion, la peur de ce qui les attend dans le monde futur dicte leur conduite. Mais il y a plus et ta perplexité, j'en suis désolé, redoublera en écoutant ce que je vais te dire. Les habitants de ces régions sont des sauvages mal dégrossis que mes propres ancêtres et, avant eux, les Romains, ont eu bien du mal à soumettre. Ils sont farouchement attachés à leur indépendance tout en étant profondément crédules. Le bruit du tonnerre et la lueur d'un éclair suffisent à les terroriser. Pourtant, ils sont prêts à lutter à mains nues contre les ours qui attaquent leurs troupeaux ou à affronter des

armées bien supérieures en nombre. Nos rois ont usé envers eux de cruelles représailles pour les obliger à se comporter en bons chrétiens et pour mâter leurs révoltes incessantes. Les châtiments qui leur ont été infligés ont eu raison de leurs anciennes superstitions. Ils les ont donc remplacées par celles de l'Église...

— Quel langage oses-tu tenir devant moi à propos de ta propre foi ? On croirait entendre un païen. Nierais-tu l'existence de Dieu ?

— Rassure-toi, je suis chrétien. Pour moi, c'est le seul moyen de rester fidèle à Rome et à sa culture que je place au-dessus de tout. Ce que je voulais te montrer, c'est que mes concitoyens, une fois qu'on a su les dompter, ont l'obéissance chevillée au corps. Elle est pour eux comme une seconde nature. Cela explique la fougue avec laquelle ils combattent tes guerriers pour le compte de leurs anciens persécuteurs. Je comprends que cela gêne tes projets. Mais qui sait ? Dans deux ou trois générations, si vous êtes toujours les maîtres de ce royaume, tes descendants seront peut-être heureux de trouver en eux leurs plus fidèles alliés. Voilà pourquoi tu as tout intérêt à ne pas user de clémence envers eux. Dans certains cas, la pitié est la meilleure des politiques. Ici, elle ne te servirait à rien. À l'inverse, une sévérité soigneusement mesurée est le meilleur moyen de t'assurer de leur loyauté à l'avenir.

— Décidément, Récard, tu me surprends. Tu me demandes d'être impitoyable envers tes frères. Ce n'est pas la méthode que nous aimons utiliser dans nos conquêtes. La nôtre nous a plutôt bien réussi puisque, de l'Euphrate à l'Atlantique, des milliers de peuples se sont soumis pacifiquement à notre autorité quand ils ont compris que leurs rois étaient impuissants à les protéger. L'un de mes fils, Abd al-Aziz, qui m'a accompagné dans cette expédition, a conclu avec le comte Théodomir un pacte qui pourrait servir de modèle à nos relations avec ton peuple. Il te prouvera que nous, Musulmans, savons être généreux avec les Gens du Livre, qu'ils soient juifs ou nazaréens.

Moussa ordonna à l'un de ses conseillers de lire le traité dont son fils lui avait envoyé une copie :

Au nom d'Allah le Clément, le Tout-Miséricordieux ! Écrit adressé par Abd al-Aziz Ibn Moussa Ibn Nosayr à Tumir Ibn Abdush. Ce dernier obtient la paix et reçoit l'engagement, sous la garantie et celle de son Prophète qu'il ne sera changé en rien à sa situation ou à celle des siens ; que son droit de souveraineté ne lui sera pas contesté, que ses sujets ne seront ni tués, ni réduits en captivité, ni séparés de leurs enfants et de leurs femmes ; qu'ils ne seront pas inquiétés dans la pratique de leur religion ; que leurs églises ne seront ni incendiées, ni dépouillées des objets du culte

qui s'y trouvent ; et cela, aussi longtemps qu'il satisfera aux charges que nous lui imposons. La paix lui est accordée moyennant la remise des sept villes suivantes : Orihuela, Baltana, Alicante, Mula, Villena, Lorca et Elto. Par ailleurs, il ne devra donner asile à aucune personne qui se sera enfuie de chez nous ou qui sera notre ennemie, ni faire du tort à quiconque aura bénéficié de notre amnistie, ni tenir secrets les renseignements relatifs à l'ennemi qui parviendront à sa connaissance. Lui et ses sujets devront payer chaque année un tribut personnel comportant un dinar en espèce, quatre boisseaux de blé et quatre d'orge, quatre mesures de moût, quatre de vinaigre, deux de miel et deux d'huile. Ce taux sera réduit de moitié pour les esclaves.

L'air béat de satisfaction, le général musulman semblait guetter l'approbation du Wisigoth. Devant l'absence de réaction de son interlocuteur, il l'interpella, agacé :

— Conviens que ce sont là des dispositions très généreuses qui pourraient inciter les assiégés d'Augusta Mérita à capituler.

— Je connais bien Théodomir et ton fils a eu raison de se comporter de la sorte envers lui. Ce dévoué serviteur d'Akhila a été l'un des premiers à abandonner sur le champ de bataille Roderic, permettant ainsi à ton lieutenant, Tarik Ibn Ziyad, de remporter une victoire plutôt facile. Théodomir reçoit le juste salaire de ses services et il est bien qu'il en soit ainsi. Je serais bien ingrat de m'en plaindre. Toi aussi, tu m'as comblé de cadeaux et tu m'as permis de conserver les vastes propriétés que je tiens de ma famille. Ce n'était pas simplement par générosité encore que tu n'en manques pas. Tu y as trouvé ton intérêt. Vous ne disposez pas d'hommes assez compétents pour administrer efficacement ce pays et vous devez avoir recours à ses anciens maîtres. La population nous craint et nous respecte. Nous sommes prêts à vous servir dans la mesure où vous nous reconnaissez certains privilèges. Or les habitants d'Augusta Mérita ont refusé d'accepter tes offres de paix. Ce serait nous insulter que de leur accorder les faveurs dont tu nous as comblés. Ils en tireraient la conclusion qu'être loyal ou déloyal ne signifie pas grand-chose à vos yeux et qu'ils pourront à l'avenir se révolter en étant assurés d'obtenir votre pardon. Voilà pourquoi, noble seigneur, tu dois faire un exemple.

— Que me suggères-tu ?

— De prendre ton mal en patience. Dans quelques semaines, les vivres des assiégés seront épuisés. Les soldats veulent bien périr au combat, mais détestent mourir de faim. Les civils aussi. Ils viendront d'eux-mêmes t'offrir leur reddition et tu l'accepteras à condition que

ceux qui ont pris les armes soient réduits en esclavage. Quant au clergé, qui a excité les fidèles, ses biens seront confisqués tout comme ceux des nobles rebelles. Envers le peuple, tu feras preuve de générosité en les autorisant à conserver leurs biens, c'est-à-dire peu. Ils se seront imaginés tant de choses abominables les concernant qu'ils te béniront et n'hésiteront pas à massacrer les partisans de la résistance à outrance. Il te suffit d'attendre que les loups se changent en agneaux et cela ne saurait tarder.

— Combien de temps vais-je rester bloqué devant ces murailles que mes machines n'arrivent pas à abattre ?

— Je te l'ai dit, tout au plus quelques semaines. Laisse-moi agir dans l'ombre. J'enverrai en ville mes serviteurs les plus dévoués et ils instilleront le poison du doute dans les plus basses classes de la société.

La méthode de Récard porta ses fruits. Augusta Mérita finit par capituler et Moussa Ibn Nosayr put poursuivre sa progression, s'emparant d'Hispalis dont il confia la garde aux Juifs. Il se dirigea à marche forcée vers Tulaitula. Avertis de son arrivée, Tarik Ibn Zyad et Mughit al-Roumi se portèrent à sa rencontre. Leur supérieur les fit attendre de longues heures avant de les recevoir sous sa tente. Ignorant Mughit, le gouverneur de l'Ifriqiya s'adressa au chef berbère :

— De quel droit as-tu osé désobéir à mon ordre de ne pas t'aventurer de l'autre côté du détroit ?

— J'ai cru bien faire en gagnant de nouveaux adeptes à la foi du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix.

— Comme par exemple l'exarque Julien, grinça méchamment Moussa. Eh oui, je suis au courant de tes tractations avec lui. Il m'a tout raconté quand le bateau qui le menait vers Constantinople a été contraint par la tempête de faire escale à Tunis, où il vit désormais. Il n'a pas envie d'être exécuté pour sa trahison ce qui est le sort qui l'attend s'il se présente devant son empereur. Je sais tout de vos arrangements et de la manière dont tu l'as trahi. Non seulement tu es un menteur, mais, en plus, tu me prends pour un imbécile en me racontant que tu as agi par amour de l'islam. Sais-tu que je pourrais te faire tuer pour avoir négocié avec un Infidèle sans mon autorisation ? Ou pour le meurtre de mon ami Tarif Ibn Malik...

— Seigneur, ma vie t'appartient et je suis prêt à mourir si tel est ton désir. Les hommes de ma tribu chercheront à se venger et la guerre qui éclatera entre tes troupes et les miennes permettra aux Nazaréens de nous chasser d'Ishbaniyah. Tu seras obligé de retraverser la mer en te lamentant sur les richesses que tu aurais pu posséder.

Tarik fit un signe. Une longue file de robustes esclaves avançait,

portant des coffres remplis d'or, d'argent et de bijoux qu'ils déposèrent aux pieds de Moussa Ibn Nosayr dont les yeux brillaient de convoitise. Il daigna sourire tout en glissant perfidement :

— Tu as oublié une chose, Tarik.

— Laquelle ?

— La Table de Salomon dont tu t'es emparé dans le palais de Roderic.

Le chef berbère accusa le coup :

— J'ignorais que tu avais entendu parler de ce joyau.

— Les Juifs d'Hispalis ont reçu une lettre d'un certain Isaac, les informant que ce vestige de leur Temple était destiné au calife al-Walid, mais qu'ils avaient eu le bonheur de pouvoir le contempler.

— Tu es bien renseigné. Cette merveille, montée sur trois cent soixante-cinq pieds, a été mise de côté à son intention.

— Voilà qui le réjouira certainement lorsqu'il nous recevra. J'ai oublié en effet de t'en informer mais nous sommes convoqués à Damas. Notre maître est, paraît-il, furieux contre nous et j'ignore ce que l'on nous reproche. Ton serviteur, fit Moussa en désignant Mughit al-Roumi, partira dès aujourd'hui afin d'annoncer notre prochaine arrivée. Je suis persuadé qu'il aura à cœur de nous transmettre les informations qu'il aura recueillies auprès des conseillers d'al-Walid. Quant à nous, avant de partir pour ce long voyage, nous avons quelques dispositions à prendre concernant l'administration de ces contrées en notre absence. Ce délai nous permettra aussi de préparer ensemble notre défense. Ne te fais aucune illusion, Tarik, nos destins sont liés et tu auras besoin de mon appui autant que moi du tien.

Chapitre IV

L'étrange parfum qui venait de la terre réveilla en lui de vieux souvenirs. Les yeux émerveillés, le voyageur contemplait depuis le pont du navire les côtes se détachant au loin sur l'horizon. Tel un animal tentant d'échapper à la noyade, il aspira goulûment plusieurs brassées d'un air chargé de senteurs diverses. C'était un mélange d'excréments de bêtes, de blés lourds mûrissant au soleil, de raisins gorgés de suc, d'olives tombées de l'arbre, de sueur dégoulinant des corps meurtris par le fouet du surveillant et de vomissures d'ivrognes cuvant leur vin dans l'arrière-salle d'une auberge. En le respirant, il se sentait revivre après ces longues années passées en Orient dans des palais où des cohortes de domestiques empestaient l'atmosphère en faisant brûler dans des vases finement ciselés de l'encens et des herbes odoriférantes. L'homme sentit son sexe se raidir entre ses jambes. Il brûlait de désir pour cette contrée qui hantait ses nuits et dont le souvenir lui arrachait des larmes quand il revoyait en rêve Tulaitula ou les vergers entourant Kurtuba.

Le moment tant attendu était enfin arrivé. La chevelure et la barbe blanchies par les ans et les privations, Tarik Ibn Zyad retrouvait sa chère Ishbaniyah, un pays qu'il avait ajouté à ceux composant le Dar el-Islam. Six ans auparavant, il avait dû le quitter à l'improviste. Son supérieur hiérarchique, le maudit Moussa Ibn Nosayr, l'avait obligé à l'accompagner à Damas pour comparaître devant le calife al-Walid. À l'époque, il avait éprouvé le goût amer de la disgrâce. Ses vieux compagnons, y compris les membres de sa tribu, feignaient de ne plus le reconnaître alors qu'il les avait généreusement comblés de cadeaux. Ces ingrats, qui lui devaient tout, craignaient d'avoir à subir les conséquences de leur amitié pour le fier et farouche Berbère.

La mort dans l'âme, Tarik avait pris place à bord de l'un des innombrables bateaux composant la flotte rassemblée par Moussa Ibn Nosayr pour convoyer jusqu'en Orient les richesses prises à l'ennemi. Outre trois cents otages choisis parmi les familles aristocratiques les plus illustres, le butin comprenait des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants destinés à être vendus sur les marchés aux esclaves. Lui-même, le glorieux vainqueur de Roderic, redoutait d'avoir, dans la meilleure des hypothèses, à subir le même sort. Son ami Mughit al-Roumi, déjà arrivé à Damas, lui avait fait savoir les mauvaises

dispositions du calife à leur égard.

Al-Walid reprochait au wali de Tingis d'avoir outrepassé ses ordres en déclenchant les hostilités contre les Nazaréens. Mughit avait eu beau expliquer que leurs chefs avaient été tués ou avaient fait leur soumission, nul n'avait accordé crédit à ses récits. Un royaume aussi redoutable que celui des Wisigoths, ces fiers guerriers qui, jadis, s'étaient emparés de Rome, ne pouvait s'être écroulé comme un simple fêtu de paille. C'était impensable, strictement impensable. Al-Walid vouait une haine farouche à quiconque tentait de le convaincre du contraire. Ils étaient les agents de Shatan, le démon qui les avait ensorcelés et parlait par leurs bouches pour tromper délibérément le serviteur d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux et provoquer sa perte. Sur la foi de ces informations, Tarik Ibn Ziad avait compris l'état d'esprit de son maître et futur juge. La fatigue et la vieillesse avaient affaibli les capacités d'analyse du calife. Cloîtré dans son palais dont il n'osait sortir par crainte d'être tué par des espions à la solde de ses ennemis, al-Walid vivait sous la tutelle de fonctionnaires chrétiens autorisés, en dépit de leur statut de *dhimmis*[19], à occuper des charges officielles. Ils l'avaient persuadé que conserver l'Ishbaniyah le priverait de toutes les troupes disponibles. C'étaient, murmuraient-ils hypocritement, autant d'hommes qui manqueraient cruellement pour repousser les attaques des Byzantins ou mater une révolte de ses sujets pressurés par le fisc.

Après avoir débarqué à Caïffa, au pied du mont Carmel, Tarik Ibn Ziad et Moussa Ibn Nosayr prirent la route de Damas à travers les collines de Galilée. Dans la vieille cité de Tibérias, ils reçurent la visite d'un émissaire du fils d'al-Walid, Soliman, leur ordonnant de faire halte. Souffrant, le calife n'était pas en mesure de les recevoir. Flairant une ruse, ils décidèrent de poursuivre leur chevauchée. À bon escient car le soi-disant malade se portait comme un charme. Du moins eut-il encore la force de leur accorder une audience durant laquelle, entouré de ses perfides conseillers, il laissa éclater son courroux. Seul le spectacle des nobles wisigoths se prosternant à ses pieds et des trésors de toutes sortes défilant sous ses yeux calma l'irascible souverain qui finit par accorder son pardon aux « coupables ». Moussa s'empressa alors de revendiquer l'initiative de l'expédition. Son subordonné n'avait été qu'un simple exécutant dont il avait dû, à maintes reprises, raviver le courage et vaincre les réticences. Il avait même osé prétendre s'être emparé seul de Tulaitula et de ses fabuleuses richesses. La preuve en était cette Table de Salomon que, sur son ordre, des esclaves présentèrent à al-Walid, stupéfait. Devant pareille trahison, Tarik Ibn Ziad se rebiffa. Il tira profit de la confusion de son

rival quand al-Walid lui demanda pourquoi un pied manquait à ce superbe objet. Moussa Ibn Nosayr répliqua qu'il avait sans doute été endommagé des siècles auparavant. Avec un sourire moqueur, le chef berbère sortit alors des plis de son manteau le pied manquant, prouvant ainsi au calife qu'il avait bien été le premier conquérant de la capitale et du pays.

Moussa dut expier son mensonge en payant au Trésor deux cent mille pièces d'or, soit une infime partie du butin auquel il avait légitimement droit. Quant à Tarik Ibn Ziyad, le simple fait de l'épargner alors qu'il aurait pu être condamné à mort pour avoir fait alliance avec Julien constituait une récompense suffisante, à peine rehaussée par sa nomination au poste honorifique et fort peu lucratif de gouverneur d'al-Qods[20].

Quelques semaines plus tard, al-Walid, épuisé par les fêtes somptueuses données pour célébrer la conquête de l'Ishbaniyah, s'éteignit paisiblement. Son successeur, Soliman, fit chèrement payer à Moussa Ibn Nosayr sa désobéissance de Tibérias. Si le wali avait attendu l'avènement du nouveau calife, le fils d'al-Walid aurait hérité de la totalité du butin pris aux Goths, mais il avait dû le partager avec les membres de sa nombreuse parentèle selon les dispositions testamentaires prises par son père. Chargé de chaînes, Moussa fut jeté pendant des mois au cachot dont on l'extirpa un jour. Le malheureux crut à un acte de mansuétude de son souverain.

En fait, Soliman l'avait convoqué pour lui annoncer la mort de son fils aîné, Abd al-Aziz, auquel son père avait confié, avant de quitter Tulaitula, les fonctions de gouverneur. Grisé par le pouvoir, celui-ci avait épousé Égilona, la veuve de Roderic, qui lui avait donné un garçon, Azim. La manière hautaine dont il s'était comporté avec ses compagnons les avait amenés à le dénoncer à la cour de Damas en l'accusant de vouloir se faire proclamer roi. Abd al-Aziz avait été assassiné sur ordre du calife alors qu'il priait dans l'église de Sainte-Rufina transformée en mosquée. Sa tête, embaumée, avait été envoyée à Soliman. Quand son père vit ce cruel trophée, il se contenta de dire : « Oui, je reconnais ses traits. Je soutiens qu'il fut innocent et j'appelle sur la tête de ses meurtriers une destinée plus juste. »

Ces fières et dignes paroles impressionnèrent Soliman qui décida d'emmener Moussa Ibn Nosayr avec lui en pèlerinage à la Kaaba [21]. Atteint d'un mal incurable, le calife avait cédé aux objurgations des docteurs de la Loi et décidé d'entreprendre ce voyage pour obtenir la rémission de ses fautes. Sur le chemin du retour, les deux hommes firent étape à al-Qods pour prier dans la mosquée construite par Omar sur l'emplacement du rocher où, selon l'islam, Abraham avait voulu

sacrifier son fils Ismaël et d'où le Prophète s'était envolé sur sa jument al-Bourak pour gagner La Mecque. Tarik Ibn Ziyad les reçut fastueusement et le calife fut étonné des résultats que celui-ci avait obtenus dans l'administration d'une province peuplée en majorité d'Infidèles et réputée peu docile. Pour le récompenser, il l'autorisa à regagner la cour de Damas où l'intéressé se tint soigneusement à l'écart des intrigues et des complots sous le bref règne d'Omar Ibn Abd al-Aziz.

Cette prudence lui valut d'être remarqué par le successeur de celui-ci, Yazid II. Conscient du danger que représentait pour lui l'arrivée au pouvoir, à Constantinople, de Léon III l'Isaurien, qui avait détruit la flotte arabe, le nouveau calife envisageait sérieusement d'expédier en Asie Mineure les contingents arabes et berbères stationnés en Ishbaniyah. Avant de prendre une décision aussi lourde de conséquences, il décida d'envoyer sur place al-Samh Ibn Malik al-Khawlani, avec pour mission de lui adresser un rapport détaillé sur l'état de la province. Il jugea plus avisé de lui adjoindre Tarik Ibn Ziyad en raison de sa parfaite connaissance du pays. Quand al-Samh vint le trouver, le vieux chef berbère se contenta de sourire. Durant le voyage, il se tint à l'écart des officiers qui entouraient son supérieur et acquiesçaient servilement au moindre de ses propos ; le moment n'était pas encore venu d'user de son influence et de son expérience. Maintenant que leur périple touchait à sa fin, il pouvait passer à l'action.

Depuis le départ de Tarik, beaucoup de choses avaient changé en Ishbaniyah. Tulaitula avait perdu son rang de capitale au profit de Kurtuba et plusieurs gouverneurs avaient été nommés, puis disgraciés ou assassinés. Le dernier wali en date, al-Hurr Abd al-Rahman al-Thafaki, transmit avec un soulagement évident ses pouvoirs aux représentants du calife. Pour éviter le sort tragique de ses prédécesseurs, il s'était abstenu de prendre une quelconque initiative. Soucieux de complaire à Mohhamed Ibn Yazid, le wali de Kairouan, al-Thafaki avait laissé des dizaines de milliers d'Arabes et de Berbères d'Ifriqiya s'installer sur les terres abandonnées par les aristocrates wisigoths partis chercher refuge dans les montagnes du Nord. Ayant fait fortune en quelques années, ces colons étaient bien décidés à ne pas abandonner leurs propriétés, voire les femmes indigènes qu'ils avaient épousées.

Sur le conseil de Tarik, al-Samh reçut les représentants de toutes les communautés vivant en Ishbaniyah. Il constata avec tristesse que les intrigues allaient bon train en leur sein. Les premiers à être

convoqués – ils n’auraient pas admis qu’il en fût autrement – furent les chefs des Arabes kaisites et yéménites qui se détestaient cordialement. Les Kaisites appartenaient à différentes tribus, les Firhites, les Kirana, les Tamîm, les Sulaym, les Ugaye, les Dubhyan, les Kilab et les Koreishis d’où étaient issus le prophète et les premiers califes. Les Yéménites ou Kalbites se rattachaient à la branche des Kuda’a Kahtan ou Himyarites, subdivisés en Aws, Khazradj, Assad, Is Azd, Lakhm et Kalb. Ils avaient acquis la supériorité sur les premiers en permettant à Marwan I^{er} d’être désigné comme calife après la mort de Moawiya II, l’an 65 de l’Hégire[22], et estimaient que cela leur valait de nombreux privilèges. Ils n’avaient pas hésité à s’approprier les terres les plus fertiles autour de Kurtuba et d’Ishbiliya[23], laissant à leurs rivaux les hauts plateaux arides. Le représentant des Kaisites, Aziz Ibn Malik al-Firhi, réclama sans détour à al-Samh la réparation de cette injustice. Son adversaire, Yusuf Ibn Oqba al-Lakhmi, l’interrompt grossièrement :

— Pourquoi en serait-il ainsi ? Les vôtres n’étaient pas là lorsque nous avons conquis ce pays.

— Les tiens non plus, grinça froidement Tarik Ibn Ziyad. Ce sont les Berbères qui ont versé leur sang au nom d’Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux pendant que vous vous prélassiez en Ifriqiya.

Les deux chefs arabes pâlirent sous l’insulte, sachant bien que leur interlocuteur, de surcroît envoyé officiel du calife, avait raison. Al-Samh profita de la situation pour trancher dans le vif cette mauvaise querelle :

— Oubliez vos différends absurdes, car ils ne sont plus de mise. Savez-vous quel nom nous vous donnons en Orient ? Les *Biladiyun*, c’est-à-dire les gens de ce pays-ci dont vous avez adopté les mœurs. Il suffit de voir les demeures que vous habitez et les vêtements que vous portez pour comprendre que vous n’avez plus rien de commun avec vos frères vivant encore dans le désert. Qui d’entre vous accepterait de passer la nuit sous la tente et de se contenter de lait de chamelle et de dattes ? Notre maître, le haut et puissant seigneur Yazid, Commandeur des croyants, n’attend qu’une chose, avoir un bon motif pour ordonner l’évacuation de l’Ishbaniyah et ce sera le cas si je l’informe de vos disputes fratricides. À vous de savoir où se trouve votre intérêt.

En écoutant al-Samh parler de la sorte, Tarik fut soulagé. Le miracle qu’il espérait s’était produit. Émerveillé par la beauté et les richesses de la province dont il avait en charge l’administration, le wali était tombé sous son charme. Il aimait à passer les soirées avec son conseiller dans les jardins fleuris de sa résidence, savourant la légère brise qui rafraîchissait l’atmosphère. Ce serait une vraie folie

que d'abandonner cette contrée merveilleuse, si différente de celles conquises jusque-là par les Musulmans. Pour le maintenir dans d'aussi bonnes dispositions, Tarik conseilla à ses frères berbères, reçus après les Arabes, de mettre une sourdine à leurs récriminations. Ce stratagème porta ses fruits et, en récompense de leur loyauté et de leur docilité, ils se virent octroyer de vastes domaines au Nord de Tulaitula.

Un après-midi, alors qu'il se reposait après avoir surveillé les travaux de réfection du vieux pont romain traversant le fleuve, un esclave le prévint qu'une femme et un jeune garçon demandaient à être reçus par lui. Quand il vit paraître l'inconnue, vêtue de haillons, il ne put dissimuler sa surprise. C'était Égilona, la veuve de Roderic et d'Abd al-Aziz, accompagnée de son fils Azim. Il ordonna qu'avant toute chose, ses visiteurs prissent un bain et qu'on leur donnât des vêtements dignes de leur rang. Un peu plus tard, la reine déchuë le retrouva dans le jardin et d'une voix tremblante d'émotion, elle se confia au vainqueur de son premier mari :

— Tu as devant toi la plus infortunée des princesses. Je vais être franche, tu peux me chasser sur-le-champ. Je suis une fugitive et je suppose que des gardes sont déjà lancés à mes trousses.

— Pourquoi ?

— Après l'exécution d'Abd al-Aziz, mon mari, Florinda, qui ne m'avait jamais pardonné d'avoir été la femme de Roderic, responsable de ses malheurs, a obtenu du gouverneur Ayyoub Ibn Habib al-Lakhmi que je lui sois donnée comme esclave. Il n'a pu refuser, car l'époux de cette maudite Grecque est, tu ne l'ignores pas, Saïd Ibn Kasi, un traître à son pays et à sa foi. Depuis des années, je suis employée dans les cuisines et je nourris mon enfant des restes que veulent bien me laisser les chiens. Dès que j'ai appris ton retour, j'ai repris espoir. Tu m'as dépouillée de mon titre, mais je sais que tu es un être loyal et généreux. J'ai profité de l'absence de l'intendant pour m'enfuir et me réfugier dans ta demeure.

— Tu as eu raison et tes tourments, je te le garantis, ont pris fin dès que tu as franchi le seuil de cette maison.

— Que vais-je devenir ?

— Considère que tu es ici chez toi. Rassure-toi, je n'exigerai rien en retour. Je suis trop vieux pour songer à me marier ou à m'entourer de concubines. Par contre, je n'ai pas d'héritier. Or si j'ai détesté le grand-père d'Azim, Moussa Ibn Nosayr, qui chercha à me nuire, il ne sera pas dit que je serai ingrat envers son petit-fils. Il a assez souffert alors qu'il est innocent. Le jour venu, ma fortune lui reviendra à

condition qu'il accepte de prendre le commandement de ma tribu. Peu importe qu'il ne soit pas berbère de naissance. Il apprendra notre langue et nos coutumes et grâce à lui mon lignage ne disparaîtra pas.

Le soir même, Tarik et al-Samh accordèrent une audience à Saïd Ibn Kasi et à son épouse. La fille de l'exarque Julien était toujours aussi belle et elle ne ménagea pas ses compliments envers Tarik, oubliant ou faisant mine d'oublier qu'il avait chassé son père de Septem. L'intéressé écouta sans broncher ce flot de paroles. Lui et son supérieur étaient avant tout avides de connaître le sentiment de l'aristocrate wisigoth converti à l'islam. Celui-ci se lança dans une longue suite d'amères récriminations :

— Ceux qui ont accepté d'embrasser votre foi ne sont pas loin de regretter leur choix. Les Arabes et les Berbères nous traitent de haut et c'est à peine s'ils nous autorisent à prier dans leurs mosquées. À leurs yeux, nous ne sommes que des *muwalladun*, des clients passés à leur service par simple intérêt.

— Nul, ironisa al-Samh, n'oserait mettre en doute la sincérité de tes convictions. Dieu t'a ouvert les yeux et tu n'as pu résister à Son appel. Cela te sera compté quand tu comparâtras devant ton Créateur.

— C'est dans cet espoir que je place ma confiance, répliqua mielleusement Saïd Ibn Kasi. Il n'empêche. Il est fort désagréable de subir ces humiliations alors que les Chrétiens, de l'autre côté, nous accablent de leur mépris et nous tiennent pour des agents du démon. Il serait peut-être temps de leur faire entendre raison car, je dois vous en avertir, la sédition règne dans leurs rangs et d'aucuns s'apprêtent à soulever contre vous les paysans.

— Des paysans excédés par la manière dont vous les pressurez, grinça Tarik. J'ai oui dire que vos esclaves et vos domestiques ne vous portaient guère dans leur cœur.

— Ce sont de pures calomnies. Mes serviteurs, je puis te l'assurer, se trouvent parfaitement bien chez moi ; nul ne songe à s'enfuir.

— Est-ce vrai ?

— Je suis prêt à le jurer sur le saint Coran !

— Tu me rassures, murmura le chef berbère. J'ai recueilli deux personnes dont tu as peut-être entendu parler, l'ex-reine Égilona et son fils Azim. J'avais des scrupules à leur offrir l'hospitalité par crainte qu'ils ne soient des fugitifs et que leur maître ne vienne légitimement les réclamer. Puisque tu me confirmes que nul ne s'est échappé de ta demeure, c'est qu'ils sont libres. Je puis donc les placer sous ma protection et faire de l'enfant mon héritier si le wali m'y autorise. Le petit-fils d'un roi chrétien et d'un conquérant arabe devenant le chef d'une tribu berbère, voilà qui servira d'exemple à tous les Musulmans

de ce pays et leur montrera que leur avenir réside dans l'union et non dans ces divisions qui nous ont fait tant de mal jusqu'ici.

Tarik Ibn Ziyad s'amusa beaucoup en croisant le regard furieux que lui jeta Florinda, contrainte de ne pouvoir désavouer son époux. Assurément, entre les descendants d'Azim et ceux de Saïd, une haine éternelle régnerait quand bien même tous les protagonistes en auront oublié les véritables raisons. Peu importait. En agissant comme il l'avait fait, l'ancien wali de Tingis se comportait en homme d'honneur et estimait qu'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux saurait l'en récompenser.

Le lendemain de cette entrevue, ce fut au tour d'Ardabast, le frère d'Akhila, comte des Chrétiens de Kurtuba, d'être reçu par al-Samh et son conseiller. Le fils de Witiza parut, porteur de nombreux présents. Ce n'était plus le fier et alerte guerrier d'antan. Il avait grossi et, bouffi de graisse, se déplaçait péniblement comme s'il devait constamment économiser son souffle et ses forces. Il se lança dans une litanie de compliments et d'éloges qu'al-Samh interrompit brutalement :

— On m'a rapporté que les tiens s'agitaient.

— C'est très exagéré. Bien entendu, quelques jeunes nobles envisagent de prendre les armes. Leur chef s'appelle Pelayo. Son père fut l'ennemi du mien et le fils me voue une haine farouche. Rassure-toi, il n'est plus dangereux. Dès qu'il a su que j'avais eu vent de son complot, il a pris la fuite vers le Nord où il a rejoint les rebelles qui se terrent dans les montagnes et vivent de pillages. Un jour ou l'autre, il sera tué. Mais tu peux compter sur ma loyauté et je ne parle pas seulement en mon nom. Mon frère Akhila, mon oncle Oppas et notre ami Théodomir sont dans des dispositions identiques.

— Je m'en félicite, dit al-Samh, et tu es bien avisé de te comporter de la sorte. Ne proteste pas, je sais par mes espions que vous avez entendu parler d'un possible projet d'évacuation de nos troupes et que vous vous en êtes réjouis secrètement. Sache qu'il n'en sera rien. Oui, le calife m'avait demandé d'étudier cette hypothèse. Tout ce que j'ai vu ici me conforte dans l'idée que ce pays doit rester entre nos mains. Ce serait un crime que de l'abandonner.

Les derniers à être convoqués furent les représentants des Juifs, Samuel et Isaac. Tarik Ibn Ziyad salua chaleureusement ses vieux amis et affirma à al-Samh que, sans eux, il n'aurait pu mener à bien son entreprise. Il s'offrit même le plaisir de plaisanter avec Isaac :

— Tu m'as privé d'un véritable joyau, la Table de Salomon, en apprenant son existence à Moussa Ibn Nosayr.

— Je n'ai pas cru à tes belles paroles quand tu m'as affirmé que le calife l'avait réclamée. Je te soupçonnais de vouloir la garder pour toi

et cette perspective m'était insupportable. Qu'elle nous soit arrachée par le vainqueur pour figurer parmi les trésors envoyés en Orient, passe encore ! Mais il n'était pas question qu'elle serve à enrichir un seul homme. Voilà pourquoi j'ai agi de la sorte sans révéler à ton supérieur tes desseins secrets. J'avais peur qu'il ne te punisse : tu nous avais autorisés à la contempler et à prier auprès d'elle, ce qui fut le plus beau jour de ma vie.

— Je reconnais avoir commis une erreur. À vrai dire, peut-être aurais-je dû vous remettre cette relique sacrée plutôt que de la confier à Moussa Ibn Nosayr qui s'en est servi perfidement pour s'attirer les bonnes grâces d'al-Walid à mon détriment. Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus. Les tiens sont-ils heureux ?

— Ils n'ont pas à se plaindre de vivre sous votre domination, infiniment plus clément que celle des Wisigoths. Cela dit, nous avons traversé des moments difficiles.

— Vous aurait-on persécutés ?

— Non. Mais un faux messie est apparu en Orient, un Nazaréen nommé Severa, converti à notre foi. Il a tourné la tête de nos coreligionnaires en leur annonçant notre délivrance imminente et la reconstruction de notre saint Temple. Ses disciples ont envoyé des émissaires qui ont prêché leurs doctrines hérétiques dans nos régions avec un certain succès.

Certains de nos frères, dont l'un de mes fils, ont vendu tous leurs biens et se sont préparés à partir pour la terre de nos ancêtres afin d'être les témoins de ces grandioses événements. Heureusement, Natronaï bar Hilai, chef de l'Académie babylonienne de Sura, nous a tenus informés de la mort de cet imposteur et les choses sont rentrées dans l'ordre. Sans doute Dieu a-t-Il voulu nous mettre, une fois de plus, à l'épreuve. Tant de changements se sont produits en si peu de temps que cela a suffi à pousser aux pires excès les plus ignorants. Pendant des années, il nous a été interdit d'étudier nos textes sacrés et de pratiquer notre religion. La liberté retrouvée a quelque chose de grisant et, sans l'approuver, je comprends la fièvre qui s'est emparée de mon fils.

— A-t-il repris ses esprits ?

— Oui et se repent désormais d'avoir vendu ses biens à vil prix. Heureusement, grâce aux bienfaits dont les tiens m'ont comblé, je suis assez riche pour lui venir en aide. Et à toi aussi si tu le désires car tu me parais soucieux.

— Isaac, fit Tarik, je te respecte assez pour te parler librement et savoir que tu feras de même. Le gouverneur et moi-même avons besoin de tes conseils. Nous avons reçu les chefs des Arabes, des

Berbères, des muwalladun et des Chrétiens et nous avons pu constater qu'ils avaient une seule chose en commun : tous sont mécontents et jaloux les uns des autres. À notre place, que ferais-tu pour remédier à cette situation ?

— Je n'aime pas me mêler d'affaires qui me dépassent et qui ne concernent pas directement mon peuple. Dieu a voulu que nous soyons soumis aux autres nations et c'est sans doute préférable. Pourtant, en reconnaissance de ce que les tiens ont fait pour nous, je te livre le fond de ma pensée. Ce pays est loin d'être pacifié et ne le sera jamais tant que les fils d'Edom, ces maudits Chrétiens, placeront leurs espoirs dans l'aide que leurs frères du Nord ou les souverains qui règnent sur la Gaule voisine pourraient leur apporter. C'est pour cela que vous devez repartir en guerre et étendre vos domaines bien au-delà de Tulaitula dans des contrées qui regorgent de richesses. Ce sera aussi pour vous une occasion sans précédent de cimenter l'union des Arabes et des Berbères en les obligeant à combattre côte à côte sous vos bannières.

Al-Samh et Tarik échangèrent un regard de connivence. Cette nouvelle expédition, si elle se concluait heureusement, ruinerait définitivement tous les projets d'évacuation de l'Ishbaniyah et leur maître ne manquerait pas de les récompenser généreusement. Le chef berbère n'eut qu'à se féliciter d'avoir recueilli chez lui Égilona.

La fille du roi Childebert III lui fournit de précieux renseignements sur la Gaule, surnommée l'Ifrandja par les Arabes. Avant de périr sous l'épée du bourreau, son second mari, Abd al-Aziz, avait lancé plusieurs raids vers le nord, s'emparant de Narbuna[24], ainsi que de Sakhrat Abinyun[25] et d'Hisn Ludhun[26], deux forteresses situées sur le fleuve Rudano[27]. Il avait été contraint de les évacuer à la suite d'une opération particulièrement audacieuse menée par Charles dit Martel, le maire du palais du roi d'Austrasie. Trop occupé désormais à imposer son autorité sur la Neustrie, l'Austrasie et la Bourgogne, qui avaient échoué au faible Thierry IV, ce valeureux guerrier ne semblait pas être en mesure de se porter au secours des populations du Sud de la Gaule.

Tarik Ibn Ziyad et al-Samh profitèrent de ce fait pour lancer leur offensive. Ils reprirent Narbuna et se dirigèrent vers Toulouse, la capitale de l'Aquitaine. À leur approche, le duc, Eudes, envoya une lettre affolée à Charles Martel :

Hélas ! Quel malheur ! Quelle indignité ! Il y a longtemps qu'on vous parle du nom et des conquêtes des Arabes. Nous craignons leurs attaques

du côté de l'Orient. Ils ont conquis l'Espagne et c'est par l'Occident qu'ils envahissent notre pays. Si tu ne m'envoies pas des secours, je suis perdu.

Il fut outré de recevoir pour toute réponse ce simple conseil :

N'interrompez pas leur marche et ne précipitez pas votre attaque. C'est un torrent qu'il est dangereux d'arrêter dans sa course. La soif de richesses et le sentiment de leur gloire redoublent leur valeur. Attendez que, chargés de butin, ils soient embarrassés de leurs mouvements, pour les charger et les tailler en morceaux.

En un mot, il devait tolérer que les Arabes dévastent ses domaines et portent partout la désolation. Son seul allié refusait de lui prêter assistance et le laissait seul face à un ennemi dont la rumeur amplifiait le nombre et la cruauté.

Avec l'aide du clergé, Eudes mobilisa tous les hommes valides, nobles, paysans et citadins, libres et esclaves, leur promettant de substantielles réductions d'impôts en cas de victoire. Lorsque les troupes arabes se présentèrent devant Toulouse le 8 dhu I-hidjdja 102[28] le duc d'Aquitaine n'hésita pas un seul instant. Profitant d'un violent orage et de l'abandon des postes de garde par les sentinelles, il lança pendant la nuit les défenseurs à l'attaque du camp ennemi. Al-Samh fut tué dans son sommeil cependant que Tarik regroupait les survivants et s'enfermait dans Narbuna, dont il fit renforcer les fortifications. Eudes leva le camp et ne tira pas avantage de sa victoire. Il avait sauvé son duché et n'avait aucune envie de se battre pour les Chrétiens de la vallée du Rhône, sujets du roi d'Austrasie, dont il rejetait l'autorité.

Ce revers redonna courage aux Wisigoths réfugiés dans les montagnes du Nord. Leur chef, Pelayo, lança plusieurs attaques meurtrières contre les forteresses musulmanes protégeant Tulaitula. Excédé, le nouveau gouverneur de l'Ishbaniyah, Anbasa Ibn Suhaim al-Kalbi, confia à l'un de ses généraux, Alkama, la mission de détruire le réduit chrétien et ordonna à l'archevêque Oppas de l'accompagner pour tenter de ramener à la raison ses coreligionnaires. Le prélat, connu pour sa servilité, se montra un zélé auxiliaire des Ismaélites. Ayant sollicité de Pelayo une entrevue, il lui fit honte de sa conduite et le mit en garde :

— Mon fils, je pense que tu as conscience que l'Espagne, notre mère bien-aimée, était autrefois gouvernée par un roi goth et surpassait les autres pays en sagesse et en érudition. Malheureusement, Dieu a voulu nous punir de nos fautes, en

particulier des agissements de Roderic. Il a envoyé contre nous les Arabes et, face à eux, nos armées se sont révélées impuissantes.

— D'autant plus, jeta Pelayo d'un ton méprisant, que tes neveux, Akhila et Ardabast, nul ne l'a oublié, ont trahi leur roi et quitté le champ de bataille.

— L'issue du combat ne faisait aucun doute ! Roderic, abusé par ses conseillers, avait laissé la cavalerie combattre seule et se noyer dans les marais. Si mes parents avaient choisi de périr à ses côtés, crois-tu que nos adversaires auraient fait preuve de tant de clémence à notre égard ? Ils ont dû ménager notre peuple et nous accorder de multiples privilèges parce qu'ils savaient que nous pouvions si ce n'est arrêter, du moins freiner leur progression et leur infliger de lourdes pertes. Avec les renforts dont ils disposent à présent, il est inutile de leur opposer la moindre résistance.

— Le duc d'Aquitaine vient de nous prouver le contraire.

— Oui, mais il s'est bien gardé de t'envoyer les troupes que tu sollicitais. On murmure même qu'il envisage de donner l'une de ses filles en mariage à Munuza, le gouverneur de cette région, afin d'acheter sa protection.

— Je connais cet homme. Ce fieffé impudent a eu l'audace de me demander la main de ma sœur et c'est pourquoi j'ai préféré quitter Toletum avec ma famille.

— Pelayo, quoi que tu fasses, tu n'es pas en position de force. Les paysans sont excédés par les rapines de tes hommes affamés et ils ne pleureront pas ta mort. Crois-moi, tu ne pourras tenir longtemps perché dans ton nid d'aigle où tes hommes en sont réduits à se nourrir de miel sauvage. Il vaudrait mieux pour toi et les tiens que tu déposes les armes. Le wali Anbasa est prêt à t'octroyer son pardon et à te couvrir d'or.

— Et que dirai-je à Dieu quand je comparaîtrai devant Lui ? Que j'ai préféré les trente deniers de Judas à la défense de Son Église ?

— Celle-ci est aujourd'hui bien mal en point.

— N'as-tu pas lu, Oppas, dans les Écritures que l'Église peut devenir aussi petite qu'un grain de moutarde mais qu'avec l'aide de Notre Seigneur Jésus-Christ, elle peut aussi reprendre des forces et grandir ?

— C'est effectivement ce qui est écrit mais nul ne sait quand cette prophétie s'accomplira.

— J'ai confiance. Les temps sont proches. Je suis convaincu que l'Espagne peut être sauvée par le petit groupe d'hommes qui se battent à mes côtés. J'ai médité la parole du Seigneur à David : « Avec ma férule, je punirai leurs iniquités et, avec le fouet, leurs péchés et je

n'aurai aucune pitié d'eux. » Dans la bataille qui se prépare, le Christ intercédéra en notre faveur auprès de Son Père glorieux. Il nous sauvera.

De retour auprès d'Alkama, l'archevêque rapporta les propos de son interlocuteur et conclut : « Rien ne le fera changer d'avis. Tu n'obtiendras rien de lui pacifiquement, c'est un fou qui court à sa perte. Il faut en finir une bonne fois pour toutes avec cet orgueilleux qui dédaigne les avertissements de la Providence. »

À la veille de la rencontre des deux armées près de la grotte de Santa Maria, dans un lieu appelé Covadonga, Pelayo annonça à ses hommes que la Vierge lui était apparue en rêve et lui avait annoncé que Dieu avait entendu ses prières. L'orage qui éclata peu après fut interprété comme un signe du ciel. Au petit matin, dissimulés sur les hauteurs, les Wisigoths laissèrent les Arabes s'avancer à travers l'étroit défilé menant à la grotte. Au signal de leur chef, ils firent rouler des rochers de manière à bloquer l'accès de la passe et criblèrent de flèches l'ennemi pris au piège. Rares furent ceux qui échappèrent à ce carnage. Parmi les survivants figurait l'archevêque Oppas, que Pelayo envoya dans un monastère expier par la prière et la mortification ses nombreux crimes. La nouvelle de cette victoire se répandit dans tout le pays et des centaines de Chrétiens prirent la route du Nord pour se réfugier dans les régions contrôlées par le roi rebelle. Ils devaient voyager de nuit afin d'éviter les patrouilles arabes lancées à leur poursuite qui massacraient sans pitié les fugitifs ou les expédiaient en Orient pour y être vendus comme esclaves.

Fou de rage, al-Kalbi décida de prendre sa revanche et d'attaquer à nouveau l'Ifrandja. La garnison de Narbuna reçut de nombreux renforts et remonta la vallée du Rhône sans rencontrer de résistance. Après avoir pillé la Bourgogne, elle se dirigea vers l'est, dans une région dont le rude climat effraya ses hommes[29] qui supplièrent leur chef de rebrousser chemin et obtinrent satisfaction. Au même moment s'éteignait, à Kurtuba, Tarik Ibn Ziyad. Le vieux chef berbère, connu pour sa générosité, fut inhumé, en présence d'une foule immense, dans le cimetière aménagé par ses soins au-delà du pont romain et connu sous le nom de *makbarat al-Rabad*, « cimetière du faubourg ». Reclus dans son palais, son héritier Azim, reçut les condoléances de nombreuses délégations. Avec la mort de Tarik, une page d'histoire se tournait et les Berbères craignirent pour leur position. Leur protecteur disparu, ils redoutaient que les Arabes ne cherchent maintenant à s'approprier leurs terres. En fait, Kaisites et Yéménites étaient trop occupés à intriguer pour imposer durablement l'un des leurs à la tête de l'Ishbaniyah. En six ans, pas moins de cinq

titulaires se succédèrent au poste de wali : Udhra Ibn Abdallah al-Firhi, Yahia Ibn Salama al-Kalbi, Othman Ibn Abdallah al-Khatami, al-Haitham Ibn Ubaid al-Kilabi et Mohammad Ibn Abdallah al-Ashdja'i.

Excédé par ces changements, le calife Hisham nomma gouverneur de ses lointaines possessions l'un de ses favoris, Abd al-Rahman Ibn Abdallah al-Ghafiki. Quand il s'installa à Kurtuba, la cité était en pleine ébullition. De violents incidents avaient éclaté entre Musulmans et Chrétiens à propos de la construction d'une nouvelle église dans les environs de la ville. De nombreux Nazaréens s'étaient en effet installés hors de l'enceinte, assez loin pour qu'il leur fût impossible de se rendre, le dimanche, assister à la messe dans l'un des sept lieux de culte qu'ils avaient été autorisés à conserver. Leur chef, le comte Ardabast, avait pris sur lui de faire édifier une modeste chapelle sur un terrain lui appartenant. Bientôt, les fidèles affluèrent par centaines, rendant nécessaires des travaux d'agrandissement. L'affaire en serait restée là si Saïd Ibn Kasi n'avait hautement protesté. En fait, le renégat agissait sous l'emprise de son épouse, la fameuse Florinda. En s'attaquant à Ardabast, la fille de l'exarque Julien se vengeait indirectement sur lui de l'affront que lui avait infligé son frère, Akhila. L'évêque tenta en vain de ramener la malheureuse à de meilleurs sentiments, faisant appel à sa qualité de Chrétienne et la suppliant de ne point mettre en danger ses coreligionnaires. Elle s'y refusa et exigea même de Saïd Ibn Kasi qu'il fasse preuve d'autorité en l'absence du gouverneur. Un dimanche, la foule qui sortait de la messe fut attaquée par les soldats de la garnison qui mirent le feu à l'église. En représailles, les Chrétiens de Kurtuba envahirent les rues habitées et saccagèrent boutiques et maisons avant d'être dispersés par la garde. Depuis ces tragiques événements, les deux communautés vivaient dans un état de perpétuelle tension et la vie économique de la cité était quasi paralysée puisque chacun demeurait cloîtré dans son quartier.

Dès son entrée en fonction, al-Ghafiki réunit les principaux dignitaires musulmans, qu'ils fussent Arabes, Berbères ou muwalladun, pour leur faire part de son mécontentement.

— Le calife m'a ordonné de poursuivre le djihad et de conquérir l'Ifrandja. Comment voulez-vous que je mène à bien cette mission si vous n'arrivez pas à vous entendre dans cette province ?

Saïd Ibn Kasi tenta d'expliquer qu'en édifiant cette église, Ardabast avait outrepassé la loi et que tolérer pareille audace créerait un précédent lourd de conséquences. Azim Ibn Zyad éclata bruyamment de rire :

— J'admire ta piété et ton zèle religieux. Quel dommage que tu

n'aies pas cherché à poursuivre dans cette voie !

— Qu'entends-tu par-là ?

— Ton épouse, Florinda, a fait construire dans votre résidence d'été une église pour y faire ses dévotions. Tu étais sans doute trop occupé par les devoirs de ta charge pour sévir contre cette violation de la loi et je suis persuadé que tu auras à cœur de réparer cet oubli. Je te plains car ta femme, pour te punir, risque fort de t'interdire l'accès de sa chambre.

Un rire gras secoua l'assistance et Saïd Ibn Kasi, publiquement humilié, chercha à mettre en difficulté son contradicteur :

— Azim, ta mère est chrétienne si je ne m'abuse. Je serais bien curieux de savoir si ta demeure ne dissimule pas une chapelle.

— Tu peux fouiller ma maison qui fut celle de notre bienfaiteur, Tarik Ibn Ziyad. Égilona le respectait trop pour solliciter de sa bienveillance pareil passe-droit qu'il lui aurait d'ailleurs sans doute accordé. Elle se rend chaque jour en ville prier au milieu des siens dans des églises trop exigües pour les recevoir tous.

— S'ils veulent tant adorer Dieu, qu'ils se convertissent à notre foi, tonna un Yéménite.

— Tu oublies, rétorqua Azim, la parole de notre saint Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix : « Si le Seigneur l'avait voulu, tous les habitants de la terre auraient cru. » Peux-tu contraindre les hommes à être des croyants, alors qu'il n'est donné à une âme de croire qu'avec la permission d'Allah ?

Amusé par cette joute oratoire, al-Ghafiki sentit cependant qu'il était temps d'intervenir :

— Songez, mes amis, à ce que nous deviendrions si tous ces Infidèles abandonnaient leur foi et cessaient de verser les taxes qu'ils acquittent en leur qualité de dhimmis. Où trouverais-je l'argent pour vous combler de bienfaits en récompense de vos bons et loyaux services ? Néanmoins, si telle est votre volonté...

Un concert de protestations se fit entendre. Il n'était pas question de se priver d'une pareille source de revenus. Rasséréné, le wali poursuivit :

— Je suis attristé de voir des personnes que j'estime se quereller pour si peu.

— Que suggères-tu ? demanda Saïd Ibn Kasi.

— Il importe tout d'abord de rétablir l'ordre en accordant une amnistie à tous ceux qui ont trempé dans cette affaire. S'agissant de l'église qui a été détruite, je veux qu'elle soit reconstruite aux frais des Chrétiens et que ceux-ci, en signe de bonne volonté, nous donnent les terrains jouxtant la mosquée principale et qui appartiennent à un de

leurs monastères. De la sorte, nul ne transgressera la loi. Il s'agira d'un simple échange. Enfin, j'ordonne à Saïd Ibn Kasi et à Azim d'organiser ensemble une grande fête en mon honneur afin que tous sachent qu'ils ont oublié leurs vieux griefs et qu'ils sont désormais comme des frères. Mieux, à cette occasion, nous célébrerons les fiançailles d'Azim avec la fille de Saïd et j'espère que ces enfants donneront à leurs lignages respectifs de preux et vaillants guerriers.

Azim demeura interloqué. Il savait que son rival avait une fille, Latifa, que la rumeur publique affirmait être plus belle que sa mère Florinda. Jamais il n'aurait songé à demander sa main tant leurs familles se vouaient une haine farouche. Lui-même ne pouvait oublier les tristes années de sa prime enfance passée dans les cuisines du palais de Saïd Ibn Kasi. Néanmoins, dans les circonstances présentes, la sagesse lui commandait de ne pas s'opposer à l'ordre formulé par al-Ghafiki. En tant que chef des Berbères installés en Ishbaniyah, il devait avant tout veiller aux intérêts des siens et son refus aurait pu être lourd de conséquences pour eux. Il fit donc mine d'afficher la plus grande satisfaction cependant que son ennemi se murait, pour des raisons identiques, dans un prudent silence. Quand il vit celle qu'on lui destinait pour épouse, il se félicita de sa retenue. Latifa le surprit en effet agréablement par la vivacité de son intelligence et, plus encore, par la sourde hostilité qu'elle semblait vouer à son père. En effet, elle le toisait avec dédain et lui adressait rarement et fort sèchement la parole. Peut-être en saurait-il plus après leurs noces sur les raisons de cette conduite, des raisons qu'il supposait être assez graves pour lui fournir le moyen de rabaisser la superbe de cet intrigant.

L'héritier de Tarik Ibn Zyad n'eut guère le temps de réfléchir à cette perspective plutôt lointaine tant la préparation de l'expédition contre l'Ifrandja l'accapara. Tirant la conclusion des incursions antérieures, al-Ghafiki décida que son armée n'emprunterait pas la route passant par Narbuna, pourtant la plus facile. En effet, les régions traversées par cet itinéraire avaient déjà été pillées. Le gouverneur, lui-même avide de butin, craignait de s'attirer la colère de ses troupes s'il rentrait bredouille. Il préféra passer par l'Aquitaine où le duc Eudes, dont l'autonomie était contestée par les Francs, avait recherché sa protection. À cette fin, l'Infidèle avait signé un traité avec l'un des principaux lieutenants du wali, Munuza, gouverneur de Narbuna, acceptant même de lui donner sa fille en mariage. Dans un premier temps, le duc d'Aquitaine avait donc fait savoir à ses redoutables voisins qu'il les autoriserait à traverser librement ses domaines à

condition qu'ils épargnent ses sujets et leurs biens. Malheureusement, Munuza, son gendre, ne résista pas aux offres alléchantes que lui fit Charles, le maire du palais austrasien. Moyennant la promesse que celui-ci le maintiendrait en fonction et viendrait à son aide en cas d'attaque, il rompit avec Kurtuba et se prépara à livrer la Septimanie aux Nazaréens.

Averti de ce complot par les Juifs de Narbuna qui redoutaient les représailles des Chrétiens s'ils se rendaient maîtres de leur ville, al-Ghafiki envoya Azim châtier le félon qui fut massacré par ses propres soldats quand ils découvrirent ses intrigues. Ce contretemps retarda de plusieurs mois le départ de l'armée, forte de plus de trente mille hommes, Arabes et Berbères confondus. Celle-ci se mit finalement en marche au début de l'été. Réalisant tardivement qu'il s'était fourvoyé, Eudes abandonna ses domaines et se réfugia auprès des Francs, les avertissant qu'un sort identique à ceux des malheureux Wisigoths les attendait s'ils ne repoussaient pas les envahisseurs par la force. Il eut bien du mal à les persuader de la véracité de ses dires, car ses volte-face successives avaient considérablement diminué son crédit. Il fallut toute l'autorité des évêques réunis en synode pour convaincre Charles que, s'il ne réagissait pas, c'en était désormais fini de la Chrétienté en Occident. Quand ils auraient balayé les troupes franques, les Ismaélites se lanceraient à l'assaut de l'Italie et mettraient le siège devant Rome, la cité où trônait le successeur de saint Pierre. Certains prélats particulièrement vindicatifs brandirent même contre le chef des Francs la menace de l'anathème s'il ne venait pas au secours de ses frères dans le Christ.

En fait, bien que conscient du danger, le maire du palais n'était guère pressé d'agir. L'Aquitaine dévastée, il lui serait plus facile de la conquérir après avoir repoussé les Arabes venus moins pour s'établir durablement en Gaule que pour s'y livrer au pillage. C'est donc avec une sage et précautionneuse lenteur qu'il rassembla ses troupes. À sa grande surprise, des milliers et des milliers d'hommes répondirent à son appel, bien plus que ceux normalement concernés par cette convocation. Non seulement les Francs, toujours alléchés par l'odeur du sang, accoururent en masse mais on vit même les populations conquises par eux se regrouper autour de vieux aigles romains sortis de leurs cachettes et fournir des contingents de paysans équipés d'armes dérisoires.

Dans le camp arabe, nul ne semblait se soucier des préparatifs de l'ennemi. Les guerriers étaient trop occupés à faire main basse sur les trésors des villes et des églises dont ils s'étaient emparés. Beaucoup d'entre eux quittaient sans autorisation, pour quelques jours, les rangs

de l'expédition et revenaient, accompagnés de centaines de captifs expédiés sous bonne garde en Ishbaniyah. Les principaux chefs se querellaient continuellement et al-Ghafiki avait bien du mal à imposer ses décisions à ses lieutenants. Il dut menacer de reprendre le chemin du retour pour que ses officiers se décident enfin à lui obéir. Il était temps car la belle saison avait cessé. Il pleuvait désormais presque quotidiennement et les cavaliers, transis de froid, progressaient péniblement dans un environnement hostile. Les villages étaient déserts et leurs habitants avaient pris soin de brûler les récoltes et de tuer le bétail qu'ils ne pouvaient emporter avec eux. Le soir, rassemblés près de grands feux, les membres de l'expédition évoquaient avec nostalgie la douce chaleur de Kurtuba et maudissaient cette contrée inhospitalière où aucun d'entre eux n'aurait voulu pour rien au monde habiter.

Les deux armées se rencontrèrent près de deux villes que les Francs appelaient Poitiers et Tours et dont les églises regorgeaient de richesses. Six jours durant, elles se firent face sans s'affronter, chacun s'efforçant de fortifier ses positions et envoyant des espions évaluer avec précision les forces de l'adversaire. Le début du ramadan approchait et al-Ghafiki espérait que le courage de ses soldats serait décuplé par la ferveur entourant habituellement cette période. C'est donc à dessein qu'il choisit d'engager la bataille le premier jour du jeûne[30], persuadé que l'ennemi serait surpris par cette décision. Ce ne fut pas le cas, car des guetteurs, soigneusement dissimulés, remarquèrent l'agitation régnant au petit matin dans le camp arabe et donnèrent immédiatement l'alerte.

Aussitôt, les Francs, dans un concert assourdissant de trompes, se déployèrent dans la plaine, formant une masse compacte de guerriers harnachés de cottes de mailles ou de pourpoints en cuir renforcés par des écailles de métal. Armés de longues lances, de lourdes épées et de haches, ils se protégeaient derrière des boucliers incurvés, taillés dans un bois dur, solidement assemblés avec des attaches de fer et ornés en leur centre d'une bosse de métal capable de déchirer les chairs des assaillants. Depuis deux jours, il n'avait pas plu et le sol sec constituait un avantage pour les uns comme pour les autres. La cavalerie arabe pouvait manœuvrer sans problème tout comme l'infanterie franque, même si les soldats étaient gênés par le poids de leur équipement.

Les cavaliers d'al-Ghafiki chargèrent en poussant des cris rauques, certains faisant tournoyer au-dessus de leurs têtes leurs épées recourbées, d'autres décochant des volées de flèches qui firent des ravages dans les rangs francs. Cependant l'armée de Charles se reforma rapidement et, en dépit des charges successives, les attaquants

ne purent ouvrir de brèches dans cette épaisse muraille de fer ondulant sous les coups qui lui étaient portés. Excédé, al-Ghafiki se jeta avec sa garde personnelle au milieu de la mêlée. Mal lui en prit. Un javelot lui transperça la poitrine. Azim, qui chevauchait à ses côtés, ordonna qu'il soit ramené sous sa tente et qu'on cache aux soldats la blessure de leur chef. Les combats firent rage toute la journée et s'interrompirent à la tombée de la nuit. Laissant leurs morts sur le terrain, les Francs regagnèrent leur camp, pour se préparer à un nouvel affrontement le lendemain. Du côté arabe, plusieurs centaines d'hommes avaient péri mais la détermination des survivants était intacte. Ils étaient prêts à repartir à l'attaque. Azim, qui s'était couvert de gloire, était persuadé qu'en attirant l'ennemi au centre de la plaine, il serait possible, par un mouvement tournant, de couper sa retraite et de le tailler en pièces.

Il s'apprêtait à proposer aux autres officiers ce plan audacieux quand Saïd Ibn Kasi, l'air bouleversé, pénétra sous la tente où ils se trouvaient, et leur annonça qu'al-Ghafiki avait succombé à ses blessures. Les lamentations qu'on entendait à l'extérieur montraient qu'il avait pris soin d'ébruiter ce décès auprès de la troupe. Cette annonce provoqua une véritable panique dans le camp arabe. Désespérés et faute de savoir qui était maintenant le chef de l'expédition, les soldats n'avaient plus qu'un seul désir : battre en retraite avec le fruit de leurs rapines pour regagner leurs foyers. Beaucoup avaient déjà plié bagages et pris la route du Sud. Dans ces conditions, il était vain d'affronter à nouveau les Francs. Au petit matin, les soldats de Charles Martel eurent la surprise de constater que l'adversaire avait disparu, désertant le champ de bataille que les fugitifs appelaient déjà *Balat al-shuhada*, « Chaussée des martyrs pour la foi ». Charles, désormais auréolé du prestige d'une victoire qu'il n'avait pas remportée, se garda bien de se lancer à leur poursuite. Il attendit patiemment que les envahisseurs aient quitté l'Aquitaine pour fondre sur ce duché et obliger Eudes à reconnaître son autorité.

De retour à Kurtuba, Azim, amer et découragé, dut faire preuve de prudence. Il aurait pu accuser Saïd Ibn Kasi de trahison mais préféra renoncer à ce projet en dépit des pressions exercées sur lui par ses officiers. Le successeur d'al-Ghafiki, soucieux de poursuivre la politique d'apaisement de son prédécesseur, ordonna la célébration des noces du chef des Berbères avec la fille de son rival. Des milliers de Berbères quittèrent les montagnes où ils avaient élu domicile pour assister aux fêtes grandioses marquant cet événement auquel furent également conviés les principaux représentants de la noblesse wisigothe et des familles de muwalladun. Reléguée avec les femmes

dans l'une des ailes du palais, Florinda fit mine de ne point reconnaître Égilona, la reine déchue. La fille de Julien s'offrit même le plaisir de demander perfidement, en public, à l'une de ses servantes le nom cette vieille femme à l'air si triste. Saïd Ibn Kasi s'efforça de faire bonne figure. Il n'était pas sans savoir que beaucoup le tenaient pour responsable du désastre de la Chaussée des martyrs pour la foi et il prit soin de faire de somptueux présents aux principaux chefs arabes, dont la cupidité semblait ne connaître aucune borne, afin de se concilier leurs bonnes grâces et d'obtenir leur indulgence.

Azim savourait son bonheur. Ce mariage renforçait sa position, lui dont le père avait été exécuté sur ordre du calife et dont la mère, fille et épouse de roi, avait connu la servitude. Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux s'était montré généreux envers son dévoué serviteur. À peine le mariage célébré, la foi du jeune homme fut cependant mise à rude épreuve. En effet, quand, taraudé par la curiosité, il demanda à son épouse pourquoi elle haïssait tant l'auteur de ses jours, Latifa lui confia qu'elle tenait son père comme un traître à son pays et à sa foi. Non content de se rallier aux conquérants, il avait été le premier des siens à embrasser leur religion et à exécuter docilement le moindre de leurs ordres. Comprenant l'étonnement d'Azim, elle lui expliqua qu'elle était certes musulmane de naissance mais que sa mère l'avait secrètement fait baptiser – elle et non point son frère Othman. La fille de Florinda pratiquait donc en secret le culte de ses ancêtres tout en prenant soin d'observer en public les préceptes du Coran. Cet aveu, qui aurait pu lui coûter la vie, fit comprendre au jeune homme que sa femme l'aimait car, pour rien au monde, elle n'aurait jamais confié un secret aussi dangereux à un homme dans lequel elle n'aurait pas eu entièrement confiance. Cette révélation, à laquelle il décida de n'attacher aucune importance, lui prouva qu'il faudrait encore beaucoup de temps pour que la parole du Prophète règne sur la perle du Dar el-Islam, l'Ishbaniyah.

Si son mariage fut heureux – il eut trois fils et deux filles –, Azim dut continuellement se battre pour conserver ses biens et ses privilèges. Dans les années qui suivirent ses noces, les Berbères furent en effet les victimes indirectes des incessantes rivalités entre Arabes kaisites et yéménites dont les chefs se disputaient âprement le gouvernement de la province. L'un des titulaires de cette charge, le Kaisite Oqba Ibn al-Hadjdadj al-Salidi, humilia à ce point les frères de race de Tarik Ibn Zyad, confisquant les terres qui leur avaient été attribuées lors de la conquête, que la plupart d'entre eux se révoltèrent et, avec l'appui des tribus vivant en Ifriqiya, infligèrent aux Arabes plusieurs défaites. Le calife Hisham, informé de la situation, ordonna

l'envoi en Ishbaniyah des *djunds*[31] stationnés en Syrie sous le commandement d'un chef réputé pour sa cruauté, al-Sumayl Ibn Halim al-Kilabi. Ce dernier rétablit l'ordre en faisant exécuter des milliers d'insurgés dont les terres furent données aux *Shamiyun*[32] en récompense de leurs bons et loyaux services.

Azim supporta sans broncher l'arrogance des nouveaux venus qui ne tardèrent pas à s'entredéchirer et à rechercher son appui, qu'il se garda bien de leur accorder. Sa seule joie fut de constater qu'al-Sumayl fut évincé par celui qu'il avait nommé wali de l'Ishbaniyah, Youssouf Ibn Abd al-Rahman al-Fihri.

Le fils d'Égilona préparait sa revanche. Il disposait d'un excellent informateur en la personne de Benjamin, le fils d'Isaac. Ce prospère marchand se rendait fréquemment en Orient pour s'y fournir en tissus précieux et en épices. Grâce au concours de ses coreligionnaires locaux, il put avertir le chef des Berbères que la révolte grondait à Damas. Aussi, son protecteur ne fut-il pas surpris outre mesure quand un courrier apporta à Kurtuba une nouvelle qui fit sensation : la lignée des Omeyyades, parmi lesquels était choisi depuis des décennies le calife, avait été tout entière exterminée. Seul un jeune prince, nommé Abd al-Rahman, avait pu s'échapper et Azim eut le pressentiment qu'il ne tarderait pas à venir chercher refuge auprès de ses nombreux partisans en Ishbaniyah.

Chapitre V

Sous la hutte de roseaux qu'une vieille femme édentée avait bien voulu lui concéder comme refuge, le jeune homme tremblait de tous ses membres. Il avait pris froid en traversant de nuit l'Euphrate à la nage pour échapper à ses poursuivants. Pour tout compagnon, le fugitif n'avait plus qu'un esclave qu'il avait jadis affranchi pour se conformer à la maxime du Prophète : « Qu'est-ce qui t'apprendra la voie ascendante ? « Libérer un esclave ». » Badr était le seul témoin de sa splendeur passée quand il vivait à la cour de Damas, entouré du respect et de l'affection de tous.

Petit-fils du calife Hisham, Abd al-Rahman avait grandi au palais, élevé par sa mère, Rah, une Berbère captive originaire du lointain Maghreb où vivait sa tribu, les Nefaza. Douce et réservée, elle s'occupait aussi de son plus jeune fils, Sulaiman, de son neveu, Yahia Ibn Moawiya, et de sa tante Abda, qui aimait la compagnie des poètes et des lettrés. Abd al-Rahman avait passé ses jeunes années dans le luxe et l'insouciance, s'abstenant de participer aux complots et intrigues qui se multipliaient depuis la mort de son grand-père.

Les successeurs d'Hisham, al-Walid II, Yazid III, Ibrahim et Marwan II, s'étaient tous montrés incapables de maîtriser les soulèvements répétés des Chiites et des Kharidjites, ces hérétiques qui osaient se prétendre les défenseurs de la vraie foi. Pour conserver le pouvoir, ils s'étaient appuyés sur leurs généraux et sur leurs conseillers qui en profitaient pour piller les caisses du Trésor quand ils ne fomentaient pas en sous-main des révoltes.

L'un d'entre eux, Abbou I-Abbas Abdallah, petit-fils d'Abdallah, cousin germain du Prophète, avait fini, dévoré par l'ambition, par se faire proclamer calife le 12 rabi 132[33] à Koufa où des milliers de guerriers, rêvant de pillages, l'avaient rejoint. Marwan avait marché contre lui à la tête de son armée mais avait été battu en djumada II 132[34]. Abandonné par ses principaux officiers, il s'était réfugié en Egypte où il avait été assassiné quelques mois plus tard par un émissaire du nouveau calife.

Depuis son accession au trône, Abbou I-Abd, surnommé à juste titre al-Saffah, le Sanguinaire, n'avait qu'un seul but : éliminer un par un tous les membres de la dynastie omeyyade, auxquels il vouait une haine inexpiable. Par toute l'étendue de l'empire, on racontait à voix

basse, par crainte des espions, les extravagances auxquelles il s'était livré. Après avoir fait ouvrir les tombeaux des anciens califes, il avait dispersé les cendres de Moawiya, cloué et brûlé sur une croix le cadavre d'Hisham dont la propre fille, Abda, avait été poignardée pour avoir refusé de révéler l'endroit où elle conservait sa fortune.

Puis, soudain, al-Saffah avait changé d'attitude. Sermonné par les docteurs de la Loi, il avait fait amende honorable et annoncé sa volonté de se réconcilier avec les princes de la dynastie déchue auxquels il promit de rendre leurs richesses et leurs fonctions à la cour. Pour célébrer le retour de la paix, il convia soixante-dix d'entre eux à assister à un banquet à Abu Furtus, en Palestine, près d'al-Qods. Élevés dans le faste et peu habitués aux rigueurs de l'exil, la quasi-totalité des princes omeyyades avaient accepté de participer à ce festin. Ils avaient été accueillis avec tous les honneurs dus à leur rang et couverts de cadeaux. Confortablement étendus sur des lits de repos, ils avaient savouré les mets les plus exquis et la plupart avaient hypocritement applaudi le poète qui, pour égayer ces agapes, récitait des vers à la gloire d'al-Saffah. Quand l'homme s'était tu, des gardes, dissimulés derrière les tentures, avaient fondu sur l'assemblée et égorgé froidement les convives dont les cadavres avaient été livrés en pâture aux oiseaux de proie.

Abd al-Rahman ne s'était pas rendu à al-Furtus en dépit des supplications d'une partie de son entourage. Avec son cousin Yahia Ibn Moawiya et son frère cadet Sulaiman, il avait préféré rester prudemment dans sa cachette. Quand il apprit l'horrible fin de ses parents, il n'hésita pas un seul instant. Il se mit en marche vers l'est, pourchassé par les sbires lancés à ses trousses. Ceux-ci avaient rattrapé sa caravane alors qu'il s'apprêtait à franchir l'Euphrate. Dans la mêlée, son cousin et son frère avaient été tués et c'est par miracle qu'avec Badr il avait pu traverser le fleuve à la nage et trouver refuge chez une vieille femme émue par sa cruelle destinée.

Il savait que, tôt ou tard, il devrait quitter la hutte où il se terrait. Aussi est-ce avec attention qu'il écouta les sages conseils de son affranchi :

— Noble prince, il est temps pour toi de réagir et de cesser de te lamenter sur ton sort. Tu ne seras jamais en sécurité dans cette région où les ennemis de ton lignage sont plus nombreux que les étoiles dans le ciel. Tu dois partir.

— Y a-t-il seulement une terre qui acceptera d'accueillir le proscrit que je suis ?

— J'en connais une au moins, l'Ifriqiya, la patrie de ta mère. Je suis sûr que sa tribu te viendra en aide.

— Me vois-tu vivre dans des montagnes inhospitalières, au milieu d'un peuple dont je ne parle pas la langue ?

— Ce n'est là qu'une étape. Chez les Nefaza, tu pourras lever une armée et, avec son aide, récupérer la perle la plus précieuse de ton héritage.

— De quoi veux-tu parler, Badr ?

— De l'Ishbaniyah, où sont cantonnés des milliers d'Arabes syriens qui refusent de reconnaître l'autorité du nouveau calife et rêvent de secouer le joug de Damas. Tu constitues pour eux le seul recours possible et tu trouveras en eux de fidèles alliés.

— M'aideront-ils à reconquérir mon trône ?

— Ils t'en donneront un autre, ce qui n'est pas si mal. Je ne veux pas te bercer de belles promesses, noble prince. Il est fort douteux que tu revoies un jour Damas et ses splendides jardins. Al-Saffah règne sur l'Orient d'une main de fer et l'avenir de sa lignée est assuré. Il doit cependant asseoir son autorité sur les contrées qui le reconnaissent et sur celles qui, comme l'Egypte, hésitent à le faire. Il n'aura ni les moyens ni le temps de s'occuper de l'Ifriqiya et de l'Ishbaniyah sur lesquelles tes pères exerçaient d'ailleurs, il faut le reconnaître, un pouvoir tout nominal et qui sont quasiment indépendantes. Crois-moi, dans ces provinces lointaines, le nom des Omeyyades signifie encore quelque chose. Tu y seras en sécurité et tu pourras, plus tard, faire venir ceux des tiens qui auront eu la chance d'échapper aux tueurs d'al-Saffah. Il n'y a pas d'autre solution.

— J'aime passionnément l'Orient et, jusqu'à aujourd'hui, je n'aurais jamais imaginé pouvoir vivre ailleurs. Toi, Badr, avec ta franchise, tu m'as ouvert les yeux et tu m'as fait comprendre que je devais cesser de me comporter en enfant capricieux si je voulais restaurer le prestige de ma famille. Qu'il en soit fait ainsi que tu l'as dit.

Dans son palais de Kairouan, le wali Abd al-Rahman Ibn Habib errait comme une âme en peine. Lui qui menait jusqu'ici une vie plutôt tranquille était désormais taraudé par l'angoisse et les soucis. La faute en incombait à ce maudit fugitif, Abd al-Rahman Ibn Moawiya, qu'il avait eu la faiblesse d'accueillir parce qu'il était un descendant du Prophète. Sa vanité l'avait trahi, une fois de plus. C'était le défaut majeur de sa famille, notamment de son cousin Youssouf al-Fihri, le puissant gouverneur d'al-Andalous, dont il aimait à se moquer. Il réalisait qu'il ne valait guère mieux. Voir le petit-fils du redoutable calife Hisham quémander humblement sa protection lui avait fait perdre la raison. Il n'avait pu s'empêcher d'accéder à cette requête, ne serait-ce que pour faire étalage de son pouvoir et les remerciements

empressés du jeune homme lui avaient mis du baume au cœur. Ces paroles mielleuses l'avaient consolé de bien des avanies et il avait savouré son triomphe, notamment lorsque la foule l'avait acclamé alors qu'il se rendait à la mosquée pour y diriger la prière du vendredi en compagnie de son hôte.

Maintenant, le gouverneur de l'Ifriqiya réalisait combien il s'était montré imprudent. Il devinait que ses ennemis avaient dû dépêcher à Damas des émissaires pour avertir le calife al-Saffah de sa conduite. Ce dernier, dont l'énoncé du nom faisait trembler les plus enhardis, ne manquerait pas de le punir en le destituant de sa charge ou en menaçant de le faire car il n'avait pas les moyens d'imposer son autorité dans cette partie du Dar-el-Islam. La présence à Kairouan de ce prince omeyyade devenait gênante pour son protecteur qui devait tenir compte de la popularité du jeune homme chez les habitants de la province, particulièrement chez les Chrétiens, ravis secrètement de voir les Musulmans, leurs maîtres, se perdre dans des querelles fratricides.

Pour se forger une opinion, Abd al-Rahman Ibn Habib avait convoqué son devin juif, Obadiah Ben Benjamin, que son cousin al-Fihri lui avait recommandé chaleureusement. Il était le petit-fils d'un Israélite qui avait aidé Tarik Ibn Ziyad à s'emparer de l'Ishbaniyah et possédait, paraît-il, d'extraordinaires facultés pour prédire l'avenir. Un bruit fit sursauter le gouverneur. Il se retourna, cherchant son arme, et aperçut son devin :

— Comment as-tu fait pour entrer de la sorte ?

— Je connais le moindre recoin de ton palais et j'aime à me faufiler dans le dédale de ses pièces sans que personne ne me remarque. Tu m'as l'air inquiet. Tu as cherché ton épée comme si tu craignais qu'on vienne t'assassiner !

— Tu lis dans mes pensées, Juif. C'est vrai. Depuis l'arrivée de ce maudit Syrien que j'ai eu la faiblesse d'accueillir, je redoute que le calife ne cherche à me tuer.

— Tu te trompes. Le calife n'a nulle intention de te supprimer. Il sait que, pour te faire pardonner, tu redoubleras de zèle envers lui. Il a donc tout intérêt à te ménager.

— Qu'attend-il de moi ? Que je tue le prince omeyyade ?

— Tout est dans les boucles.

— Qu'est-ce que ce langage mystérieux ? tonna le gouverneur. Je sais bien que tu connais les secrets de l'avenir et tu es grassement payé pour me les révéler. Alors, de grâce, épargne-moi les sentences compliquées.

— As-tu remarqué que ton hôte se coiffe avec deux boucles sur le

front ?

— Oui.

— C'est un signe qui ne trompe pas. Il signifie qu'un jour, il régnera sur un grand royaume.

— À moins que je ne mette fin à son existence !

— Si tu le tues, il est certain qu'il ne sera pas prédestiné. S'il vit, il est possible qu'il le soit.

— Que dois-je en conclure, Juif ?

— Que tu as tout intérêt à le laisser vivre car, lorsqu'il sera devenu un monarque puissant, il se souviendra des bienfaits dont tu l'as comblé. Et mieux vaut d'ailleurs qu'il règne !

— Pourquoi ?

— S'il a un pays à conquérir, ce sera l'Ishbaniyah dont ton cousin est le gouverneur. Je ne doute pas un seul instant qu'il y parviendra car Dieu le protège. Quand il sera à la tête de l'Andalousie, toi, tu seras le maître du dernier territoire dépendant du calife de Damas. Celui-ci aura donc tout intérêt à te ménager de peur que tu ne t'allies avec son ennemi le plus mortel qui recherchera également tes faveurs pour s'assurer de ta neutralité. Crois-moi, tu dois laisser vivre cet Abd al-Rahman mais, pour parvenir à tes fins, tu dois le chasser de ta cour.

— Il est très populaire et son renvoi risque de provoquer le mécontentement de mes administrés, en particulier des Chrétiens qui relèvent la tête et qui s'agitent. Je n'ai pas assez d'hommes pour réprimer une révolte.

— Laisse-moi agir. J'irai voir ton hôte et saurai le convaincre de partir discrètement.

— Si tu y parviens, fit le gouverneur, sache que ma reconnaissance t'est acquise. Que souhaites-tu comme récompense ?

— J'ai une seule faveur à te demander. La synagogue où prient mes frères tombe en ruines. Je te demande l'autorisation d'en ouvrir une nouvelle, dans les faubourgs de la ville.

— Tu sais bien que notre loi permet uniquement la réfection des anciens lieux de culte non musulmans et proscriit la construction de nouveaux.

— J'entends bien mais il se trouve que tu as le pouvoir de décider de l'âge d'un bâtiment. Admets que celui que je mets à la disposition de mes frères fut jadis une synagogue que, faute de moyens, ils ne pouvaient rénover.

— Soit, je donnerai des ordres pour que satisfaction te soit donnée.

Obadiah tint parole. Il se rendit chez le jeune prince omeyyade et eut avec lui de longs et amicaux entretiens. Petit à petit, il gagna sa

confiance et se mit alors à expliquer au fugitif la situation qui régnait en Espagne :

— Mon pays, qui regorge de richesses, est en proie aux divisions et aux querelles internes. Bien entendu, en tant que Juif, je n'ai guère à en souffrir et je me contente d'observer ce qui se passe avec douleur et amertume. Je ne puis oublier que les miens doivent d'avoir retrouvé leur liberté à Tarik Ibn Ziyad et à ses guerriers, qui nous ont délivrés du joug des Nazaréens. Mais les successeurs de ce brave n'ont pas su profiter de ses sages conseils. Au lieu de mettre en valeur notre contrée, ils passent leur temps à se quereller pour les raisons les plus diverses. Les Arabes kalbites détestent les Kaisites et tous deux vouent une haine féroce aux Berbères qui, en représailles, fomentent révolte sur révolte.

— Le tableau que tu me brosses n'est guère joyeux. Je suis jeune mais j'ai déjà assez souffert. Je n'ai pas envie de risquer ma vie dans une aventure sans lendemain.

— Tu le regretteras, Abd al-Rahman. Sache que beaucoup d'Arabes appartiennent au djund de Damas, à commencer par leur chef, al-Sumayl Ibn Halim al-Kilabi. Ils doivent leur fortune à ton grand-père Hisham et haïssent le nouveau calife, al-Saffah, qui protège les Kaisites. Ils n'hésiteront pas un seul instant à se rallier à toi et ils ne seront pas seuls.

— Quels seront mes autres alliés ?

— Les Chrétiens et les Berbères.

— Après tout, ma mère, Rah, était de la tribu des Nefaza et les Berbères peuvent espérer que je les comblerai de bienfaits. Mais pourquoi les Nazaréens se rallieraient-ils à moi ?

— Ils n'ont rien à attendre de l'actuel gouverneur, Youssouf al-Fihri. Celui-ci ne les persécute pas mais il fait comme s'ils n'existaient pas alors qu'ils constituent la majorité de la population. Ils en ont conçu une grande amertume et s'agitent en secret.

— Ne pourraient-ils pas s'allier avec leurs frères réfugiés dans les montagnes du Nord ?

— Ils les méprisent car ils leur reprochent d'avoir accepté votre pouvoir sans combattre. Ils les considèrent comme des traîtres et je ne serais pas étonné que, s'ils parvenaient à s'emparer d'une de nos villes, ils commencent par massacrer leurs coreligionnaires qui ont adopté votre mode de vie et sont déjà nombreux à parler l'arabe. Et tu dois compter aussi sur les muwalladun, qui se plaignent de ne pas être traités sur un pied d'égalité avec les autres Musulmans. Si tu promets de prendre en considération leurs revendications, ils t'aideront financièrement.

— Qui sont ces muwalladun ?

— Leur chef est un certain Othman Ibn Kasi, fils de Saïd Ibn Kasi – le premier Wisigoth à avoir embrassé votre foi – et de Florinda, la fille d'un gouverneur byzantin qui, pour venger son honneur, aida Tarik Ibn Ziad à s'emparer de l'Ishbaniyah. Ce même Tarik a adopté Azim, le petit-fils de son supérieur Moussa Ibn Nosayr, qui est devenu le chef incontesté des Berbères de la péninsule et a épousé Latifa, la fille de Florinda, dont on murmure qu'elle est secrètement chrétienne. Les uns et les autres détestent aussi bien al-Sumayl que Youssef al-Fihri et si ces derniers refusent de t'aider, tu pourras toujours t'appuyer sur leurs ennemis.

— Devin, tu me promets monts et merveilles mais j'ai, à mon tour, deviné ton jeu. En fait, tu obéis à ton maître, le wali d'Ifriqiya, qui cherche à m'éloigner de Kairouan car il craint la vengeance d'al-Saffah.

— Tu n'as pas tort mais, comme tous ceux qui n'ont pas le don de lire dans l'avenir, tu n'entrevois qu'une infime partie de la vérité. Tu supposes que je veux te chasser de cette ville alors que je t'offre la possibilité d'accomplir ta destinée. À toi de voir ce qui sied le plus à tes ambitions.

Après avoir fiévreusement discuté avec Badr, Abd al-Rahman se résolut à quitter discrètement Kairouan avec quelques fidèles. Par petites étapes, il gagna Tahart[35] où il tomba gravement malade. Il survécut à de forts accès de fièvre grâce aux soins d'un médecin local, al-Walid al-Madhidji, qui se prit d'affection pour ce patient peu ordinaire, à la fois docile et méfiant. Il dut user de persuasion pour le convaincre que les potions qu'il lui administrait n'étaient pas empoisonnées. Entre les deux hommes, un climat de confiance finit par s'établir et al-Walid al-Madhidji suivit le jeune prince quand, définitivement rétabli, Abd al-Rahman se rendit chez les Berbères nefaza installés près de l'ancienne Septem.

Ses lointains parents offrirent l'hospitalité au fils de Rah. Quelques anciens de la tribu se souvenaient de cette belle femme qu'un gouverneur de l'Ifriqiya avait remarquée et envoyée à Damas, où elle avait épousé l'un des fils du calife Hisham. Elle n'avait d'ailleurs pas oublié les siens, leur faisant parvenir d'importantes sommes d'or et d'argent, ce qui leur avait permis d'acheter terres et troupeaux. Abd al-Rahman fut donc bien accueilli. Toutefois, ils refusèrent de s'embarquer avec lui pour l'Ishbaniyah. Satisfaits de leur sort, ils n'avaient aucune envie de quitter leurs domaines pour s'aventurer dans un pays où les leurs subissaient discriminations sur discriminations. Leur décision plongea le jeune homme dans le

désespoir. Un royaume était à portée de sa main et il n'avait pas les moyens de le conquérir. Durant de longues semaines, il resta prostré sous sa tente, s'alimentant à peine et refusant de voir ses proches.

Excédé par ce comportement qu'il jugeait indigne du petit-fils d'Hisham, Badr brava l'interdit et se rendit auprès du prince :

— Seigneur, je suis né esclave et je te dois la liberté. Laisse-moi te parler comme un père à son fils. Tu te conduis comme un gamin capricieux. Lorsque tu étais enfant, je m'en souviens, tu trépignais de rage si l'on ne te donnait pas immédiatement satisfaction. Les années ont passé et rien n'a changé. Combien de temps encore vas-tu rester muré dans ton orgueilleuse solitude ? Tu dois réagir d'autant que j'ai de grandes nouvelles à t'apprendre.

Une faible lueur d'intérêt s'éveilla dans l'œil du jeune prince. Badr en tira profit :

— Je me suis permis d'agir à ta place puisque tu en étais incapable. J'ai écrit une lettre en ton nom aux commandants des djunds syriens d'Ishbaniyah dans laquelle je leur disais : « Je connais votre fidélité à la lignée dont je suis issu et j'entends bien la récompenser quand je serai installé à Kurtuba. Toutefois, je viendrai uniquement si cette entreprise a une chance de succès. Pour cela, vous devez vous engager à vous ranger sous la glorieuse bannière blanche des Omeyyades, successeurs du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix ! » Yahia Ibn Bukht, le chef du djund de Kinnasrin, m'a répondu. Voilà son message : « Au très illustre Abd al-Rahman Ibn Moawiya. Des voyageurs nous avaient déjà informés de ta présence en Ifriqiya. Gloire soit rendue à Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux, de t'avoir permis d'échapper aux tueurs d'al-Saffah. Ce que tu demandes exige réflexion. J'ai parlé à ceux de mes officiers en qui j'ai toute confiance et ils sont d'accord avec moi. Se rendre maître de l'Ishbaniyah est une entreprise de longue haleine qui ne peut être menée à la légère. Elle doit être soigneusement pesée et préparée. Nous aurions aimé pouvoir en discuter de vive voix avec toi, mais nous ne sommes pas en mesure d'assurer ta sécurité car les espions au service d'al-Fihri sont partout. Par contre, un de tes messagers, se faisant passer pour un commerçant, n'attirera pas l'attention s'il fait preuve de prudence. Choisis donc avec soin cet homme et nous parlerons volontiers avec lui. » Noble seigneur, cette réponse, en dépit des apparences, est encourageante. Ils ne s'opposent pas à notre projet mais veulent des garanties.

— Je vois où tu veux en venir, Badr. Tu as engagé mon nom et ma parole et tu attends que je t'envoie de l'autre côté de la mer pour rencontrer mes partisans ou, du moins, ceux qui envisagent de l'être

sous certaines conditions.

— J'ai noué ces contacts afin de te permettre de retrouver ton rang. Si tu me juges indigne d'être ton émissaire, désignes-en un autre !

— Badr, garde ton calme. Un négociateur se doit d'être impassible et de ne rien laisser transparaître de ses sentiments. Tu devras t'en souvenir quand tu seras en Ishbaniyah.

Badr quitta les Nefaza pour s'installer à Tingis, où il se fit passer pour un riche négociant syrien à la recherche de partenaires. Les commerçants de la localité se montrèrent plutôt alléchés par ses propositions. Quand il leur demanda s'ils avaient des correspondants en Ishbaniyah, ils lui confièrent pour eux des lettres de recommandation et lui trouvèrent un passage sur un navire en partance pour al-Munakab[36]. De là, Badr se rendit à Ilbira[37] auprès de Yahia Ibn Bukht. Grand, le teint hâlé, le visage défiguré par une cicatrice, cet officier interrogea longuement l'envoyé d'Abd al-Rahman. Il voulait tout savoir du jeune prince omeyyade. Était-il assoiffé de pouvoir et de vengeance ou songeait-il à faire le bonheur de ses sujets, à commencer par les Shamiyun, les plus méritants et les plus distingués des Arabes ? Était-il pieux ou mécréant ? Badr passa de longues heures à répondre, du mieux qu'il put, à toutes ces questions et il dut réitérer cet exercice quand Yahia Ibn Bukht décida de lui faire rencontrer ses principaux officiers et conseillers.

Bien qu'il ait, pour l'occasion, déployé tous ses talents d'orateur, il obtint un résultat mitigé. Ses hôtes lui firent savoir qu'après mûre réflexion, ils préféreraient auparavant s'entretenir avec al-Sumayl Ibn Halim al-Kilabi, principal conseiller du wali al-Fihri. Ils l'autorisèrent toutefois à les accompagner pour cette entrevue décisive.

Al-Sumayl lui fit mauvaise impression. Imbu de sa personne, il traitait avec mépris ses interlocuteurs pour le simple plaisir de leur faire sentir son pouvoir. Il écouta distraitement Yahia Ibn Bukht et mit un terme à l'entretien en le conviant, lui et ses amis, à un banquet qu'il donnerait le soir même en leur honneur. Durant cette fête, à la grande honte de ses invités, il s'enivra en avalant coupe de vin sur coupe de vin et en récitant des poèmes licencieux composés bien avant la naissance du Prophète. Au milieu de la soirée, d'une voix pâteuse, il annonça à Badr qu'il se ralliait à Abd al-Rahman et le pria de venir avec lui rencontrer al-Fihri. Au petit matin, quand Badr se réveilla, Yahia Ibn Bukht, plutôt confus, lui apprit qu'al-Sumayl avait purement et simplement décampé.

— C'est mauvais signe. Ce chien de mécréant était ivre quand il t'a fait de belles promesses. Une fois dégrisé, il aura pris peur et se

sera mis en route pour Kurtuba.

— Il a pourtant publiquement fait allégeance à mon maître.

— Ce vieux renard est rusé. Il sait adapter son langage aux circonstances, nous en avons fait maintes fois l'expérience. Tu as eu grand tort de lui décrire Abd al-Rahman comme un prince ayant l'étoffe d'un véritable monarque. C'est tout ce qu'il redoute. Al-Fihri est un faible, qui tremble comme une vieille femme chaque fois qu'il doit prendre une décision. Al-Sumayl dirige le pays à sa place, pour son plus grand avantage. Avec ton maître, il perdrait son pouvoir. D'où son départ.

— Ne crains-tu pas qu'il te dénonce, toi et les tiens ?

— Nullement. Ce serait reconnaître qu'il nous a rencontrés et il sait que nous pourrions témoigner contre lui. Il se contentera de dire à al-Fihri que, d'après ses espions, une expédition dirigée par Abd al-Rahman se prépare et qu'il doit redoubler de prudence.

— Sa fuite modifie-t-elle tes engagements, Yahia Ibn Bukht ?

— Je vais être franc avec toi. Je suis un vieil homme et je dois me préoccuper du sort de mes proches. Mon cœur penche pour ton prince, la prudence m'incite à renoncer à toute initiative.

— En un mot, tu m'abandonnes.

— Si tel était le cas, tu serais déjà en état d'arrestation. Mes hommes t'escorteront jusqu'à al-Munakab d'où tu pourras t'embarquer pour Tingis.

À son arrivée dans la cité portuaire dominée par une imposante forteresse, la chance lui sourit enfin. Un négociant syrien l'avertit de la présence d'une illustre voyageuse, Sara, fille du prince Olmondo et petite-fille de l'ancien roi wisigoth Witiza. À la mort de son père, elle avait été spoliée de ses biens, d'immenses propriétés cultivées par des centaines d'esclaves, à la suite des intrigues de son oncle, Ardabast. Furieuse, elle s'était secrètement embarquée pour l'Orient et avait plaidé sa cause auprès du calife Hisham. Celui-ci l'avait généreusement dédommée et l'avait invitée à résider dans son palais où elle fit la connaissance d'un jeune officier de la garde, Isa Ibn Muhazim, dont elle tomba éperdument amoureuse et qu'elle finit par épouser sans renoncer à sa religion. Devenue veuve et tenue en suspicion par al-Saffah, elle avait choisi de regagner sa patrie. Badr se souvint qu'elle avait été l'amie de Rah et qu'elle avait tenu sur ses genoux Abd al-Rahman quand il était enfant. Usant de sa qualité supposée de marchand, il sollicita une audience sous prétexte de présenter à la veuve d'Isa Ibn Muhazim un lot de pierres précieuses. Dès qu'ils furent en tête à tête, il lui révéla sa véritable identité et les projets de son maître. Sara prêta une oreille attentive à ses propos et

lui donna de sages conseils :

— Mon défunt époux était yéménite et a des parents ici, parmi lesquels Othman Ibn Kasi, le fils de Florinda. Je suis sûre qu'il te prêtera assistance. Mon mari entretenait aussi d'excellents rapports avec un chef kaisite qui avait naguère combattu sous ses ordres, Tammam Ibn Alkama al-Thakafi. Il m'a rendu visite il y a quelques jours et m'a fait comprendre que le gouverneur al-Fihri faisait preuve d'ingratitude envers lui. C'est un guerrier valeureux et il ne m'a pas caché l'horreur que lui inspiraient les crimes d'al-Saffah. Je te donnerai une lettre pour lui.

— Tes frères chrétiens sont-ils prêts à nous aider ?

— Ce ne sont pas mes frères, même si je suis demeurée fidèle à la religion de mes pères. Ils détestent ma famille depuis que mes oncles, en désertant le champ de bataille, ont trahi Roderic et vous ont livré le pays. Tu n'as rien à attendre d'eux. Ils ne prendront parti ni pour al-Fihri ni pour Abd al-Rahman. Ce sont des pleutres qui méritent leur sort et qui se contentent de se lamenter sur la ruine de leur splendeur passée. Un prêtre m'a apporté une chronique dont il était l'auteur et dont il m'a laissé une copie. Voilà ce qu'il écrit en conclusion d'un fatras de phrases grandiloquentes :

Qui peut rapporter de tels périls ? Qui peut énumérer d'aussi cruelles catastrophes ? Chaque membre serait-il transformé en langue, il ne serait point dans les pouvoirs de la nature humaine d'exprimer la ruine de l'Espagne et la multitude de ses grands maux. Mais que l'on me permette de tout résumer à l'intention du lecteur en une brève page. Laissant de côté les nombreux désastres depuis le temps d'Adam jusqu'à nos jours, que ce monde cruel et impie a fait subir à des régions et villes sans nombre, ce que, historiquement, la ville de Troie a subi quand elle est tombée ; ce que Jérusalem a souffert, ainsi que l'avait prédit l'éloquence des prophètes ; ce que Babylone endura, suivant l'éloquence de l'Écriture ; ce que Rome, enfin, traversa, honorée dans son martyre de la noblesse des apôtres, tout cela et plus encore, l'Espagne, jadis si délicieuse aujourd'hui si pitoyable, l'a enduré autant à son honneur qu'à sa honte.

Que peux-tu espérer de pareils imbéciles ?

— Tu parais le regretter.

— Je suis sans illusion. Le royaume de mon grand-père était condamné à disparaître en raison des intrigues qui se tramaient à la cour. Dieu a voulu nous punir de nos divisions et nous n'en avons tiré aucune leçon. Moi-même, j'ai dû m'exiler quand mon oncle Ardabast s'est emparé de mon héritage. Son frère, Akhila, ne s'est guère mieux

comporté. C'était un ambitieux qui ne songeait qu'à ses propres intérêts et était incapable de sentiments élevés. Il l'a d'ailleurs prouvé en refusant d'épouser Florinda, sa fiancée, la fille de l'ancien gouverneur byzantin de Septem, sa propre cousine et la mienne par conséquent.

— Qu'est-elle devenue ?

— Mon cher Badr, pour un comploteur, tu es bien mal informé ! Florinda a épousé le comte Fortunius, qui s'est converti à votre foi, et sa fille Latifa a épousé Azim Ibn Zyad, fils de la reine Égilona et d'Abd al-Aziz Ibn Nosayr, que Tarik Ibn Zyad, le véritable conquérant de ce pays, a adopté. J'ai eu l'occasion de rencontrer Latifa. C'est une femme remarquable et elle exerce une grande influence sur son mari qui est le chef incontesté des Berbères. Ces derniers subissent les humiliations de Youssouf al-Fihri. Tu as en eux des alliés potentiels si tu es capable de leur prouver qu'un Arabe ne hait pas forcément les Berbères.

Badr sortit de cette entrevue perplexe. La manière dont Sara lui avait parlé de Latifa l'avait surpris. Entre les deux femmes existait un vieux contentieux familial et, pourtant, l'une et l'autre avaient sympathisé. Pour quelle mystérieuse raison ? Il n'eut guère le temps d'approfondir cette question tant il lui pressait de rencontrer les différents interlocuteurs que lui avait désignés la veuve Isa Ibn Muhazim. Dans une lettre adressée à Abd al-Rahman, il lui indiqua que si jamais il montait un jour sur le trône d'Ishbaniyah, il le devrait à une Chrétienne dont le nom agissait comme un talisman. Partout où il se recommanda d'elle, Badr fut accueilli et écouté avec attention. Ubaid Allah Ibn Othman et Azim Ibn Zyad lui promirent de se rallier à son maître et lui offrirent en signe d'allégeance de somptueux présents et de fortes sommes d'argent.

Badr envoya alors un nouveau message à Abd al-Rahman, l'avertissant de son prochain retour et lui recommandant de se préparer au départ. Dès qu'il eut connaissance de cette lettre, le jeune prince omeyyade passa ses journées sur le quai du port de Tingis, attendant avec impatience l'arrivée de son conseiller. À ses côtés se tenaient le médecin al-Walid al-Madhidji et le devin juif Obadiah Ben Benjamin venu de Kairouan. En arrivant, ce dernier lui avait dit d'un ton enjoué :

— Je suppose que ma présence t'intrigue.

— Connaissant tes dons, je suis convaincu qu'elle est un signe du ciel. Tu n'aurais pas parcouru une aussi longue route si tu n'étais pas assuré du succès de mon entreprise.

— J'avais donc bien raison de te conseiller de quitter Kairouan et tu avais tort d'y voir de ma part une manœuvre ourdie à l'instigation de son gouverneur.

— Ne parlons plus du passé. À mon tour de t'interroger : quelle sera l'attitude de tes frères envers moi ?

— J'ai appris qu'Azim Ibn Zyad avait pris fait et cause pour toi. Son père adoptif fut notre libérateur et les *parnassim*, les « chefs de nos communautés », obéiront à ses ordres et lui fourniront l'argent dont il a besoin pour équiper ses troupes. Tu décideras ensuite de la manière la plus appropriée de récompenser leur zèle.

— Quelle serait-elle, selon toi ?

— Que rien ne soit changé à notre statut.

— C'est-à-dire ?

— En tant que dhimmis, nous sommes astreints au paiement annuel de la *djizziya*, la « capitation ». Elle est de quarante-huit dirhams pour les riches, vingt-quatre dirhams pour les artisans et les commerçants, et de douze dirhams pour les gens du peuple. Les enfants, les femmes et les esclaves en sont exemptés. De plus, ceux d'entre nous qui ont des terres doivent s'acquitter du *kharadj*, un impôt foncier payable en nature. C'est un juste prix pour la protection que vous nous accordez en retour. Mes frères sont toutefois inquiets. Tu auras besoin d'argent pour financer tes campagnes et tu seras sans doute tenté d'augmenter les impôts auxquels nous sommes soumis ce qui nous placerait dans une situation difficile, préjudiciable à la prospérité de tes futurs domaines. Nous souhaitons, noble seigneur, que tu t'engages à ne pas modifier les sommes que j'ai mentionnées.

— Je te l'accorde pour une période de trente ans. Cette mesure s'appliquera aussi aux Nazaréens car je ne veux pas faire de distinction entre mes sujets dhimmis.

— Je n'y vois aucune objection. Tu auras vite fait de réaliser lesquels, d'eux ou de nous, sont les alliés les plus fiables.

Un matin, une voile blanche fit son apparition au large de Tingis et se dirigea vers une plage isolée. Quand le navire fut à quelques mètres du rivage, Badr se jeta à l'eau et, par de grands signes, prévint Abd al-Rahman et sa suite de la nécessité d'embarquer immédiatement. Abandonnant alors leurs montures, le prince, le médecin, le devin juif et une dizaine de soldats pénétrèrent dans l'eau et se hissèrent à bord du navire qui s'en alla à pleines voiles en direction de l'Ishbaniyah. Durant la traversée, Badr conféra avec son maître et l'informa des derniers développements de la situation.

Le 1^{er} rabi 138[38], le petit-fils d'Hisham débarqua à al-Munakab

où Arabes, Berbères, Juifs et Chrétiens lui réservèrent un accueil triomphal. Tout le long de la rue menant à la citadelle, la foule se pressait et acclamait le jeune prince qui dut passer la journée et une partie de la nuit à recevoir délégations sur délégations et à assurer chacune d'entre elles de ses bonnes intentions. Il sut trouver le ton juste, s'abstenant de viles flagorneries et parlant en monarque soucieux du bonheur de ses sujets. Cette attitude lui gagna définitivement le cœur de ses partisans, convaincus qu'ils avaient affaire à un homme d'une autre trempe qu'al-Fihri et son maudit al-Sumayl.

D'al-Munakab, Abd al-Rahman se rendit chez Ubaid Allah Ibn Othman. Cet aristocrate l'impressionna par son franc-parler et la lucidité de son jugement. D'emblée, il lui demanda s'il avait l'intention de se faire proclamer *khalifat al-Rasoul*, « vicaire de l'Envoyé de Dieu », en un mot calife à la place d'al-Saffah. Le jeune prince lui parla à cœur ouvert :

— C'est une hypothèse à laquelle je songe. Je suis le petit-fils d'Hisham et le traître qui a assassiné mes nombreux parents est un vil usurpateur qui ne mérite pas, du fait de ses crimes, le titre que lui ont conféré des docteurs de la Loi tremblant pour leur vie.

— Je comprends ta colère mais elle est mauvaise conseillère. Si tu franchis ce pas, beaucoup de tes partisans t'abandonneront. Ils n'entendent rien changer au statu quo qui prévaut ici. L'Ishbaniyah est quasi indépendante et al-Saffah est bien loin. Les cadis locaux ne plaisantent pas avec l'interprétation du saint Coran et des hadiths. Ils se feront un devoir de lancer l'anathème contre toi si tu prétends prendre le titre de calife. Abstiens-toi donc de le faire.

— Mon lignage et mon honneur m'interdisent de me contenter du simple titre de gouverneur.

— Aussi est-ce pour cela que mes amis et moi t'offrons de te reconnaître comme *amir al-akram wa al-malik al-muazzam*, « l'émir très noble et le roi très respectable de ce pays ». À deux conditions : tu battras monnaie au nom d'al-Saffah et, lors de la prière du vendredi, tu feras dire celle-ci en invoquant le calife actuel.

— Cela ressemble plus à un ordre qu'à un conseil !

— C'est un avis inspiré par l'affection que je te porte et dont tu apprécieras plus tard la sagesse.

Après avoir longtemps hésité, Abd al-Rahman se fit proclamer émir dans la mosquée d'Urshuduna[39]. Devant le bâtiment, une foule en liesse s'était rassemblée et arborait les étendards blancs des Omeyyades ; elle brûla les étendards des Abbassides, d'un noir aussi sombre que l'âme perfide d'al-Saffah. Cette proclamation eut un

résultat inattendu. Un matin, un envoyé de Youssouf al-Fihri se présenta aux portes de la ville et remit à Abd al-Rahman une lettre du gouverneur faisant allégeance au nouvel émir et lui proposant, pour sceller leur réconciliation, sa propre fille, Najet, en mariage, lui vantant sa bonté, son intelligence et sa douceur.

Abd al-Rahman demanda à Azim Ibn Zyad ce que cachait cette offre :

— Très noble roi, elle n'évitera pas le bain de sang qui se prépare. Ce vieux renard attend sans doute des renforts de Damas et veut gagner du temps. À sa place, je n'agirais pas autrement. Les pourparlers pour la conclusion du contrat de mariage dureront des mois car il élèvera objection sur objection. Lassés d'attendre, tes soldats regagneront leurs foyers, dépités de n'avoir pu amasser un riche butin.

— Crois-tu que la révolte pourrait gagner nos rangs ?

— Il en faudra bien peu pour qu'elle n'éclate. J'ai dû user de tout mon prestige pour obliger mes frères berbères à combattre aux côtés des Arabes, leurs oppresseurs, et je leur ai rappelé que ta mère appartenait à la tribu des Nefaza. Tes autres généraux ne sont pas mieux lotis d'après ce que m'a appris Ubaid Allah Ibn Othman. De surcroît, al-Fihri a bien choisi le moment pour ouvrir ces discussions. La fin de l'hiver approche et, sous peu, nos troupes pourront se mettre en marche. Si tu négocies, cela reporte toute attaque à l'automne prochain. Avec la venue des pluies et du froid, nous devons passer un second hiver enfermés derrière les murailles des villes et des forteresses. Crois-moi, dès l'apparition des premiers bourgeons sur les arbres, nous devons lancer une première offensive foudroyante sur Ishbiliya puis sur Kurtuba.

Suivant l'avis de ses généraux, Abd al-Rahman se résigna à déclencher les hostilités. Il entra à Ishbiliya en shawwal 138[40] sans rencontrer de résistance et confia le commandement de la cité à Azim Ibn Zyad, en raison de la présence de nombreux Berbères dans la région. Il se dirigea ensuite vers Kurtuba en vue de laquelle il arriva le 8 dhu-I-hidjdja 138[41]. À son grand mécontentement, il constata que la capitale de l'Ishbaniyah était puissamment fortifiée et qu'al-Fihri avait fait venir de nombreux renforts de Sarakusta[42]. Abd al-Rahman ne disposait pas d'un matériel de siège suffisant et seule une bataille en terrain découvert pouvait lui offrir une chance d'écraser son adversaire. Encore fallait-il traverser le Wadi al-Kebir, dont les gués étaient puissamment gardés.

Badr, une fois de plus, le tira d'embarras :

— Écris à Youssouf que tu regrettes d'avoir refusé d'épouser sa fille sur le conseil de tes généraux et demande-lui d'ouvrir à nouveau des pourparlers à ce sujet. Prie-le aussi de te permettre de traverser le fleuve avec ton armée afin d'installer ton camp dans un endroit salubre où il te sera possible de donner une grande fête pour ton prochain mariage puisque tu souscris par avance à toutes ses exigences, pourvu qu'elles soient raisonnables. Il ne te refusera pas ces deux faveurs car le saint mois du ramadan approche et les cadis de Kurtuba, que j'ai soudoyés, lui expliqueront que sa générosité lui vaudra la protection d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux. C'est un être fruste et influençable. Dis-lui que tu es prêt à te placer sous ses ordres jusqu'à sa mort. À ce moment-là, ses petits-fils hériteront de ses fonctions et seront rois et princes. Voilà de quoi satisfaire son ambition démesurée.

— Penses-tu qu'il soit assez bête pour tomber dans ce piège ?

— Il n'est pas sûr de recevoir des renforts de Damas et son âme damnée, al-Sumayl, prépare déjà les poisons qui serviront à te tuer lors du banquet nuptial. Il acceptera, crois-moi !

— Je peux ainsi gagner du temps. Mais je manque d'hommes et de troupes fraîches.

— Des renforts arrivent de Djayyan[43] et d'Ilbira, où sont cantonnés les djunds de Damas et de Kinnasrin qui ont décidé de se rallier à ta bannière. Ils sont sous le commandement de Yahia Ibn Bukht et avancent de nuit pour éviter d'être repérés ; ils se trouvent à une demi-journée de marche de nous.

— Yahia Ibn Bukht s'est enfin décidé à prendre parti !

— Oui, fit Badr, et garde-toi bien de lui reprocher d'avoir tant tardé. Il le fait au moment le plus opportun et te permettra ainsi d'écraser tes adversaires.

Sous la pression des chefs religieux, al-Fihri accéda aux requêtes présentées par des émissaires du jeune prince omeyyade, dont l'armée fut autorisée à traverser le fleuve et reçut du ravitaillement. Ubaid Allah Ibn Othman, Azim Ibn Zyad et Abdallah Ibn Khalid veillèrent à ce que le camp donne l'impression d'être en proie au désordre et à l'indiscipline. Leurs hommes firent mine de se disperser dans la campagne environnante et allumèrent de grands feux pour faire croire qu'ils se livraient au pillage. Abd al-Rahman envoya alors de nouveaux parlementaires au gouverneur, demandant que leur rencontre se tienne au plus vite. Al-Sumayl exultait :

— Je te l'avais dit, al-Fihri, ce maudit fugitif a présagé de ses forces et il est maintenant aux abois. Il a besoin de conclure un accord

s'il ne veut pas être abandonné et massacré par ceux qui ont commis l'imprudence de se rallier à lui. Fais-le patienter afin qu'il éprouve les tourments de l'angoisse et, dans deux jours, tu n'auras plus qu'à lancer sur lui la garnison.

Durant quarante-huit heures, un calme étrange régna. Dans la ville, les habitants vaquaient à leurs affaires comme si de rien n'était. Des espions, grassement payés par al-Sumayl, répandaient les rumeurs les plus contradictoires. Aux Musulmans, ils affirmaient que les plus dévoués d'entre eux recevraient en récompense les biens des futurs vaincus. Aux Chrétiens et aux Juifs, ils racontaient qu'en cas de victoire d'Abd al-Rahman, leurs quartiers seraient livrés au sac et au pillage. Ceux qui eurent le malheur d'émettre des doutes furent exécutés sur-le-champ comme traîtres. Dans les rangs de l'armée omeyyade, le désordre apparent continuait à régner. Les troupes venues de Djayyan et d'Ilbira avaient fait halte à une heure de marche de Kurtuba et se dissimulaient dans les fermes abandonnées par les paysans.

Au matin du troisième jour, à la tête de la garnison, al-Fihri sortit de la ville et déploya son armée dans la plaine. Son plan était simple. Il avait décidé d'attaquer le flanc gauche de l'adversaire, constitué par les Berbères d'Azim Ibn Ziyad auxquels ses hommes vouaient un féroce mépris. Les ayant bousculés, il prendrait à revers Abd al-Rahman et le repousserait vers le fleuve où ses partisans seraient massacrés jusqu'au dernier. Mal lui en prit. Sous la conduite de leur chef, qui les galvanisait par son ardeur, les Berbères repoussèrent les assauts furieux lancés contre eux jusqu'à ce que les cavaliers de Yahia Ibn Bukht, avertis du commencement de la bataille, viennent à leur secours. À ce moment-là seulement, Abd al-Rahman envoya ses troupes et enfonça le centre et l'aile droite de Youssef qui ne tardèrent pas à se débander. Maudissant ces lâches, le gouverneur et al-Sumayl refluèrent vers la ville et s'enfermèrent dans la citadelle réputée imprenable.

Au soir du 10 dhu-I-hidjdja 138[44] Abd al-Rahman, l'ancien proscrit, fit une entrée triomphale dans Kurtuba. Musulmans, Chrétiens et Juifs mêlés s'étaient portés à sa rencontre et imploraient sa clémence. Il convia tous les dignitaires de ces communautés et leur assura qu'ils pouvaient tranquillement rentrer chez eux. Il ne tolérerait aucun pillage, hormis celui des biens appartenant à al-Fihri et à al-Sumayl. Entourés par les cadis qui se confondaient en propos obséquieux, il se rendit pour la dernière prière de la journée à la grande mosquée de Kurtuba. Il eut la surprise de constater que les Chrétiens qui suivaient son cortège entraient par une porte latérale de

l'édifice. Il interrogea un cadi :

— Pourquoi ces Nazaréens pénètrent-ils dans notre lieu de culte ?

— En fait, noble émir et roi très respectable, nous partageons le même bâtiment, l'ancienne basilique dite de Vincent. Lors de la prise de la ville, nous en avons occupé une moitié et l'autre leur a été laissée. Bien entendu, si cela te choque, tu n'as qu'un mot à dire et nous ne serons plus dérangés par les criailleries de ces mécréants.

— Qu'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux, auquel je dois la victoire, m'en préserve ! On ne prie jamais assez Dieu. Si mes prédécesseurs ont accepté cette situation, je ne vois pas pourquoi j'irais à l'encontre de leur sage décision.

Après avoir dit sa prière, Abd al-Rahman s'installa, avec sa suite, au Dar al-Imara, l'ancien palais du gouverneur de Bétique, un bâtiment sombre mais richement meublé qu'il se promit cependant de transformer de fond en comble. En plaisantant, Azim Ibn Ziyad lui affirma :

— Enfin te voilà dans un palais digne de ton rang !

— Tu te trompes. À mes heures perdues, il m'arrive de composer des poèmes et voici celui que m'inspire ce lieu :

Plus que les jardins et les éminents alcazars Me plaisent le désert et le séjour sous la tente.

— Tu es un véritable Arabe, mais je ne désespère pas de te convaincre que ce pays, avec ses plaines verdoyantes et ses montagnes couvertes de neige, est une antichambre du paradis. Là n'est pas le plus important. Tu es désormais le maître de l'Ishbaniyah et la joie règne dans le cœur de tes sujets. Je donnerai demain soir une grande fête en ton honneur et je te prie humblement de bien vouloir accepter ma modeste hospitalité.

— Tu oublies qu'al-Sumayl et Youssef al-Fihri sont encore retranchés dans la citadelle.

Azim Ibn Ziyad ne répondit pas. Le banquet qu'il donna pour saluer l'avènement de son allié resta gravé dans toutes les mémoires. Le jeune prince omeyyade fut stupéfait en découvrant le palais où vivait le chef berbère. C'était une succession de cours intérieures où, des fontaines finement sculptées, jaillissait en permanence de l'eau. Chaque pièce était meublée avec grand soin dans des styles différents afin que Chrétiens, Musulmans, Berbères et Juifs puissent, chacun, se sentir chez eux. Une nuée d'esclaves portait des plateaux chargés de pâtisseries et de mets succulents ainsi que de boissons rafraîchies avec de la neige venue des montagnes voisines. Çà et là, des musiciens

tiraient de leurs instruments des airs tantôt nostalgiques, tantôt langoureux. Parée de ses plus beaux bijoux, la reine Égilona, mère d'Azim, vint saluer, accompagnée de ses petits-fils Moussa, Amr et Ziad, le petit-fils d'Hisham. À ses côtés se tenait Sara, fille d'Olmondo et veuve d'Isa Ibn Muhazim, qui salua chaleureusement Abd al-Rahman :

— J'ai l'impression de me retrouver à Damas lorsque ta mère, Rah, dont je n'ai pas oublié les bontés, me recevait dans sa demeure.

— Je te remercie de l'appui que tu m'as apporté alors que je n'étais qu'un fugitif. Sans toi, je ne serais pas ici.

— Et ce serait bien dommage car bien des surprises t'attendent encore.

— Je souhaite récompenser ta fidélité. Parle et le moindre de tes désirs sera satisfait.

— Je n'ai qu'une faveur à te demander. Depuis la mort de mon mari, la solitude me pèse. L'un de ses officiers, Ubaid Ibn Saïd Ibn Hadjadj, est resté à mon service et j'avoue avoir une certaine inclination pour lui. Je suis prête à l'épouser à condition toutefois de pouvoir rester chrétienne.

— Je le connais. Est-il d'accord pour que tu conserves ta religion ?

— Je ne le sais pas. Il ne m'a jamais rien dit à ce sujet.

— Et pour cause ! Tu ignores qu'il descend en fait d'un des nobles wisigoths emmenés par Tarik Ibn Ziad à la cour de Damas pour y rendre hommage à mon ancêtre, al-Walid. Il a toujours cherché à cacher cette origine et se fait passer pour un véritable Arabe. Il ne veut pas te répondre, de peur qu'on ne l'accuse d'apostasie. Je lui parlerai et tu peux déjà commencer les préparatifs du mariage. À une condition.

— Laquelle ?

— Avec Ibn Muhazim, tu as eu plusieurs enfants, des garçons et des filles. Lorsqu'il était à al-Munakab, Badr a aperçu l'une d'entre elles, Fatima, et m'en a tracé un portrait très flatteur. Je souhaite que le sang de nos familles se mélange pour symboliser l'union de toutes les communautés de ce pays.

— Au roi, je ne puis rien refuser. Fatima est ma fille préférée encore qu'elle ait été élevée dans la religion de son père et qu'elle la pratique avec zèle. Je te la donne volontiers pour épouse et j'espère que votre descendance sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel.

Cette conversation fut interrompue par le fracas assourdissant des tambours. À la tête d'un imposant cortège, Azim Ibn Ziad s'avavançait, traînant derrière lui al-Fihri et al-Sumayl, chargés de chaînes.

— Noble roi, fit Azim, Sara t'avait promis une surprise. La voici. J'ai convaincu ces deux traîtres que toute résistance était inutile et qu'ils finiraient par mourir de faim et de soif dans leur repaire. Après avoir hésité, ils ont convenu que j'avais raison et viennent implorer ton pardon.

— Leur as-tu donné des garanties ?

— J'ai promis la vie sauve à leurs hommes qu'ils ont entraînés dans leur folie. Je n'ai pas été plus loin. C'est à toi de décider de leur sort.

— Assurément ils méritent la mort, et le peuple, qu'ils ont si durement opprimé, sera le premier à applaudir leur exécution. Néanmoins, le pillage de leurs biens est un châtement suffisant pour ces êtres cupides. J'ordonne qu'ils soient épargnés. Qu'on leur assigne un travail de scribe dans les services du fisc. Qu'ils ne se méprennent pas sur mon geste. Ils seront étroitement surveillés et, à la moindre faute, châtiés comme il se doit.

Chapitre VI

À peine avait-il pris les rênes du pouvoir que l'émir Abd al-Rahman se consacra à une tâche qui lui tenait à cœur. Il voulait rassembler autour de lui tous les membres de sa famille ayant survécu à l'horrible tragédie qui avait décimé leurs rangs. Il convoqua le cadi le plus réputé de Kurtuba, Mawiya Ibn Saleh al-Hadrami, connu pour sa piété et son intransigeance, et lui demanda de se rendre à Damas, muni d'une forte somme d'argent, afin de payer la rançon de ses deux sœurs qu'il s'imaginait croupir en prison. Plusieurs mois après, le cadi se présenta devant lui et lui remit l'argent qu'il lui avait confié :

— Le calife aurait-il refusé de libérer mes sœurs ? C'est une insulte qu'il me paiera cher !

— Tu te trompes. Il aurait volontiers accepté, mais tes parentes sont libres. Elles ont épousé des officiers et refusent de te rejoindre. Cela dit, elles se réjouissent de te savoir en vie et à la tête d'un royaume prospère.

— Que t'a dit le calife à mon sujet ?

— Rien. Il affecte de t'ignorer pour cacher le chagrin que lui cause la perte de l'Ishbaniyah. À ta place, je me méfierais. Tôt ou tard, il se vengera et trouvera ici-même des complices pour fomenter contre toi des révoltes. Fais en sorte qu'aucune de tes décisions ne crée de mécontents. Ils n'hésiteraient pas à se regrouper sous la bannière noire des Abbassides.

Abd al-Rahman eut toutefois la consolation de voir arriver à Kurtuba ses cousins Abd al-Malik : Ibn Omar, Abd al-Malik Ibn Bishr et Habib ainsi qu'une foule d'escrocs prétendant être de lointains parents et dont il fit vérifier soigneusement la généalogie. Tous ceux qui furent reconnus comme des Omeyyades reçurent domaines et pensions, suffisamment éloignés de la capitale afin de ne pas y former une coterie dont l'influence aurait irrité les Arabes et les Berbères locaux.

Neuf mois après leur mariage, Fatima donna à l'émir un fils, Suleïman, puis, les années suivantes, deux autres garçons, Hisham et Abdallah. Assuré de l'avenir de sa dynastie, Abd al-Rahman se consacra avec une énergie inlassable à l'organisation de son royaume. La fuite d'al-Fihri l'obligea dans un premier temps à partir en campagne. L'ancien wali, dont l'un des fils était mort lors des

affrontements devant Kurtuba, avait juré de se venger. Il soudoya les espions chargés de le surveiller et gagna Marida[45] où s'étaient retirés bon nombre de ses partisans. Il se lança dans une série d'attaques meurtrières contre les villages proches de la capitale et occupa quelques jours Ishbiliya dont les habitants furent massacrés ou vendus comme esclaves. Furieux, Abd al-Rahman ordonna qu'al-Sumayl, qui s'était abstenu de suivre son ancien maître, soit arrêté et mis aux fers. Il envoya une armée marcher contre le rebelle, défait et tué en l'an 142 de l'Hégire. Dans la bataille, Azim Ibn Ziyad, qui commandait les troupes loyalistes, trouva une mort glorieuse. Son fils aîné, Moussa, qui était loin de posséder toutes ses qualités, lui succéda à la tête des Berbères. Avidé d'argent, il monnayait chèrement sa fidélité, contrairement à ses frères, Amr et Ziyad, dévoués serviteurs de l'émir.

À peine en avait-il terminé avec al-Fihri qu'Abd al-Rahman dut guerroyer contre les Nazaréens réfugiés dans les montagnes du Nord. Ses propres sujets chrétiens n'avaient pourtant pas à se plaindre de leur sort. Il les protégeait et respectait leurs droits. Mieux, il avait recruté près de quarante mille d'entre eux pour servir dans sa garde personnelle. Ces mercenaires, grassement payés, étaient de valeureux combattants. L'émir les employait pour sa protection et pour réprimer les Révoltes des Arabes. Avec le *kumis*[46] Pedro et l'évêque de Kurtuba, l'émir entretenait des relations courtoises. Considérés comme des dignitaires de la cour, ils avaient leurs entrées au palais et exécutaient scrupuleusement la mission qui était la leur : la collecte auprès de leurs coreligionnaires de la djizziya et du kharadj. Les deux hommes s'exprimaient dans un arabe châtié et la plupart de leurs frères avaient déjà adopté, y compris chez eux, la langue de leurs conquérants.

Les Chrétiens du Nord, eux, avaient espéré tirer profit des querelles entre l'émir et al-Fihri. À la mort d'Alphonse, gendre de Pelayo, en 757 ap. Jésus-Christ, Fruela lui avait succédé et mené une opération particulièrement audacieuse contre Kulumriya[47], réduisant la ville en cendres. L'émir avait promptement réagi. Des milliers de cavaliers avaient envahi ce que les Nazaréens appelaient « les Champs gothiques », un vaste territoire où des centaines de paysans s'étaient installés, ravis de ne dépendre d'aucun maître et donc de ne payer aucune taxe. En quelques jours, leurs champs et leurs villages avaient été brûlés et les survivants avaient gagné les monts cantabriques, près d'Amaya, suppliant qu'on mette un terme aux hostilités. Fruela n'ignorait pas qu'il ne disposait d'assez de troupes pour résister à une attaque des Musulmans. Aussi préféra-t-il

signer avec Abd al-Rahman une trêve de cinq ans, qui garantissait « aux patrices, aux religieux et aux populations de Kashtallah[48] » la paix moyennant le versement d'un très lourd tribut annuel : dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cottes de mailles, mille casques et mille lances de frêne.

Seuls les Juifs ne donnaient aucun souci à Abd al-Rahman. Mieux encore, ils concouraient grandement à l'économie du pays. Certes, la plupart étaient de modestes fermiers, de petits artisans ou des portefaix, mais d'autres, de prospères négociants, se rendaient en Ifrandja pour y acheter dans une ville appelée Verdun, des esclaves venus de Saxe, et de plus loin encore, qu'ils revendaient très cher à Kurtuba où certains devenaient eunuques au palais. D'autres marchands s'embarquaient à al-Munakab ou à Kadis[49] pour l'Orient dont ils rapportaient parfums, épices et soieries. Jacob, le propre fils d'Obadiah, avait plusieurs fois séjourné à Damas et ne manquait jamais, à son retour, de faire à Abd al-Rahman un rapport circonstancié sur ce qu'il avait vu. C'est ainsi qu'il lui apprit une grande nouvelle. Délaissant la capitale syrienne, le calife s'était installé à Bagdad.

Abd al-Rahman s'en réjouit, à tort. Pour lui, cela signifiait que son rival préparait une expédition en Orient et se désintéressait de l'Ishbaniyah, où un certain mécontentement se faisait sentir. Qu'ils soient musulmans ou chrétiens, les habitants de Tulaitula n'avaient jamais accepté que leur ville perde son statut de capitale au profit de Kurtuba. Ils s'estimaient lésés par le pouvoir central et étaient furieux des nouvelles taxes imposées sur les marchés par le wali. Ancien compagnon d'al-Fihri, Hisham Ibn Hurwa rassembla tous les clients de son maître et s'empara de la cité dont les quartiers juifs et chrétiens furent pillés et leurs habitants massacrés.

L'émir fut prompt à réagir. Il envoya ses mercenaires chrétiens avec, à leur tête, Badr et Tammam Ibn Alkama al-Thakafi, qui s'emparèrent sans coup férir de la ville dont la population fut condamnée à l'exil. Hisham Ibn Hurwa et ses principaux conseillers furent ramenés à Kurtuba. Là, pour la plus grande joie de la foule, amatrice de spectacles sanglants, ils furent promenés à dos d'âne, affublés de vêtements féminins, puis cloués au gibet, leurs cadavres laissés ensuite en pâture aux oiseaux de proie.

La même année, le calife Abou Djafar al-Mansour envoya en Ishbaniyah l'un de ses meilleurs généraux, Mughit Ibn Othman al-Roumi, qui débarqua dans la région d'al-Ushbuna[50]. Sitôt la nouvelle connue, Amr Ibn Azim Ibn Tarik demanda à être reçu par Abd al-Rahman.

— Je sais qui est ce Mughit.

— Éclaire-moi de tes lumières.

— Quand il a conquis ce pays, Tarik, mon lointain ancêtre adoptif, avait pour adjoint un certain Mughit al-Roumi, issu d'une famille grecque de Palestine convertie à l'islam. Tous les deux furent rappelés à Damas où ils connurent la disgrâce. Si ce Mughit est aussi valeureux que l'était son aïeul, il te causera beaucoup d'ennuis.

De fait, Mughit Ibn Othman al-Roumi, en distribuant de fortes sommes d'argent, réussit à rassembler autour de lui plusieurs milliers d'hommes, principalement des Arabes yéménites, jaloux de la protection que l'émir accordait aux Kaisites et aux Berbères. Abd al-Rahman, conscient qu'une longue campagne serait nécessaire pour venir à bout de cette sédition, s'enferma, pour passer l'hiver, dans la forteresse de Karmuna[51] qui regorgeait de vivres et de fourrages. Son adversaire mit le siège devant la place forte et ravagea les villages voisins. Ses assauts contre les murailles épaisses échouèrent tous. Le désœuvrement gagna bientôt ses troupes, contraintes de s'abriter sous des tentes qui les protégeaient mal du froid. Des centaines de combattants désertèrent et les autres répugnaient à exécuter les ordres qu'on leur donnait.

Les espions d'Abd al-Rahman l'avertirent qu'à la nuit tombée, rares étaient les sentinelles qui demeuraient en faction à leurs postes. Dès que les officiers avaient le dos tourné, les soldats préféraient rejoindre leurs camarades auprès des grands feux que ceux-ci allumaient pour se réchauffer. Après avoir consulté ses commandants, l'émir se décida à frapper par surprise. Par un soir sans lune, il quitta la citadelle avec un fort parti de cavaliers et parvint jusqu'au camp ennemi où ses hommes semèrent la terreur. Les rebelles s'enfuirent en désordre cependant que Mughit et ses officiers opposèrent une résistance désespérée avant d'être capturés et décapités sur-le-champ.

L'affaire n'en resta pas là. Avec l'âge, Abd al-Rahman s'était aigri et se montrait volontiers cruel. La mort de Fatima, son épouse préférée, l'avait profondément affecté et ses enfants lui donnaient bien des soucis. Suléïman passait son temps avec des garnements et faisait le désespoir de ses précepteurs. Hisham, lui, étudiait avec passion le Coran et allait de mosquée en mosquée écouter les prédicateurs, y compris ceux qui abusaient de la crédulité des fidèles. Quant à Abdallah, il était timide et se cloîtrait dans ses appartements, refusant tout contact avec l'extérieur. Comme Badr était souvent en mission, Abd al-Rahman, livré à lui-même, n'avait plus personne pour le mettre en garde quand il prenait des décisions hâtives. Ce fut ce qui se passa à Karmuna.

Ivre de colère et de vengeance, l'émir décida de faire embaumer les têtes de ses victimes et confia à un officier de sa garde une mission plutôt singulière. Il le chargea de partir pour l'Ifrandja, d'y débarquer clandestinement et de déposer sa sinistre marchandise devant la grande mosquée de Kairouan. Au petit matin, quand les premiers fidèles arrivèrent pour faire leurs dévotions, ils s'approchèrent, intrigués, d'un gros sac de toile abandonné et détalèrent à toute vitesse quand ils découvrirent son contenu. Accouru sur les lieux, le wali reconnut sans peine Mughit et ses compagnons. Il dépêcha à Bagdad un émissaire porteur de l'effroyable nouvelle. Sitôt averti, le calife Abou Djafar al-Mansour réunit ses conseillers et, d'un ton lugubre, leur dit : « Allah soit loué qui a mis la mer entre moi et pareil démon ! À son tour, il mérite bien le surnom d'al-Saffah, « le Sanguinaire ». »

Ses courtisans s'efforcèrent d'apaiser son courroux en lui expliquant qu'Abd al-Rahman régnait sur un immense empire et que nul monarque n'égalait sa puissance. Dédaignant ces viles flatteries, le calife leur demanda :

— À votre avis, qui mérite d'être appelé « le Sacre des Kourashis »[52] ?

— Toi, noble seigneur ! Tu as vaincu des princes puissants, dompté maintes révoltes et mis un terme aux désordres civils.

— Non, je ne suis pas digne de ce titre.

L'un de ses vieux amis, Saïd Ibn Abdallah, soucieux de ne pas le contrarier, crut trouver une parade :

— Ta modestie te fait honneur et te sera comptée au nombre de tes vertus. Sans doute penses-tu que cette appellation conviendrait mieux à Omar, le successeur du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix !

— C'était un guerrier valeureux, mais ce n'est pas lui dont je parle.

— Qui donc alors ?

— À toi, mon ami, je puis l'avouer, le Sacre des Kourachis, c'est Abd al-Rahman Ibn Moawiya, lui qui, après avoir parcouru seul les immenses espaces de l'Afrique et de l'Asie, a eu l'audace de s'aventurer sans armée dans un pays inconnu de lui, situé de l'autre côté de la mer. N'ayant pour tout soutien que son habileté et sa persévérance, il a su humilier ses orgueilleux adversaires, tuer les rebelles, mettre ses frontières en sûreté contre les attaques des Chrétiens, fonder un grand empire et réunir sous son sceptre un pays morcelé entre différents chefs. Voilà ce que personne n'avait fait avant lui.

Abd al-Rahman n'en avait pas fini avec les révoltes. Un maître d'école berbère, Shakya, originaire de Shantabariya[53] prit la tête d'un mouvement hérétique. Sous le prétexte que sa mère s'appelait Fatima, il affirma que celle-ci descendait de la fille du Prophète et se proclama adepte du chiisme, « la seule voie possible pour un croyant ». Réfugié avec les siens dans les montagnes, il se livrait à des incursions audacieuses contre les villes avoisinantes et s'échappait dès lors qu'on lui signalait l'arrivée d'une armée. Moussa Ibn Azim, mécontent que l'émir ait refusé de lui accorder une grosse somme d'argent en récompense de ses services, se rallia à lui mais ne fut pas suivi par les siens. Les Berbères se moquaient de Shakya qui reniait ses origines en se prétendant Arabe. Les deux autres fils d'Azim Ibn Zyad, Amr et Zyad, condamnèrent publiquement l'initiative de leur frère et, l'ayant capturé, le livrèrent au monarque qui le fit exécuter. Avant de mourir, le traître révéla à Abd al-Rahman qu'il avait pris conseil auprès de Badr et que celui-ci, sans l'encourager, s'était abstenu de le dénoncer. L'émir convoqua son plus vieux compagnon :

— Moussa Ibn Azim a formulé contre toi de graves accusations auxquelles je ne puis croire. Je les prends pour des mensonges éhontés.

— Noble seigneur, toute ma vie, je t'ai servi loyalement et j'ai consacré mon énergie à te permettre de devenir le souverain de ce pays. Tu n'as pas de conseiller plus dévoué que moi. Je l'avoue, j'ai commis une erreur dont je me repens amèrement. Quand Moussa Ibn Azim m'a parlé de ses projets, je n'y ai accordé aucun crédit. À mon avis, il ne souhaitait qu'une chose : que j'intercède auprès de toi en sa faveur. Je ne le voulais pas et ne pouvais imaginer qu'il rejoindrait Shakya ainsi qu'il menaçait de le faire. J'ai préféré ne pas t'en parler pour ne pas t'inquiéter. Quand il est entré en dissidence, j'ai eu peur que tu me reproches de ne pas t'avoir prévenu et j'ai vainement espéré qu'il serait tué au combat. Voilà, tu sais tout de cette lamentable affaire et tu peux me châtier si tel est ton désir. Je n'ai pas peur de la mort.

— Badr, ta franchise t'honore. Tu as commis une grave faute et tu ne fais rien pour te disculper. Nous nous connaissons depuis trop longtemps pour que je t'inflige une condamnation infamante que tu ne mérites pas d'ailleurs. Mais l'affaire a fait trop de bruit pour que je te conserve ton poste de principal conseiller. J'ai décidé de te nommer gouverneur d'Ishbiliya car l'actuel wali ne m'inspire pas confiance. Pour les autres dignitaires de la cour, cela apparaîtra comme une disgrâce et je ne ferai rien pour dissiper la rumeur. En fait, sache que

ta mission est vitale pour la paix de ce royaume. Je me méfie de cette ville et de ses habitants qui ont la rébellion dans le sang. À toi de les mater pour que l'envie de s'opposer à moi leur passe définitivement. C'est une tâche ardue et je ne puis la confier qu'à un homme dont j'ai toujours éprouvé la loyauté.

— Abd al-Rahman, tu n'auras pas à regretter la mansuétude que tu manifestes à mon égard.

Dans ses nouvelles fonctions, Badr fit merveille. Découvrant à temps un complot ourdi par les chefs yéménites d'Ishbiliya, Abd al-Ghaffar et Haiyat Ibn Mulamis, il quitta discrètement la ville et attendit l'arrivée de renforts de Kurtuba. Puis il lança une offensive foudroyante contre les rebelles qui furent écrasés sur les berges du *Wadi Kais*^[54]. Toutes communautés confondues, les habitants de cette cité furent condamnés à payer un tribut qui s'élevait à plusieurs centaines de milliers de pièces d'or.

C'était un véritable trésor. Abd al-Rahman put, grâce à lui, réaliser un rêve qui lui tenait à cœur depuis longtemps. Il avait passé une partie de sa jeunesse à al-Rusafa, un merveilleux domaine construit par son grand-père Hisham, à mi-chemin entre Palmyre et l'Euphrate. Un système d'irrigation mis au point par des ingénieurs grecs avait permis de faire surgir, en plein désert, des jardins verdoyants et ceux-ci servaient d'écrit à un vaste palais qui faisait l'admiration de tous. Al-Rusafa était le lieu de séjour préféré des Omeyyades et l'émir en conservait un souvenir attendri. Il ne se sentait pas à l'aise dans le Dar al-Imara, sa résidence de Kurtuba. Ce vieux palais lui déplaisait en dépit des nombreux aménagements auxquels il avait procédé au fil des années. Les murs avaient été ajourés pour laisser la lumière pénétrer dans ses appartements et il avait fait aménager une terrasse sur le toit, pour pouvoir s'y installer, à l'abri d'une tente bédouine, lors des fortes chaleurs de l'été.

À ses yeux, le Dar al-Imara n'avait qu'un avantage. Il était situé à proximité de la grande mosquée où il se rendait chaque vendredi pour diriger la prière. Toutefois, le bâtiment se trouvait en pleine ville et les bruits de celle-ci troublaient sa quiétude. Faute d'argent, il s'était résigné à supporter ces inconvénients. La forte amende imposée aux habitants d'Ishbiliya lui donnait les moyens de s'en affranchir. Il convoqua les meilleurs architectes du pays, dont l'un, par chance, s'était rendu en Orient et avait visité al-Rusafa, abandonnée mais encore intacte. Il lui donna un an pour en construire l'exacte réplique à Kurtuba. Des milliers d'artisans et d'esclaves capturés lors d'une campagne contre les Chrétiens du Nord travaillèrent nuit et jour pour

faire surgir de terre cette véritable merveille à la date fixée.

Amr Ibn Ziyad, présent en ce jour mémorable, observait avec amusement le maître de l'Ishbaniyah. L'émir allait de pièce en pièce, caressant le marbre des colonnes. Il inspecta soigneusement le bon fonctionnement des fontaines, puis passa de longues heures dans les vastes jardins entourant la propriété. Quand Amr, inquiet de son silence, se risqua à lui demander s'il se sentait bien, Abd al-Rahman lui sourit :

— Tu es un vieil ami et j'apprécie que tu te préoccupes de moi. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Je renoue avec le bonheur de mes jeunes années. Vois-tu ce palmier ? Il me rappelle ceux qui poussent en Syrie et j'étais en train de composer un poème à son sujet.

— Pardonne mon audace mais je serais très honoré d'entendre de ta bouche les vers que tu as composés.

— Les voici :

*Je contemplai un palmier, en al-Rusafa,
Dans l'Occident lointain, séparé de sa patrie.
Je lui dis : « Tous deux, nous sommes en terre étrangère.
Que de temps ai-je vécu séparé des miens ?
Tu as grandi dans un pays où tu fus transplanté
Et, comme moi, le fond reculé du monde tu habites.
Que, dans ton exil, les nuages de l'aube t'accordent la fraîcheur
Et que te consolent les abondantes pluies. »*

— Noble seigneur, ce sont là des paroles que je me garderai bien d'oublier et je formule pour toi les mêmes vœux. Je comprends ta joie et ton amertume ou du moins, ta nostalgie. Je penserais de même si les rigueurs de l'existence me conduisaient à trouver refuge dans un autre pays. Puis-je te poser une question ?

— J'ai toujours apprécié ta franchise, Amr.

— Tu es notre monarque bien aimé et l'un de tes fils sera appelé un jour à te succéder. Je souhaite que son fils et les petits-fils de celui-ci montent à leur tour sur le trône d'Ishbaniyah. Ce pays est le leur comme il est le tien aujourd'hui. Pourquoi t'y sens-tu étranger ?

— Tu me poses là une question difficile. Après ma fuite de Syrie, j'ai erré en Palestine, en Egypte et en Ifriqiya. Pour rien au monde, je ne m'y serais installé. Ces contrées me paraissaient hostiles et dépourvues de charme. Je me suis ennuyé à périr chez les Nefaza, en dépit de la généreuse hospitalité qui me fut prodiguée. Ne te méprends pas sur mes paroles. J'aime les Berbères. C'est le peuple de ma mère. Mais je suis aussi et surtout arabe. Dès que j'ai posé les pieds

en Ishbaniyah, j'ai compris que j'étais arrivé dans l'endroit que m'avait désigné Allah. J'aime sincèrement ce pays et pas uniquement parce que je règne sur lui. J'y ai trouvé la paix, toute relative, et des amis chers à mon cœur. Kurtuba a beaucoup de défauts mais je suis sûr qu'un jour cette cité sera l'une des plus belles du monde. J'ai parcouru l'ensemble de mes domaines et, à chaque instant, j'étais réellement émerveillé par ce que je découvrais. Néanmoins, je suis et je reste un prince syrien, je ne puis l'oublier.

— Si tel est le cas, pourquoi n'as-tu pas cherché à prendre la tête d'une expédition pour reconquérir Damas et les provinces qui appartenaient à tes ancêtres ?

— Au début, je l'avoue, cette idée hantait continuellement mon esprit. Plusieurs fois, j'ai été tenté de vous entraîner dans cette aventure. J'y ai finalement renoncé.

— Pourquoi, noble émir ?

— Contrairement à al-Saffah, je n'aime pas verser le sang de mes coreligionnaires sauf lorsque j'y suis contraint par les devoirs de ma charge. Or il m'aurait fallu livrer d'innombrables batailles et raser bien des cités avant d'arriver jusqu'à Damas. À quoi bon ?

— Tu ne dis pas là toute la vérité, remarqua Amr Ibn Ziyad.

— Tu sais percer mes secrets. En fait, la Syrie de mon enfance est morte. Je l'aimais parce que je vivais au milieu des miens. Or ils ont presque tous péri sous les poignards des tueurs d'al-Saffah. De retour à Damas, j'aurais eu l'impression de vivre dans un endroit dont je reconnaissais chaque recoin mais qui m'était totalement étranger. Peux-tu comprendre cela ?

— Plus que tu ne le penses. Ma grand-mère, tu ne l'ignores pas, était la reine Égilona, la veuve du dernier souverain wisigoth. Certains des membres de sa famille vivent chez les Chrétiens du Nord et sont venus, jadis, lui rendre visite. Dans les contrées désolées qui les abritent, ils mènent une existence indigne de leur rang et de leur gloire passée. À chaque fois, Égilona a tenté de les retenir et leur a fait comprendre qu'elle était assez influente pour que tu acceptes de leur rendre certains de leurs domaines.

— Elle n'avait pas tort. Ma cour leur était ouverte.

— Tous, cependant, ont refusé ses offres parce qu'ils ne se sentaient plus chez eux.

— Notre présence devait les gêner.

— Je ne le crois pas. Par contre, les Nazaréens vivant sous notre domination leur paraissaient être des personnages bizarres avec lesquels ils n'avaient plus rien de commun. Ce pays n'est plus le leur et je doute fort qu'ils tentent un jour de le reconquérir. Voilà pourquoi je

ne suis pas surpris par ce que tu as bien voulu me confier et qui restera un secret entre nous.

Abd al-Rahman vieillissait, mais n'avait guère le temps de trouver le repos. Son fils aîné, Suleïman, était pour lui une source constante de soucis. Sa conduite suscitait l'indignation des cadis. Il ne fréquentait que de jeunes aristocrates chrétiens qui le flattaient basement et il se livrait avec eux à d'interminables beuveries. À plusieurs reprises, ses esclaves avaient dû le ramener, ivre, au Dar al-Imara où il résidait depuis que son père s'était installé à al-Rusafa, sa résidence située dans les environs de la ville. Connu au contraire pour sa piété, Hisham, son cadet, était surnommé par le petit peuple *al-rida*, « Celui dont on est satisfait ». Quant au plus jeune, Abdallah, dès qu'il avait eu quatorze ans, son père l'avait envoyé à Balansiya[55] apprendre le métier des armes, et il ne faisait guère parler de lui. Soucieux de l'avenir du royaume, Abd al-Rahman avait réuni les cadis et ses principaux conseillers et leur avait annoncé, sous le sceau du secret, qu'il avait choisi Hisham pour lui succéder. Nul, sous peine de mort, ne devait faire état de cette décision et chacun des participants à cette réunion tint parole. Suleïman continua à mener une vie dissolue et ne remarqua même pas que son cadet avait rejoint l'émir à al-Rusafa pour s'initier auprès de lui à son métier de roi. C'est peut-être d'ailleurs en raison des fautes de Suleïman qu'Allah imposa à l'Ishbaniyah une épouvantable épreuve.

L'affaire était proprement incroyable et causa aux Musulmans de la Péninsule un préjudice considérable. Pour la première fois dans l'Histoire, des disciples du Prophète commirent un sacrilège énorme : faire appel à des rois infidèles contre leurs propres frères. Jusque-là, c'était le contraire qui s'était produit. L'exarque Julien s'était servi, sans savoir que cela entraînerait sa perte, de Tarik Ibn Ziyad pour se venger de l'affront que lui avait infligé Roderic en violant sa fille. Le duc Eudes d'Aquitaine avait jadis pactisé avec le wali de Narbuna et le tout-puissant basileus lui-même, pour conserver ses domaines italiens, avait agi de même, causant de la sorte le pillage des environs de Rome par des cavaliers arborant l'étendard d'Allah. Si des Chrétiens du Nord avaient fait appel à Abd al-Rahman pour les aider à renverser leur chef, Fruela, ou son successeur Aurelio, l'émir aurait pesé le pour et le contre, mais n'aurait pas opposé un refus de principe.

Ce qui se passa à Sarakusta était d'une autre nature. Être nommé wali de cette ville était un privilège très recherché. La région étant riche et fertile, son gouverneur était assuré de faire fortune en

quelques années. Elle était, de surcroît, très éloignée de Kurtuba et les fonctionnaires du gouvernement central, effrayés à l'idée d'effectuer un long voyage, s'y rendaient en inspection très rarement et y passaient le moins de temps possible tant il leur tardait de retrouver leurs maisons spacieuses édifiées sur les berges du fleuve. Les Musulmans étaient peu nombreux de même que les muwalladun. C'était le résultat d'une politique délibérée des différents gouverneurs qui s'ingéniaient à décourager les prosélytes, à la grande fureur des cadis locaux. Un Musulman de plus cela faisait un dhimmi de moins, donc une diminution du montant de la djizziya et du kharadj. Le clergé nazaréen avait su tirer profit de cette situation. Moines et prêtres fulminaient en toute liberté contre la vraie foi et avaient reçu des autorités des pouvoirs exorbitants qui leur permettaient de contrôler étroitement leurs fidèles et d'exercer sur ceux qu'ils soupçonnaient de vouloir apostasier des pressions très efficaces. Deux jeunes garçons, qui se trouvaient dans ce cas, avaient ainsi été dénoncés à leurs parents et envoyés en Ifrandja pour y finir leurs jours derrière les murs d'un monastère.

À l'époque où ce triste scandale éclata[56], Sarakusta avait pour gouverneur Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi, un aventurier sans scrupule dont la cupidité ne paraissait pas avoir de bornes. Bien à l'abri derrière les murailles de la citadelle, il y menait une vie très luxueuse, les fêtes succédant aux fêtes. Il était entouré de parasites chargés d'espionner la population qui semaient la terreur en ville. Ceux qui refusaient de leur verser de l'argent étaient dénoncés comme traîtres, emprisonnés et torturés jusqu'à ce que leurs familles acceptent de payer la rançon exigée.

La situation avait empiré avec l'arrivée à Sarakusta d'un mystérieux personnage venu d'Ifrîqiya, Abd al-Rahman Ibn Habib Ibn Fihri. Véritable géant, cet individu prétendait appartenir à un clan yéménite très influent à la cour de Kairouan et qui affectait de mépriser tous ceux qui n'étaient pas de véritables Arabes. La peau blanche, les yeux bleus et les cheveux roux, il ressemblait pourtant davantage à un affranchi ou au fils d'un esclave slave amené par des marchands juifs à Kairouan. Le petit peuple l'avait surnommé en secret al-Siklabi, l'Esclavon, mais tremblait de peur dès qu'il s'aventurait dans les rues.

Le wali n'était pas dupe de ses mensonges éhontés mais avait préféré en faire l'un de ses principaux conseillers. Une brute pareille ne pouvait que lui rendre des services et, vérification faite, l'Esclavon disposait de solides appuis dans la capitale de l'Ifrîqiya d'où venaient désormais de nombreux commerçants. C'était une véritable aubaine

pour les riches de la ville qui avaient enfin accès aux produits de luxe réservés jusque-là aux habitants de Kurtuba. Une frénésie de coquetterie s'empara des femmes de Sarakusta qui achetaient soieries et parfums venus d'Orient. Les taxes provenant de ces transactions commerciales s'entassaient dans les coffres de Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi qui n'hésitait pas à se plaindre à son complice quand, durant les longs mois d'hiver, cette activité lucrative s'arrêtait, les routes étant impraticables.

Si le wali n'avait pas été aveuglé par sa cupidité, il aurait remarqué que les marchands de Kairouan se rendaient dans sa ville en forte compagnie. Des dizaines de serviteurs et de gardes les accompagnaient à chaque fois. Toutefois, rares, très rares étaient ceux qui reprenaient le chemin du retour. Ils disparaissaient mystérieusement. Seul Abd al-Rahman Ibn Habib Ibn Fihri savait ce qu'ils étaient devenus. À la frontière avec l'Ifrandja, il avait fait construire un repaire puissamment fortifié d'où ses hommes lançaient des attaques contre les Nazaréens. À plusieurs reprises, des ambassadeurs du roi franc s'étaient rendus à Sarakusta pour protester contre cette violation de la paix régnant entre l'Ishbaniyah et leur pays. Le wali avait, de bonne foi, accusé les redoutables montagnards vascons d'être les auteurs de ces actes. Le fait n'était pas impossible car ces sauvages, vêtus de peaux de bête et demeurés secrètement attachés à leurs dieux païens, surveillaient étroitement les vallées du Nord. Quand la chasse s'avérait insuffisante pour nourrir leurs familles, ils attaquaient les paisibles villages situés au flanc des montagnes, du côté chrétien.

Suleïman était persuadé de l'innocence de l'Esclavon quand il découvrit la vérité. Un matin, Abd al-Rahman Ibn Habib Ibn Fihri se présenta devant lui et sollicita une audience en tête à tête. Il avait, paraît-il, d'importantes révélations à lui faire et il entreprit de questionner le gouverneur :

— Es-tu satisfait de la manière dont te traite Abd al-Rahman ?

— Il m'ignore superbement. À vrai dire, je ne l'ai jamais rencontré. J'étais commandant de la garnison de Sharish[57] quand j'ai reçu l'ordre de me rendre séance tenante à Sarakusta pour y prendre mes fonctions. Depuis, à aucun moment, il ne m'a convoqué dans son palais d'al-Rusafa alors que je pourrais lui apprendre bien des choses sur ce qui se passe dans son royaume.

— Tu appartiens aux Biladiyun, aux Arabes nés dans ce pays. Lui est syrien et ne s'entoure que de gens de son espèce. Il est vraiment dommage que ton zèle ne soit pas récompensé.

— Les monarques sont volontiers ingrats et nous ne pouvons rien

faire contre cela.

— Tu as tort. Le mien me comble de bienfaits.

— Veux-tu dire qu'Abd al-Rahman te préfère à moi ? grinça Suleïman.

— Qui te parle de ce fugitif qui a profité de vos divisions pour vous réduire à l'état d'esclaves ?

— À ma connaissance, ton protecteur, le wali de Kairouan, n'est qu'un obscur fonctionnaire qui peut, du jour au lendemain, être destitué.

— Je te parle d'un homme dont le nom sème la terreur dès qu'il est prononcé. Il s'agit du calife Mohammed al-Mahdi, chef de la dynastie des Abbassides, qui règne à Bagdad et dont la générosité n'a pas de limites.

— Dois-je conclure que tu as abusé de mon hospitalité pour que j'accepte d'entrer dans une conspiration contre Abd al-Rahman ?

— Je t'ai observé avec soin et je puis te garantir que si tu nous apportes ton aide, tu seras couvert de présents et la ville de Sarakusta te sera donnée en héritage à toi et à tes descendants. Tu n'auras de compte à rendre qu'au calife et tu sais que celui-ci vit très loin d'ici.

— Je ne puis prendre cette décision sur-le-champ. Je dois peser le pour et le contre. À la fin de ce mois, je te ferai connaître ma réponse.

L'Esclavon ressortit perplexe de cette entrevue. Son interlocuteur était resté sur sa réserve et n'avait guère manifesté d'enthousiasme. Très vite, l'envoyé du calife s'aperçut que ses faits et gestes étaient étroitement surveillés. Plusieurs convois, en provenance de Kairouan, n'eurent pas l'autorisation de pénétrer dans la cité et durent prendre, à leurs risques et périls la route de Kurtuba pour y écouler, à perte, leurs marchandises. Devant l'accumulation de ces mauvais présages, l'Esclavon faussa compagnie à ses cerbères et se réfugia dans les montagnes auprès des siens. C'est le moment que choisit Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi pour lancer contre lui une offensive foudroyante durant laquelle Abd al-Rahman Ibn Habib Ibn Fihri trouva la mort.

Chapitre VII

La trahison de l'Esclavon fut indirectement à l'origine de l'épouvantable scandale qui ternit la réputation des Musulmans d'Ishbaniyah. Pensant tirer avantage de son succès, le wali de Sarakusta adressa un long rapport à l'émir sur cette affaire, insistant pesamment sur son dévouement et la célérité mise à réprimer cette tentative de soulèvement. Naïvement, il pensait être convoqué à Kurtuba pour y apprendre sa promotion au rang de conseiller du monarque. Pour toute récompense, il reçut la visite de Badr, rentré, lui, définitivement en grâce. Le confident d'Abd al-Rahman ne le ménagea pas :

— Mon maître a lu avec intérêt ton rapport. Il s'étonne que tu n'aies pas percé plus tôt le double jeu de l'Esclavon.

— C'était impossible. Il était rusé comme un serpent.

— J'ai interrogé les habitants de ta cité. Ils m'ont appris que ce serpent te couvrait de cadeaux que tu te gardais bien de refuser.

— C'était pour ne pas éveiller sa méfiance.

— Donc, tu le soupçonnais et tu n'as rien voulu faire.

— Badr, je me suis mal exprimé. Grâce à lui, le commerce de Sarakusta était florissant et les marchands, qui protestent aujourd'hui de leur innocence, auraient violemment réagi si j'avais interrompu ce trafic.

— Ce dernier t'enrichissait.

— Je ne le conteste pas. Mais les sommes que j'envoyais à Kurtuba augmentaient d'année en année et les services du fisc étaient plutôt satisfaits. Aucun de leurs employés n'est venu enquêter sur place à propos de l'origine de ces fonds.

— Pour ta gouverne, sache que des sanctions exemplaires ont été prises à l'encontre de leurs chefs, coupables de ne pas avoir donné l'alerte.

— Inutile de te perdre en vaines paroles. La seule raison de ta présence ici est de me communiquer la sentence rendue à mon égard. Dans quelques instants, tu m'annonceras ma condamnation à mort et ce au seul motif d'avoir enrichi ton maître.

— Tu déraisonnes. Abd al-Rahman a décidé de ne pas te retirer ton poste de wali mais de placer à tes côtés, à la tête de la garnison, un jeune officier, ai-Hussein Ibn Yahia al-Ansari. Rassure-toi, il

n'empiétera pas sur tes pouvoirs, il sera seulement chargé des questions militaires car les rescapés des bandes de l'Esclavon risquent fort de nous donner du fil à retordre.

Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi sympathisa plutôt avec son adjoint. Ce dernier, un jeune courtisan dévoré par l'ambition, ne cachait pas sa colère d'avoir été envoyé à Sarakusta. Sans doute avait-on ainsi reconnu ses vertus guerrières, mais il pensait qu'il payait sa qualité de compagnon de beuveries de Suleïman, le fils aîné de l'émir, dont les excès étaient la risée des Chrétiens de Kurtuba. Son premier souci, en arrivant dans ses nouvelles fonctions, fut de savoir s'il était facile pour un Musulman de se procurer les boissons prohibées par la chariah. Il ne cacha pas sa joie quand des négociants chrétiens lui firent porter discrètement plusieurs tonneaux du meilleur vin ainsi que de l'hydromel : grâce à eux, il découvrit aussi cette boisson sucrée dont il devint un grand consommateur. Il négligea les devoirs de sa tâche pour la plus grande satisfaction des soldats qui en profitèrent pour ouvrir de modestes échoppes d'artisans ou de marchands d'étoffes.

Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi, lui, ruminait sa vengeance contre Abd al-Rahman. Sa mésaventure avec l'Esclavon l'avait rendu prudent. Il se méfiait de tous ceux qui sollicitaient de lui une audience, et il en accordait très rarement. Il fit toutefois une exception lorsque son fils Ashun lui amena en secret Abu I-Aswad, le seul fils survivant de l'ancien wali d'Ishbaniyah, al-Fihri. Il avait sauvé sa vie en usant d'une ruse habile. Affligé dès sa plus tendre enfance d'une mauvaise vue, il avait fait croire à ses proches que sa maladie avait empiré et qu'il était devenu aveugle. Un esclave noir l'accompagnait, pour guider ses pas, lorsqu'il se promenait dans les rues de Kurtuba. Il ne se rendait pas à la mosquée, prétendant que la foule lui faisait peur. Ému par son sort, Abd al-Rahman lui avait octroyé une modeste pension et lui avait dépêché, à plusieurs reprises, des émissaires pour prendre de ses nouvelles. Un jour, il annonça qu'il comptait se rendre en pèlerinage à La Mecque dans l'espoir que l'eau de la source miraculeuse de ZemZem lui rendrait la vue.

Il partit, muni d'un pécule que lui avait fait remettre l'émir. À al-Munakab, il faussa compagnie aux autres pèlerins et prit la route de Sarakusta avec son domestique noir, surpris de constater que son maître avait retrouvé l'usage de ses yeux. La famille de Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi avait jadis été protégée par le clan al-Fihri et le gouverneur lui offrit l'hospitalité à condition qu'il demeure reclus dans ses appartements. Abu I-Aswad ne fut pas long à remarquer que son hôte vouait une haine farouche à Abd al-Rahman. Il attisa celle-ci

en lui racontant les propos peu flatteurs qui circulaient sur son compte à Kurtuba. Le wali était décrit comme un escroc et comme un incapable. On l'accusait même d'entretenir autour de lui une cohorte de jeunes esclaves mâles dont il abusait pour assouvir ses sens débridés. Voilà qui était de trop et le wali explosa :

— Je ne me laisserai pas insulter par ce maudit émir et sa clique de Syriens efféminés qui me chargent de leurs propres fautes. J'ai supporté bien des avanies, mais mon honneur m'interdit d'en tolérer davantage.

— Je te comprends, fit Abu I-Aswad. Tant qu'Abd al-Rahman régnera, aucun Arabe digne de ce nom ne vivra en sécurité. Il protège les Juifs et les Berbères au vu et au su de tous et ces derniers lui dictent sa conduite. L'heure de la révolte est arrivée.

— Tout doux, tout doux, mon ami. Ai-je besoin de te signaler qu'il a écrasé dans des fleuves de sang toutes les insurrections qui ont éclaté ? Dois-je te rappeler la triste fin de ton père et de son compagnon, al-Sumayl ?

— Le sang appelle le sang et je suis prêt à tout pour en finir avec ce chien !

— Tu oublies que nous ne pouvons guère compter sur les Musulmans de ce pays. Les uns sont terrorisés, les autres se voient attribuer, pour prix de leur fidélité, d'immenses domaines et des captifs par centaines.

— Rien ne nous interdit, fit Abu I-Aswad, de nous tourner vers nos voisins de l'Ifrandja.

— Songes-tu sérieusement à une alliance avec les Nazaréens ? Aucun Musulman digne de ce nom n'oserait faire appel à ces chiens d'Infidèles pour combattre ses propres frères.

— Quels autres alliés peux-tu trouver ? Les Chrétiens qui vivent dans les montagnes du Nord ne disposent pas de forces suffisantes pour nous aider. De plus, leur roi, Aurelio, a reconduit pour dix ans la trêve que son prédécesseur avait signée avec Abd al-Rahman. Il n'y a rien à attendre d'eux.

— Encore moins de leurs coreligionnaires de Sarakusta, de vrais moutons qui paient docilement leurs impôts et obéissent à des prêtres qui leur prêchent la soumission à l'émir.

— C'est bien pour cela, Suleïman, que nous devons nous tourner vers l'Ifrandja où nos armées semèrent jadis la terreur avant d'être défaites à la bataille de la Chaussée des martyrs pour la foi. Son roi, Charles, est un homme avisé ainsi qu'un valeureux guerrier. Il ne cesse d'étendre ses domaines, année après année, et je sais de source sûre qu'il est en contact avec le calife de Bagdad. Tous deux ont un ennemi

commun : les Byzantins.

— Pour quelle raison viendrait-il à notre secours ?

— Parce que nous le supplierons de nous délivrer du joug d'Abd al-Rahman.

— À sa place, objecta le wali, je ne me lancerais pas dans cette expédition ou, si je le faisais, ce serait pour nous chasser de Sarakusta comme son père a expulsé les nôtres de Narbuna et des autres villes où le très saint nom d'Allah était invoqué cinq fois par jour.

— Il suffit de négocier avec lui un traité où les deux parties trouveront chacune leur avantage.

— Il n'y a pas d'accord possible avec les Nazaréens.

— Tu te trompes, gouverneur. Charles a plusieurs fils et, à sa mort, il devra partager son royaume entre eux. Celui qui recevra le Sud de l'Ifrandja pourrait se sentir lésé si nous faisons peser sur ses terres une menace constante. Par contre, si l'entente règne entre nous, il héritera de la partie la plus agréable et la plus riche de l'Ifrandja. Nous avons déjà en lui un allié potentiel.

— Tu parles comme s'il était informé de tes projets.

— Ce n'est pas impossible, se contenta d'affirmer Abu I-Aswad.

— Continue.

— Charles est un souverain avisé, mais il a vu trop grand. Il faut plusieurs mois pour se rendre de Narbuna aux confins les plus éloignés de ses domaines, là où vivent des hommes qu'on appelle les Saxons et qui refusent d'accepter son autorité et sa religion. Tu sais ce que valent ces guerriers. Beaucoup nous ont été vendus par les marchands juifs d'esclaves et servent dans l'armée d'Abd al-Rahman comme dans tes propres troupes. J'en ai aperçu quelques-uns en faction dans ton palais.

— Pour un ancien aveugle, tu es bon observateur !

— Les révoltes en Saxe limitent les possibilités d'intervention de Charles. Il ne pourra venir qu'avec un nombre restreint d'hommes, assez pour nous aider, trop peu pour nous chasser de nos villes et de nos forteresses. De plus, nous l'inquiétons moins que les Vascons, ces féroces montagnards qui menacent, plus que nous, les terres de ses sujets. Il nous abandonnera très vite pour tenter de les exterminer jusqu'au dernier.

— Tout cela est bien beau, mais pouvons-nous vivre coupés du reste de l'Ishbaniyah ?

— Sans aucun doute, Suleïman, à condition de faire formellement allégeance au calife de Bagdad, allié de Charles.

— Tu oublies que j'ai tué son envoyé, ce maudit Esclavon.

— À l'époque, tu as eu raison de le faire. Le calife le comprendra

aisément. Il appréciera surtout de disposer d'un allié sûr pour pouvoir commercer avec les Francs. Ta fortune est faite.

Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi resta enfermé plus d'une semaine dans ses appartements pour réfléchir à la proposition que lui avait faite le fils d'al-Fihri. Il ne savait quelle décision prendre. Il détestait Abd al-Rahman, mais l'idée de faire appel aux Nazaréens, ces mécréants, lui répugnait. Jamais aucun Musulman n'avait agi de la sorte et il redoutait qu'Allah ne lui fermât les portes de son paradis s'il se comportait de la sorte. Un matin, ai-Hussein Ibn Yahia al-Ansari força sa porte, l'air sombre :

— Wali, j'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer.

— Les Francs ont-ils attaqué nos frontières ?

— Tout est calme de ce côté-là. Mais Abd al-Rahman a envoyé contre toi une armée conduite par l'un de ses meilleurs généraux, Thalaba Ibn Ubaid al-Djudhammi.

— Je le connais de réputation et n'ai rien à attendre de bon de lui. Que me veut l'émir ?

— Tu héberges le fils d'al-Fihri et, à ses yeux, tu t'es rendu coupable de haute trahison. Des envoyés de l'émir ont informé tes administrés que tu avais été révoqué de ta charge et que ton meurtrier recevrait une forte récompense.

— Te voilà assuré d'être riche !

— La sentence vaut aussi pour moi, ne t'en déplaie. Nous sommes désormais alliés.

— Voilà comment ce maudit Syrien me remercie après tant d'années passées à son service ! Quelle a été la réaction des habitants ?

— J'ai fait intervenir la garde sur-le-champ. Les têtes des émissaires et de leurs partisans sont clouées sur les principales portes de la ville. L'avertissement a été compris.

— Je te félicite de cette initiative et tu constateras que je ne suis pas un ingrat. Le calme règne donc dans la cité.

— Bien sûr, la population vaque à ses activités et n'est pas près de bouger. En revanche, les riches commencent à charger sur des chariots leurs biens les plus précieux et s'appêtent à gagner leurs domaines. Faut-il faire fermer les portes de la ville ? Je crains que leur départ ne provoque un début de panique.

— Laisse-les partir. En cas de siège, cela fera autant de bouches en moins à nourrir.

En fait, Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi avait mûri un plan diabolique. Dès que les plus fortunés eurent abandonné leurs

spacieuses demeures, les crieurs publics se répandirent dans les rues, annonçant que les biens des traîtres étaient confisqués au profit du Trésor public et que leurs revenus serviraient à financer des distributions de nourriture aux indigents. La foule, excitée, saccagea les maisons abandonnées sous le regard de la garnison qui ne reçut pas l'ordre d'intervenir. Suleïman songea que les victimes de ces pillages pourraient lui en tenir grief. Il savait déjà l'explication qui lui assurerait l'impunité. Les auteurs de ces troubles étaient des partisans d'Abd al-Rahman. Ainsi, si l'émir lui avait octroyé un nombre insuffisant de soldats pour protéger Sarakusta, il en avait trouvé assez pour les envoyer assiéger la cité. C'était donc lui qui était le premier responsable de ces vols.

Le plus urgent était de se débarrasser de ce Thalaba Ibn Ubaid al-Djudhammi. Le wali posta ses troupes en embuscade dans un défilé que devait nécessairement emprunter la colonne venue de Kurtuba. Ignorant tout du pays et trompées par des guides, qu'ai-Arabi récompensa généreusement, les troupes de l'émir furent rapidement hors de combat et leur chef, chargé de chaînes, enfermé dans un cachot humide, dans les sous-sols de la citadelle. Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi avait franchi le pas décisif. Il avait coupé tout lien avec l'émir. Celui-ci n'était pas homme à pardonner pareil geste. Il prendrait le temps nécessaire pour lever de nouveaux contingents et attendrait le retour de la belle saison pour mettre le siège devant Sarakusta.

Cela laissait à son wali quelques mois de répit qu'il entendait utiliser pour conclure une alliance avec les Francs. Il n'avait plus d'autre choix et sans doute était-ce là – un cadi à son service le lui avait expliqué – la volonté d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux. Suleïman confia la garde de la cité à ai-Hussein Ibn Yahia al-Ansari et chargea ses deux fils, Matruh et Ashun de le surveiller. Avec Abu I-Aswad, al-Ddjudhammi et un fort détachement de cavalerie, il se mit en route, par petites étapes, vers l'Ifrandja non sans avoir pris la précaution d'avertir les Vascons de l'itinéraire qu'il comptait emprunter. Leurs chefs, qu'il recevait volontiers dans son palais et comblait de cadeaux, lui firent savoir qu'ils garantissaient sa sécurité.

Le périple fut long et pénible. À plusieurs reprises, Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi faillit rebrousser chemin tant l'Ifrandja lui déplaisait. Certes, dans toutes les villes où il s'arrêtait, les autorités, qui avaient reçu des instructions du roi Charles, lui réservaient un accueil courtois et veillaient à ce que lui et les siens ne soient pas

importunés par la foule des curieux accourus pour contempler ces êtres étranges sur lesquels les plus folles rumeurs circulaient. Leurs hôtes se montraient particulièrement sourcilieux en ce qui concernait les mets servis aux voyageurs, du pain, du poisson et des fruits, à l'exclusion du porc qui semblait être la viande la plus consommée dans ces contrées. Ils prenaient soin de s'éloigner lorsque le wali et ses compagnons exprimaient le désir de réciter leurs prières. Parfois, dans une grande ville, les voyageurs rencontraient un marchand juif qui parlait leur langue pour s'être rendu en Ishbaniyah ou en Orient. Celui-ci leur expliquait où ils se trouvaient et leur offrait de la viande abattue selon les préceptes mosaïques.

À vingt jours de marche de Narbuna, ils eurent l'impression de pénétrer dans un monde étrange, différent de celui qu'ils connaissaient. Ils étaient surpris de la pauvreté des villes et de la saleté des habitants qui s'expliquait par l'absence, la plupart du temps, de bains publics. Les officiers et les fonctionnaires qu'ils rencontraient étaient vêtus d'étoffes grossières et les premiers ne savaient ni lire ni écrire. Les routes étaient mal entretenues et les autorités durent parfois leur fournir une imposante escorte, preuve qu'elles contrôlaient mal la région traversée. Le pays était couvert d'épaisses forêts habitées par des bandits et des serfs fugitifs. Les grands domaines étaient rares et mal gérés. Autour d'un château, le plus souvent une tour protégée par une palissade de rondins, une dizaine de familles vivaient dans des masures misérables et cultivaient quelques champs de blé, de seigle et d'orge. Hommes et bêtes partageaient la même pièce d'où s'échappait une odeur épouvantable. Rien à voir avec les immenses propriétés exploitées par des centaines d'esclaves en Ishbaniyah, notamment dans la région de Kurtuba et d'Ishbiliya. Dans les villes, dont les rues étaient jonchées d'immondices, les marchés étaient pauvrement approvisionnés et le wali fut surpris de constater le nombre peu élevé d'artisans qualifiés.

Tout cela lui paraissait être de mauvais augure et Abu I-Aswad dut déployer des trésors d'éloquence pour le convaincre de poursuivre son voyage. Arrivés à Aix-la-Chapelle, la capitale du royaume, les visiteurs apprirent que Charles était parti pour Paderborn en Saxe afin d'y écraser une révolte. Ils furent donc obligés de continuer leur route et attendirent plusieurs jours avant d'être reçus en audience par le monarque.

Charles était un homme vigoureux, de haute taille, entouré de nombreux courtisans et de prêtres dont il sollicitait fréquemment les avis. Par le truchement d'un clerc originaire de Narbuna qui avait appris l'arabe, il interrogea longuement le wali de Sarakusta sur la

situation dans son pays et sur les garanties qu'il était en mesure de lui offrir. Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi expliqua que les populations étaient lasses de subir le joug de l'émir Abd al-Rahman et qu'elles feraient bon accueil aux Francs si ces derniers s'engageaient à respecter les propriétés et la liberté de culte. Un moine, qui se trouvait près du souverain, demanda au gouverneur :

— Y a-t-il beaucoup de Chrétiens dans ta province ?

— Assurément. Ils sont vingt fois plus nombreux que nous.

— Ont-ils des églises ?

— Oui. Ils s'administrent selon leurs propres lois et coutumes, moyennant le versement d'un impôt modéré.

— J'ai entendu dire qu'ils étaient persécutés.

— Ce sont de pures calomnies. Si tel était le cas, ils se seraient révoltés et auraient pris les armes contre nous. Je connais bien leurs chefs et j'entretiens d'excellentes relations avec eux. Quand un différend les oppose, ils sollicitent mon arbitrage car ils savent que je suis un homme pondéré.

Après cette audience, durant laquelle ils remirent comme otage à Charles Thalaba Ibn Ubaid al-Djudhammi, Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi et Abu I-Aswad eurent de longs entretiens avec de hauts dignitaires francs, en particulier le sénéchal Eginhard, le comte du palais Anselme, et un jeune homme, Roland, duc de la Marche de Bretagne, qui paraissait être le favori de Charles. Plutôt bien fait de sa personne, cet homme d'un naturel gai et affable était très curieux. Il se fit expliquer par Abu I-Aswad les bases de l'islam et le questionna longuement sur le Prophète. Al-Arabi put se rendre compte que les Francs ignoraient tout de leur religion et qu'ils les prenaient pour des suppôts du démon.

Grand chasseur, Roland invita le gouverneur de Sarakusta à l'accompagner dans les forêts entourant Paderborn pour y traquer biches, cerfs, sangliers, ours et daims. Suleïman accepta, en dépit de sa répugnance pour ce genre d'exercice. De plus, il supportait mal cet environnement hostile et soupirait secrètement d'aise chaque fois qu'ils faisaient halte dans une clairière. Il ne fut pas long à remarquer que les Saxons, dès qu'ils apercevaient leur cortège, désertaient leurs villages et gagnaient des cachettes préparées à l'avance. D'un air narquois, il demanda à Roland :

— Pourquoi tous ces couards détalent-ils à la vue de tes hommes ?

— Ce sont des païens, de véritables sauvages, qui adorent une foule de divinités et n'hésitent pas à pratiquer des sacrifices humains.

— De tels barbares existent-ils ?

— Oui, mon ami, et les Francs leur ressemblaient beaucoup jusqu'à ce que nos anciens rois soient instruits dans les saints préceptes de l'Église. Il en ira de même pour ces malheureux. L'immense majorité d'entre eux s'est fait baptiser. Ils sont devenus de loyaux sujets du roi Charles. J'en veux pour simple preuve que certains de leurs chefs nous accompagneront dans l'expédition que nous préparons pour t'aider à renverser Abd al-Rahman.

— Mon cœur tressaille de joie en apprenant cette nouvelle. Voilà des semaines que nous séjournons à la cour et que nous attendons une réponse de Charles.

— Il m'a chargé officiellement de t'avertir que nos armées se mettront en marche sous peu. Au début, il était plutôt réticent et les maudits prêtres qui l'entourent lui conseillaient de te faire arrêter, toi et tes compagnons. J'étais d'un avis contraire. Je suis un guerrier et j'adore me battre. Les Saxons ont été écrasés et la garnison que nous laisserons à Paderborn suffira à mater les derniers rebelles. Nous n'avons pas l'intention d'aller plus loin vers l'est. Au-delà, se trouvent des terres inhospitalières habitées par des peuples encore plus sauvages que ceux-ci. Ce que tu nous as dit de ton pays a excité ma curiosité. Je rêve de découvrir cette contrée et j'espère qu'elle est aussi belle que tu nous l'as décrite. Avec mes compagnons, nous avons expliqué à Charles qu'il devait porter secours à nos frères chrétiens qu'Abd al-Rahman veut massacrer. C'est cet argument qui a emporté sa décision, du moins est-ce ce qu'il prétend. En fait, je crois qu'il s'ennuie à Paderborn ou à Aix-la-Chapelle. Il n'a pas perdu la fougue de sa jeunesse et est ravi d'entreprendre pareille aventure.

Dès le retour de la belle saison, plusieurs milliers d'hommes, cavaliers et fantassins, suivis d'innombrables chariots, se mirent en marche vers le sud. Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi laissait derrière lui Thalaba Ibn Ubaid al-Dju-dhammi ainsi qu'Abu I-Aswad. Le premier était prisonnier, le second s'était proposé comme otage afin d'assurer les Francs qu'aucun piège ne leur était tendu. Le wali de Sarakusta n'était pas mécontent de cette solution. Après tout, son allié était le fils de l'ancien gouverneur d'Ishbaniyah et, si l'entreprise réussissait, il aurait pu être tenté de faire valoir ses droits. Mieux valait qu'il soit le plus loin possible lorsque les vainqueurs auraient à décider du sort des provinces conquises.

L'armée franque se scinda en deux à l'approche de l'Ishbaniyah. La moitié se dirigea vers Narbuna d'où elle comptait longer la côte en direction de Barcelone, dont le port regorgeait de richesses. L'autre prit la route de Sarakusta et Charles put constater que les populations chrétiennes des environs se portaient en masse à sa rencontre pour

l'acclamer. Il eut de longs entretiens avec les comtes et les évêques qui lui brossèrent un portrait plutôt mitigé de Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi. Sachant qu'il était l'allié du souverain et ayant remarqué que le duc Roland le tenait en haute estime, les Chrétiens de la Péninsule n'osèrent pas révéler toute la vérité sur les agissements du gouverneur, mais démentirent les rumeurs selon lesquelles Abd al-Rahman avait projeté de les exterminer. À leurs yeux, ce qui comptait, c'était de vivre désormais sous la souveraineté d'un roi chrétien. Interrogés sur le sort à réserver aux Musulmans, ils firent preuve de la plus grande prudence : ils pouvaient continuer à vivre à leurs côtés, à condition toutefois de pratiquer discrètement leur culte et de les dédommager pour les églises qu'ils avaient transformées en mosquées.

Charles était plutôt satisfait de la modération des uns et des autres. Quand les éclaireurs envoyés pour observer la situation à Sarakusta et remettre un message à al-Hussein Ibn Yahia al-Ansari revinrent, il déchanta. Plusieurs d'entre eux avaient été blessés par des volées de flèches décochées par la garnison quand ils s'étaient approchés de la porte principale. Aussitôt convoqué auprès du roi franc, Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi répliqua avec aplomb qu'il s'agissait d'un malentendu et que, sous peu, des habitants de la cité viendraient lui apporter des nouvelles fraîches.

Celles-ci n'étaient pas de nature à le satisfaire. Dès le départ du gouverneur, ses rares partisans déclarés avaient été arrêtés et ses propres fils, Matruh et Ashun, l'avaient publiquement désavoué et renié. Son ancien lieutenant, al-Hussein Ibn Yahia al-Ansari, moyennant l'octroi du titre de wali, avait fait allégeance à Abd al-Rahman. Après avoir reçu des renforts et constitué en hâte d'importants stocks de grains, de fourrage et d'eau, Sarakusta était bien décidée à subir un long siège à l'abri de ses puissantes murailles.

Il fallut toute l'influence de Roland pour que Charles ne fasse pas exécuter sur-le-champ celui qui l'avait induit en erreur. La cité fut investie de tous côtés et les catapultes s'efforcèrent en vain d'ouvrir des brèches dans les murs. Plusieurs assauts, de nuit comme de jour, furent repoussés au prix de très lourdes pertes. Humilié, le roi franc donna l'ordre d'intensifier les attaques quand un courrier arriva d'Aix-la-Chapelle, porteur de mauvaises nouvelles. Profitant du départ du souverain, les Saxons s'étaient à nouveau révoltés. Paderborn, assiégée, tenait bon, mais ces païens avaient atteint le Rhin, semant la désolation sur leur passage. Les églises et les monastères avaient été incendiés, les prêtres et les moines crucifiés, tout comme les habitants qui refusaient de revenir au culte de leurs anciens dieux. Plus grave, Tassilon, le duc de Bavière, prêtait main-forte aux rebelles et avait

chassé de sa cour les fonctionnaires francs.

Le fils de Pépin et de la reine Berthe décida aussitôt de lever le siège de Sarakusta et de se porter, avec les troupes immobilisées devant Barcelone, à la rencontre des Saxons. Conscient d'être l'un des principaux responsables de l'échec de cette expédition, le duc de Bretagne sollicita la faveur de prendre le commandement de l'arrière-garde et d'emmener avec lui Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi. Ce faisant, il sacrifiait délibérément sa vie. Ai-Hussein Ibn Yahia al-Ansari n'avait aucun intérêt à attaquer de front l'armée de Charles qui lui aurait infligé de trop lourdes pertes dont Abd al-Rahman lui aurait tenu rigueur. En revanche, l'arrière-garde constituait une proie facile et il usa d'un stratagème diabolique. Il fit croire à Matruh et à Ashun, les fils de l'ancien wali, passés sous ses ordres, que, le danger nazaréen écarté, l'émir, pour remercier Allah, avait décidé de faire acte de clémence. En effet, le Prophète lui était apparu en songe et lui avait annoncé que les divisions entre Musulmans étaient la cause de tous ces malheurs. Il importait donc d'y mettre un terme par la réconciliation de tous les protagonistes. Matruh et Ashun, qui s'estimaient heureux d'être restés en vie et qui n'avaient pas, loin s'en faut, l'intelligence de leur père, crurent naïvement ces sornettes confirmées par les cadis à la solde d'al-Hussein Ibn Yahia al-Ansari. L'officier proposa aux jeunes hommes d'attaquer l'arrière-garde pour libérer leur père. Pour mettre toutes les chances de leur côté, les deux jeunes gens prirent contact avec les chefs vascons, les informant que l'arrière-garde conduite par Roland transportait avec elle des coffres remplis d'or et d'argent. Ils ajoutèrent que les chefs musulmans locaux qui s'étaient compromis avec l'envahisseur, redoutant la colère d'Abd al-Rahman, se joindraient probablement, avec leurs serviteurs et leurs biens, au détachement afin de se réfugier en Ifrandja. C'était la perspective assurée d'un formidable butin et les Vascons rassemblèrent toutes leurs forces valides pour prêter main-forte aux Arabes de Sarakusta.

Charles et ses troupes traversèrent sans encombre le défilé de Roncevaux après avoir envoyé des éclaireurs vérifier que le passage était libre. Il dépêcha un petit détachement pour prévenir le duc de la Marche de Bretagne que, dans ces conditions, il jugeait inutile de l'attendre et qu'il continuait son chemin. Rassuré, Roland relâcha sa vigilance. Il avait bien du mal à organiser la progression de l'arrière-garde en raison du nombre élevé des chariots conduits par les paysans et les nobles locaux qui s'étaient joints à lui. La route, étroite, était détrempée par les pluies. Les charrettes surchargées s'embourbaient ou versaient sur le côté. Le duc, furieux, chevauchait de l'avant à

l'arrière, houspillait les retardataires et s'efforçait de maintenir un semblant d'ordre dans ce convoi qui avançait trop lentement à son goût. Il réalisa bien vite qu'à ce rythme, il lui faudrait plus d'une journée pour traverser le défilé. Il décida donc de scinder en deux l'arrière-garde. Les civils, protégés par une escorte de cavaliers dont il prit le commandement, feraient étape à la tombée de la nuit et repartiraient dès les premières lueurs de l'aube. Les fantassins et les archers, eux, avanceraient et établiraient, en différents points, des postes de garde.

Épuisés, les réfugiés se félicitèrent de cet ordre. Ils détêlèrent les chariots, pansèrent et nourrirent les bêtes et allumèrent de grands feux pour se protéger du froid. Des sentinelles furent placées sur les pentes de la montagne mais regagnèrent le camp pour se réchauffer dans la nuit, une nuit sans lune. Les Arabes et les Vascons profitèrent de l'obscurité pour se cacher derrière les rochers surplombant l'étroit boyau où les Francs avaient établi leur campement. Au petit matin, tous ou presque étaient assoupis quand une nuée de flèches s'éleva dans le ciel cependant que les Vascons bloquaient l'une et l'autre extrémité de la passe en faisant rouler d'énormes blocs de pierre. Pris au piège, les militaires et les civils résistèrent vaillamment, en vain. Tous furent massacrés, à l'exception de Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi que Roland, dans un geste d'une étonnante noblesse, décida d'épargner et qui fut délivré par ses deux fils.

À Sarakusta, une mauvaise surprise l'attendait. Son adjoint, ai-Hussein Ibn Yahia al-Ansari, tout fier de son titre de wali, le fit arrêter et l'informa que les cadis le jugeraient pour un crime pire que l'apostasie : avoir sollicité le concours des Infidèles contre d'autres Musulmans. Le verdict fut sans surprise : la mort. Et ce fut ai-Hussein Ibn Yahia al-Ansari qui se chargea d'exécuter lui-même son protecteur d'antan en présence de toute la population de la ville qui ne cachait pas sa joie. Musulmans et Juifs n'ignoraient pas le sort que leur auraient réservé les Francs s'ils étaient entrés dans la cité. Quant aux Chrétiens, ils avaient trop souffert des taxes iniques levées sur eux par Suleïman du temps de sa splendeur pour le plaindre. Ses fils, Matruh et Ashun, furent, eux, bannis d'Ishbaniyah et s'embarquèrent pour l'Orient. Ils périrent en mer, leur navire ayant sombré lors d'une violente tempête au large de Tunis.

L'affaire de Sarakusta avait profondément affecté Abd al-Rahman, qui se cloîtra dans son palais d'al-Rusafa pendant de longs mois pour y ruminer son chagrin. Ses épreuves étaient loin d'être terminées. Profitant de son désarroi, l'un de ses cousins, Abd al-Salam Ibn Yazid,

et son propre neveu, Ubdid Allah Ibn Abass, s'emparèrent par trahison de la citadelle de Kurtuba et firent courir le bruit que l'émir avait succombé à une maladie mystérieuse. Terrorisée, la population se cacha dans les maisons ou quitta la ville. Averti du danger, Abd al-Rahman marcha à la tête de sa garde personnelle contre les rebelles qui payèrent cette insolence de leur vie. Cela ne découragea pas d'autres princes omeyyades, notamment al-Mughira, un jeune homme d'une rare beauté et d'une intelligence exceptionnelle auquel l'émir vouait une affection particulière. Les faveurs dont il était comblé poussèrent l'écervelé à croire que son illustre parent, mécontent de ses fils, le choisirait comme successeur. Il attendit, en vain, un geste en ce sens de l'émir. Furieux de ne rien voir venir, il se lia avec deux hommes dont il aurait dû se méfier, Hudhail, le fils d'al-Sumayl, l'ancien conseiller d'al-Fihri, et Abu I-Aswad. Celui-ci avait vécu à Aix-la-Chapelle, partageant la captivité de Thalaba Ibn Ubaid al-Djudhammi, après l'échec de l'expédition contre l'Ishbaniyah. Après la mort de son compagnon, incapable de supporter les rigueurs du froid, Abu I-Aswad fut envoyé croupir dans un cachot. Finalement, moyennant le paiement d'une énorme rançon par ses enfants, il regagna Kurtuba où Abd al-Rahman, ému par les souffrances qu'il avait endurées, fit mine de croire que le malheureux avait été abusé par al-Arabi et lui accorda son pardon. Durant quelques mois, Abu I-Aswad se montra à la cour et donna de précieux conseils à son ancien ennemi, puis il disparut. Très vite des espions apprirent à Abd al-Rahman que le traître avait gagné Tulaitula avec Hudhail et al-Mughira et que ce dernier s'était proclamé émir. L'affaire se solda par un fiasco total. Les habitants de l'ancienne capitale des rois wisigoths, ayant gardé en mémoire la répression brutale de leurs précédentes révoltes, refusèrent de les suivre. Quand les trois hommes se rendirent à la mosquée pour la prière du vendredi, ils furent massacrés par la foule et leurs cadavres traînés dans les rues avant d'être brûlés.

Abd al-Rahman mit à profit cette crise pour régler définitivement le problème de sa succession. Il réunit dans son palais les principaux chefs arabes et berbères ainsi que les représentants des communautés juive et chrétienne. Ses trois fils à ses côtés, il déclara d'une voix ferme, mais d'où perçait une certaine émotion :

— Je n'ai d'autre souci que d'assurer le bonheur de mes sujets auxquels je dois d'avoir retrouvé un trône après les terribles souffrances endurées par ma famille. J'aime l'Ishbaniyah et tous les peuples qui la composent dont j'ai pu apprécier, en bien des occasions, la fidélité et le dévouement. Des événements douloureux m'ont amené à vous réunir et je les évoquerai franchement. Certains de mes proches

ont tenté de semer la discorde et le trouble dans le royaume. Le cœur emplí d'amertume, je dois l'avouer : quels parents que les miens ! Lorsque je tentais de m'assurer un trône au péril de mes jours, je songeais autant à eux qu'à moi-même. Ayant réussi dans mon projet, je les ai priés de venir ici et leur ai fait partager mon opulence. Or ils ont tenté de m'arracher ce que Dieu m'avait donné. J'ai tiré les leçons de ces faits. J'ai encore peut-être de longues années à vivre, mais il se peut aussi que je meure avant la prochaine lune. Mon sort est dans les mains d'Allah. Je ne souhaite pas que mes héritiers se déchirent après mon départ et infligent à mes loyaux sujets des souffrances inutiles. Aussi me suis-je résolu à rendre publique une décision prise il y a longtemps et sur laquelle mes plus proches conseillers ont conservé un silence absolu.

En principe, Suleïman, mon aîné, devrait monter sur le trône d'Ishbaniyah. Je l'aime et le respecte, mais, à mes yeux, il n'a pas les capacités requises pour cette fonction. Il mène une vie dissolue et ne s'est jamais intéressé aux affaires de l'État, en dépit de mes nombreuses demandes. J'ai cru que c'était la folie de la jeunesse et ai pris conseil auprès d'hommes instruits appartenant à toutes vos communautés. Leur réponse a été la même : « Quand ton fils Hisham reçoit des compagnons, ce sont des gens doctes, des poètes et des historiens qui parlent des exploits des héros et des questions militaires alors que ceux qui entourent Suleïman sont des flatteurs, des déséquilibrés et des lâches. » Voilà pourquoi Hisham sera appelé à me succéder même s'il est mon fils cadet. Qu'il n'en tire pas orgueil ! Il est pieux et vertueux, ce ne sont pas forcément des qualités qui conviennent à un roi. L'exercice du pouvoir est une chose redoutable et il faut, le cas échéant, savoir se montrer impitoyable et insensible. Il convient aussi bien de lire des traités savants que de s'illustrer sur le champ de bataille. Or, si Hisham est un érudit, il n'est pas, pas encore, un guerrier et c'est la raison pour laquelle je vous demande de lui prêter main-forte et de lui porter assistance quand il devra faire face à l'adversité.

Un long murmure d'approbation parcourut les rangs de la foule. Tous les dignitaires du royaume étaient soulagés par la décision de l'émir. Jusque-là, ils devaient faire preuve de prudence et ménager chacun de ses trois fils, ne sachant pas lequel serait le prochain roi. Désormais, les choses étaient claires. Bien des « amis » de Suleïman se détournèrent de lui et devinrent de véritables dévots, se rendant ponctuellement à la mosquée pour y faire leurs dévotions et dénonçant aux cadis leurs anciens compagnons de beuveries.

Curieusement, le jeune prince déchu de son titre d'héritier trouva de nouveaux amis en la personne d'Amr Ibn Zyad, de Saïd Ibn Hadjdjad, fils du second mariage de la princesse Sara, de Jacob Ibn Benjamin et du comte chrétien Alvaro. Ils s'efforcèrent de le distraire par tous les moyens et l'invitèrent, à tour de rôle, dans leurs domaines. Informé de leur conduite, Abd al-Rahman les convoqua :

— J'avoue ne pas comprendre votre attitude. Vous m'avez toujours loyalement soutenu et vous avez été parmi les premiers à me suggérer de choisir Hisham. À votre place, je serais auprès de celui-ci pour tenter d'obtenir titres et pensions.

Amr Ibn Zyad répondit en leur nom :

— C'est précisément parce que nous sommes tes loyaux serviteurs que nous agissons de la sorte. L'absence de réaction de Suleïman nous a intrigués, tout comme l'ingratitude de ses anciens favoris. L'amertume peut le conduire à prendre des initiatives préjudiciables à la prospérité de ce royaume. Nous avons donc décidé de le distraire et de le surveiller dans l'espoir qu'il finira par se résigner à son sort, qui est plutôt enviable. Je puis te dire que notre attitude commence à porter ses fruits même si elle nous coûte cher car ton fils mène une existence dispendieuse.

— Je ne veux pas que vous soyez lésés. Vous remettrez à mon trésorier un état exact de vos dépenses et vous serez amplement dédommagés. Par ailleurs, sachez que j'apprécie votre conduite et qu'elle me reconforte grandement.

À l'issue de cette audience, Abd al-Rahman s'entretint en privé avec le comte Alvaro d'une question délicate. Depuis longtemps, Musulmans et Chrétiens se partageaient l'antique basilique Saint-Vincent pour y prier. Or la population musulmane de Kurtuba avait considérablement augmenté, notamment avec l'arrivée de nombreux immigrants d'Ifrîqiya, attirés par la prospérité économique du pays. Dans chaque quartier, ils avaient pris soin d'édifier des mosquées. Toutefois, le vendredi, beaucoup considéraient comme un honneur de pouvoir assister à la prière conduite par l'émir dans le bâtiment jouxtant le Dar al-Imara dont la partie réservée aux Musulmans était trop exiguë pour les accueillir tous. Quant aux Chrétiens, gênés par ce voisinage, ils répugnaient à assister à leurs offices dans la chapelle mise à leur disposition et leur *masjid*, terme arabe utilisé pour désigner la paroisse, connaissait de graves difficultés financières dont l'évêque de Kurtuba ne voulait pas entendre parler.

Avant de mourir, Abd al-Rahman tenait à marquer de son empreinte la cité en rénovant totalement le quartier situé près du Dar al-Imara. Le vieux palais avait été détruit et, à sa place, s'élevait un

merveilleux édifice, ressemblant à ceux que l'on pouvait admirer à Damas ou à Bagdad. Il désirait maintenant faire construire, sur le site de la basilique, une mosquée spacieuse. Il lui fallait toutefois obtenir l'accord des Chrétiens pour que ceux-ci lui cèdent leur lieu de culte.

Alvaro crut bon d'aborder lui-même le sujet :

— Noble seigneur, mes frères chrétiens m'ont chargé de solliciter de ta bienveillance une faveur. Comme tu le sais, ils partagent avec les tiens le même lieu de culte. Cette situation leur est devenue intolérable. De moins en moins de Chrétiens habitent ce quartier et les autres répugnent à s'y rendre par crainte d'y essayer des quolibets. Ils souhaitent pouvoir disposer d'une église plus grande.

— Je n'y suis pas opposé.

— Tu oublies que la loi nous interdit d'édifier de nouveaux lieux de culte.

— Mais elle leur permet d'en avoir autant qu'auparavant. La situation que tu évoques est pour moi une source de préoccupations. Je connais mes coreligionnaires et je sais à quelles extrémités regrettables ils peuvent se laisser aller lors du mois sacré de ramadan. À plusieurs reprises, j'ai ordonné à ma garde de punir sévèrement ceux qui osent attaquer les tiens. Je projette moi-même d'édifier une grande mosquée et j'ai, bien que le mot me répugne, un marché à te proposer. J'offre d'acheter à tes administrés la partie qu'ils occupent pour quatre-vingt-cinq mille pièces d'or. En contrepartie, je leur permets de construire, dans les quartiers de leur choix, deux nouvelles églises dont les desservants seront à jamais exemptés d'impôts.

— Abd al-Rahman, tu es un prince avisé et je puis t'assurer que les Chrétiens de cette ville béniront ton nom et te prouveront leur reconnaissance par un dévouement sans faille.

L'émir passa les dernières années de sa vie dans son palais d'al-Rusafa, ne se rendant dans sa capitale que pour surveiller l'avancement de la construction de sa mosquée, où il eut la joie de pouvoir prier au début de rabi 172[58]. Au retour de la cérémonie, il s'alita, en proie à une forte fièvre. Les médecins appelés à son chevet se querellèrent à propos du traitement le plus approprié pour lui rendre la santé. Agacé, il les congédia. Il savait que, bientôt, il quitterait ce bas monde et ne doutait pas un seul instant qu'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux l'accueillerait dans son paradis en dépit de ses fautes. Il rendit l'âme le 25 rabi II 172[59] et fut enterré le jour même, au pied du palmier d'al-Rusafa auquel il avait jadis consacré un poème.

Chapitre VIII

Sitôt constaté le décès de l'émir Abd al-Rahman, son plus jeune fils, Abdallah, le seul présent à ce moment-là à Kurtuba, avait dépêché Amr Ibn Ziyad à Marida[60] où se trouvait Hisham, l'héritier désigné du trône. Il l'avait fait à contrecœur. Ce jeune prince, gouverneur de Balansiya et réputé pour sa bravoure au combat, n'avait jamais caché à son entourage son désir de succéder à son père. Il n'ignorait pas que cela était impossible pour le moment et, à ses yeux, mieux valait que monte sur le trône le faible Hisham, auquel le devin juif Jacob Ben Obadiah avait prédit un règne très court. C'était d'ailleurs intentionnellement qu'il avait envoyé Amr Ibn Ziyad auprès du nouvel émir. Connu pour la sollicitude qu'il manifestait envers Suleïman, en bonne logique, le fils de Ziyad devrait faire les frais d'une disgrâce éclatante. Humilié, le vieux chef berbère se réfugierait dans ses terres et ne tarderait pas à réclamer justice pour lui et les siens. Il deviendrait alors un allié docile, prêt à seconder tout prince assez habile pour lui promettre de le rétablir dans ses prérogatives et dignités.

De fait, Hisham accueillit plutôt fraîchement le porteur de la funeste nouvelle. Il le tint ostensiblement à l'écart des conciliabules qu'il eut avec ses principaux conseillers dont l'avis fut unanime : le *wallad*[61] devait rentrer sur-le-champ à Kurtuba pour faire valoir, si besoin était, ses droits. Le 1^{er} djunda 1^{er} 172[62], il fit son entrée dans sa capitale dont la population, convoquée deux jours auparavant sur l'esplanade jouxtant la grande mosquée, lui avait déjà prêté serment d'allégeance. En tête du cortège venu à sa rencontre, chevauchait, monté sur un pur-sang, Abdallah, entouré d'une foule de courtisans obséquieux. Les deux frères échangèrent une accolade furtive et gagnèrent, sous les acclamations du peuple, le Dar al-Imara, où ils eurent un entretien plutôt orageux.

— Ne crois pas, fit Hisham, que je sois un seul instant dupe de ton attitude. Tu feins de te comporter en loyal sujet afin de t'attirer les sympathies de la populace. Tu as dépêché auprès de moi Amr Ibn Ziyad, tu aurais mieux fait de l'envoyer auprès de notre aîné dont je constate et déplore l'absence.

— Noble seigneur, Suleïman est resté à Tulaitula à ma demande. Tu n'es pas sans savoir que la population n'est pas favorablement

disposée à notre égard. Tout comme moi, il veille sur tes intérêts et ta suspicion récompense mal notre dévouement.

— Ne te donne pas autant de mal pour dissimuler tes sentiments, tu ne sais pas mentir. Tu rêves de prendre ma place et tu attends le moment le plus propice pour le faire. Notre défunt père n'a jamais partagé son autorité et j'entends agir de même. Je veux bien admettre que tu as fait ton devoir. Continue dans cette voie et regagne donc Balansiya sur-le-champ pour y exercer tes fonctions de wali tant que je jugerai bon de te maintenir à ce poste.

Ulcéré, Abdallah rejoignit Suleïman à Tulaitula vers laquelle convergeaient tous les mécontents. Au premier rang de ceux-ci se trouvaient les Arabes syriens d'Ishbaniyah pour lesquels le fils aîné d'Abd al-Rahman était l'héritier légitime, non seulement du fait de son droit d'aînesse, mais aussi parce qu'il avait vu le jour en Orient où il avait vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans. C'est à ce moment-là seulement que son père, après avoir assis son autorité sur l'ensemble de ses nouveaux domaines, l'avait fait venir à Kurtuba. Hisham, lui, était né à al-Munakab, quelques jours avant la victoire remportée par son père sur les troupes d'al-Fihri. Aux yeux des Arabes shamiyun, très fiers de leurs origines, il n'était pas l'un des leurs et ces redoutables guerriers se moquaient ouvertement de son goût pour l'étude. Ils enrageaient d'être commandés par un homme chétif qui savait à peine manier l'épée et la lance.

Suleïman fit bon accueil à son cadet et combla de cadeaux ses partisans, leur offrant de nombreux domaines dans cette région réputée pour sa richesse. Des réjouissances interminables marquèrent leurs retrouvailles et, tout occupés qu'ils étaient à festoyer alors que la saison froide battait son plein, les deux hommes relâchèrent leur vigilance. Un matin, leurs officiers les prévinrent que la ville était cernée par les troupes d'Hisham. Bravant la pluie et la neige, la garde personnelle de l'émir, des djunds yéménites et de nombreux contingents berbères avaient convergé, à marche forcée, vers la cité rebelle et dressé le siège devant elle. Suleïman et Abdallah étaient pris au piège. Le *sahib al-suk*^[63] de Tulaitula, d'une voix tremblante, les informa, qu'il disposait d'à peine un mois de réserves dans ses entrepôts. Passée cette date, les greniers seraient vides. Il était illusoire d'attendre du ravitaillement en provenance de Balansiya. Les habitants ne reconnaissaient plus l'autorité d'Abdallah, leur ancien wali, qui avait levé sur eux des taxes trop lourdes pour financer ses entreprises. Dans l'ancien palais des rois wisigoths, les deux fils d'Abd al-Rahman tinrent de longs conciliabules. Le cœur empli d'amertume, ils se résignèrent à recevoir un émissaire d'Hisham. À leur grand

étonnement, Amr Ibn Ziyad se présenta devant eux :

— Tu es très habile, grinça Suleïman. Tu as jadis su gagner la confiance de mon père et je suppose que c'est sur son ordre que tu t'es introduit auprès de moi et que tu m'as abreuvé de tes sages conseils.

— Je n'ai eu qu'un seul souci : te protéger contre ton principal ennemi, toi-même. Abd al-Rahman, que sa mémoire soit bénie, estimait que tu n'avais pas les qualités requises pour régner et les événements lui ont donné raison. Tu oses contester ce que tu as accepté de son vivant, à savoir que la couronne reviendrait à Hisham.

— Tu es venu, fit Abdallah, avec l'ordre de nous ramener à Kurtuba afin que le bourreau cloue nos têtes à la porte du pont.

— C'est là sans doute, prince, le sort que tu aurais réservé à ton frère si la fortune des armes t'avait souri. Lui est plus sage et plus économe du sang de sa lignée qui a par trop coulé sous le règne du maudit al-Saffah. Il a décidé de vous laisser la vie à condition que vous acceptiez de quitter ce pays.

— Quelle générosité ! s'exclama ironiquement Suleïman. Et à qui reviendront nos domaines ?

— Hisham a décidé de les attribuer à la grande mosquée et à son mufti, Sa'sa Ibn Sallam al-Shami.

— De quoi vivrons-nous ? s'enquit Abdallah.

— Rassurez-vous, l'émir sait que vous avez un rang à tenir et qu'un loup affamé est plus dangereux qu'un fauve repu. Chacun d'entre vous recevra, dans la ville qu'il aura élue pour lieu de résidence, soixante-dix mille dinars en pièces d'or et, si cette somme ne vous suffit pas, vous pouvez compter sur sa générosité. Vous n'aurez qu'à lui faire savoir le nombre de pièces d'or que vous souhaitez.

— Qu'advient-il de nos fidèles ? Nous les avons entraînés dans cette aventure et ils n'ont pas à payer parce qu'ils se sont montrés loyaux envers nous.

— Ceux qui souhaitent partager votre exil – je doute qu'ils soient nombreux – y seront autorisés et pourront disposer de leurs biens. Les autres resteront en Ishbaniyah s'ils acceptent de faire allégeance à Hisham et de livrer en otages leurs enfants. Il est inutile de me donner votre réponse maintenant. Prenez le temps de réfléchir à ce choix douloureux qui décidera de votre avenir.

— Nous pouvons refuser, tonna Suleïman. La ville dispose de remparts solides ; nous repousserons aisément les assauts de tes troupes.

— Assurément, mais à quoi bon ? Dois-je vous fournir l'état exact de vos réserves en vivres ? Dans quelques jours, la population de

Tulaitula, craignant la famine, se soulèvera et vous massacrera sans pitié dans l'espoir que ce geste lui vaudra la clémence de l'émir.

Les deux princes discutèrent de longues heures durant de l'attitude à adopter. Leur conversation était constamment interrompue par l'intrusion, dans la pièce où ils se tenaient, d'officiers leur signalant la désertion de tel ou tel commandant. Au petit matin, Suleïman et Abdallah, suivis d'une mince poignée de fidèles, se rendirent à Amr Ibn Ziyad. Ils furent conduits séparément, sous bonne garde, vers al-Munakab où chacun d'entre eux s'embarqua à bord de navires spécialement affrétés. Le chef berbère s'enquit de leur destination. Avec un sourire forcé, Suleïman lui rétorqua :

— Je vais chez les tiens.

— Qu'entends-tu par-là ?

— J'ai décidé de m'établir à Tingis dont l'un de tes ancêtres, Tarik, fut le wali et d'où il partit pour conquérir l'Ishbaniyah.

— Dois-je en conclure que tu ambitionnes de marcher sur ses traces et que tu espères revenir un jour dans ce pays en dépit de la promesse que tu as faite à ton frère ?

— Je n'en ai nullement l'intention. Cette pitoyable équipée de Tulaitula m'a servi de leçon. D'ailleurs, je serai si près du royaume d'Hisham que ses espions pourraient aisément surveiller mes faits et gestes et le prévenir si je préparais un mauvais coup. J'ai plus de quarante ans et c'est la deuxième fois de ma vie que je suis contraint à l'exil. La première m'a fait parcourir un long, un très long chemin. Tu le sais, je suis né en Orient où régnaient alors les membres de ma famille. Quand al-Saffah a pris le pouvoir, mon père s'est enfui et je ne l'ai revu que des années plus tard, quand il a pu négocier mon départ avec le calife. Invité à le rejoindre en Ishbaniyah, j'ai traversé la Syrie, la Palestine, l'Égypte et l'Ifrandja. Ce périple avait quelque chose de grisant car je découvrais des peuples et des villes dont j'ignorais tout. J'ai apprécié al-Qods, Alexandrie et Kairouan et, je dois l'avouer, j'ai tardé à gagner Kurtuba pour le simple plaisir de parcourir ces contrées mystérieuses. J'aimais voyager. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Il m'est interdit de retourner dans mon Orient natal car, en tant que prince omeyyade, j'y risque la mort. Je n'ai envie que d'une chose, savourer les plaisirs de l'existence. Tingis est une ville plaisante et j'y ai acheté la somptueuse demeure d'un aristocrate chrétien qui désire aller vivre en Ifrandja.

Abdallah, lui, avait choisi de gagner Kairouan à l'invitation de son gouverneur, Ibrahim Ibn al-Aghlab. Celui-ci avait rompu avec le calife de Bagdad et avait besoin d'un guerrier expérimenté pour prendre la tête de son armée au cas où le souverain abbasside tenterait

de reconquérir sa cité. Il avait donc engagé, moyennant plusieurs milliers de pièces d'or, le jeune prince dont la réputation avait traversé les mers. Ce qu'ignorait Amr Ibn Ziyad, c'est que le poste offert à l'exilé était jusque-là occupé par Matruh, le fils de Sulaymān Ibn Yazan Ibn al-Arabi, l'homme qui avait voulu jadis livrer Sarakusta aux Francs. Contraint de céder la place, Matruh décida de revenir en Ishbaniyah dans l'espoir de rallier à sa cause les anciens partisans de son père. Il s'empara de Washkha[64] puis de Sarakusta avant d'être assassiné par l'un de ses officiers auquel il avait refusé un lot de captives. Le meurtrier, un Yéménite, du nom de Saïd Ibn al-Hussein al-Ansari, pillait et dévasta les territoires qu'il contrôlait. Toutes les armées envoyées contre lui échouèrent à le capturer. Connaissant admirablement la contrée, il n'avait pas son pareil pour échapper à ses poursuivants et se réfugiait dans les montagnes où il avait aménagé des repaires quasi imprenables. Envoyé par Hisham pour installer le nouveau wali de Sarakusta, Amr Ibn Azim Ibn Ziyad ne mit pas longtemps à découvrir que son adversaire bénéficiait de complicités au sein de la population locale, principalement chez les muwalladun, qui s'estimaient injustement traités par les autorités de Kurtuba réticentes à nommer les plus illustres d'entre eux à des postes de responsabilité. De retour dans la capitale, le chef berbère demanda audience à l'émir :

— Noble seigneur, je ne vois qu'une solution pour te débarrasser définitivement de Saïd Ibn al-Hussein al-Ansari.

— Laquelle ?

— Confier le commandement de tes troupes à un *muivallad*[65].

— Ce sont nos frères en Allah, certes, mais depuis si peu de temps que je n'ai guère confiance en eux.

— Le Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix, se comportait différemment.

— Oserais-tu blasphémer, toi dont je connais la piété ? L'Envoyé de Dieu ignorait tout des Nazaréens de ce pays !

— Tu m'as mal compris. Parmi les Arabes, rares furent ceux qui, dès les premiers jours, acceptèrent de le suivre. Tes ancêtres s'opposèrent à lui jusqu'à ce qu'ils soient gagnés à la vraie foi. Il en fut de même pour mes aïeux. Certains étaient juifs, d'autres chrétiens, la plupart adoraient des divinités païennes. Pourtant, si tu règnes sur ce pays, tu le dois à Tarik Ibn Ziyad, dont le grand-père avait renoncé à ses croyances absurdes pour professer le nom d'Allah. C'était un Berbère et non un Arabe et tes ancêtres n'accordaient guère de crédit, au début, aux nouveaux convertis. Depuis, Arabes et Berbères s'estiment être les seuls vrais Musulmans et se défient de ceux qui

acceptent de reconnaître Allah comme le seul Dieu. C'est une erreur. Songe qu'en faisant crédit à un muwallad, tu gagneras à ta cause tous ses frères.

— As-tu quelqu'un à me proposer ?

— Oui. Il s'agit de Musa Ibn Fortun Ibn Kasi. Tu ne pourras me soupçonner de vouloir placer l'un de mes amis car, entre sa famille et la mienne, il existe un vieux contentieux. Son grand-père fut le premier aristocrate wisigoth à devenir musulman sous le nom de Saïd Ibn Kasi. Il épousa Florinda, la fille du gouverneur grec Julien, qui lui donna deux enfants, un fils, Othman, et une fille, Latifa, laquelle se trouve être ma mère. Othman, le père de Musa, n'a jamais accepté le mariage de sa sœur avec mon père, qu'il considère comme une mésalliance, et son fils partage ses préjugés. En effet, mon arrière-grand-mère Égilona, veuve du roi Roderic, avait été réduite en esclavage par Saïd Ibn Kasi.

— J'avais remarqué une certaine froideur entre vous deux, mais j'en ignorais les raisons.

— C'est te dire que je ne plaide pas en faveur de l'un de mes obligés. Cependant, j'ai bien observé Musa Ibn Fortun Ibn Kasi et je puis me porter garant de la sincérité de sa foi. Il est infiniment plus pieux que certains de tes courtisans qui, le soir venu, se glissent en cachette dans les tavernes des Nazaréens pour y boire du vin. Il a servi dans ta garde comme officier et ses hommes sont prêts à le suivre aveuglément. Si tu lui confies le commandement de l'armée envoyée contre Saïd Ibn al-Hussein al-Ansari, il viendra à bout de ce maudit rebelle et, comme je te l'ai dit, ses semblables te sauront gré de lui avoir accordé cet honneur sans précédent. De la sorte, ils rompront toute attache avec ceux des leurs qui sont restés nazaréens et qui le demeurent puisqu'à leurs yeux, devenir musulman ne procure aucun avantage véritable. Tu feras ainsi coup double.

Après avoir mûrement réfléchi, Hisham suivit les conseils d'Amr Ibn Zyad. Quelques semaines plus tard, un cavalier se présenta à l'entrée du Dar al-Imara et y déposa un sac contenant la tête du chef rebelle. Dans une lettre, Musa Ibn Fortun Ibn Kasi expliquait à l'émir qu'il s'employait à pacifier la région de Sarakusta et que les habitants de cette cité s'étaient acquittés des impôts et taxes qu'ils avaient cessé de payer depuis des années. Quand l'argent arriva à Kurtuba, le souverain ordonna qu'il soit affecté à la construction d'un minaret dans l'enceinte de la grande mosquée. Une fois celui-ci édifié, l'émir proposa à Musa Ibn Fortun Ibn Kasi de l'accompagner lors de la prière du vendredi et, sous le regard horrifié de certains vieux guerriers arabes, il l'invita à diriger la cérémonie. Cette innovation fit sensation.

Le soir même, plusieurs dizaines de Nazaréens de la capitale demandèrent à être admis dans la communauté des croyants et les gouverneurs des provinces signalèrent ultérieurement que l'on avait pu observer le même phénomène un peu partout dans le pays.

Depuis plus de un mois, il ne cessait de pleuvoir. À Kurtuba, la vie semblait s'être arrêtée. Les habitants demeuraient cloîtrés chez eux, ne sortant que s'ils y étaient obligés. La partie basse de la ville était inondée et l'on avait dû loger tant bien que mal dans les bâtiments publics les sinistrés auxquels des vêtements et de la nourriture avaient été distribués. Les eaux du Wadi al-Kebir charriaient des détritiques et des troncs d'arbres arrachés aux berges ainsi que les cadavres d'animaux surpris en amont par la crue. Dans les mosquées, les églises et les synagogues, les fidèles, du moins ceux qui osaient braver les intempéries, suppliaient Dieu de faire cesser ce déluge pire que la sécheresse qui avait ravagé, deux années de suite, l'Ishbaniyah et provoqué une effroyable disette.

Un matin, un énorme nuage de poussière s'éleva à travers la brume. Le vieux pont romain s'était en partie effondré, emportant avec lui une dizaine de sentinelles affectées à sa garde. Réveillé par le bruit, Hisham s'enquit de ce qui s'était passé et convoqua son devin juif, Jacob Ben Obadiah :

— Juif, j'ai un mauvais pressentiment. Tu m'as déjà annoncé que mon règne serait bref et, chaque jour, je me prépare à la mort. Ce malheur signifie-t-il que ma fin est proche ?

— Noble seigneur, ton heure n'est pas venue et tu as encore plusieurs années à vivre, pour notre plus grande joie à tous.

— Pourquoi alors cette catastrophe ?

— C'est très simple. Dieu, dans Sa grande bonté, t'adresse un message. Il veut que tu marques de ton empreinte cette cité. Ton père, Abd al-Rahman, a bâti la mosquée et le palais où tu vis aujourd'hui ainsi que sa magnifique résidence estivale d'al-Rusafa.

— Je n'ai pas été inactif. J'ai édifié un minaret autour duquel le mufti a fait planter des arbres et aménagé un jardin où les fidèles aiment à se retrouver pour deviser.

— Je le sais. Tu t'es préoccupé de l'âme de tes sujets et cela te sera compté en bien. Mais tu dois aussi veiller à leur bien-être matériel et réparer les édifices anciens. Les miens vivent dans ce pays depuis des générations et, lorsque le premier d'entre eux s'est installé dans cette ville, je suis sûr que le pont était déjà là. C'est un véritable miracle qu'il ait tenu aussi longtemps. Tu dois en construire un nouveau ou, plutôt, réparer celui-ci. En me rendant au palais, je me

suis approché du fleuve et j'ai observé les dégâts. Seules les arches centrales ont été emportées, le reste a tenu bon. Tu as d'excellents architectes et, dès que la pluie aura cessé, ils devront se mettre au travail.

L'empressement que mit l'émir à faire reconstruire le vieux pont ne fut pas payé de retour. Les habitants de la cité étaient habitués à voir leur prince vivre reclus dans le Dar al-Imara dont il ne sortait que pour se rendre à la mosquée, séparée du palais par une grande rue, la Mahadjja Uzma, où la foule se pressait chaque jour devant les échoppes des artisans et des commerçants. Le soudain intérêt manifesté par Hisham pour sa capitale alimenta les plus folles rumeurs. Des Nazaréens firent circuler le bruit qu'il comptait expulser de l'enceinte tous les non-Musulmans. Les plus couards d'entre eux s'empressèrent de céder à bas prix leurs maisons avant que celles-ci ne soient confisquées. Le devin Jacob Ben Obadiah se porta ainsi acquéreur d'un lot de demeures en bordure du fleuve où se regroupèrent une partie de ses coreligionnaires. Devant l'agitation provoquée par ces mouvements de population, Hisham dut convoquer le kumis chrétien Tedulfo pour lui demander d'informer ses frères qu'il n'avait nullement l'intention de se priver d'aussi bons et loyaux sujets et qu'il leur était interdit, sauf cas exceptionnels, de vendre leurs maisons. Les dhimmis respirèrent, mais ce fut au tour des Musulmans d'être abusés par quelques fanatiques. Les partisans de Suleïman et d'Abdallah sortirent de l'ombre et calomnièrent l'émir de façon éhontée. Ils murmuraient que, loin d'être un pieux Musulman, le monarque s'adonnait à la débauche dans une résidence secrète située de l'autre côté du fleuve et où il ne pouvait plus se rendre depuis la destruction du pont. C'était pour cela qu'il avait ordonné à ses architectes de réparer celui-ci le plus vite possible. La rumeur enfla à tel point que le mufti de la grande mosquée, Sa'sa Ibn Sallam al-Shami, en fut troublé et demanda audience à l'émir :

— Noble seigneur, je te connais depuis ta plus tendre enfance et je t'ai appris les versets de notre saint Coran. Tu peux, je l'atteste, réciter par cœur certaines de ses sourates.

— C'est vrai. Interroge-moi.

— « Ô hommes ! Une preuve est venue de Votre Seigneur... »

L'émir continua mécaniquement :

— « Nous avons fait descendre pour vous la lumière éclatante. Dieu fera entrer dans le giron de sa miséricorde ceux qui croient en Lui et s'attachent fermement à Lui ; Il les dirigera vers le sentier droit[66]. »

— Loué soit Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux ! fit

le mufti. Tu n'as pas oublié les paroles du Seigneur et l'impiété ne ronge pas ton cœur.

— Pourquoi me dis-tu cela ? Aurais-tu douté de moi ?

— À ma grande honte, oui, et c'est pour cela que j'ai demandé à te voir. J'étais troublé par les rumeurs qui circulent en ville sur ton compte. Au début, je n'y ai pas prêté attention tant elles me paraissaient ridicules. Mais les plus dévots de mes fidèles ont commencé à y croire et ont instillé le doute dans mon esprit. Aussi je te conjure de répondre franchement à ma question : possèdes-tu de l'autre côté du fleuve un palais où se dérouleraient des orgies abominables que notre religion réprouve ?

— M'en crois-tu capable ?

— Certes pas.

— Je puis te jurer sur ce que j'ai de plus cher que je n'ai jamais transgressé les lois de notre saint Coran. L'aurais-je fait une seule fois que j'aurais abdiqué immédiatement au profit de mon fils al-Hakam, dont j'apprécie l'intelligence et le courage. Non, je ne possède aucune résidence analogue à celle que tu décris.

— Je te crois volontiers, dit Sa'sa Ibn Sallam al-Shami, mais tu dois réagir. Si j'ai pu ajouter foi à ces balivernes, songe à ce qu'ont pu penser les plus humbles de tes sujets. Dès vendredi prochain, lors de la grande prière, je ferai éclater la vérité. Je crains, hélas, que cela ne suffise point. Notre ville est comme un corps rongé par la maladie et il faut un remède puissant pour le guérir.

— J'ai une idée.

— Laquelle, fils d'Abd al-Rahman ?

— Fais savoir à tous les habitants de Kurtuba que leur souverain a pris devant toi un engagement solennel : celui de ne jamais franchir le nouveau pont hormis pour partir en guerre contre les Infidèles ou si l'intérêt du royaume l'exige. C'est un bien faible sacrifice que je m'impose. Je reste la plupart du temps au Dar al-Imara et ne le quitte que l'été pour chercher la fraîcheur des jardins d'al-Rusafa. Quand le pont sera terminé, libre à tous ceux qui le souhaitent de fouiller la forêt sur l'autre rive à la recherche de ce fameux palais. La fatigue aura raison d'eux bien vite.

Hisham avait toutefois pris note des soupçons qui pesaient sur sa piété. Aussi décida-t-il de prouver son dévouement à la cause sacrée de l'islam et, accessoirement, d'éloigner de Kurtuba les éléments les plus turbulents de l'armée, en lançant, chaque été, une *saifa*^[67] contre les Chrétiens du Nord, dont l'audace ne cessait de croître. Le neveu d'Alphonse I^{er}, Vermudo, dit el-Diacono, c'est-à-dire « le Diacre », avait rompu la trêve tacitement renouvelée jusque-là. Il avait

lancé plusieurs expéditions audacieuses contre les châteaux forts de la frontière, massacrant leurs garnisons et faisant des centaines de captifs au sein de la population musulmane. Ceux-ci avaient été réduits en esclavage ou relâchés moyennant le paiement de très lourdes rançons par leurs familles.

Dès 175[68], une armée commandée par le vieux général Ubaid Allah Ibn Othman remonta la vallée de l'Èbre jusqu'à la région de l'Alaba[69] et extermina les cohortes mal équipées levées à la hâte par les seigneurs locaux tandis que le général Yusuf Ibn Bukht écrasait les armées de Vermudo. Profondément affligé par ce désastre, le souverain chrétien fit une longue retraite dans un monastère et s'infligea de sévères mortifications qui eurent raison de sa santé chancelante. Conformément à l'ancienne loi wisigothique, les nobles élirent à sa place Alphonse II, dit « le Chaste », qui, par prudence, transporta sa capitale à Oviedo où de nombreux palais sortirent de terre pour abriter les courtisans.

Hisham n'entendait pas en rester là. En 169[70] la ville de Gérone avait été reprise aux Musulmans par les Francs, à la suite d'une révolte des Chrétiens locaux. L'émir confia au général Abd al-Malik Ibn Mughit le soin de lui restituer cette ville et de dévaster par la même occasion la Septimanie voisine. Abd al-Malik s'avança jusqu'à Narbuna dont il ravagea les environs et les faubourgs. Fils du roi Charles, le duc Louis d'Aquitaine se trouvait alors en Italie pour y réprimer une révolte des Lombards. Il revint donc au duc Guillen de Toulouse de repousser cette invasion. C'était, sans nul doute, l'homme le moins qualifié pour le faire. La prospérité de Narbuna portait ombrage à l'activité économique de sa ville. Il tarda à rassembler les miliciens, pour la plupart des paysans, réticents à l'idée de quitter leurs champs à l'approche des moissons et des semailles. Guillen fut donc défait à plate couture sur les bords de l'Orbieu, près de Villedaigne. Les soldats d'Hisham firent des milliers de prisonniers. À lui seul, l'émir, qui avait droit à un cinquième du butin, reçut quatre mille cinq cents captifs qui furent intégrés dans sa garde personnelle. Le reste fut vendu aux enchères sur la place du marché. Cet afflux de captifs provoqua une baisse considérable du prix de la main-d'œuvre servile, à la grande fureur des marchands juifs de Verdun empêchés momentanément d'écouler leur « production » en Ishbaniyah.

Pour remercier Allah de ce triomphe, Hisham décida de payer sur sa cassette personnelle le pèlerinage à La Mecque et à Médine des principaux dignitaires religieux de son royaume, en particulier Ziyad Ibn Abd al-Rahman Shabatun, Yahya Ibn Mudar, Isa Ibn Dinar et Yahya Ibn Yahya al-Laithi. Munis d'une grosse somme d'argent, les

pèlerins prolongèrent leur séjour sur place, s'installant à Médine pour y suivre les cours du plus célèbre cadi du temps, Malik Ibn Anas, qui avait codifié le droit islamique dans un recueil, *al-Muwalta* (« la voix aplanie »), dont de nombreuses copies, plus ou moins fidèles, circulaient dans tout le Dar el-Islam.

Les Andalous furent séduits par la rigueur de ce maître à penser, défenseur d'une orthodoxie réfractaire à toutes les innovations. Dans un pays comme le leur, où l'islam était d'implantation récente, mieux valait suivre une *maddhab*^[71] des plus strictes. C'est donc conscients de l'importance de leur mission qu'ils revinrent en Ishbaniyah et y répandirent la doctrine de Malik Ibn Anas. Ils le firent à la grande fureur de Sa'sa Ibn Sallam al-Shami, le mufti de Kurtuba, disciple d'un imam syrien, al-Awza'ai, infiniment plus tolérant et plus ouvert.

Très vite, Sa'sa et ses partisans furent, sous de fallacieux prétextes, écartés de la direction des affaires religieuses tandis que leurs remplaçants, bien introduits à la cour, exerçaient une influence dangereuse sur un émir dont la piété était décuplée par la crainte de sa mort prochaine. Ces conseillers furent les initiateurs, en 178^[72], d'une saifa commandée par Abd al-Malik Ibn Mughit et son frère Abd al-Karim. Si les deux généraux réussirent à prendre Oviedo, la capitale d'Alphonse II, et la réduisirent en cendres, ils s'égarèrent au retour dans une région marécageuse où leurs soldats périrent par centaines, noyés ou victimes de fièvres pernicieuses. L'année suivante, Abd al-Karim prit, seul, la tête d'une nouvelle expédition qui s'empara de plusieurs places fortes et contraignit Alphonse II à se réfugier dans un château dont Faradj Ibn Kinana ne parvint pas à le déloger. Déçu par ces échecs, Hisham tomba malade et mourut le 3 safar 780^[73], après avoir pris soin de désigner, pour lui succéder, non son fils aîné, Abd al-Malik, mais son cadet, Abu I-Asi al-Hakam, âgé de vingt-six ans.

Chapitre IX

Hisham ne fut guère pleuré par ses sujets. Sa vie vertueuse inspirait plus le respect que l'affection et sa réclusion volontaire derrière les murailles de son palais faisait que, pour nombre d'habitants de la capitale, il était un quasi-inconnu. Son fils aîné, Abd al-Malik, accepta sans rechigner sa mise à l'écart du trône. Il passait le plus clair de son temps à al-Rusafa, entouré d'une cour d'éphèbes dont la compagnie lui paraissait plus intéressante que la gestion des affaires publiques. Il laissa donc al-Hakam recevoir l'allégeance de la population, exigeant toutefois une augmentation substantielle de sa pension annuelle.

Le successeur d'Hisham n'eut guère le temps de profiter des bonnes dispositions de son frère. Ses oncles, Suleïman et Abdallah, s'étaient jusque-là tenus fort tranquilles dans leur exil, fidèles au serment qu'ils avaient fait de ne pas reprendre les armes contre le souverain désigné par leur père, Abd al-Rahman. Ils s'étaient toutefois bien gardés de préciser à Amr Ibn Ziyad que cette promesse ne concernait pas les fils d'Hisham. Après avoir vécu à Kairouan, Abdallah avait gagné Tahart où l'imam kharidjite[74] de la localité, Abd al-Wahhab Ibn Rustum, lui avait offert l'hospitalité. Ce fut là qu'il apprit l'accession au trône de son neveu al-Hakam, immédiatement tenu par lui pour un usurpateur. Il lui fallut à peine quelques jours pour réunir plusieurs dizaines de cavaliers et s'embarquer avec ses deux fils, Ubaid Allah et Abd al-Malik, pour l'Ishbaniyah où il fut plutôt mal accueilli par ses anciens partisans qu'il avait omis de combler de cadeaux. Ballottés de cachette en cachette, les comploteurs, la mort dans l'âme, se décidèrent d'agir comme l'avait jadis fait Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi. Ils prirent la route d'Aix-la-Chapelle pour y solliciter l'intervention du roi de l'Ifrandja, Karlo Ibn Pippin[75], afin qu'il les aide à faire valoir leurs droits sur le trône d'Ishbaniyah.

Informé de cette décision, le frère d'Abdallah, Suleïman, ne cacha pas sa joie. Son rival ne serait pas de retour de sitôt et il avait donc les mains libres pour agir. Délaissant sa retraite dorée de Tingis, il débarqua à al-Munakab et, à la tête de djunds syriens, marcha sur Kurtuba. Battu une première fois à bonne distance de la capitale, il sema la terreur dans la région de Washkha et d'Istidjdja[76] avant de

gagner Marida où un chef berbère, Asbagh Ibn Wansus, lui avait proposé une alliance. C'était en fait un piège. L'homme était un obligé d'Amr Ibn Zyad et celui-ci lui avait soigneusement dicté la conduite à tenir. Le fils d'Abd al-Rahman fut donc convié à un banquet à Marida où, conformément à son habitude, il s'enivra. À son réveil, il eut la surprise de constater qu'il était chargé de chaînes et prisonnier. Le soir même, sa tête roula dans la poussière et fut envoyée à Kurtuba où al-Hakam, pour frapper les esprits, la fit promener au bout d'une pique. Puis elle fut enterrée, lors d'une cérémonie à laquelle avaient été conviés tous les dignitaires du royaume, non loin de la tombe d'Abd al-Rahman, dans les jardins d'al-Rusafa.

Le nouvel émir faisait ainsi preuve d'une cruauté dont il donna de multiples exemples tout au long de son règne. Un an après son avènement, les habitants de Tulaitula, décidément incorrigibles, chassèrent leur wali et nommèrent à sa place un guerrier arabe, Ubaid Allah Ibn Khamir. Celui-ci gouverna la ville en compagnie d'un poète, Ghirbib Ibn Abdallah, auteur de vers mordants dans lesquels il tournait en dérision les Omeyyades. Résolu à infliger un châtiment exemplaire à l'ancienne capitale wisigothique, al-Hakam chargea un muwallad, Amrus Ibn Yusuf, wali de Talekade[77], de réprimer cette rébellion. Grâce à des complicités dans la cité, Amrus Ibn Yusuf se fit livrer Ubaid Allah Ibn Khamir et Ghirbib Ibn Abdallah, qui furent exécutés sur-le-champ.

Dissimulant ses intentions véritables, Amrus, devenu gouverneur, informa les notables de Tulaitula qu'ils pouvaient continuer à vaquer à leurs occupations et que nulle amende ne serait exigée d'eux. En signe de bonne volonté et pour gage de sa sincérité, il leur annonça qu'il ne s'installerait pas dans la citadelle mais qu'il logerait, lui et ses troupes, dans un château édifié en dehors de l'enceinte[78], en fait une caserne aux murs de pisé, qu'il fit bâtir par ses hommes.

Des mois durant, ses administrés, qui croyaient avoir obtenu leur pardon, n'eurent qu'à se féliciter de sa sagesse et de sa modération. Les affaires des commerçants étaient florissantes et, deux fois par semaine, les paysans se pressaient sur les marchés pour y vendre leurs produits. Les rues de la cité grouillaient d'une foule animée. L'argent coulait à flots. Partout, l'on voyait des ouvriers affairés à démolir les vieilles maisons wisigothiques pour les remplacer par des palais décorés avec un luxe inouï. Quand le jeune wallad Abd al-Rahman fut envoyé dans le Nord pour découvrir les régions qu'il gouvernerait un jour, les notables de Tulaitula sollicitèrent une audience d'Amrus. Ils lui expliquèrent qu'ils seraient profondément heureux de recevoir le fils d'al-Hakam. Cela faisait très longtemps, lui dirent-ils, qu'un prince

omeyyade ne leur avait rendu visite et ils souhaitaient donner à celle-ci un faste particulier. Aucun bâtiment particulier n'étant assez vaste pour accueillir tous les participants au banquet qu'ils souhaitaient offrir en l'honneur de l'héritier du trône, ils supplièrent Amrus d'organiser celui-ci dans l'enceinte de son château. Le wali se fit longuement prier mais finit par donner son accord.

En fait, Amrus Ibn Yusuf était parvenu à ses fins. Il avait endormi la méfiance de ses sujets et mit au point avec al-Hakam un stratagème diabolique. Il acheta quantité de vivres, de tentures, de soieries et de vaisselle d'or en prévision de la fête et passa des heures à recevoir ceux qui n'avaient pas reçu d'invitation et qui protestaient hautement contre cette injustice. À chacun d'entre eux, il accorda satisfaction. Il leur demanda seulement une faveur : qu'ils consentent à arriver par petits groupes, tout au long de l'après-midi, de manière à ce que le wallad ait le temps d'accorder à chacun d'entre eux une audience particulière ce qu'ils acceptèrent avec empressement.

La ville, dont les rues avaient été décorées, était en pleine effervescence. Les tailleurs couraient pour amener à leurs clients les somptueuses tenues qu'ils avaient confectionnées et procédaient aux dernières retouches. En début d'après-midi, les premiers invités, montés sur des chevaux superbement harnachés ou installés dans des litières confortables, gravirent la colline montant au château devant laquelle une garde d'honneur avait été disposée. Sans le savoir, ils marchaient à la mort.

Amrus les attendait et avait pour chacun d'entre eux un mot aimable avant de proposer à son interlocuteur de gagner la salle d'audience. Il prenait la peine de l'escorter jusqu'à un couloir menant aux appartements réservés au prince. Dès qu'il franchissait le seuil, l'homme était ligoté, bâillonné et conduit, par un dédale de corridors, jusqu'à une fosse située à l'autre extrémité de l'enceinte devant laquelle il était égorgé et son corps jeté tel le cadavre d'un animal nuisible. Amrus Ibn Yusuf avait soigneusement minuté le déroulement de cette audience macabre de telle sorte que chaque invité, introduit après un délai raisonnable, ne se doutait de rien. À la nuit tombée, près de huit cents personnes avaient trouvé la mort lors de la *wakat al-hufra*, la « Journée de la fosse ». Le lendemain, Tulaitula, cernée par la troupe, apprit le drame dont la citadelle avait été le théâtre. Des demeures des notables s'échappaient des cris et des gémissements de douleur cependant que la populace commentait, à voix basse, l'événement qui glaça d'horreur tous les sujets de l'émir.

Seul Amr Ibn Zyad eut le courage de protester auprès d'al-Hakam. Il se rendit au Dar al-Imara et exigea d'être reçu par le souverain

auquel il tint des propos sévères :

— Noble seigneur, tu as sur nous droit de vie et de mort et nul ne le conteste. Tu peux d'ailleurs me faire exécuter si mes paroles te déplaisent et je n'opposerai aucune résistance. J'ai servi ton père et ton grand-père loyalement et j'ai agi de même avec toi. Ce qu'Amrus Ibn Yusuf a fait à Tulaitula est une ignominie. S'il était nécessaire de châtier les traîtres, il fallait le faire lors de l'entrée de tes troupes et non pas attendre plusieurs mois. Quand ils ont su que ton fils se rendait dans le Nord, les habitants ont souhaité organiser une fête en son honneur. D'après mes informateurs, ils voulaient te manifester publiquement leur loyauté et se repentir de leurs funestes erreurs passées. S'ils avaient été traités en amis, tu n'aurais pas eu de meilleurs alliés qu'eux. Aujourd'hui, leurs familles crient vengeance et prêteront assistance à tous ceux qui se prétendront tes ennemis.

— C'est bien la preuve que j'ai eu raison de sévir contre eux.

— Pardonne ma franchise, mais tu as manqué de discernement. Je me suis promené dans les rues de Kurtuba et j'ai été consterné par les propos qu'on tenait à ton sujet. Tu étais populaire, tu ne l'es plus. On te craint, on te redoute et la seule évocation de ton nom sème l'effroi. Cela m'inquiète. Tu vis à Kurtuba au milieu d'une population désormais hostile qui pourrait se révolter contre toi.

— Amr, fit al-Hakam, ta franchise t'honore et contraste avec les viles flatteries de mes courtisans qui prétendent que cette tuerie a satisfait mes sujets. Tu es plus réaliste et tu ne me caches pas la vérité, je t'en remercie. Rassure-moi : tu n'entends pas t'opposer à moi ?

— Tout mon passé atteste du contraire.

— Je vais éprouver ta fidélité. Serais-tu prêt à simuler ta disgrâce afin de me renseigner sur ceux qui seraient tentés de conspirer contre moi et viendraient te voir pour obtenir ton aide ?

— Je suis un être simple. Je ne recherche ni les honneurs ni l'argent ni la vie à la cour. Je préfère résider dans mes domaines dont la bonne gestion nécessite une surveillance constante. Je ne fais guère confiance à mes intendants.

— Tu as raison, grinça al-Hakam, je suis malheureusement bien placé pour le savoir.

— Fais donc comme si ma démarche avait provoqué ton courroux et que tes crieurs répandent la nouvelle que je suis banni de Kurtuba et de ses environs. Mon fils Marwan, officier dans ta garde, te transmettra régulièrement les informations que j'aurais recueillies.

Abdallah et ses deux fils, Ubaid Allah et Abd al-Malik avaient été reçus plutôt froidement à Aix-la-Chapelle. Le souverain franc se

souvenait avec amertume de la désastreuse expédition durant laquelle le duc de la Marche de Bretagne, Roland, avait trouvé la mort. Il apprécia d'autant moins la venue des princes omeyyades qu'il avait envoyé une ambassade, conduite par un juif nommé Isaac, au calife de Bagdad Haroun al-Rashid avec lequel il espérait conclure un traité de paix en bonne et due forme. Or le monarque abbasside pouvait prendre ombrage de la présence des Andalous. Ceux-ci expliquèrent à leur hôte que tout ce qui pouvait affaiblir l'Ishbaniyah réjouirait le calife et ils renouvelèrent leur demande d'aide. Les fils de Charlemagne, qui rêvaient de prouesses guerrières, persuadèrent leur père, couronné empereur par le pape Léon III, qu'étant le successeur d'Auguste, de Trajan et d'Hadrien, il avait la mission sacrée de faire régner partout la *pax romana* et de ramener dans le giron de son empire les anciennes provinces romaines. Méfiant, Charlemagne refusa de fournir des troupes aux Espagnols, mais leur remit une forte somme d'argent pour qu'ils puissent lever une armée de mercenaires et d'aventuriers attirés par la perspective d'un riche butin.

Le fils de Pépin s'était montré prudent, à juste titre. À la tête de ses contingents, Abdallah s'empara de Washkha mais en fut délogé par le chef berbère Bahlul Ibn Marzuk.

Nommé wali de Sarakusta, cet ambitieux n'avait pas tardé à se proclamer indépendant avant d'être chassé de la ville par les deux meilleurs généraux de feu l'émir Hisham, Abd al-Karim et Abd al-Malik Ibn Mughit, brouillés avec al-Hakam. Bahlul Ibn Marzuk s'était alors présenté en victime des deux félons et, pour prouver sa bonne foi, avait pourchassé Abdallah et ses fils jusque sous les murs de Balansiya. Toutes leurs demandes de secours envoyées à Aix-la-Chapelle restèrent sans réponse. Désireux de ne pas connaître le sort tragique de son frère Suleïman, Abdallah ouvrit des négociations avec son neveu par l'entremise du *fqih*^[79] berbère Yahya Ibn Yahya al-Laithi, connu pour ses talents de diplomate. L'émir, soucieux de faire oublier la cruelle Journée de la fosse, se montra conciliant. Son oncle obtint la charge de wali de Balansiya jusqu'à la fin de ses jours, à condition de ne jamais quitter cette ville. Quant à ses deux fils, Ubaid Allah et Abd al-Malik, ils furent invités à la cour de Kurtuba et mariés aux deux sœurs d'al-Hakam, Aziza et Umm Salma.

Furieux de cet arrangement, Bahlul Ibn Marzuk tenta de soulever les Berbères de Washkha, mais fut tué par Amrus Ibn Yusuf. Pendant plusieurs mois, la paix régna à l'intérieur des frontières de l'Ishbaniyah. Al-Hakam en profita pour lancer plusieurs offensives contre les Nazaréens qui avaient relevé la tête depuis que les Francs avaient repris Barcelone. Sous les ordres d'Abd al-Karim et Abd al-

Malik Ibn Mughit rentrés en grâce, le prince Ubaid Allah dévasta l'Alaba et rapporta à Kurtuba de nombreux captifs. Les plus vigoureux furent incorporés dans la garde personnelle de l'émir, composée uniquement de Chrétiens. Comme ils ne parlaient pas l'arabe – et ne pouvaient l'apprendre, sous peine de mort, la population les surnommait « les Muets » et s'écartait d'eux quand ils patrouillaient dans les rues de la cité.

Celle-ci avait bien changé. Sa population avait augmenté à ce point qu'elle était à l'étroit dans les limites de l'ancienne enceinte wisigothique. Dans certains quartiers, plusieurs familles s'entassaient dans une seule pièce et devaient s'estimer heureuses d'avoir un toit, contrairement aux mendiants et aux indigents qui vivaient sous des abris de fortune près de la porte du pont.

Rêvant de plus de confort, de riches commerçants et des fonctionnaires travaillant au palais s'étaient établis sur la rive gauche du fleuve, là où s'élevait jadis une bourgade appelée Shakunda[80]. Ce nouveau quartier était désormais connu sous le nom du *Rabad*, « le Faubourg », et le nombre de ses habitants tripla en quelques années. Arabes, Berbères, muwalladun et Juifs y vivaient en bonne entente et plusieurs marchés attiraient chaque jour citadins et paysans. Ils constituaient une source appréciable de revenus pour le Trésor public dont les agents, des Chrétiens le plus souvent, surveillaient activement les transactions et se montraient très zélés pour percevoir les multiples taxes exigées des boutiquiers et des artisans. D'année en année, la pression fiscale se renforça et le résultat ne se fit pas attendre. Le Rabad devint un foyer de dissidence. À la tête des mécontents, se trouvait un ancien élève de Malik Ibn Anas, Yahya Ibn Mudar, réputé pour sa piété et pour son rigorisme. Il avait fait édifier à ses propres frais une mosquée où, chaque vendredi, il dirigeait la prière et prononçait des sermons enflammés qui alarmèrent Amr Ibn Ziyad quand ses informateurs les lui rapportèrent.

Son inquiétude décupla lorsqu'on lui annonça la visite de Mohamed Ibn al-Kasim, un lointain cousin d'al-Hakam. Les propos de son interlocuteur lui firent comprendre que de graves événements se préparaient :

— À quoi dois-je l'honneur de te recevoir sous mon toit ?

— Amr, tu es l'homme le plus respecté de ce pays et tous ont regretté ta disgrâce injustifiée. Tu ne méritais pas pareil traitement.

— Tout cela appartient au passé. Je vis depuis des années loin de la cour et, chaque jour, je m'en félicite. Je peux me consacrer à mes domaines et aux membres de ma tribu.

— Kurtuba ne te manque pas ?

— Absolument pas.

— Tu manques à Kurtuba où tu as plus de partisans que tu ne le crois. C'est pour cela que je suis venu solliciter tes conseils. Le Rabad s'agite. Ses habitants en ont assez de payer des taxes qui ne leur laissent rien pour vivre décemment. Le trône vacille et al-Hakam ne se rend compte de rien. Il mène notre pays à sa perte et nous sommes plusieurs à vouloir éviter ce drame.

— De qui parles-tu ?

— De deux des fils de feu l'émir Abd al-Rahman, Maslama et Umaiya, de moi-même et du fqih Yahya Ibn Mudar.

— Je le connais. C'est un agité auquel son séjour en Orient a tourné la tête.

— C'est un Berbère comme toi !

— La belle affaire ! Il s'amuse à singer les hypocrites de Damas et de Bagdad qui déforment les paroles du Prophète.

— Il t'estime beaucoup et pense que tu pourrais nous aider.

— Noble prince, je respecte ta vaillance et ton courage, nous avons à maintes reprises combattu ensemble. Certains veulent abuser de ta générosité. Crois-tu que les deux fils d'Abd al-Rahman te laisseront monter sur le trône, toi qui en es le plus digne, quand ils auront assassiné l'émir ? Ils ne songent qu'à eux et opprimeront encore plus le peuple. Al-Hakam a ses défauts mais c'est un bon souverain même s'il est mal entouré. Je te donne un seul conseil : vas le voir et informe-le du complot qui se prépare. Il t'en sera reconnaissant.

— J'en doute. Vois comment il a agi avec toi, le plus loyal de ses serviteurs.

— Demande à mon fils Marwan de t'arranger une audience avec le souverain. Quand il saura que tu viens de ma part, tu pourras constater que toi et les tiens n'avez rien à craindre.

— Amr, je devine que ta disgrâce n'est qu'apparente. Je te remercie de m'avoir évité de commettre une folie.

Un matin, un enfant traversa le pont en hurlant de terreur. C'était un petit mendiant qui se levait aux premières lueurs de l'aube pour se poster à l'entrée de la ville et quémander de quoi nourrir sa famille. Son récit glaça le sang de tous ceux qui l'écoutèrent. Dans la nuit, tout le long du *Rasif*, la chaussée édifiée le long du fleuve jusqu'à l'esplanade d'al-Musara, soixante-douze croix avaient été dressées et, sur elles, avaient été cloués les soixante-douze cadavres des membres de la conjuration, dont Maslama, Umaiya, Yahya Ibn Mudar et le fils du sahib al-suk, Mohammed Ibn Anwar. La foule se porta en masse contempler le macabre spectacle et commenta longuement l'événement.

De retour à Kurtuba, puisqu'il n'avait plus besoin de simuler sa disgrâce, Amr Ibn Zyad s'entretint longuement avec al-Hakam. Il savait qu'il lui restait très peu de temps à vivre et il voulait l'utiliser pour faire d'ultimes recommandations à l'émir. Celui-ci reçut son vieux conseiller dès qu'il fut informé de sa présence dans sa capitale. Les deux hommes se connaissaient trop pour ne pas se parler franchement :

— Noble seigneur, tu as agi vite et bien en étouffant dans l'œuf la conjuration.

— À quel prix ! N'oublie pas que, jadis, tu m'as reproché la Journée de la fosse.

— Un monarque ne doit pas avoir de scrupules quand il s'agit de protéger un trône qui est légitimement le sien et dont il a su se montrer digne. Tu ne pouvais pas agir autrement. Cela dit, il est nécessaire que tu prennes certaines précautions car, tôt ou tard, les habitants du Faubourg chercheront à se venger.

— Que me recommandes-tu ?

— J'ai fait le tour de la ville et ce que j'ai vu m'inquiète. J'ai noté de nombreuses brèches dans la muraille, notamment dans la partie nord de l'enceinte, que tu as tout intérêt à faire réparer.

— Quoi d'autre ?

— Tu vis dangereusement.

— Qu'entends-tu par là ?

— Imagine un seul instant qu'une émeute éclate à Shakunda. Les rebelles pourront s'emparer facilement du pont et de la porte située à son extrémité qui permet d'accéder au quartier où se trouve ton palais. Ta garde, aussi importante soit-elle, sera prise au piège et ne pourra pas agir. Voilà pourquoi tu dois faire ouvrir dans l'enceinte une nouvelle porte. J'ai repéré son emplacement. Il y a un gué, au Sud, qui aboutit, de l'autre côté du fleuve, à un terrain broussailleux, le dimnat al-khashshabin, où il m'est arrivé de jouer dans mon enfance. En empruntant ce gué, tes soldats pourront prendre à revers le Faubourg et fondre sur les révoltés.

— Considère que les travaux commenceront demain.

— Après ma mort, tu auras peu de personnes de confiance autour de toi, hormis mon fils Marwan et quelques conseillers dont je t'ai dressé une liste. Un homme mérite que tu t'intéresses à lui, le comte Rabi.

— Son père, Tedulfo, m'a loyalement servi et lui-même a su se rendre indispensable.

— À juste titre car le peuple redoute les Muets. Ce sont d'excellents soldats, il t'en faut plus. Tu dois te procurer à tout prix de

nouvelles recrues, soit en lançant des expéditions contre les Nazaréens du Nord, soit en les achetant à des marchands juifs. Contacte le chef de leur communauté, Itshak Ibn Jacob, c'est un très vieil ami et il peut s'adresser à ses coreligionnaires de Verdun. Le roi des Francs n'a pas achevé de pacifier la Saxe et leurs entrepôts regorgent de captifs. Ils seront ravis de pouvoir s'en débarrasser.

Peu de temps après cette entrevue, Amr Ibn Ziyad s'éteignit paisiblement dans son palais de Kurtuba. Al-Hakam n'eut qu'à se féliciter d'avoir bénéficié de ses conseils. Quelques mois plus tard, une nouvelle émeute, provoquée par une décision malencontreuse du nouveau sahib al-suk, éclata dans le Faubourg, montrant que les esprits ne s'étaient pas calmés. L'émir, qui assiégeait Marida, revint à bride abattue dans sa capitale et fit exécuter tous ceux qui avaient été trouvés les armes à la main. Dans la foulée, il fit renforcer la muraille et percer la porte dont lui avait parlé le chef berbère.

Pendant une dizaine d'années, le Rabad resta calme. Cela était dû en partie à l'influence modératrice exercée par deux hommes, Yahya Ibn Yahya al-Laithi et Talut Ibn Abd al-Djabbar. Ces éminents dignitaires religieux ne cachaient pas les sentiments mitigés que leur inspiraient certains actes du souverain, notamment la protection qu'il accordait trop généreusement selon eux aux Nazaréens et aux Juifs. Toutefois, ils prêchaient la soumission aux lois et rappelaient aux jeunes écervelés le sort réservé à leurs prédécesseurs. Les campagnes menées contre les Chrétiens du Nord furent toutes couronnées de succès, notamment celle de l'année 200[81] durant laquelle Garcia, l'oncle du roi Alphonse II, fut tué et plusieurs centaines de ses soldats faits prisonniers et immédiatement versés dans la garde personnelle de l'émir dont le commandement avait été confié au comte Rabi.

Ce renfort ne fut pas de trop quand éclata, le 13 ramadan 202[82], une émeute d'une exceptionnelle gravité. Durant le mois de jeûne, le Faubourg connaissait traditionnellement une animation rare. Les marchés, bien approvisionnés, étaient fréquentés par une foule qui dépensait sans compter et les marchands savouraient à l'avance les copieux bénéfices qu'ils engrangeraient. Bien entendu, la privation de nourriture et de boisson dans la journée rendait les fidèles irritables, à tel point que Juifs et Chrétiens préféraient, certains jours, ne pas se montrer en public.

Les agents du fisc y étaient pourtant bien obligés et leur présence suscitait de nombreuses manifestations de mécontentement, notamment depuis que le comte Rabi avait annoncé l'institution de nouvelles taxes destinées – c'était le motif officiel – à financer une

campagne contre Alphonse II. Un jour, un Muet se rendit au Rabad pour y faire aiguiser son épée. L'artisan auquel il s'était adressé était fatigué par le jeûne et refusa d'exécuter sur-le-champ la tâche qu'on lui demandait. Furieux, le soldat le transperça de son épée avant d'être lui-même mis en pièces par la foule déchaînée. Par un malheureux concours de circonstances, le cortège d'al-Hakam se présenta à ce moment à l'entrée sud du Faubourg. L'émir était parti chasser ce qui scandalisa les fidèles qui le soupçonnaient de quitter la ville pour rompre en secret l'abstinence imposée à tout Musulman. Beaucoup se souvenaient que son père, Hisham, pour dissiper les calomnies courant sur son compte, avait juré de ne jamais traverser le pont hormis pour guerroyer contre les Infidèles ou défendre ses sujets. Son fils, lui, n'avait pas de tels scrupules et il fut conspué par la foule. Plus grave encore, quelques excités se saisirent de tout ce qu'ils trouvaient, pierres, légumes ou fruits, pour les jeter sur le cortège qui reflua au grand galop vers le pont et le Dar al-Imara, suivi par les émeutiers saisis de folie qui entreprirent de donner l'assaut au palais.

Présent sur les lieux, Marwan Ibn Amr Ibn Zyad fut frappé par la froide détermination du souverain, de son *hadjib*[\[83\]](#), Abd al-Karim Ibn Mughit, et de son secrétaire, Futais Ibn Suleïman. Dès qu'il avait été averti du déclenchement de l'émeute, Abd al-Karim avait envoyé le neveu de l'émir, Ubaid Allah, et l'un de ses cousins, Ishak Ibn al-Mundir, rassembler les cavaliers et les gardes dispersés en ville. Les deux jeunes princes avaient pris la tête de ces troupes et gagné la *bab al-djedid*, « Porte neuve », où ils avaient pu traverser le fleuve à gué. Pendant ce temps, les Muets, encouragés par le comte Rabi, défendaient du mieux qu'ils pouvaient le palais, déversant sur les assaillants pierres et huile bouillante cependant que les archers opéraient de larges coupes dans leurs rangs. Marwan faisait la navette entre les officiers et l'émir et fut stupéfait de découvrir celui-ci, auquel il venait faire un rapport sur la situation, tranquillement occupé à se parfumer la tête de musc et de civette. Devant son étonnement, al-Hakam lui dit :

— Ma conduite peut te paraître bizarre. En réalité, elle ne l'est pas. Ce jour est celui où je dois me préparer à la mort ou à la victoire et je veux que la tête d'al-Hakam se distingue des têtes qui périront avec moi.

— La mienne est prête à tomber pour te protéger.

— Je le sais, tu es le digne fils de ton père. Rassure-toi, Allah écoutera mes prières et nous permettra de rétablir le calme.

De fait, les assaillants furent encerclés par les cavaliers d'Ubaid Allah et massacrés. Les plus chanceux parvinrent à s'échapper en se

fondant dans les rues de la cité ou en traversant le fleuve à la nage. Dans le Rabad, la panique s'empara de tous. Les représailles ne manqueraient pas d'être terribles. Les plus compromis cherchèrent, souvent en vain, des amis sûrs pour les cacher. Nul ne pouvait quitter le quartier entièrement encerclé par la garde de l'émir. Les Muets avaient reçu pour consigne de ne laisser entrer ni sortir qui que ce soit et appliquaient cet ordre à la lettre. Privés de leur principal conseiller spirituel, Talut Ibn Abd al-Djabbar, qui avait mystérieusement disparu, les principaux notables se réunirent pour décider de la conduite à tenir. Après une nuit de discussions, ils demandèrent au chef de la communauté juive, Itshak Ibn Jacob, d'aller implorer leur grâce au souverain.

L'intéressé, contrairement à toute attente, accepta de remplir cette mission périlleuse. Chacun savait qu'il était un loyal serviteur d'al-Hakam et un ami de Marwan Ibn Amr. Durant l'émeute, on le lui avait fait chèrement payer en brûlant ses magasins et sa demeure. Il avait été contraint de se réfugier, avec sa famille et ses coreligionnaires, dans leur synagogue, un bâtiment aux murailles épaisses, qui avait résisté aux assauts de la populace. Quand le calme était revenu, il avait fait l'admiration de tous en distribuant vivres et secours à ceux qui en avaient besoin, qu'ils soient musulmans, chrétiens ou juifs.

Itshak Ibn Jacob trouva le moyen d'entrer en contact avec Marwan Ibn Amr et celui-ci lui délivra un sauf-conduit grâce auquel il put franchir le barrage de la garde et gagner le Dar al-Imara. Son ami l'y attendait et le conduisit auprès du souverain :

— Juif, dit al-Hakam, je sais que toi et les tiens avez toujours été loyal envers moi. Je puis t'assurer que vous en serez récompensés et que vous serez exemptés du châtiment que j'entends infliger aux traîtres.

— Noble seigneur, je te remercie de ta bonté et les miens béniront ton nom en apprenant qu'ils te doivent la vie. Je ne réclame rien pour moi personnellement. Je suis ici non pas en tant que chef de ma communauté, mais comme envoyé par les notables du Rabad.

— Ils n'ont à attendre aucune pitié de ma part. Voilà des années qu'ils bravent mon autorité et fomentent révolte sur révolte. Je veux extirper ce chancre et j'ai l'intention de faire passer toute la population au fil de l'épée, du nourrisson au vieillard. Pas un seul n'en réchappera.

— Permets-moi d'implorer ta clémence. Il est juste que les coupables soient punis. Mais répandre inutilement le sang des innocents est un péché dont ton Dieu te demandera compte un jour.

Ta propre famille en a fait la triste expérience sous le règne d'al-Saffah. Ton vénérable grand-père, Abd al-Rahman, s'en souvenait et a su faire taire, quand cela était nécessaire, ses ressentiments. Tu es un monarque respecté et admiré par beaucoup de tes sujets. Songe à ce que diront de toi les générations futures si tu mets à exécution tes projets.

— Marwan m'avait prévenu que tu me tiendrais ces propos et je vais réfléchir. Tu sauras sous peu ce que j'ai décidé.

Le lendemain, des crieurs, protégés par une imposante escorte, parcoururent les rues du Faubourg pour communiquer la sentence d'al-Hakam. Ils lurent une liste de trois cents notables condamnés à mort. Si l'un d'entre eux refusait de se rendre, un membre de sa famille, son père ou son fils aîné, serait choisi à sa place. Les autres habitants avaient droit à la vie sauve, à condition de quitter, dans un délai de trois jours, le Rabad dont toutes les maisons seraient rasées. Quant à leurs biens, ils étaient confisqués au profit du Trésor public. La communauté juive devrait, elle aussi, abandonner ses demeures, mais, en raison de son loyalisme, l'émir prenait à sa charge sa réinstallation dans un quartier situé à l'intérieur de l'enceinte.

Sitôt la nouvelle connue, les habitants s'empressèrent d'abandonner leurs foyers et partirent, en longues colonnes, en direction du nord ou du sud. La plupart avaient décidé de chercher refuge à Tulaitula, d'autres s'embarquèrent à al-Munakab pour l'Ifriqiya. Ils s'installèrent à Fès, la ville fondée par Idriss I^{er}, dont le fils avait compris tout le profit qu'il tirerait de l'arrivée d'artisans expérimentés et d'habiles commerçants. Les trois cents notables furent crucifiés, à l'exception de deux d'entre eux, restés introuvables, Yahya Ibn Yahya al-Laithi et Talut Ibn Abd al-Djabbar. Quelques mois plus tard, le hadjib Abd al-Karim Ibn Mughit conduisit les deux hommes devant al-Hakam :

— Noble seigneur, je te livre ces deux traîtres qui ont eu l'audace de se présenter chez moi pour solliciter l'asile.

— Je t'en remercie.

Se tournant vers Talut, al-Hakam lui demanda d'un ton rogue :

— Je savais que tu n'échapperais pas aux recherches de mes gardes. Quel homme a été assez impudent pour oser braver mes édits et vous cacher pendant tout ce temps ? Parle. Si tu restes silencieux, mes bourreaux sauront te faire avouer.

— Le coupable est l'un de tes sujets les plus loyaux et nous l'avons à tort longtemps considéré comme un pourceau qui ne méritait pas de vivre.

— Qui est-ce ?

— Itshak Ibn Jacob. Il nous a cachés dans sa synagogue et, quand le Rabad a été rasé, il nous a fait sortir avec les siens. Nous vivions dans sa nouvelle demeure où il avait fait aménager un oratoire pour que nous puissions y prier. Fais nous exécuter, ce serait justice. Nous te demandons une simple faveur : de lui accorder la vie sauve. Il s'est montré infiniment plus généreux que ton hadjib, qui est pourtant notre frère en Allah.

Al-Hakam resta silencieux. Puis, la voix tremblante d'émotion, il s'adressa à l'assistance :

— Je vous prends vous tous à témoins de cet événement. Un dhimmi a risqué sa vie et celle de sa communauté pour sauver deux Musulmans qui n'avaient cessé de les accabler d'insultes et de demander leur expulsion de Kurtuba. S'est-il trouvé parmi vous un seul disciple du Prophète pour s'exposer à un tel danger ? Aucun. Abd al-Karim n'a pas craint de me livrer ces traîtres qui étaient jadis ses amis sans même chercher à intercéder en leur faveur. Il a cru sincèrement me servir. Pourtant, je ne lui en sais pas gré. Se serait-il trouvé quelqu'un parmi vous pour m'offrir l'hospitalité si les émeutiers s'étaient emparés du palais ?

— Je l'aurais fait, dit Marwan Ibn Amr.

— Pardonne-moi de t'avoir offensé. Je suis convaincu que tu aurais agi de la sorte cependant que les autres n'auraient eu qu'une idée en tête : protéger leurs biens et solliciter les faveurs du nouveau souverain. Il y a un temps pour la vengeance et un temps pour le pardon. J'accorde ma grâce à Talut Ibn Abd al-Djabbar et à Yahya Ibn Yahya al-Laithi. Ils ne la méritent pas, mais je veux honorer de la sorte la générosité de leur protecteur. J'ose espérer que, désormais, dans leurs sermons, ils sauront se souvenir qu'ils doivent la vie à un enfant d'Israël.

Les dernières années du règne d'al-Hakam furent paisibles. Il se consacra à l'éducation de son fils aîné, Abd al-Rahman, l'associant à la gestion des affaires publiques et lui apprenant, petit à petit, son métier de roi. Un matin, il fut saisi d'un accès de fièvre et les médecins appelés à son chevet lui laissèrent peu d'espoirs. Selon eux, il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. Le jour de la fête des Sacrifices, le 10 dhu I-hidjdja 206[84] l'émir reçut tous les dignitaires du royaume pour leur faire prêter serment d'allégeance à son fils aîné. Puis il se retira dans ses appartements privés. La veille de sa mort, le 25 dhu I-hidjdja[85], il convoqua Abd al-Rahman pour lui lire son testament :

De même qu'un tailleur se sert de son aiguille pour coudre ensemble

des pièces d'étoffe, de même me suis-je servi de mon épée pour réunir mes provinces disjointes. Car depuis l'âge où j'ai commencé à raisonner, rien ne m'a répugné autant que le démembrement de mon empire. Demande maintenant à mes frontières si quelque endroit y est aux mains de l'ennemi. Elles te répondront non, mais si elles te répondaient oui, j'y volerais revêtu de ma cuirasse et l'arme au poing. Interroge aussi les crânes de mes sujets rebelles qui, semblables à des pommes de coloquinte fendues en deux, gisent sur la plaine et étincellent aux rayons du soleil. Ils te diront que je les ai frappés sans leur laisser de relâche. Saisis de terreur, les insurgés fuyaient pour échapper à la mort. Mais moi, toujours à mon poste, je méprise le trépas. Quand nous eûmes fini d'échanger des coups d'épée, je les contraignis à boire un poison mortel. Mais ai-je fait autre chose qu'acquitter la dette qu'ils m'avaient forcé à contracter envers eux ? Certes, s'ils ont trouvé la mort, ce fut parce que leur destinée le voulait ainsi. Je te laisse donc mes provinces pacifiées, ô mon fils. Elles ressemblent à un lit dans lequel tu peux dormir tranquille, car j'ai pris soin qu'aucun rebelle ne trouble ton sommeil.

Telles furent les dernières paroles d'al-Hakam, que ses contemporains surnommèrent al-Rabadi, « celui du Faubourg », en souvenir de la façon dont il avait châtié ses ennemis.

Chapitre X

« Entre lui et nous, c'est une lune de miel (*aiyam al-arus*) », c'est ainsi que le petit peuple de Kurtuba résumait les premiers mois du règne d'Abd al-Rahman II, monté sur le trône le 26 dhu I-hidjdja 206[86] à l'âge de trente ans. Si son père était respecté parce que craint, le nouvel émir était, lui, aimé de ses sujets qui colportaient maints récits attestant la douceur de son caractère ainsi que ses nombreuses et éminentes vertus. Les plus enthousiastes aimaient ainsi à rappeler que, témoin et prétexte de la sinistre Journée de la fosse, il n'avait pas caché à Amrus Ibn Yusuf l'horreur que lui inspirait ce massacre et plusieurs familles de Tulaitula se souvenaient avec émotion des secours financiers qu'il leur avait fait parvenir. Absent lors de la destruction du Rabad, il avait pris soin de rendre ostensiblement visite à Yahya Ibn Yahya al-Laithi, soupçonné d'avoir été à l'origine de la révolte et gracié par al-Hakam. Jusqu'à la mort de celui-ci, le wallad s'était obstinément refusé à adresser la parole au principal artisan de la répression, le comte Rabi.

Dès son avènement, Abd al-Rahman l'avait fait arrêter et traduire en justice, l'accusant d'avoir détourné à son profit une partie des impôts qu'il avait la charge de collecter. Un muwallad avait juré sous serment que le kumis lui avait déconseillé de se convertir à l'islam en ces termes : « Si toutes les brebis que je tonds font comme toi, les caisses du royaume et les miennes seront bientôt vides. » Ce témoignage, bien que suspect, avait causé la perte du dignitaire chrétien à l'exécution duquel une foule en liesse s'était pressée. Ses propres coreligionnaires, les premiers qu'il pressurait fiscalement, s'étaient réjouis de sa chute, sans se rendre compte que celle-ci signait une diminution de leur influence à la cour.

Abd al-Rahman n'entendait pas pour autant alléger les taxes levées sur ses sujets. Lors de son accession au trône, il avait reçu des délégations venues de toutes les villes du royaume et avait rejeté avec dédain la pétition des habitants d'Ibira lui demandant l'abrogation de toutes les taxes instituées par al-Hakam. Furieux de la réponse de l'émir, les délégués s'étaient regroupés devant le Dar al-Imara et le hadjib avait dû envoyer un contingent de Muets pour les disperser.

Les victimes de cet incident avaient bien vite été oubliées. Les chefs religieux musulmans s'étaient bien gardés de prendre leur

défense car le souverain avait su gagner leurs faveurs en affichant sa piété et en faisant détruire la halle aux vins établie sur la rive gauche du fleuve, là où s'élevait jadis le Faubourg. Cet entrepôt avait été affermé à un Musulman, Haiyun, qui, en dépit de ses engagements, ne se contentait pas de vendre, à des prix prohibitifs, ses vins et son hydromel aux dhimmis, mais comptait parmi ses clients assidus nombre d'aristocrates arabes et berbères, fort peu respectueux des lois coraniques. Le fqih Yahya Ibn Yahya al-Laithi s'était réjoui de la destruction de cet « antre du démon », tandis que Juifs et Chrétiens se voyaient désormais contraints de faire venir les boissons prohibées d'Ishbiliya ou d'Ifrandja.

Assigné à résidence dans son fief de Balansiya, Abdallah, le seul fils survivant d'Abd al-Rahman I^{er}, avait tenté de profiter de la mort de son neveu al-Hakam pour agrandir ses domaines en annexant le pays de Tudmir[87] administré jusque-là par les descendants du comte wisigoth Théodomir. Il s'était emparé d'Ello[88], la principale localité de cette province, mais n'avait guère profité de sa nouvelle acquisition. La fatigue de l'expédition, ajoutée à son grand âge, avait eu raison de sa santé et il avait été frappé d'une attaque de paralysie générale dans laquelle certains virent un châtiment divin. Jugeant qu'il ne représentait plus aucun danger, l'émir n'avait pas envoyé d'armée contre son grand-oncle, dont les partisans ne tardèrent pas à s'entredéchirer. Arabes mudarites et yéménites en vinrent aux mains sous un prétexte futile. Un Mudarite s'était introduit clandestinement dans une vigne appartenant à un chef yéménite, et avait saccagé celle-ci. Furieux, ce dernier avait aussitôt incendié les villages mudarites voisins pendant que ses soldats, reconnaissables à la feuille de vigne qu'ils portaient sur leurs manteaux, faisaient régner la terreur dans la région. Informé de cette situation, l'émir interdit à Marwan Ibn Amr d'intervenir. Il lui expliqua que cette stupide querelle affaiblissait le camp de ses adversaires et qu'il n'était pas mécontent de voir ceux-ci s'entretuer.

Dès la première année de son règne, Abd al-Rahman II renoua avec la tradition de la saifa estivale. Il lança une expédition contre les Chrétiens de la Djillikiya[89], une province située au-delà d'*al-Taghr al-adra*, « la Marche inférieure », sur laquelle veillait le wali de Marida. Les troupes de l'émir franchirent le col de Djarnik[90] et firent plusieurs milliers de prisonniers. Deux ans plus tard, en rabi II 210[91], Abd al-Karim Ibn Mughit remporta, au pied du Djebel al-Madjus[92], une éclatante victoire contre une armée chrétienne cependant que Faradj Ibn Massara s'emparait du château fort d'al-Kula'ia[93]. Kurtuba fit fête aux généraux vainqueurs de cette

expédition qu'un poète de cour qualifia de façon grandiloquente de *ghazwat al-fath*, « expédition de la victoire », dans un poème qu'il tint à réciter devant l'émir et ses conseillers. Ces différents succès attirèrent vers l'Ishbaniyah des aventuriers de tout acabit, prêts à offrir pour de l'argent leurs services à un souverain auquel la fortune des armes semblait sourire. Emprisonné à Aix-la-Chapelle pour avoir assassiné plusieurs fonctionnaires francs, un noble goth, Aizon, parvint à s'évader et à s'emparer d'Ausona^[94] et de Roda. Il envoya l'un de ses frères à Kurtuba, proposant à Abd al-Rahman de lui livrer ses domaines et de l'aider à reconquérir Barcelone. L'offre fut jugée alléchante en dépit des conseils de prudence donnés par Marwan Ibn Amr. Celui-ci sollicita du souverain une audience pour le mettre en garde :

— Noble seigneur, cet Aizon ne m'inspire pas confiance. C'est un criminel et aucun de ses coreligionnaires n'acceptera de le seconder dans cette entreprise. Il ment de manière éhontée quand il prétend que les Nazaréens de sa région veulent secouer le joug des Francs et sont prêts à nous accueillir les bras ouverts. Il me fait penser à Suleïman Ibn Yakzan Ibn al-Arabi, qui avait usé d'une ruse similaire pour attirer sous les murs de Sarakusta le roi des Francs. Ce traître paya cher le fait d'avoir cru à ces fables et je ne voudrais pas qu'une pareille mésaventure t'arrive.

— Mes autres généraux pensent le contraire.

— Ils rêvent de se couvrir de gloire au combat mais connaissent mal les Francs. Ces hommes n'ont rien à voir avec les Nazaréens de Djillikiya, une bande de gueux sur lesquels Alphonse II a bien du mal à asseoir son autorité. L'Ifrandja est un royaume puissant et bien administré et son roi peut lever autant de troupes qu'il le veut. Aizon pèse bien peu par rapport à lui.

— Marwan, je te trouve bien timoré. À vrai dire, on m'a rapporté sur toi d'étranges rumeurs. Tu aurais déploré l'exécution du comte Rabi et tu te plaindrais de l'influence qu'exercent sur moi nos chefs religieux.

— Rabi était un ami de mon père et celui-ci l'avait recommandé au tien qui s'en trouva fort aise. Sans lui et ses Muets, il n'aurait pu écraser la révolution du Faubourg et tu ne serais pas à cette place aujourd'hui. L'homme n'était pas sans défauts, je te l'accorde. Il s'est enrichi en levant les impôts. Ses remplaçants n'agissent pas autrement si je crois ce qu'on dit en ville. J'ai effectivement déploré la mort du comte Rabi et, si tu t'en souviens, lors du conseil que tu as tenu à ce sujet, je n'ai pas fait mystère de mon opinion. Tu m'as même félicité pour ma franchise.

— Soit. Mais qu'as-tu à reprocher aux *foqahas*[95] et aux conseils qu'ils me donnent ?

— Je me méfie de ces dévots hypocrites toujours prêts à faire étalage de leur prétendue érudition et qui se croient au-dessus du commun des mortels. L'Ishbaniyah nous appartient depuis plus de cent ans désormais et pourtant, nous les disciples d'Allah, y sommes toujours minoritaires. Nous n'avons rien à redouter des Juifs, ils savent trop ce qu'ils nous doivent. Les Nazaréens constituent la majorité de la population et il convient de ne pas les maltraiter. Pour l'heure, ils se tiennent tranquilles car ils savent qu'ils ne peuvent rien espérer de leurs frères du Nord ni des Francs. Mais tous nos beaux parleurs ne cessent d'exciter contre eux Arabes et Berbères en affirmant que nous leur accordons trop de privilèges. Les multiples tracasseries dont ils sont l'objet dans leur vie quotidienne finiront par les indisposer et les inciter à la révolte. Tu as fait détruire la halle aux vins et je t'ai félicité de cette initiative : elle aide les nôtres à ne plus transgresser la Loi du Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix ! En contrepartie cependant, tes sujets juifs et chrétiens doivent maintenant dépenser des sommes folles pour se procurer du vin ou de l'hydromel et ce au prix de mille difficultés. N'est-ce pas injuste ?

— Tu l'as reconnu, c'est la Loi du Prophète !

— Assurément et elle s'applique à ceux qui ont accepté de suivre son enseignement, non aux dhimmis qui peuvent pratiquer leur religion à condition de s'acquitter de la *djizziya* et du *kharadj*. Tu règnes, noble seigneur, sur plusieurs peuples et tu dois respecter chacun d'entre eux si tu veux que ton héritage prospère. J'ai bien peur que nos chefs religieux ne compromettent la paix qui règne jusqu'ici dans tes domaines avec leurs exigences irréalistes.

— Est-ce une raison, Marwan Ibn Amr, pour t'opposer à cette expédition contre les Francs ? Aurais-tu peur ?

— J'ai passé mon existence à me battre et je serai fier de donner ma vie pour toi, Abd al-Rahman. J'estime cependant que nous n'avons aucune chance de nous emparer de Barcelone et Aïzon ne mérite pas qu'on sacrifie pour lui la vie d'un seul Musulman.

— Et si je t'ordonnais de prendre la tête de mon armée pour lui porter secours ?

— J'obéirai non sans t'avoir mis en garde contre les risques que tu prends. C'est mon devoir de loyal sujet et nul ne peut mettre en doute le dévouement dont je fais preuve à l'égard de ta famille et de ta personne.

Insensible à ces arguments, Abd al-Rahman II ordonna au chef berbère de prendre la tête d'une armée qui attaquerait l'Ifrandja en

liaison avec les troupes d'Aizon. L'expédition se solda par un échec cuisant. Averti des préparatifs par des traîtres, le comte Bernard, fils du duc Guillen de Toulouse, s'enferma dans Barcelone et veilla à ce que les entrepôts de la cité contiennent assez de vivres pour soutenir un long siège. Grâce à ces précautions, il put attendre l'arrivée d'une colonne de secours dépêchée par Louis le Pieux et écrasa Aizon et ses bandes ainsi que leurs alliés. Marwan Ibn Amr ne revint pas à Kurtuba. Conscient que l'émir lui ferait payer cher sa franchise et sa lucidité, il chercha et trouva la mort à la tête d'un contingent de cavaliers berbères protégeant l'arrière-garde de son armée. Avec lui disparaissait le dernier héritier de la lignée fondée par Tarik Ibn Ziyad, le conquérant de l'Ishbaniyah. Apprenant son décès, Ibrahim Ibn Itshak, le chef de la communauté juive de Kurtuba dont la famille était liée à celle de Marwan Ibn Amr, confia à son fils : « L'on peut appliquer à ce pays ce que notre sainte Torah dit d'Eretz Israël : *eretz okhelet yoshveïa*, « une terre qui dévore ses enfants ». Notre ami, que son nom soit béni, aimait sincèrement cette contrée et ses habitants, tous ses habitants, sans distinction de religion. J'ai bien peur que sa disparition ne soit le prélude à des changements radicaux dont nous aurons à pâtir. »

L'échec de l'expédition contre l'Ifrandja fit souffler un vent de révolte sur le pays, mettant un terme à la lune de miel entre l'émir et ses sujets. Les mécontents relevaient la tête et n'hésitaient pas à braver l'autorité d'Abd al-Rahman II. Ce fut le cas à Marida, le chef-lieu de la Marche inférieure, où les habitants étaient fatigués de devoir chaque année contribuer à l'entretien de la saifa contre les Nazaréens de Djillikiya. L'éclatant succès remporté par le comte Bernard souleva une vague d'enthousiasme chez les Chrétiens de la ville, convaincus par des moines fanatiques que la fin des temps était proche et que les Francs s'apprêtaient à fondre sur l'Ishbaniyah et à délivrer cette région du joug des Ismaélites. L'un des hommes les plus riches de la cité, Aurelius, issu d'une vieille famille sénatoriale romaine, envoya, au nom de ses coreligionnaires, une lettre à Louis le Pieux, le suppliant humblement de venir au secours de ses frères, « injustement persécutés par le cruel Abd al-Rahman ». Il confia cette missive à l'une de ses connaissances, Abraham, un marchand juif de Sarakusta, qui avait obtenu du roi franc l'autorisation de venir s'installer à Narbonne pour y commercer. Contre une grosse somme d'argent, le Juif accepta de transmettre la lettre à la cour d'Aix-la-Chapelle et de faire parvenir la réponse par l'un de ses cousins, Jacob d'Ishbiliya.

Un matin, Aurelius reçut la visite d'un curieux personnage, apparenté à sa femme, un muwallad nommé Suleïman Ibn Martin.

L'homme avait mauvaise réputation. Il avait fait le désespoir de son père, un riche propriétaire terrien, en se convertissant à l'islam et en épousant une jeune Berbère, Leila, sœur de Mahmud Ibn Abd al-Djabbar, un seigneur local. Il passait pour être l'informateur du wali de Marida, bien qu'il ne ratât jamais une occasion de le critiquer en public. C'est donc avec beaucoup de méfiance qu'Aurelius le fit entrer :

— Je suppose que tu as une bonne raison de vouloir me rencontrer. Tu n'es pas réputé pour aimer frayer avec ceux de tes parents qui restent obstinément attachés à leur foi.

— Je suis moins suspicieux et ingrat qu'eux, murmura doucereusement le muwallad. Je sais tenir ma langue quand il le faut et certains pourraient m'en savoir gré.

— Qu'entends-tu par là ?

— Un Juif a été attaqué par mes paysans. Le malheureux est mort. Ces idiots en voulaient à son argent et l'ont stupidement tué pour le voler. Je leur ai laissé les pièces d'or qu'il avait sur lui et ai gardé pour moi un véritable trésor.

— Pourquoi me dis-tu cela ? Je n'ai rien à voir avec les assassins du Christ !

— Sauf lorsqu'ils sont à ton service. Celui-ci était porteur d'une lettre qui t'était adressée et que j'ai lue avec intérêt. J'ignorais que, dans notre ville, il se trouvait un notable assez important pour correspondre avec le roi des Francs :

Aurelius se saisit de la missive et la lut avec attention :

Nous avons entendu le récit de vos tribulations et des nombreuses souffrances que vous endurez du fait de la cruauté du roi Abd al-Rahman, lequel, avec la cupidité démesurée dont il fait preuve pour vous soustraire vos biens, vous a fréquemment plongés dans l'affliction, de la même manière que son père : ce dernier, en effet, en augmentant injustement les tributs dont vous n'étiez pas débiteurs et en exigeant leur paiement par la force, d'amis que vous étiez, vous transforma en ennemis, de sujets obéissants en révoltés ; il chercha à vous enlever votre liberté et à vous opprimer par de lourdes et iniques contributions. Mais vous, à ce qui nous a été rapporté, vous avez toujours, en hommes courageux, bravement résisté à l'injustice des rois iniques et à leur cruelle avidité. Ainsi agissez-vous encore présentement, comme nous le savons par de nombreux comptes rendus. C'est pourquoi nous tenons à vous adresser cette lettre, afin de vous consoler et de vous exhorter à persévérer dans la défense de votre liberté contre un monarque si cruel et dans la résistance que vous opposez à sa fureur et à sa colère. Et parce qu'il n'est pas seulement votre ennemi, mais

aussi le nôtre, combattons d'un commun accord sa tyrannie ! Nous vous proposons, avec l'aide de Dieu, d'envoyer l'été prochain notre armée dans notre Marche ; elle y attendra nos ordres concernant le temps qu'elle devra passer en avant de la frontière ; cela, dans la mesure où il vous paraîtra bon que nous la dirigions à votre aide contre les ennemis communs qui stationnent dans notre Marche. En effet, si Abd al-Rahman, avec ses colonnes, désire partir vous attaquer, la présence de notre armée aux confins de son territoire l'en empêchera. Et nous vous faisons savoir que si vous vouliez émigrer et venir chez nous, nous ferions en sorte que vous puissiez jouir pleinement de votre ancienne liberté, sans aucune diminution et sans l'astreinte de nul tribut ; nous n'aurions pas la prétention de vous faire vivre sous une autre loi que celle de votre choix ; vous ne seriez traités que comme des amis et des confédérés, honorablement unis à nous pour la défense de notre royaume. Dieu vous garde tels que nous le désirons !

Son interlocuteur ironisa :

— À ta mine déconfitte, je devine que tu attendais une réponse plus encourageante. Ce Louis est diablement prudent. Il te comble de belles paroles, mais se garde bien de t'accorder les secours que tu demandes. En fait, il te propose tout bonnement une seule chose : de venir t'installer dans l'une de ses cités à condition que tu amènes avec toi tes biens et ton or qu'il pourra confisquer un jour si bon lui semble. N'hésite pas à suivre son conseil car c'est la seule occasion que tu auras de voir les soldats francs que tu réclamaïs et qui attendent, de l'autre côté de la frontière, sans avoir aucune intention de traverser celle-ci.

— Je vais être direct avec toi, Suleïman. Qu'exiges-tu de moi ?

— Le soutien de tes semblables.

— Je ne comprends pas.

— Je vais donc t'éclairer. Vous n'êtes pas les seuls à vous plaindre de la tyrannie d'Abd al-Rahman, pour reprendre ton expression. Ses propres coreligionnaires sont excédés par son comportement et par la manière dont il les traite. Nous en avons assez de devoir nourrir et héberger les armées qu'il envoie, en vain, contre le roi Alphonse. Kurtuba est loin, très loin, et le wali n'a pas assez d'hommes pour réprimer une révolte de toute la population.

— Est-ce à dire que tu prépares une insurrection ?

— Mon beau-frère, le tout-puissant Mahmud Ibn Abd al-Djabbar, et moi-même estimons que le temps est venu de nous tailler un domaine à la mesure de nos ambitions et de nos mérites. Nous sommes convaincus de notre réussite à la condition que les tiens se joignent à notre mouvement ou ne le contrarient pas.

— Quel avantage y trouverions-nous ?

— Assurément, ils sont nombreux, fit Suleïman. Je n'ai qu'un mot à dire et une copie de cette lettre sera mise sous les yeux du wali et sous ceux de l'émir.

— La mort ne me fait pas peur.

— Je le sais, mais tu ne seras pas le seul à périr. Ta femme et tes enfants partageront ton sort et les Chrétiens de cette ville paieront cher ta trahison, une trahison inutile puisque les Francs n'ont aucune intention de venir se mêler de nos affaires.

— Admettons. Pourquoi devrions-nous vous soutenir ?

— Parce que nous vous garantissons l'assurance de vivre en paix et de pratiquer votre religion sans être inquiétés.

— Nous avons déjà ce droit.

— À tel point que tu dois subir le joug d'un tyran et tu n'as pas tort de le dire. Abd al-Rahman est le jouet des foqahas qui l'excitent contre ceux qu'ils nomment « les Infidèles ». Tes frères de Kurtuba en savent quelque chose. Leurs prêtres doivent se livrer à mille ruses pour se procurer le vin nécessaire à la célébration de vos offices.

— Je vois que tu n'as pas oublié les rites de notre ancienne religion.

— Que je respecte et que je vénère même si le fait d'être un muwallad m'ouvre des perspectives plus séduisantes. Là n'est pas l'important. Nous devons agir et vite. Si vous acceptez de reconnaître notre autorité, nous vous laisserons vivre comme vous l'entendez sans avoir à payer pour cela un impôt particulier. Vous ne serez soumis qu'aux seules taxes que nous lèverons sur chacun, en fonction de sa fortune et non de sa foi. Bien entendu, il va de soi que toi et ta famille en serez exemptés. Vous n'avez rien à craindre. Depuis l'échec de son expédition contre l'Ifrandja, Abd al-Rahman n'a plus assez de troupes pour lancer de nouvelles offensives et je sais, de source sûre, qu'il devra sous peu s'occuper plus de Tulaitula que de notre cité. Cela nous laisse assez de temps pour nous préparer à recevoir ses généraux quand ces imprudents décideront de marcher à la mort.

— D'où te vient cette certitude ? fit Aurelius.

— J'ai déjà trop parlé et tu n'as pas besoin d'en savoir plus pour l'instant. Je me fie à ton intelligence pour que tu prennes la décision la plus sage.

— Tu peux compter sur l'aide de ma communauté. C'est un pari que je fais en priant le ciel de ne pas avoir à le regretter.

Quelques jours plus tard, le wali de Marida fut assassiné alors qu'il se rendait inspecter le marché et la plupart de ses hommes choisirent de se rallier à Suleïman Ibn Martin et à Mahmud Ibn Abd

al-Djabbar pour éviter d'être mis en pièces par la foule.

Abd al-Rahman, averti de cette reddition, décida de temporiser. La seconde ville du royaume, Tulaitula, dont il avait tenté de protéger les habitants, avait chassé sa garnison. Elle était désormais sous la coupe d'un aventurier d'origine modeste, Hashim. Batteur de métal de son état, ce qui lui avait valu le surnom d'*al-Darrab*, « le Frappeur », il avait passé sa jeunesse à Kurtuba et détestait son métier, passant le plus clair de son temps dans les tavernes avec la lie de la population. Il avait été arrêté à plusieurs reprises et avait jugé préférable de quitter la capitale pour gagner la grande cité du Nord où il comptait de nombreux parents pour y fomenter une révolte.

Après avoir pillé les demeures des fonctionnaires demeurés loyaux à l'émir, al-Darrab avait gagné la campagne environnante et, changeant constamment de repaires, surgissait à l'improviste pour attaquer les voyageurs ou brûler les hameaux berbères. Ses exploits étaient largement commentés et ses partisans faisaient circuler le bruit qu'il disposait de pouvoirs magiques le rendant quasi invincible. Il fallut près de deux ans au général Mohammed Ibn Rustum pour parvenir à s'emparer de lui et lui appliquer le châtiment réservé à tous les rebelles, la crucifixion. Ce danger écarté, le souverain se résolut à envoyer une expédition contre Marida, dont les habitants se hâtèrent de négocier leur soumission. Moyennant le versement d'une énorme amende, ils obtinrent leur pardon et furent désormais étroitement surveillés par le nouveau wali, Harith Ibn Bazi, flanqué d'un adjoint, Abdallah Ibn Kulaib Ibn Thalaba, qui avait des yeux et des oreilles partout et qui n'hésitait pas à faire arrêter ceux qu'il soupçonnait de complots. Fin politique, il se lia d'amitié avec Aurelius, lui révélant qu'il savait tout de sa correspondance avec Louis le Pieux et, pour lui prouver sa bonne foi, détruisit sous ses yeux tous les documents compromettants. Dès lors, il n'eut pas de meilleurs alliés que les Nazaréens.

Après la mort de l'infirme Abdallah à Balansiya, l'émir annexa purement et simplement ses domaines ainsi que le pays de Tudmir, déchiré par les guerres incessantes entre Arabes yéménites et mudarites. Ello, la capitale, fut rasée et, pour la remplacer, le wali Djabir Ibn Malik Ibn Labid édifia une nouvelle ville, Mursiya[96], où il attira, moyennant des exemptions fiscales pour une période de dix ans, de nombreux artisans juifs, chrétiens et muwalladun qui contribuèrent à la prospérité de la cité.

Chassés de Marida, Suleïman Ibn Martin et Mahmud Ibn Abd al-Djabbar se querellèrent et choisirent de poursuivre, chacun de son côté, leur lutte contre les autorités de Kurtuba. Le premier s'installa

dans le Nord, à proximité de la Djillikiya chrétienne et fut tué en 219[97]. Son beau-frère tenta de se tailler un fief sur les bords de la mer mais en fut délogé. Contraint de chercher asile auprès d'Alphonse II, il reçut bon accueil et la garde du château fort d'Alqueria. En agissant de la sorte, le roi chrétien rompait la trêve tacitement observée depuis une dizaine d'années avec son puissant voisin et le paya chèrement.

Abd al-Rahman envoya contre lui trois colonnes, l'une placée sous le commandement de son oncle, Walid Ibn Hisham, et les deux autres confiées à ses frères Saïd al-Khair et Umaiya. Des milliers de Chrétiens désertèrent leurs terres pour trouver un asile provisoire dans des grottes à flanc de montagne où la famine et les maladies exercèrent de terribles ravages. Inquiet, Mahmud Ibn Abd al-Djabbar dépêcha un émissaire auprès de Walid Ibn Hisham, lui offrant de lui livrer la forteresse dont il avait la garde et de se retourner contre son protecteur. Mal lui en prit. Alphonse II intercepta le message et vint mettre le siège devant le château fort du félon. Celui-ci tenta une sortie. Affaibli par les privations, il tomba de son cheval, fut fait prisonnier et exécuté quelques jours après. Sa sœur, veuve de Suleïman Ibn Martin, eut la vie sauve car elle accepta d'abjurer l'islam et d'épouser un aristocrate wisigoth, Gurdisalvus, dont elle eut plusieurs enfants.[98]

Non sans mal, Abd al-Rahman avait rétabli son autorité sur l'ensemble de son royaume et passa désormais pour l'un des princes les plus puissants de l'Occident. Il en eut la confirmation éclatante avec l'arrivée à Kurtuba d'une ambassade du basileus byzantin Théophile. Ce dernier avait imprudemment déclaré la guerre au calife de Bagdad al-Mutasim et ses troupes avaient été écrasées par celles du souverain abbasside. Il s'était mis dans une situation pour le moins préoccupante et cherchait désespérément des alliés. Il crut en trouver en la personne de Louis le Pieux, auquel il demanda de l'aider à reconquérir les provinces byzantines de l'Italie qui avaient fait sécession ou avaient été conquises par les Musulmans d'Ifrandja. Là encore, le roi franc refusa de s'engager fermement, estimant qu'il pourrait ajouter ces terres à ses domaines. Dans le même temps, l'empereur envoya à Kurtuba un Grec, Kartiyus, qui parlait parfaitement l'arabe et aurait pu passer pour un Musulman tant il était familier de leurs rites et coutumes.

Il impressionna plutôt favorablement l'émir par le brillant de sa conversation et par ses talents de diplomate ainsi que par les somptueux cadeaux dont il était le porteur, de riches soieries,

plusieurs traités de médecine grecque traduits en arabe, des fourrures et de l'ambre venus d'un pays lointain, la Rus[99], où il s'était rendu. À l'en croire, c'était une terre rude et glaciale, recouverte par les neiges une partie de l'année et habitée par des guerriers féroces dont certains étaient venus de contrées situées encore plus loin au Nord, qui adoraient des dieux païens et leur sacrifiaient des êtres humains avant de partir en expédition à bord de longs bateaux ornés d'une tête de dragon ou de serpent. Kartiyus, en bon courtisan, passa à son tour de longues heures à écouter son interlocuteur lui parler de l'Ishbaniyah, de poésie ainsi que des usages en cours dans cette région. Il ne manqua pas de se répandre en propos louangeurs. Habile, le Grec attendait le moment propice pour évoquer les raisons réelles de sa visite et il eut enfin satisfaction quand le prince omeyyade, se promenant avec lui dans les jardins d'al-Rusafa, lui montra le palmier au pied duquel était enterré son arrière-grand-père.

— Cet arbre, Grec, t'est sans nul doute familier. À ce que l'on m'a dit, on en trouve des milliers en Orient.

— Certes, mais ils n'ont pas la vigueur et la perfection de celui-ci. Je n'ignore pas, noble roi, que ta famille régnait jadis sur la Syrie.

— Et sur bien d'autres territoires que mes aïeux avaient conquis sur les tiens.

— C'étaient de valeureux guerriers et nos empereurs, à l'époque, étaient des faibles et des lâches qui n'ont pas su défendre le patrimoine reçu de leurs prédécesseurs. Ils ont dû abandonner une partie de leurs possessions jusqu'à ce que la paix s'instaure avec les califes de Damas.

— C'était une trêve plutôt qu'une paix. Tu dois savoir que nous ne déposons jamais les armes. Notre Dieu nous ordonne de combattre partout et sans cesse afin que les peuples acceptent de suivre les saints préceptes du Coran.

— Puisque tu aimes la guerre, ma proposition devrait t'enchanter.

— Quelle est-elle ?

— De nous aider à écraser l'infâme al-Mutasim, le calife de Bagdad, celui que nous appelons, non sans raison, l'ennemi du genre humain, tant il est cruel et sanguinaire. Tu as de bonnes raisons de le faire.

— Lesquelles ?

— Tu pourrais récupérer la Syrie dont est venu ton arrière-grand-père. L'un de tes lettrés m'a récité le poème qu'il avait composé sur ce palmier et dans lequel il se plaignait d'être, tout comme cet arbre, en exil, loin de sa terre natale. Toi, c'est différent. Tu as vu le jour dans cette contrée et tu ne l'as jamais quittée. Mais je suis sûr que tu te

soucies de la gloire passée, qui fut grande, de ta famille et que ton cœur tressaillirait d'allégresse si tu entraais dans Damas et visitais les ruines d'al-Rusafa, le domaine construit par l'un des tiens.

— Dois-je en conclure que ton empereur n'entend pas récupérer ce qu'il pourrait considérer comme son bien légitime ?

— Il est assez lucide pour ne pas nourrir de telles illusions. Il n'a ni les moyens ni l'envie de reconquérir des terres dont l'immense majorité de la population professe une religion différente de la nôtre.

— Que me chantes-tu là ? J'ai des sujets musulmans, chrétiens et juifs et ils vivent en bonne harmonie.

— Voilà qui t'honore et c'est précisément pour cela que ta réputation a traversé les mers pour parvenir jusqu'aux oreilles de mon maître. Nos prêtres ne sont pas de cet avis. Ils tolèrent la présence de quelques Juifs car ceux-ci sont indispensables au commerce. Jamais ils n'accepteraient de laisser les habitants de l'Orient exercer la religion que tu professes. Théophile n'a qu'un souci en tête : raffermir son empire et le protéger contre les attaques de ses voisins. Les Abbassides sont une menace constante pour notre sécurité, voilà pourquoi il t'offre de venger tes parents jadis assassinés par al-Saffah et de prendre la place du calife de Bagdad, moyennant la signature d'un traité d'amitié entre nos deux États.

— Ce n'est pas la seule raison. J'ai ouï dire que certains de mes compatriotes, dirigés par Abu Hafs al-Balluti, s'étaient installés dans une île[100] proche de ton pays et se livraient à la piraterie contre vos navires de commerce.

— Tu es bien informé, Abd al-Rahman. Effectivement, certains de tes sujets se comportent de manière scandaleuse. Nous savons qu'ils le font sans ton accord. Ils ont dû quitter ton royaume car ils avaient eu l'audace de se révolter contre toi et méritent donc le châtement que tu leur infligeras.

— Kartiyus, je te ferai connaître ma réponse sous peu.

Abd al-Rahman avait été troublé par les paroles du Grec.

Certes, l'empereur n'agissait pas de manière désintéressée ou par affection envers lui. Théophile avait besoin d'un allié pour éviter l'invasion de ses domaines par al-Mutasim et l'émir savait par ses espions qu'il avait sollicité en vain l'aide des Francs. Voilà pourquoi il s'était adressé à l'émir de Kurtuba, néanmoins ennemi juré des Nazaréens. Pourtant, ce simple constat le flattait et le remplissait d'aise. Lui, dont un simple batteur de métal pouvait contester l'autorité, voyait le plus grand souverain du monde connu solliciter humblement son appui. Abd al-Rahman n'était pas un simple roitelet, mais le maître d'un État puissant et redouté. La perspective de se

rendre en Orient sur les traces des ancêtres le grisait. Zyriab lui avait parlé de la richesse fabuleuse de Damas et de Bagdad et il se souvenait des vieux Shamiyun qui, dans son enfance, évoquaient, les larmes aux yeux, la beauté du désert et les charmes de la Syrie, une terre fertile où le blé poussait dru chaque année. Quant à l'idée de devenir calife, consciemment ou inconsciemment, Kartiyus avait là pénétré par effraction dans son jardin secret. Al-Hakam avait raconté à son fils que leur aïeul, Abd al-Rahman, sitôt installé en Ishbaniyah, avait songé à reprendre le titre porté par son grand-père. Il avait dû reculer sous la pression des chefs religieux pour lesquels un tel acte constituait un sacrilège. Depuis, la question était évoquée à l'avènement de chaque nouveau souverain et les foqahas rendaient toujours le même verdict. Une telle initiative provoquerait un schisme grave au sein de l'Umma et ne pouvait donc recevoir leur aval. En fait, ces intrigants redoutaient en tel cas de ne plus être autorisés à se rendre en pèlerinage à La Mecque et à suivre leurs études à Médine. Ils avaient peur, surtout, de ne plus recevoir les donations de leurs riches protecteurs et admirateurs vivant dans l'empire abbasside.

La proposition de l'ambassadeur grec raviva chez l'émir le souhait de briguer le titre de calife. Il jugea inutile de solliciter l'avis des dignitaires religieux, qu'il soupçonnait capables d'inciter le peuple à la révolte si, d'aventure, il s'alliait ouvertement avec un prince chrétien contre al-Mutasim. Le précédent de Sarakusta était toujours bien vivant dans les mémoires. Mais encourager Théophile à reprendre les hostilités contre son redoutable voisin ne lui coûterait pas grand-chose : qui sait, le calife trouverait peut-être la mort au combat, lui permettant ainsi – son rival n'avait pas encore de fils – de se poser en prétendant. Mieux valait donc ne pas opposer une fin de non-recevoir aux Grecs et faire semblant d'abonder dans leur sens. Aussi Kartiyus repartit accompagné du poète Yahya al-Ghazal et d'un curieux personnage, Yahia, dit *sahib al-munaikula*^[101], l'inventeur d'un nouveau modèle d'horloge qu'Abd al-Rahman avait décidé d'offrir en cadeau à l'empereur pour le remercier de l'envoi de ses traités de médecine. Si les Grecs anciens étaient experts dans l'art de guérir les corps, les Arabes, eux, les surpassaient dans le domaine des inventions, ce qui prouvait bien, le message était clair, leur supériorité. Avant son départ, Yahya al-Ghazal fut reçu par le souverain :

— J'apprécie tes talents d'écrivain et je t'ai choisi pour ce voyage, car j'ai besoin que tu déploies toute ton éloquence pour endormir la méfiance de l'empereur.

— J'essaierai de me montrer digne de ta confiance.

— Dis à ton interlocuteur que je ne t'ai pas confié de lettre à dessein car j'entends nouer des relations étroites et personnelles avec lui. Bien entendu, c'est un mensonge, mais il en sera flatté. Remercie-le de la délicate attention qu'il a eue en considérant que la Syrie et ses dépendances me reviennent de droit et dis-lui que c'est à mes yeux le meilleur gage de sa sincérité. Fais en sorte qu'il croie qu'une seule idée occupe mes jours et mes nuits : les récupérer. Assure-le de mon appui et informe-le que j'écris aux différents princes d'Ifrandja pour leur demander de rompre leurs liens avec Bagdad.

— J'ai pris bonne note de tes instructions.

— En ce qui concerne Abu Hafs al-Balluti, tu diras à Théophile que je considère mon ancien sujet comme un rebelle et qu'il peut mener contre lui une expédition punitive en mon nom. Dis-lui que je ne peux m'y employer car nous ne possédons pas de flotte de guerre et que nous n'avons pas les moyens d'envoyer des troupes en Crète.

— Pardonne-moi, mais avancer un tel prétexte, c'est avouer que tu n'as pas l'intention de l'aider – il attend tes troupes – et c'est compromettre le succès de ma mission.

— Yahya, je voulais simplement m'assurer que tu avais compris que je ne voulais rien faire mais que tout devait démontrer le contraire. C'est pour cela que tu expliqueras à Théophile que je lui fais don de la Crète et qu'il peut y agir en mon nom.

L'ambassade cordouane mit plusieurs mois pour aller à Byzance, où elle fut chaleureusement accueillie, et en revenir. Yahya al-Ghazal déploya tous ses talents pour faire croire à son interlocuteur que son maître attendait le moment propice pour rendre publique leur alliance et se porter en Orient. Le basileus n'en demandait pas plus. Des espions d'al-Mutasim s'empressèrent de mettre en garde le calife contre le déclenchement d'une guerre qui se traduirait nécessairement par l'intervention des troupes omeyyades auxquelles les gouverneurs des provinces les plus éloignées se rallieraient. Effrayé, al-Mutasim préféra négocier une trêve avec son voisin. Chacun fut satisfait de cet arrangement, à commencer par Abd al-Rahman qui s'était imposé comme l'égal de deux souverains régnant sur des domaines infiniment plus étendus que les siens.

Son pouvoir était cependant fragile. Les Nazaréens du Nord constituaient une menace permanente. Certes, depuis la victoire remportée sur eux à al-Karya, le roi Alphonse II avait cessé ses expéditions et son successeur, Ramiro I^{er}, avait envoyé à plusieurs reprises des ambassadeurs à Kurtuba. Tel n'était pas le cas des Vascons[102], commandés par un prince jeune et ambitieux, Garcia Iniguez. Son père, Inigo Arista, était un curieux personnage que tous

redoutaient. Grand amateur de femmes, il s'était remarié, après la mort de sa première épouse, avec une muwallad, veuve elle-même de Musa Ibn Fortun Ibn Kasi, qui lui avait donné un autre fils, Fortun Iniguez. Inigo Arista était ainsi devenu le parent de Musa Ibn Fortun Ibn Kasi.

Élevé à la cour, Musa Ibn Fortun Ibn Kasi avait été le compagnon de jeux d'Abd al-Rahman. Quand celui-ci était monté sur le trône, il avait fait de son ami l'un de ses principaux conseillers et lui avait confié en 227[103] le commandement d'une saifa dirigée contre l'Alaba. Le jeune homme s'était brillamment acquitté de sa mission. Il avait amassé un énorme butin et fait des centaines de captifs qu'il comptait ramener à Tudela, ville dont il était le wali. Sur le chemin du retour, il avait eu une violente altercation avec l'un de ses officiers. Il s'agissait d'un Arabe yéménite qui, dévoré par l'ambition et la jalousie, estimait indigne de son rang et de sa naissance de servir sous les ordres d'un homme qui comptait des Nazaréens dans sa famille. Publiquement, il n'hésita pas à insulter son supérieur, mettant en doute sa loyauté et la sincérité de son adhésion à la foi du prophète. Humilié, Musa Ibn Kasi s'était enfermé dans la citadelle de Tudela et avait refusé de se rendre à Kurtuba où l'émir l'avait convoqué.

Cet acte de désobéissance ne pouvait rester impuni. Abd al-Rahman avait ordonné à Harith Ibn Bazi de marcher contre le rebelle dont il mit les troupes en déroute. L'ancien wali offrit alors de faire sa soumission à condition que son vainqueur se replie sur Sarakusta. L'émir rejeta sa proposition, laissant Harith Ibn Bazi continuer sa progression. Affolé, Musa fit appel à son parent par alliance, Garcia Iniguez, qui se porta à son secours à la tête de plusieurs centaines de cavaliers et de fantassins bien décidés à infliger une cuisante défaite aux Ismaélites. De fait, lors d'une féroce bataille entre les deux armées, Harith Ibn Bazi eut le dessous. Il fut laissé pour mourant sur le terrain. Un médecin juif au service de Garcia Iniguez tenta en vain de sauver son œil droit atteint par une flèche. Depuis, il était prisonnier et Garcia Iniguez refusa toutes les offres de rançon faites par la cour de Kurtuba. Furieux de cet affront, Abd al-Rahman, accompagné de ses fils al-Mutarraf et Mohammed, lança contre les Vascons une armée considérable, infligeant à ses adversaires de lourdes pertes à la fin du mois de shawwal[104] Fortun Iniguez fut tué et sa tête envoyée à Kurtuba pour être promenée au bout d'une pique. Blessés, ses complices, Garcia Iniguez et son fils Galindo ainsi que Musa Ibn Fortun Ibn Kasi s'enfuirent. Avant de partir, ce dernier chargea Harith Ibn Bazi du soin de plaider sa cause auprès du souverain et Abd al-Rahman ; se souvenant de leur lointaine amitié et

conscient surtout que son ennemi possédait plusieurs places fortes dans la région frontalière de Sarakusta, il lui accorda son pardon et le rétablit dans ses fonctions de wali.

Le gouverneur d'al-Ushbuna était un homme heureux. D'origine modeste, Wahb Allah Ibn Hazm avait longtemps travaillé comme greffier au Dar al-Imara jusqu'à ce que son supérieur, un Nazaréen, lui ordonne un jour de se rendre auprès de l'émir pour dénoncer les agissements d'un wali, soupçonné par le palais d'avoir détourné une somme qui lui avait été confiée pour racheter des captifs musulmans. Démis de ses fonctions, l'homme entendait demander une forte réparation financière pour ce qu'il appelait une atteinte intolérable à son honneur. Ses amis haut placés n'avaient pas hésité à user de menaces contre les fonctionnaires chargés d'instruire ce dossier. D'accusateur, le chef du greffier s'était retrouvé en position d'accusé et ses ennemis avaient, en outre, eu l'outrecuidance de réclamer au Trésor public le paiement d'amendes fictives qu'ils prétendaient avoir été obligés de verser. Abd al-Rahman fut agréablement surpris par la clarté des explications de son serviteur et par l'habileté de la solution qu'il proposait pour faire cesser un scandale éblouissant des proches du souverain.

L'émir estima qu'un fonctionnaire aussi compétent avait mieux à faire qu'à enregistrer les verdicts rendus par ses tribunaux et l'interrogea longuement pour éprouver ses capacités et sa fidélité. Quelques semaines plus tard, Wahb Allah Ibn Hazm reçut l'ordre de se présenter, séance tenante, devant l'un des principaux commandants de l'armée et apprit sa promotion comme wali d'al-Ushbuna.

C'est ainsi que le greffier était devenu gouverneur. Il s'était attelé avec ténacité à la mission qui lui avait été confiée. Il avait restauré les murailles de la ville, édifié sur une colline, dotée de plusieurs sources d'eau, une forteresse réputée imprenable, et avait fait construire un port sur les bords de l'estuaire. De nombreux navires venaient désormais s'y ravitailler avant de remonter le fleuve jusqu'à Tulaitula, d'où leurs cargaisons étaient acheminées en chariots vers Kurtuba et les autres villes du pays. Les taxes exigées étaient raisonnables et le wali avait fait signer aux marchands désireux de s'installer dans sa ville une charte par laquelle ils s'engageaient à respecter les prix fixés par lui. Menacés de ruine, les marchands de Kadis avaient été contraints de réviser à la baisse leurs tarifs et les marchés d'Ishbaniyah regorgeaient maintenant de produits accessibles au plus grand nombre et non à une poignée de coquins faisant étalage insolemment de leur luxe.

En ce matin du 1^{er} dhu-I-hidjdja 229[105] le gouverneur s'était levé très tôt. Il voulait profiter de la fraîcheur de l'aube pour travailler jusqu'à ce que la chaleur estivale le contraigne à cesser toute activité. Le soir une brise légère venue de la mer réveillait alors la cité de sa torpeur. Regardant distraitement la terrasse sur laquelle donnait la pièce où il se tenait habituellement, il fut saisi de terreur. À travers la brume qui se levait, il aperçut au loin plusieurs dizaines de navires équipés de voiles blanches ou multicolores qui ne ressemblaient en rien aux bateaux jetant l'ancre habituellement dans le port. Il fit immédiatement appeler l'intendant qui se présenta devant lui en tremblant de tous ses membres. La graisse de son triple menton oscillait de droite à gauche et de gauche à droite. Wahb Allah Ibn Hazm l'interrogea :

— Sais-tu si les marchands attendent une flotte en provenance de Tingis ou d'Alexandrie ?

— À ma connaissance, non. Tu n'ignores pas qu'ils cultivent le secret et se gardent bien de me prévenir trop longtemps à l'avance de l'arrivée de leurs convois. Ils en sont d'ailleurs incapables. La mer est capricieuse et une simple tempête suffit à faire dérouter une flotte. Je les ai rencontrés hier et ils se sont plaints amèrement d'avoir dû donner plusieurs jours de congés à leurs ouvriers, faute de travail. Ceux-ci étaient furieux et j'ai dû faire intervenir mes gardes pour les disperser.

— Voilà qui est plutôt de mauvais augure. Qui sont, selon toi, ces navires assez hardis pour se présenter en grand nombre sous nos murs ?

— Je ne puis te répondre et je crains qu'ils ne viennent en ennemis plutôt qu'en amis.

— Seraient-ce des Nazaréens ?

— Ces êtres frustes ignorent tout de l'art de la navigation. Ils vivent retranchés dans leurs montagnes et n'ont pas de port.

Au moment où l'intendant prononçait ces mots, un officier entra en courant dans la pièce et interrompit la conversation :

— Wali, les envahisseurs ont débarqué et commencent à piller les entrepôts. La population, saisie de panique, afflue vers la citadelle et je n'ai pas eu le courage de lui en refuser l'accès.

— Tu as bien fait. Qui sont les assaillants ?

— De véritables géants, barbus, qui s'expriment dans un langage incompréhensible. Ils sont armés de haches, d'épées, de lances et de larges boucliers de bois ou de métal dont ils se servent pour assommer leurs adversaires. J'ai combattu sur de nombreux champs de bataille et je puis t'assurer que, jamais, je n'ai vu de telles bêtes fauves. L'enfer

lui-même n'abrite pas des démons de cette espèce, capables de tant de cruauté. L'alerte a été donnée par un mendiant qui dormait sur la berge du fleuve. J'ose à peine te raconter le supplice qu'ils lui ont infligé.

— Parle.

— L'une de ces créatures étranges, aux cheveux aussi blonds que le blé, l'a frappé avec sa hache dans la poitrine et le dos, lui brisant les côtes et lui arrachant la peau par lambeaux entiers. On pouvait voir les poumons du malheureux à vif. Dégoulinant de sang, il a pu se traîner jusqu'aux premières maisons de la cité pour prévenir les habitants avant d'expirer. Ils ont mutilé à dessein ce malheureux pour que nos concitoyens désertent leurs foyers et viennent se réfugier à l'abri des remparts de la forteresse. Pendant ce temps, ils ont pillé méthodiquement les maisons, n'épargnant ni les églises ni les mosquées ni les synagogues. Ils sont suivis par des captifs qui ramènent le butin à leurs navires. Eux achèvent les vieillards et les infirmes qui n'ont pu s'enfuir et dont le sang ruisselle dans les rues. D'ici, tu peux voir les flammes qui s'élèvent des quartiers de la ville basse. La fumée est tellement épaisse qu'on ne peut distinguer leurs mouvements et j'ai jugé préférable de ne pas faire sortir mes hommes de peur qu'ils ne tombent dans une embuscade. J'ai donné l'ordre d'armer tous les habitants en âge de porter les armes et d'ériger à la hâte un mur de pierre derrière l'unique porte de la citadelle afin que celle-ci ne cède pas. J'ai aussi envoyé un cavalier à Kurtuba prévenir l'émir qu'une terrible menace pèse sur son royaume.

— Quel est ton avis sur la situation ?

— La ville basse est perdue. Maintenant, ces brutes vont mettre le siège devant la forteresse et je puis te garantir que nous nous battons jusqu'au dernier, tout le temps qu'il faudra. Nous avons assez d'eau et de vivres pour résister plusieurs semaines.

— Mon cœur saigne, fit Wahb Allah Ibn Hazm, devant pareille catastrophe. Tous mes efforts ont été anéantis en quelques heures. Ainsi l'a voulu Allah, en punition de nos péchés. Je ne désespère pas. Si nous parvenons à repousser les assaillants, je reconstruirai al-Ushbuna plus belle qu'elle n'était auparavant.

Durant treize jours, les agresseurs tentèrent d'escalader les remparts. En vain. À l'aube du quatorzième jour, les assiégés découvrirent que les Barbares avaient profité de la nuit pour décamper et qu'ils descendaient l'estuaire en direction de la mer. Chacun de leur côté, musulmans, juifs et chrétiens célébrèrent ce miracle par des actions de grâces et des prières et leurs chefs tinrent à féliciter le wali pour sa brillante conduite tandis que celui-ci leur promettait de tout

faire pour les aider à rebâtir leurs foyers, échoppes et entrepôts.

Sitôt prévenu de cette attaque, Abd al-Rahman réunit d'urgence ses principaux conseillers et généraux pour prendre les mesures qui s'imposaient. Mais qui pouvaient être ces envahisseurs ? L'émir avança qu'il s'agissait vraisemblablement de ces hommes du Nord, al-Urdamniniyum[106] dont lui avait parlé Kartiyus, l'ambassadeur byzantin. Des marchands francs, de passage à Kurtuba, furent interrogés à ce sujet et confirmèrent que c'étaient sans doute ces « Normands » qui sévissaient également en Ifrandja. Ils apprirent d'ailleurs à l'émir que, parmi les Muets qui composaient sa garde personnelle, se trouvaient – ils n'avaient pas eu de peine à les identifier – certains de ces pirates capturés en Ifrandja et vendus comme esclaves. Ceux-ci furent immédiatement conduits devant Abd al-Rahman qui, par l'intermédiaire d'un interprète, les questionna longuement. Visiblement fier de ce que leurs parents aient pu atteindre les côtes d'Ishbaniyah – peut-être avaient-ils agi pour les délivrer – l'un d'entre eux, en échange de sa liberté, consentit à décrire les mœurs de son peuple.

Ils aimaient la guerre plus que toute autre chose au monde et partaient en expédition à bord de longs bateaux pouvant contenir jusqu'à soixante hommes, dont trente-deux rameurs, des bateaux appelés *knorr*, protégés de chaque côté par deux rangées de boucliers, et si maniables qu'ils pouvaient naviguer aussi bien en haute mer que sur les rivières et accoster partout où ils le souhaitaient. L'informateur, un *jarl*, un « noble », avait eu sous ses ordres des *bondis*, des « hommes libres », dont les plus valeureux étaient connus sous le nom de *beraekirs*, « tuniques d'ours », et réputés pour partir à la bataille ivres de bière. Questionné sur le sort que les siens réservaient aux populations qu'ils attaquaient, il expliqua en riant que les femmes et les enfants étaient pris comme esclaves et que les autres étaient massacrés ou sacrifiés en offrande aux dieux Thor et Wotan, voire mis à cuire dans d'énormes chaudrons puis consommés comme une viande de choix. Pour justifier la fureur guerrière de ses frères, il cita un poème de son pays : « La richesse meurt, l'homme meurt aussi. Je sais une seule chose qui ne meurt jamais, la réputation d'un homme mort. » Il ajouta que ses semblables ne se contenteraient pas de leur attaque contre al-Ushbuna, mais chercheraient à piller d'autres cités, quitte à devoir passer la mauvaise saison dans un lieu retiré avant de repartir, dès les premiers beaux jours, chez eux, avec leur butin et leurs captifs.

Devant cette menace, Abd al-Rahman décida d'employer les grands moyens. Pour la première fois dans l'histoire de l'Ishbaniyah, il

décréta *Vis tin far*, la levée en masse de tous les combattants. Les gouverneurs reçurent l'ordre de renforcer leurs garnisons et d'envoyer à Kurtuba tous les cavaliers arabes et berbères vivant dans leurs provinces. Plusieurs milliers d'hommes furent placés sous les ordres des généraux Abdallah Ibn Kulaib Ibn Thalaba, Mohammed Ibn Rustum et Abd al-Wahid al-Iskandarani, lesquels devaient suivre les consignes données par le représentant personnel de l'émir, l'eunuque al-Nasr, auquel ils devaient obéissance absolue.

La sinistre prédiction du garde affranchi en échange de sa liberté se réalisa. Les Urdamninyum, après avoir occupé et ravagé Kadis, remontèrent le Wadi al-Kebir et s'installèrent, le 12 muharram 230[107] dans une île formée par les deux bras du fleuve, à proximité d'Ishbiliya. Le gouverneur, terrorisé, s'enfuit à Karmuna, abandonnant à leur triste sort ses administrés. La troisième ville du royaume fut envahie quelques jours plus tard et pillée de fond en comble. Tous les hommes, vieillards et infirmes compris, furent exécutés dans une mosquée connue dès lors sous le nom de *majsdid al-Shuhada*, « Mosquée des Martyrs », tandis que les femmes étaient violées et réduites en esclavage tout comme leurs enfants en âge de travailler. Les plus jeunes étaient au mieux noyés, au pire offerts en sacrifice aux divinités de ces païens. Des épouses furent torturées pour avouer où leurs maris avaient dissimulé leurs richesses et leurs fils tués si elles refusaient d'indiquer les cachettes.

Quelques fugitifs parvinrent à gagner Kurtuba et une véritable panique s'empara de la capitale. Musulmans, Juifs et Chrétiens avaient tous de la famille à Ishbiliya. Le chef de la communauté juive de Kurtuba apprit ainsi que sa fille unique, mariée à un lointain descendant de ce Samuel qui avait jadis aidé Tarik Ibn Ziyad à s'emparer du pays, avait trouvé la mort. Des principaux protagonistes de l'aventure de la conquête, il ne restait plus que Musa Ibn Fortun Ibn Kasi, descendant de Florinda. Tout un pan d'histoire était ainsi balayé.

Pendant plusieurs semaines, la capitale vécut dans l'angoisse, guettant l'arrivée des messagers envoyés par al-Nasr pour informer l'émir du déroulement des opérations. Ceux-ci, à peine l'enceinte franchie, se dirigeaient vers le Dar al-Imara d'où ils repartaient porteurs de nouvelles instructions. Les fonctionnaires avaient été consignés au palais avec, sous peine de mort, l'interdiction de communiquer la moindre information à leurs familles. La ville était envahie par des milliers de réfugiés venus des campagnes environnantes. Aucun n'avait vu les envahisseurs. Cela ne les empêchait pas, pour apitoyer les passants et leur soutirer quelques

pièces, de raconter les scènes d'horreur dont ils auraient été les témoins, créant ainsi un climat de peur. Averti, Abd al-Rahman décida de faire exécuter les propagateurs de fausses rumeurs. L'un de ses conseillers l'en dissuada :

— Noble seigneur, je comprends ta colère et, en d'autres circonstances, je me serais montré sans pitié envers ces affabulateurs. En fait, tu n'y as pas intérêt. Plus grande sera la terreur qu'ils inspireront, plus tes sujets te seront reconnaissants de les avoir délivrés de ce danger mortel.

— L'inverse peut se produire. Si mes troupes ne parviennent pas à les repousser, je risque d'en subir les conséquences.

— Il n'y a aucun danger à cela. Tu as proclamé l'istinfar et même Musa Ibn Fortun Ibn Kasi, qui avait défié ton autorité, a répondu à ton appel. Ces barbares sont deux mille au plus et tu as envoyé contre eux plus de huit mille hommes résolus. Ta victoire est assurée.

La bataille décisive eut lieu le 25 safar 230[108] à Tablada[109]. Surpris dans leur camp en pleine nuit alors qu'ils se livraient à d'interminables libations, les envahisseurs furent anéantis. Mille d'entre eux furent tués dans l'affrontement et quatre cents autres, faits prisonniers, exécutés le lendemain sous les cris de joie des paysans qui avaient quitté leurs cachettes pour assister au châtimement des responsables de leurs malheurs. Les autres Urdamniniyum, réfugiés à Karmuna, encerclés de toutes parts, négocièrent avec al-Nasr les termes de leur reddition. Il fut convenu qu'ils auraient la vie sauve à condition de libérer tous leurs prisonniers et de se convertir. Ils s'établirent dans l'île où ils avaient initialement installé leur campement et, placés sous bonne surveillance, se consacrèrent à l'élevage de vaches, fournissant bientôt Ishbiliya en fromages réputés.

Le retour de l'expédition à Kurtuba fut triomphal. Abd al-Rahman sortit de son palais pour se porter à la rencontre de ses généraux, suivi d'une foule en liesse qui acclamait les soldats, les aspergeant de parfum et les couvrant de fleurs. Considéré comme le sauveur de l'Ishbaniyah, al-Nasr devint *de facto* le principal conseiller du souverain. Particulièrement avisé, il ne chercha pas à tirer profit, outre mesure, de son avantage et prit plusieurs dispositions destinées à éviter le renouvellement d'un drame similaire. Il fit ainsi reconstruire les murailles d'Ishbiliya et édifier des tours de guet tout le long de la côte. Ayant engagé à prix d'or des charpentiers chez les Grecs et les Francs, il fonda à al-Ushbuna et à Kadis des ateliers de construction navale et dota le royaume d'une flotte de guerre suffisante pour dissuader les *Madjus* de revenir dans les parages. Ceux-ci concentrèrent leurs attaques sur l'Ifrandja. Désireux de consacrer toute

son énergie à repousser ces barbares, le roi des Francs accepta de signer une trêve de vingt ans avec l'émirat de Kurtuba, s'engageant notamment à ne plus porter assistance aux Nazaréens du Nord que les princes Mohammed et al-Mundhir attaquèrent. Leur entreprise fut couronnée de succès et, jusqu'à la mort de leur père, le pays connut la paix à ses frontières.

Chapitre XI

Abd al-Rahman écumait littéralement de rage. Depuis plus de trois semaines, il séjournait, contraint et forcé, à al-Rusafa, la somptueuse résidence édifiée par son arrière-grand-père. Il n'avait jamais aimé cet endroit pas plus que les autres palais où il avait passé son enfance. Dès son avènement, il avait abandonné le Dar al-Imara, où avait vécu son père, prétextant que, selon la coutume, un nouveau souverain ne pouvait habiter la demeure de son prédécesseur. Des architectes venus d'Orient avaient aménagé, à l'intérieur de l'enceinte du fort de l'Alcazar, une série de bâtiments aux proportions harmonieuses avec des terrasses fermées par des baies vitrées donnant sur la ville. C'est là qu'il aimait à se tenir et à passer ses journées dans ses appartements personnels richement meublés. Il n'en sortait que très exceptionnellement, la plupart du temps pour recevoir une délégation dans la salle d'audiences édifiée en bordure du fleuve. Sa seule distraction – encore y sacrifiait-il rarement – consistait à chasser dans les épaisses forêts entourant Kurtuba. Il possédait plusieurs faucons de prix dont des esclaves prenaient soin nuit et jour. Abd al-Rahman avait gardé en mémoire les critiques encourues par son père, al-Hakam, qui avaient été en partie à l'origine de l'émeute du Faubourg. Il ne quittait donc que très exceptionnellement la capitale et ses visites en province, notamment à al-Ushbuna et à Ishbiliya, remontaient aux débuts de son règne.

C'est donc avec une évidente mauvaise volonté qu'il avait cédé au vœu pressant formulé par le *fata al-kabir*[\[110\]](#), al-Nasr. Depuis la victoire éclatante qu'il avait remportée sur les Urdamninyum, ce fils de muwallad se faisait pompeusement appeler Abu I-Fath al-Nasr[\[111\]](#), une manière de dissimuler sa véritable origine. Trop pauvre pour lui donner une éducation soignée, son père l'avait vendu jadis comme esclave au palais, n'ignorant pas qu'on priverait sans doute son fils de sa virilité.

L'air soucieux, al-Nasr avait annoncé au souverain qu'un vent de révolte soufflait à Kurtuba. Ecrasée d'impôts, la populace grondait et, à plusieurs reprises, selon le majordome, les Muets avaient dû disperser des attroupements de mécontents. La situation, d'après lui, était si grave que l'émir avait tout intérêt à quitter la cité en faisant croire qu'il partait en province afin d'y lever des troupes pour mater la

fronde. Accordant une confiance aveugle à son principal conseiller, le monarque avait donc gagné dans la plus grande discrétion al-Rusafa où, réduit à l'inactivité, il s'ennuyait à périr. Il ignorait que cet éloignement temporaire était le fruit d'une machination ourdie par l'une de ses favorites, al-Shi'fa.

Cette femme, dont l'âge n'avait pas altéré l'exceptionnelle beauté, était la mère du prince al-Mutarraf et avait allaité un autre fils d'Abd al-Rahman, Mohammed, dont on murmurait qu'il pourrait un jour succéder à son père même si celui-ci, contrairement à la tradition, n'avait pas formellement désigné d'héritier. Abd al-Rahman ne voulait pas en effet peiner l'une de ses épouses légitimes, Tarub, dont le père et les frères étaient morts à son service lors de la désastreuse expédition contre l'Ifrandja. Ambitieuse, celle-ci ne dissimulait pas les rêves qu'elle nourrissait pour son fils Abdallah dont elle vantait outrageusement les mérites. S'il respectait profondément Tarub, dont l'influence sur les chefs des différents clans arabes n'était pas négligeable, l'émir vouait une sincère affection à al-Shi'fa bien qu'il eût cessé tout commerce charnel avec elle. Elle était sa confidente attitrée et il aimait à passer à ses côtés de longues soirées durant lesquelles cette Umm Wallad[112] lui racontait tous les ragots de la cour. Elle le faisait rire aux éclats en l'informant des querelles de préséance qui opposaient perpétuellement al-Nasr au hadjib Mohammed Ibn Rustum, tous deux très jaloux de leurs prérogatives et privilèges. Parce que le premier avait refusé de céder le pas au second lors de leur entrée à Balansiya, ils avaient failli en venir aux mains. Leurs domestiques s'étaient battus le soir même dans les tavernes et avaient été arrêtés par la garde de telle sorte qu'aucun d'entre eux n'était là le lendemain matin pour aider leurs maîtres à s'habiller. À leur retour à Kurtuba, l'émir s'était amusé à écouter les explications contradictoires et embarrassées de ses conseillers.

Désireux de lui manifester de manière éclatante sa tendresse, Abd al-Rahman avait offert à al-Shi'fa un somptueux cadeau, le plus beau qu'une femme puisse recevoir, le célèbre collier *al-Thu'ban*[113] qui avait jadis appartenu à Zubeïda, la mère du calife de Bagdad, Haroun al-Rashid. Ce bijou inestimable avait été volé durant les troubles précédant l'arrivée au pouvoir du calife al-Mamun. Lors d'un séjour en Orient, un marchand juif de Narbonne, Abraham Ben David, s'était vu proposer ce joyau dans le plus grand secret. Il s'était rendu dans un quartier mal famé de Bagdad où un individu, le visage entièrement masqué, lui avait montré al-Thu'ban et permis de l'examiner attentivement. Le négociant n'avait pu dissimuler son émerveillement et s'était lourdement endetté auprès de ses coreligionnaires locaux

pour acheter le bijou. C'était de sa part un calcul avisé. Par son cousin, le musicien Abu I-Nasr Mansour, il avait ses entrées à la cour de Kurtuba et considéra avec raison qu'Abd al-Rahman était le seul prince assez capricieux et assez fortuné pour se porter acquéreur du collier.

Abraham Ben David était d'un naturel prudent. Après avoir payé la somme convenue, il avait quitté Bagdad, déguisé en mendiant, laissant partir en avant la caravane censée transporter ses achats. Celle-ci avait été attaquée naturellement deux jours plus tard sur ordre de l'eunuque qui avait vendu al-Thu'ban. Ne circulant que de nuit, le Juif avait gagné Alexandrie d'où il s'était embarqué pour Narbonne. Pour ne pas être importuné par les marins durant le voyage, il avait feint d'être atteint d'une fièvre pernicieuse, ainsi l'équipage et les passagers se tenaient-ils soigneusement à l'écart. Arrivé en Ifrandja, il avait fort cérémonieusement invité son parent à venir célébrer la Pâque juive, glissant dans sa lettre une allusion en hébreu à un mystérieux trésor entré en sa possession. Quand il avait vu celui-ci, le musicien cordouan avait compris où était son intérêt. De retour chez lui, il avait pris langue séparément avec al-Nasr et Mohammed Ibn Rustum. Le second avait haussé les épaules de dédain. Il estimait que ce serait gaspiller l'argent de son maître que d'acheter un objet volé que le calife de Bagdad pourrait bien réclamer de bon droit. Le premier, qui n'avait pas de tels scrupules, avait tout d'abord négocié avec les deux Juifs le montant de la somme qu'il recevrait en cas de succès de ses démarches. Il avait exigé et obtenu, moyennant la signature d'une reconnaissance de dette, une confortable avance avec laquelle il avait acheté un domaine près d'Ishbiliya. Incapable de rembourser cet argent, il avait déployé toute son éloquence pour convaincre le souverain que les autres monarques seraient fous de jalousie en apprenant que ce splendide objet était désormais en sa possession. L'émir s'était laissé d'autant plus facilement convaincre qu'il n'ignorait pas que la récipiendaire de ce présent appréciait les bijoux plus que toute autre chose au monde.

Lorsqu'il lui avait passé la parure autour du cou, al-Shi'fa avait cru défaillir. Elle n'avait jamais imaginé recevoir un jour pareille marque de gratitude. Fille d'un modeste cordonnier, elle avait été remarquée par l'un des *fityan* du palais qui était client de son père. Ce serviteur, un noble saxon fait prisonnier par les Francs alors qu'il était enfant et vendu comme esclave à Verdun, avait supporté avec beaucoup de dignité et de résignation la douloureuse opération pratiquée sur lui. Il avait su gagner la confiance d'al-Nasr et repérait les jeunes filles susceptibles de plaire au prince héritier réputé pour sa

sensualité débordante. Pressé de gagner plusieurs pièces d'or, l'artisan n'avait pas hésité un seul instant à céder sa fille. Al-Shi'fa avait été conduite sous bonne escorte au harem où le grand eunuque – le prédécesseur d'al-Nasr – l'avait soigneusement examinée tel un paysan supputant les qualités et les défauts de la monture que lui proposait un maquignon. Elle avait eu le bonheur de donner un fils et plusieurs filles à Abd al-Rahman et, plus encore, de mériter sa confiance et son intérêt de par son caractère enjoué et, en apparence, frivole.

Folle de joie après avoir reçu un tel cadeau, al-Shi'fa avait décidé de donner une grande fête en l'honneur de l'émir à laquelle seraient conviés tous ses proches, les dignitaires de la cour ainsi que les poètes et les lettrés faisant partie de son entourage. À ses yeux, il s'agissait d'offrir aux invités la quintessence du luxe et de la richesse de Kurtuba et de leur faire savourer pleinement cette joie de vivre qui caractérisait la cité dont les ennemis du souverain devaient reconnaître, à leur corps défendant, la prospérité.

Le prêtre nazaréen, Euloge, auquel la princesse avait fait remettre de grosses sommes d'argent pour ses pauvres, lui avait confié un jour avoir écrit à l'un de ses amis en Ifrandja :

Kurtuba, autrefois ville patricienne, est aujourd'hui, sous la conduite d'Abd al-Rahman, la capitale d'un royaume arabe propulsé jusqu'au sommet de la gloire. Il l'a rendue sublime par ses bienfaits et a étendu sa renommée de toutes parts. Il l'a enrichie et l'a transformée en paradis terrestre.

Venant d'un homme connu pour son aversion envers l'islam, ce n'était pas un mince compliment.

Cette description avait, en tous les cas, frappé l'Umm Wallad et n'était pas étrangère à son désir d'organiser des réjouissances dont le souvenir resterait gravé dans les cœurs de tous. Puisqu'il s'agissait d'une surprise, il fallait qu'Abd al-Rahman ne s'aperçoive de rien et c'était là la raison du mensonge forgé par al-Nasr et de l'exil forcé de l'émir à al-Rusafa.

Depuis des semaines, la ville entière se préparait à l'événement. Les négociants juifs, prévenus par leurs coreligionnaires, étaient accourus d'Ifrandja pour proposer à leurs clients les soieries et les tuniques précieuses fabriquées en Orient, en Inde et en Chine, qu'ils vendaient à des prix dépassant l'entendement. Tous les artisans – al-Shi'fa se rappelait que son père se plaignait constamment de ne pas avoir assez de travail – avaient reçu d'importantes commandes et leur quartier était le théâtre d'une activité fébrile. Chaque jour, les

serviteurs de la princesse venaient se renseigner sur l'état d'avancement des préparatifs cependant que les architectes bâtaient à l'intérieur de l'Alcazar plusieurs pavillons destinés à abriter musiciens, chanteurs, jongleurs et acrobates ainsi que les domestiques chargés de servir lors du banquet qui constituerait l'apogée de ce que le petit peuple appelait déjà « la nuit des délices ». Les intendants avaient fait venir bétails, fruits et légumes des domaines les plus éloignés, privant la cité de ses sources d'approvisionnement, et avaient littéralement confisqué les cargaisons d'épices acheminées par les marchands juifs. Le poète Yahya al-Ghazal, connu pour ses traits d'esprit mordants, avait pour l'occasion fait savoir à ses familiers : « C'est bien la première fois que l'on m'oblige à observer le mois sacré du jeûne alors que nous ne sommes pas à l'époque de l'année où les foqahas nous ordonnent de nous abstenir de tout plaisir. J'y consens d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'honorer notre souverain sans les bontés duquel nous serions tous des mendiants. » Ce trait d'esprit avait fait rire toute la ville aux dépens des dignitaires religieux. Les habitants comprenaient peu à peu la solennité de l'événement qui se préparait. Chaque jour, al-Nasr recevait la visite de notables le suppliant de les ranger au nombre des invités et, le soir venu, il comptait avec avidité les pièces d'or qu'il avait reçues en échange du précieux laissez-passer autorisant le porteur à se présenter, à la date convenue, à la grande porte du palais. Tous n'avaient pu obtenir satisfaction. Al-Shi'fa avait pleuré de rire en surprenant, un matin, la femme d'un cadi travaillant aux cuisines. Désespérée à l'idée de ne pas figurer parmi les invités, elle n'avait trouvé que ce moyen pour assister à la cérémonie. Cette matrone, habituée à être servie, en était réduite à pétrir le pain. Prise de pitié, la princesse la convoqua, lui fit honte de sa conduite et lui confia la surveillance de sa garde-robe, l'assurant que, de la sorte, elle pourrait observer d'encore plus près le déroulement des réjouissances. La malheureuse se confondit en remerciements et prouva sa reconnaissance à sa bienfaitrice en la tenant scrupuleusement informée des manœuvres ourdies en coulisses par Tarub.

Suivant en cela les instructions de son majordome, Abd al-Rahman arriva devant son palais à la tombée de la nuit. Tout avait été calculé pour qu'il ne se doute de rien. Une foule nombreuse se pressait dans la grande rue et acclama le souverain avant qu'il ne pénétre dans l'Alcazar, où il découvrit une véritable féerie. Des centaines de torches avaient été allumées dans les jardins et, à intervalles réguliers, devant les pavillons, se dressaient des tentes imitant celles de ses ancêtres,

mais faites de soie et non de laine grossière et rehaussées d'inscriptions en lettres d'or à la gloire d'Abd al-Rahman et de l'Ishbaniyah. Dans les allées, agrémentées d'arbustes plantés en pots, des centaines d'invités, vêtus de tuniques richement ornées, déambulaient et firent une véritable ovation au prince. La garde dut intervenir pour le protéger, car chacun voulait l'approcher, le féliciter, et, surtout, avoir la suprême récompense d'un sourire ou d'un hochement de tête complice de sa part. Dans une cohue indescriptible, l'émir se dirigea vers l'espace réservé aux femmes. Sous une vaste tente, al-Shi'fa l'attendait et s'inclina profondément pour le saluer. D'un geste de la main, il lui fit signe de se relever et l'admonesta d'un ton faussement courroucé :

— C'est donc à toi que je dois d'avoir été enfermé comme un vulgaire brigand dans une prison dont ce maudit al-Nasr m'empêchait de sortir !

— Noble seigneur, il est des cachots moins spacieux et moins confortables. Pardonne mon audace mais si tu avais été à Kurtuba, nous n'aurions pu te réserver cette surprise.

— Pourquoi dis-tu « nous » ? Je te connais assez pour savoir qu'une seule personne a pu avoir une telle idée et être assez généreuse pour financer cette entreprise. Al-Nasr et Mohammed Ibn Rustum sont trop pingres pour se permettre pareille folie.

Avec le tact qui la caractérisait et la faisait apprécier des courtisans, la favorite protesta hautement. Certes, le somptueux cadeau que lui avait offert l'émir l'avait incitée à trouver la manière la plus originale de le remercier. Toutefois, elle n'aurait pu parvenir à ses fins, affirma-t-elle, sans le concours amical et désintéressé du majordome et du maire du palais ainsi que des autres princesses qui se tenaient à ses côtés. Au premier rang, se trouvait Mu'ammara, réputée pour sa piété, et qui avait consacré une partie de sa fortune à faire construire, sur l'emplacement du Faubourg, un cimetière où cette vipère de Yahya al-Ghazal prétendait que « les plus riches rêvaient d'être enterrés afin d'être sûrs de passer l'éternité en bonne compagnie ». À ses côtés, se tenait une autre princesse, Fakhr, dont la générosité, moins affichée, était proverbiale. Elle multipliait les dons aux fondations pieuses et se rendait souvent en ville pour distribuer des aumônes aux pauvres.

Derrière elle, Abd al-Rahman aperçut trois frêles silhouettes, celles de Fadl, Alam et Kalam qu'on surnommait « les chanteuses de Médine ». Contrairement aux insinuations malveillantes de l'acariâtre Tarub, ces jeunes femmes n'étaient pas des courtisanes de bas étage. Kalam était la fille d'un seigneur vascon tué alors qu'il défendait son

château fort attaqué par le muwallad Mutarrif Ibn Musa Ibn Kasi. La fillette avait été conduite à Kurtuba où le prédécesseur d'al-Nasr l'avait remarquée. En l'écoutant fredonner une mélodie sur son triste sort, il avait été émerveillé par le timbre de sa voix et l'avait envoyée en Arabie. Elle y avait fait la connaissance de Fadl et d'Alam, issues de familles de l'aristocratie locale. Ensemble, elles avaient étudié l'art de la musique sous la direction de maîtres particulièrement expérimentés. Kalam avait convaincu ses amies de la suivre en Ishbaniyah. Alors prince héritier, le fils d'al-Hakam avait été initié par elles aux subtils plaisirs de l'amour et aimait passer ses soirées à écouter les jeunes femmes interpréter les airs les plus envoûtants de leur répertoire. Abd al-Rahman les salua toutes et s'enquit auprès d'al-Shi'fa :

— Je n'ai pas aperçu Tarub. Aurait-elle décidé de bouder cette soirée ?

— Sachant que tu serais là, elle a été la première à accepter mon invitation et je dois la remercier de l'aide qu'elle m'a apportée. Sans elle, je n'aurais pu venir à bout d'une tâche aussi gigantesque. C'est pour cette raison que j'ai voulu l'honorer en lui accordant le privilège d'avoir une tente personnelle où elle se languit sûrement de ta visite.

L'émir ne fut pas dupe de cette réponse. La mère du prince Abdallah n'avait pas caché sa colère en apprenant que sa rivale avait reçu en cadeau le fabuleux collier qu'elle estimait devoir lui revenir de droit. Le palais avait retenti de ses imprécations et ses servantes, apeurées, se cachaient, sachant qu'en de telles circonstances, leur maîtresse chercherait à se venger sur elles de sa déconvenue. Dès que Tarub avait été mise au courant des préparatifs de la fête, elle s'était ingéniée à décourager par tous les moyens les efforts d'al-Shi'fa. Ses eunuques avaient offert des gratifications aux artisans pour qu'ils refusent d'exécuter les commandes qui leur avaient été passées. Malheureusement pour elle, elle était moins bonne cliente que son ennemie et méprisée parce qu'elle marchandait âprement les prix et n'hésitait pas à faire arrêter ceux qui refusaient de vendre à perte ou pour un trop maigre bénéfice ce que d'autres étaient prêts à acheter au prix fort. Furieuse de l'échec de ses manœuvres, elle avait tenté de faire prévenir le souverain de la surprise qu'on lui réservait. Heureusement, al-Nasr avait des oreilles partout et les messagers avaient été interceptés à temps. Sous peine d'être exécutés, ils avaient dû jouer la comédie et annoncer à la princesse qu'ils avaient rempli leur mission. Constatant que les travaux continuaient malgré tout, elle avait recruté dans les bas-fonds de Kurtuba la pire des engeances pour incendier les entrepôts où étaient disposés les tentes et les vivres. Quelques têtes clouées à la Porte neuve attestaient que les traîtres

avaient été démasqués. Leurs compères, avertis des dangers qu'ils couraient, avaient copieusement rossé les espions venus acheter leurs services.

Tarub avait alors tenté de gagner à sa cause le hadjib Mohammed Ibn Rustum, lui expliquant que rien ne serait plus facile à Ramiro I^{er} que de placer dans l'assistance des tueurs à sa solde. À l'en croire, le maire du palais, en n'interdisant pas la fête, prenait des risques démesurés dont il aurait, en cas de malheur, à rendre compte au nouveau souverain, son fils Abdallah. L'intéressé avait hoché la tête et murmuré quelques paroles aigres-douces prouvant à son interlocutrice qu'il n'était pas dupe des raisons de sa démarche ni de ses tentatives d'engager la lie de la populace. Finalement, la princesse avait dû se rendre à l'évidence et, dissimulant sa déconvenue, s'était rendue chez son ennemie pour lui annoncer qu'elle assisterait à la fête à condition de ne pas subir l'humiliation d'être mêlée aux autres épouses et favorites. C'est pour cela qu'une tente lui avait été réservée. Jusqu'à l'arrivée d'Abd al-Rahman, les épouses des courtisans prenaient soin de passer au large, de peur d'être remarquées en compagnie de Tarub. L'émir eut un entretien orageux avec elle :

— Cette soirée est merveilleuse et tu la gâches par ta bouderie imbécile.

— Noble seigneur, j'essaie de faire bonne figure et tu remarqueras que j'ai tenu à être présente.

— Parce que tu n'avais pas le choix. Dans le cas contraire, j'aurais ordonné à al-Nasr d'aller te chercher. Quelle honte aurait été la tienne d'arriver, escortée de fityan menaçants ! J'imagine l'ingéniosité que tu as déployée pour empêcher la tenue de cet événement.

— Au contraire...

— N'ajoute rien. Tu mens mal et cela s'entend. Je suis las de tes perpétuelles criailleries et de tes intrigues dont je suis informé par certaines de tes domestiques. Oui, je te fais espionner et j'ai de bonnes raisons. Il n'est pas un seul portefaix en ville qui ne sache que tu nourris l'espoir que ton fils soit appelé à me succéder.

— Peux-tu reprocher cela à une mère ?

— Abdallah a beaucoup de qualités. C'est un excellent général, loyal et compétent. Ses hommes l'adorent et il a toute ma confiance. Il n'a qu'un seul défaut, celui d'être ton fils.

— Je ne puis donc espérer qu'il sera un jour ton héritier.

— Cela suffit. Si Allah me l'accorde, j'ai devant moi de longues années à vivre. Je n'ai pas encore décidé lequel de mes fils sera le plus digne de prendre ma place. Certaines plaintes risquent de peser sur mon jugement, tiens-le-toi pour dit.

— Est-ce un motif suffisant pour offrir à al-Shi'fa le collier porté jadis par Zubëida ? Quand je la vois se promener avec cette parure à son cou, je sens le regard des autres femmes qui me contemplent et ricanent de ma disgrâce. Je méritais bien plus qu'elle ce présent.

— Une chose est sûre, rétorqua l'émir, tu n'aurais pas eu sa générosité. Un greffier m'a remis la copie de ses dernières volontés. Elle souhaite qu'al-Thu'ban, après sa mort, me revienne et serve, le cas échéant, à financer l'effort de guerre contre les Nazaréens. C'est à cette seule condition qu'elle a accepté de le conserver et de le porter, le moins souvent possible, de son vivant. Un tel geste l'honore et je doute fort que tu auras agi de la même manière.

— Comment peux-tu affirmer cela ?

— Il suffit de t'écouter. Je t'ai offert de nombreux domaines sans que tu songes à m'en remercier. Au contraire, tu ne faisais que geindre et réclamer d'autres terres dès que tu apprenais que Fadl, Alam ou Kalam avaient également bénéficié de mes largesses.

— Elles ne peuvent prétendre m'égaler !

— C'en est trop ! Tu outrepasses les limites de ce que je puis supporter. Dès demain, tu quitteras le palais pour te retirer à al-Rusafa jusqu'à ce que je constate, au vu de ta conduite, que tu t'es amendée. Pour l'heure, je t'ordonne de rejoindre al-Shi'fa et de t'amuser avec elle. Si tu ne le faisais pas, tu compromettrais les chances de ton fils.

Après cet échange, Abd al-Rahman reçut les hommages des épouses des dignitaires. Toutes portaient des robes qui avaient coûté une véritable fortune à leurs maris. L'émir constata qu'aucune d'entre elles n'arborait de bijoux. En riant, Fakhr lui expliqua que, d'un commun accord, les invitées, pour honorer la princesse, avaient renoncé à faire étalage de leurs pendentifs, colliers, bagues et boucles d'oreilles. De la sorte, l'on pouvait mieux admirer al-Thu'ban au cou d'al-Shi'fa. L'émir comprenait mieux l'étrange malaise qui l'avait saisi en pénétrant sous la tente de Tarub, si différente des autres. De fait, la mère d'Abdallah et ses servantes étaient couvertes de la tête aux pieds de parures et de bracelets, une manière d'afficher leur muette réprobation. Ce détail, en apparence insignifiant, provoqua chez Abd al-Rahman une violente colère rentrée. Jamais, pour rien au monde, le fils de cette intrigante ne monterait sur le trône. Et la pire des punitions qu'il infligerait à cette femme capable des pires bassesses serait de la laisser dans l'expectative en faisant mine de n'avoir rien décidé.

Le fata al-kabir s'approcha respectueusement du souverain pour l'avertir que le banquet allait être servi sous peu. Al-Shi'fa lui fit

comprendre qu'il s'était déjà trop attardé en sa compagnie et le raccompagna jusqu'aux limites de l'espace réservé aux femmes. Quand il se retrouva au milieu des courtisans, Abd al-Rahman chercha du regard ses fils. Ils étaient au nombre de quarante-cinq. Certains étaient déjà des hommes accomplis, d'autres de jeunes enfants qui commençaient tout juste à apprendre le Coran. Ils lui firent une garde d'honneur pour le conduire jusqu'à la tente qui lui était réservée et où il prit place sur un amas de coussins confortables. Mohammed, Abdallah, al-Mutarrif et al-Mundhir, ses préférés, s'assirent à ses côtés et savourèrent les nombreux mets, tous plus exquis les uns que les autres, qui furent servis selon un ordre soigneusement établi par l'un des invités autour duquel une partie de l'assistance s'était regroupée pour écouter ses doctes explications. C'était ce personnage qui avait supervisé les préparatifs de la fête à la demande de sa vieille amie, l'Umm Wallad al-Shi'fa.

D'imposante stature, paraissant plus jeune qu'il ne l'était réellement – il approchait la soixantaine –, Zyriab recevait, impassible, les compliments des courtisans. Il devait ce sobriquet de « Merle » tant à la qualité exceptionnelle de sa voix qu'au teint très foncé, presque noir, de son épiderme. Il était né esclave en Orient, dans un domaine situé près de l'Euphrate. À l'âge de huit ans, Abu I-Hassan Ali Ibn Nafi – tel était son véritable nom – avait été conduit à Bagdad pour être employé comme palefrenier dans les écuries du calife. C'est là que le meilleur musicien du moment, Ishak al-Mawsili, venu chercher un cheval, l'avait entendu chanter. Emu jusqu'aux larmes par les merveilleux sons cristallins qui sortaient de sa gorge, il avait obtenu du souverain qu'on lui confie ce gamin auquel il donna une éducation soignée. C'était un professeur très sévère qui n'hésitait pas à rouer de coups son élève quand celui-ci se montrait distrait ou peinait à apprendre une mélodie particulièrement difficile. Lorsque Ishak al-Mawsili l'avait jugé prêt, il avait convié le souverain à venir écouter le jeune prodige. Émerveillé, al-Mahdi avait affranchi celui-ci, passé après sa mort au service d'Haroun al-Rashid. Tous les courtisans s'arrachaient littéralement Zyriab pour les fêtes qu'ils donnaient et le chanteur monnayait chèrement ses apparitions. Il avait accumulé une confortable fortune, mais n'eut guère le temps d'en profiter. Un soir, alors qu'il rentrait chez lui, il avait été attaqué par des brigands près de son domicile et roué de coups. Il avait reconnu ses agresseurs, les domestiques d'Ishak al-Mawsili. Celui-ci, craignant d'être supplanté par son élève, avait voulu lui donner un avertissement. Hypocrite, il avait rendu visite au blessé, poussant des cris d'horreur en voyant son visage tuméfié, et avait vitupéré hautement contre l'insécurité qui

régnaît à Bagdad. À l'en croire, cette ville était un véritable coupe-gorge et la situation risquait fort d'empirer. Selon Ishak al-Mawsili, sage était celui qui songeait à émigrer même si lui était trop vieux pour le faire.

Zyriab avait compris l'allusion et la menace déguisée qu'elle contenait. Il s'était rendu à Kairouan à l'invitation de l'émir Zuyadat Allah et s'y était morfondu plusieurs mois. C'est là qu'il avait rencontré le musicien de Kurtuba, Abu I-Nasr Mansour, qui le connaissait de réputation. Après l'avoir écouté, celui-ci avait écrit à son maître, al-Hakam, pour l'informer de la présence en Ifrandja du Merle de Bagdad et pour suggérer de l'inviter à se rendre en Ishbaniyah. Le souverain avait donné son accord et promis au chanteur une rente mensuelle de deux cents dinars et un domaine qui lui rapporterait une somme équivalente. En débarquant à al-Munakab, Zyriab avait constaté que la ville observait un deuil public. Al-Hakam était mort. L'artiste avait été toutefois accueilli par le wali qui lui remit de somptueux cadeaux ainsi qu'un message du nouvel émir, l'informant qu'il était résolu à honorer les engagements pris par son père.

À peine arrivé à Kurtuba, Zyriab s'était rendu au palais où, à l'issue de la période de deuil, il chanta son répertoire devant un public attentif et ravi. Ce succès décida du reste de sa carrière. Plutôt que de rechercher de nouveaux contrats il résolut de s'établir définitivement en Ishbaniyah et accumula, en quelques années, une fortune colossale qui lui permit de doter richement ses filles. Alia épousa ainsi le hadjib Mohammed Ibn Rustum, Fatima le wali d'al-Ushbuna, Wahb Allah Ibn Hazm, cependant que Hamduna prenait pour mari le général Hashim Ibn Abd al-Aziz. Les attentions dont Zyriab était l'objet furent bientôt connues en Orient. Un musicien bagdadi, Alluyah se plaignit ainsi au calife de vivre dans la misère alors que son collègue possédait trente mille pièces d'or et ne sortait qu'accompagné d'une imposante escorte de cavaliers.

Véritable arbitre des élégances, Zyriab introduisit à Kurtuba le style de vie raffiné qu'il avait connu en Orient. Dans le domaine musical, il se fit connaître par plusieurs inventions remarquables. Il substitua au *oudh*^[114] à une corde un oudh à cinq cordes et améliora considérablement les sonorités sortant de cet instrument en se servant non plus d'un plectre en bois mais d'une serre d'aigle finement travaillée. Tous les autres musiciens l'imitèrent à tel point qu'Abd al-Rahman fut contraint de réglementer sévèrement la chasse à l'aigle. Seuls ses gardes étaient autorisés à abattre ces redoutables oiseaux et quelques braconniers payèrent de leur vie leur désobéissance à cet

édit. Ayant étudié les mélodies locales auprès de musiciens nazaréens, il s'inspira d'elles pour composer des morceaux combinant celles-ci avec le répertoire oriental traditionnel, créant ainsi un nouveau genre appelé à avoir un grand succès[115].

Zyriab avait d'autres cordes à son arc. Il avait été horrifié de découvrir la médiocrité et la fadeur des plats servis au palais ainsi que le désordre dans lequel ceux-ci étaient apportés. Les convives affamés, tels des goinfres, avalaient indistinctement tout ce qui était à portée de leurs mains. Il convia l'émir à un banquet dont il avait minutieusement mis au point le menu. Celui-ci consistait en potages, suivis de plats de viandes et de volailles auxquels succédèrent des plats sucrés, des gâteaux de noix, d'amandes et de miel, ainsi que des pâtes de fruits vanillées, fourrées de pistaches et de noisettes. Entre les entrées et les relevés, il fit déposer dans les assiettes un légume totalement inconnu d'eux. Devant leur air embarrassé, il leur expliqua comment il fallait manger les asperges. Ayant apprécié ce mets, le poète Yahya al-Ghazal improvisa un poème en son honneur : « Nous possédons des lances dont la pointe se recourbe ; elles sont tordues et hérissées comme des cordes, mais belles et sans nœud. Leur tête est proéminente sur leur tige. Un dévot et un grave docteur, voyant ce plat délicieux, se prosternerait avec convoitise et rompraient le jeûne pour savourer pareil régal. »

Zyriab aimait à dire que le décor constituait l'élément essentiel de la réussite d'un festin. Il substitua aux nappes de lin grossier, héritées des Wisigoths, des dessus de tables en cuir très fin qui devinrent la spécialité, très recherchée, des tanneurs de Kurtuba. La vaisselle était importée d'Orient et le musicien affectionnait particulièrement les plats ornés de motifs géométriques compliqués ou de vers soigneusement calligraphiés. Ce soir-là, il pouvait d'ailleurs constater qu'al-Shi'fa s'était scrupuleusement conformée à ses instructions : il regardait d'un air ravi les invités déguster à petites bouchées les mets exquis qui étaient servis et se rincer les doigts après chaque plat grâce aux aiguères apportées par les esclaves.

Contraints de modifier leurs habitudes alimentaires, les courtisans payaient très cher, selon Yahya al-Ghazal, le « droit de mourir de faim en se contentant de portions congrues ». En quelques années, leur silhouette s'était considérablement affinée. On ne voyait presque plus de ces personnages gras et replets qui parcouraient jadis, essoufflés, les couloirs du Dar al-Imara. Désormais, si l'on voulait plaire à l'émir et avoir une bonne chance d'attirer son attention, il convenait d'être mince et élancé. Dans l'une de ses nombreuses demeures en ville, Zyriab avait installé un hammam où, à tour de rôle, hommes et

femmes se pressaient pour se livrer aux mains de masseuses et de masseurs expérimentés et d'esclaves qui leur apprenaient à s'épiler, à se farder et à utiliser des pâtes pour conserver à leurs dents leur blancheur. En ce qui concernait la coiffure, Zyriab avait édicté pour les hommes des règles très sévères. N'étaient admis dans son établissement que ceux qui portaient les cheveux courts et arrondis, dégageant la nuque, le front et les oreilles. C'en était fini de ces êtres hirsutes à la tête surmontée, selon Yahya al-Ghazal, « d'une crinière de cheval luisante d'huile et de graisse ».

À proximité de ce hammam, le palais avait ouvert des ateliers, dirigés par Harith Ibn Hazm, ayant le monopole de la fabrication de somptueuses tuniques au chiffre de l'émir dont le port était recommandé à la cour. Leur couleur variait selon les saisons. De juin à fin septembre, il était d'usage de se vêtir de blanc. Les tons clairs et chatoyants étaient réservés au printemps cependant qu'en hiver, tout courtisan soucieux de sa respectabilité s'emmitouflait dans des pelisses ouatées et des manteaux de fourrure.

Abd al-Rahman avait encouragé toutes les initiatives de son musicien car elles profitaient à ses finances. En quelques années, Kurtuba était devenue une place commerciale de première importance, ce qui s'était traduit par une augmentation sans précédent des rentrées fiscales. Les négociants juifs, francs et orientaux s'y rendaient fréquemment. Ils étaient assaillis par une foule d'acheteurs désireux de se procurer, avant leurs rivaux, les dernières nouveautés et les produits les plus rares, notamment les épices, les fourrures de castor et de martre, les bijoux et les armes fabriqués à Damas et à Bagdad, les étoffes et les soies venant d'Inde et de Chine, ainsi que les précieux manuscrits, admirablement calligraphiés, que les lettrés et les collectionneurs s'arrachaient à prix d'or. Pour assurer l'acheminement de ces marchandises, l'émir avait fait réparer les routes et établir des garnisons à proximité des gués, des ponts et des villes d'étapes. Les Muets avaient été envoyés en expédition pour traquer les brigands et les négociants pouvaient désormais voyager sans crainte, assurés que leurs caravanes parviendraient sans encombre à Kurtuba.

Ce développement spectaculaire des échanges commerciaux avait amené Abd al-Rahman à créer un atelier de frappe de monnaie d'où sortaient en grand nombre, sous la surveillance d'Harith Ibn I-Shibl, des pièces d'argent et de bronze. Celles en or étaient plus rares. Les mines d'où l'on extrayait le métal précieux étaient peu nombreuses et manquaient cruellement de main-d'œuvre servile. Sous-alimentés et travaillant à plusieurs mètres sous terre dans des conditions très dangereuses, la plupart des mineurs mouraient au bout d'un an ou

deux et les captifs, pris lors des saïfas estivales, ne suffisaient pas à les remplacer. Quant aux hommes libres, pour rien au monde ils n'auraient accepté d'embrasser cette « profession ». Les artisans de Kurtuba avaient toutes les peines du monde à honorer les commandes de leurs clients et n'hésitaient pas à débaucher les ouvriers de leurs concurrents ou à payer des familles pour que les enfants entrent en apprentissage chez eux. Les gens du peuple trouvaient donc facilement à s'employer et n'hésitaient pas à discuter âprement le montant de leur salaire avec des patrons contraints de céder à leurs exigences.

En contemplant les invités et le luxe qui s'étalait sous ses yeux, Abd al-Rahman ne put s'empêcher de soupirer d'aise.

Quel contraste avec la cour de son père, al-Hakam, où les mœurs n'étaient guère raffinées ! Il fit appeler auprès de lui Zyriab et le félicita :

— Al-Shi'fa donne cette fête en mon honneur. En réalité, c'est toi qui en es le principal héros.

— Noble seigneur, tu es trop bon. Je n'ai fait que mettre mes modestes talents au service du plus généreux des princes.

— Ne te sous-estime pas car tu diminues d'autant mon plaisir. J'ignore si les générations futures se souviendront de mon nom. Une chose est sûre : elles se souviendront du tien, car tu as marqué de ton empreinte la vie quotidienne de mes sujets. Chacun, ici, observe attentivement la manière dont tu es habillé et le moindre de tes gestes. Il suffit que tu décides que telle étoffe a tes faveurs pour qu'aussitôt, tous veuillent l'acquérir. Tu es le véritable prince de cette ville et tes recommandations sont suivies à la lettre. J'ai plus de mal à faire respecter les lois que j'édicte.

— Tu oublies une seule chose : sans toi, rien de tout cela n'aurait été possible. J'ai été élevé à la cour de Bagdad et j'ai dû m'enfuir de celle-ci pour rester en vie. Le calife m'aimait, mais avait si peu de pouvoirs qu'il n'était pas en mesure d'arrêter le bras des tueurs. Ton père, que sa mémoire soit bénie, a eu l'heureuse idée de m'inviter en Ishbaniyah et tu as scrupuleusement respecté, alors que tu n'y étais pas obligé, les engagements qu'il avait pris. Ici, je vis en sécurité et mes ennemis, car j'en ai, n'oseraient jamais te défier en s'attaquant à moi. C'est parce que tu es un monarque puissant que j'ai pu devenir ce que je suis aujourd'hui. Songe au motif de cette fête. Al-Shi'fa veut te remercier pour le somptueux présent que tu lui as fait, ce magnifique collier que j'avais pu, dans mon enfance, admirer au cou de Zubeïda, la mère d'Haroun al-Rashid. Tu n'ignores pas dans quelles circonstances il est parvenu jusqu'à toi, les troubles qui ont précédé l'avènement d'al-Mamun. Pareil scandale n'aurait pu se produire ici.

Voilà qui montre, contrairement à ton affirmation, que ton nom passera à la postérité. Le mien risque d'être oublié, car tu as su réunir autour de toi des savants et des lettrés plus illustres dont la réputation s'étend jusqu'aux frontières les plus reculées du Dar el-Islam.

Zyriab était sincère en prononçant ses paroles. Il pouvait apercevoir, non loin de lui, tous ceux auxquels il avait fait allusion et dont il avait toujours recherché l'amitié. Il aimait particulièrement le poète Abdallah Ibn al-Shami, ami d'enfance de l'émir, qui avait toujours refusé de quitter Kurtuba en dépit des offres alléchantes de la cour de Kairouan. Il avait composé le libellé du sceau du souverain : « Abd al-Rahman est satisfait du décret d'Allah ! » Jusque-là, la formule officielle était : « Abd al-Rahman a confiance en Allah et c'est à Lui qu'il est attaché ! » Abdallah Ibn al-Shami avait fait remarquer à son ancien compagnon de jeux que sa version donnerait infiniment plus de poids à ses lois en les assimilant à des commandements divins. De la sorte, seraient réputés mécréants et infidèles ceux qui oseraient y contrevenir. Le souverain avait longtemps hésité car il avait des scrupules et il avait consulté le fqih Yahya Ibn Yahya al-Laithi pour savoir si ce texte n'était pas sacrilège. Le chef religieux, flatté de cette attention, l'avait rassuré :

— Toute loi émane d'Allah et je n'en reconnais pas d'autre. C'est donc avec raison que tu Le remercies de t'avoir inspiré, dans Sa sagesse, tel ou tel décret. La formule ancienne était, à mes yeux, suspecte. Tu te montrais bien orgueilleux en affirmant de manière péremptoire que tu étais l'humble serviteur du Seigneur. C'est à Lui et non à toi de le décider. C'est pour cette raison que je me suis opposé jadis à ton père, au péril de ma vie.

— Je me souviens en effet que tu n'as pas craint de propager tes idées auprès des habitants du Faubourg.

— J'avais le devoir de le faire et rien ne m'aurait arrêté.

— Si ce n'est la hache du bourreau !

— Dieu ne l'a pas voulu.

— Disons qu'en la matière, il s'est servi d'un Juif comme exécutant de Sa volonté.

— Je n'oublie pas la générosité de cet homme dont j'avais pourtant insulté les frères. J'ai eu depuis l'occasion de lui prouver ma gratitude.

Ayant obtenu l'agrément de Yahya Ibn Yahya al-Laithi, Abd al-Rahman avait donc adopté le texte rédigé par Abdallah Ibn al-Shami.

Ce soir-là, dans les jardins de l'Alcazar, il le fit asseoir à ses côtés et invita également son poète favori, Ibrahim Ibn Suleïman al-Shami, à

venir les rejoindre. L'homme se fit prier avant d'accéder à la requête de l'émir. Dans sa jeunesse, il avait mené une existence passablement dissipée en Orient. Il avait fréquenté le poète Abu Nawass, connu pour ses vers libertins où il faisait l'éloge du vin, des éphèbes imberbes et des hérésies les plus abominables. Ce Persan, dont la mère était tenancière de bordel, lui avait présenté son maître, Waliba Ibn Habbab, encore plus débauché que lui. Les trois compères, bénéficiant de la protection d'Haroun al-Rashid, avaient scandalisé Bagdad par leur inconduite jusqu'à ce que l'un de ses riches admirateurs invite al-Shami à l'accompagner à La Mecque. Là, le mécréant, frappé par la ferveur des pèlerins, avait abjuré ses erreurs, brûlé ses écrits antérieurs et résolu de s'expatrier en Ishbaniyah pour participer à la guerre contre les Nazaréens. Installé dans un château fort près de Sarakusta, il consacrait ses rares loisirs à composer des hymnes mystiques. Il comparait ce bas monde à une toile d'araignée dans laquelle les hommes, victimes de leurs péchés, étaient retenus prisonniers. Sa réputation de piété avait fini par parvenir jusqu'aux oreilles d'Abd al-Rahman et celui-ci l'avait tiré de sa retraite pour lui confier l'éducation de ses fils. Mohammed, Abdallah, al-Mutarraf et al-Mundhir avaient donc eu pour précepteur cet être austère dont le savoir était aussi grand que la sévérité. Il s'était fait aider par un grammairien, Uthman Ibn al-Muthamma, qui s'était retiré auprès de lui. Les deux hommes s'étaient acquittés avec brio de leur mission et, celle-ci terminée, avaient regagné leur repaire. Ibrahim Ibn Suleïman al-Shami avait toutefois accepté de venir chaque année à Kurtuba pour réciter devant l'émir les hymnes qu'il avait composés. Par chance, il se trouvait dans la capitale quand al-Shi'fa avait décidé d'organiser la fête et il était assez fin politique pour savoir que son absence pourrait être mal interprétée. Il avait donc décidé d'assister à la soirée même s'il était le seul à porter une tunique de laine rêche et sombre pour bien marquer son mépris des richesses et des vanités. Abd al-Rahman l'en moqua aimablement :

— Sans doute, très estimable Ibrahim, voulais-tu être sûr que je remarque ta présence ? Tu es la seule tache noire au milieu de ces tuniques multicolores !

— Je suis vêtu comme doit l'être un pieux Musulman.

— Insinues-tu que je ne le suis pas ?

— Qu'Allah me préserve d'un tel blasphème ! Tu es l'émir et, à ce titre, tu as des obligations à remplir. Tel n'est pas mon cas. Je vis loin de la ville et me contente du peu que je possède. Libre aux autres de s'habiller comme ils l'entendent et de porter des vêtements de prix. Je me soucie moins des apparences que du salut de mon âme.

— Voilà qui fera honte à ton voisin, Abdallah Ibn al-Shami, que je sais fort soigneux de sa personne.

— Pas au point, répliqua l'intéressé, de vouloir afficher ostensiblement ma dévotion à Allah qui est pourtant profonde et sincère. Cela dit, je me félicite de la présence de notre ami dont j'apprécie les poèmes. Je les préfère de loin à ceux, plus conventionnels, d'Abdallah Ibn Bakr. Ils sont aussi vides que le cerveau de leur auteur.

— Tu parles de mon poète officiel, plaisanta Abd al-Rahman.

— Et c'est bien ce que je lui reproche. Il confond le manque d'imagination avec les devoirs de sa charge. Or celle-ci n'interdit pas l'intelligence et l'imagination. Songe aux vers sublimes qu'Abu Nawass a composés en l'honneur de califes ou de notables. C'étaient des pièces de commande et je suis sûr qu'il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il écrivait. Pourtant, il respectait suffisamment son art pour ne pas l'utiliser à mauvais escient ou pour galvauder son grand talent.

— Moins que son impiété, grommela al-Shami.

— Tu ne fais là que corroborer mes dires, tonna le dignitaire religieux. Je vois que tu connais fort bien ses œuvres. C'est dans un poème écrit peu de temps avant sa mort qu'Abu Nawass invoque « la miséricorde de Dieu, plus grande que mes péchés ». Sans t'en apercevoir, tu t'es trahi. Tu as beau prétendre vivre dans tes montagnes et te consacrer exclusivement à la prière, tu n'as pas oublié, tu viens d'en donner la preuve, tes anciens compagnons.

Furieux et craignant les conséquences de sa bévue, Ibrahim Ibn Suleïman al-Shami fit diversion en faisant appeler auprès du souverain deux frères dont il vanta les mérites en termes hyperboliques. Le premier, Saïd Ibn Farradj al-Rashshash, savait par cœur quatre mille poèmes mnémotechniques et était un métricien réputé dont le jugement était redouté des versificateurs malhabiles qui lui soumettaient leurs écrits. Son frère, Mohammed, s'adonnait avec passion à l'étude des chiffres et des mesures. Employé à l'atelier de frappe des monnaies, il avait, pour simplifier les calculs des architectes et des maçons, créé une unité de mesure, la coudée andalouse[116], dont la figure étalon avait été gravée dans l'un des vestibules de la grande mosquée. Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement devant le souverain qui les félicita de leur dévouement.

L'attention d'Abd al-Rahman fut brusquement attirée par l'apparition de jongleurs et d'acrobates qui effectuèrent une démonstration très réussie de leurs talents sous l'œil attentif de leur protecteur, Abbas Ibn Firnas. Ce Berbère de Takoranna[117] était

réputé pour son adresse extraordinaire et ses tours de prestidigitation dont il avait à plusieurs reprises régalié le souverain. Certains murmuraient qu'il s'adonnait en secret aux sciences occultes et recevait chez lui ceux qui rêvaient de connaître l'avenir ou de jeter un mauvais sort à leurs ennemis. Chargé d'enquêter à ce sujet, Yahya Ibn Yahya al-Laithi n'avait pu, à sa grande colère, réunir de preuves suffisantes contre lui. Les inventions et les extravagances d'Abbas Ibn Firnas suscitaient des commentaires passionnés. Pour faire plaisir à Zyriab, il avait mis au point la formule de fabrication du cristal. Des ateliers qu'il possédait à Kurtuba sortaient verres, carafes et objets qui s'arrachaient à prix d'or. Particulièrement ingénieux, il avait réalisé une imitation en verre de la voûte terrestre qu'il pouvait, à son gré, rendre plus claire ou nuageuse tandis qu'un mécanisme faisait retentir le bruit du tonnerre et scintiller la foudre des éclairs. C'était une pure merveille dont il avait fait don à l'émir pour se faire pardonner la frayeur qu'il lui avait causée, il y avait de cela quelques jours.

Alors que les deux hommes se trouvaient cloîtrés à al-Rusafa, Abbas Ibn Firnas avait voulu distraire Abd al-Rahman. Il avait revêtu une gaine de soie légère sur laquelle il avait cousu des plumes de soie et fixé deux ailes mobiles faites d'un assemblage de roseaux et de feuilles. Dans cet accoutrement, il s'était élancé du haut d'une colline surplombant la résidence. Durant quelques secondes, il avait flotté dans les airs, tentant en vain de déployer ses ailes, avant de retomber lourdement sur le sol. Il s'en était sorti fort heureusement avec une simple blessure au pied qui le faisait encore boitiller. Le souverain l'appela et le salua de manière débonnaire :

— Le spectacle que tu m'as offert ce soir est nettement supérieur à celui de l'autre jour.

— J'avais présumé de mes capacités.

— Tu m'as causé une belle peur et quelques soucis.

— De la première, je t'ai déjà demandé humblement pardon. De quels soucis veux-tu parler ?

— Tu as été dénoncé comme impie et mécréant par des dévots fanatiques de mon entourage qui sont à la solde de Yahya Ibn Yahya al-Laithi et que je suis heureux d'avoir pu ainsi débusquer. Ils prétendaient qu'en voulant t'élever dans les airs, tu as voulu défier notre Créateur. À leurs yeux, ce blasphème méritait la mort.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai condamné le fqih à mort.

— Il est là ce soir.

— Je lui ai joué un mauvais tour. Je l'ai accusé d'avoir insulté le Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix, en mettant en doute le

voyage qu'il effectua d'al-Qods à Médine sur sa jument al-Barak. Le malheureux a été tout étonné de mon audace. Le croisant tout à l'heure, je lui ai fait promettre de venir te saluer pour sceller votre réconciliation.

De fait, précédé par le hadjib Mohammed Ibn Rustum, Yahya Ibn Yahya al-Laithi s'approcha. Après s'être incliné devant Abd al-Rahman, il prit par le bras Abbas Ibn Firnas et fit quelques pas avec lui sous le regard amusé de l'assistance. Les lèvres des deux hommes bougeaient, mais aucun son ne sortait de leur gorge. Ils se donnaient mutuellement la comédie. Ils ne voulaient pas s'adresser la parole, mais feignaient de discuter pour ne pas mécontenter l'émir. En fait, chacun d'entre eux était bien décidé à prendre sa revanche sur l'autre le moment venu.

Yahya al-Ghazal fit remarquer :

— Savez-vous quelle est la différence entre Abbas Ibn Firnas et son interlocuteur ?

— L'un est savant, l'autre un érudit, hasarda prudemment le hadjib.

— Non. L'un a été pauvre, l'autre fut toujours riche. Abbas Ibn Firnas a longtemps vécu de la maigre pension que lui accordait notre souverain bien-aimé. Yahya Ibn Yahya al-Laithi vient d'une famille aisée et possède plusieurs palais en ville. Je ne parle pas des fondations pieuses qui sont un moyen pour lui de gruger les fidèles. Il y a là un véritable miracle qui me fait croire à la toute-puissance de Dieu : pourquoi ne rencontre-t-on jamais de foqahas pauvres ? J'aimerais bien savoir comment ils se sont enrichis en incitant leurs semblables à l'humilité et aux sacrifices.

— Une chose est sûre, fit le hadjib, tu ne les as pas écoutés.

— Effectivement, et je m'en fais gloire.

Cette fière réplique provoqua les rires des courtisans. Originaire de Djayyan, Yahya Ibn Hakam al-Bakri avait été surnommé dans sa jeunesse *al-Ghazal*, « la gazelle », en raison de sa beauté. Il avait fait tourner bien des têtes et avait dû quitter sa ville natale pour fuir la colère de maris jaloux. Ses talents de poète lui avaient valu un emploi à la cour. Il n'avait pas d'attribution spéciale si ce n'était celle de distraire l'émir par ses plaisanteries et ses commérages. Très vite, celui-ci avait remarqué que le jeune homme possédait une intelligence exceptionnelle. Il pouvait analyser froidement la moindre rumeur et y déceler l'indication d'un malaise de l'opinion publique auquel il s'efforçait d'apporter le remède approprié. D'un naturel affable, al-Ghazal évitait les intrigues et entretenait d'excellentes relations avec deux ennemis jurés, al-Nasr et Mohammed Ibn Rustum. Ses qualités de

diplomate étaient telles qu'Abd al-Rahman l'avait envoyé comme ambassadeur à Byzance, mission dont il s'était acquitté avec brio. Ses adversaires avaient pourtant cherché à le discréditer en racontant qu'il en avait profité pour exiger de l'impératrice Théodora une dot pour ses filles. Questionné à ce sujet par l'émir, il s'en était tiré par une plaisanterie. Oui, il avait obtenu lesdites pensions parce que ce cadeau ne l'engageait à rien et qu'il trouvait plutôt amusant de voir une Chrétienne aider des Musulmanes à épouser de riches coreligionnaires. De plus, il n'avait sollicité aucun salaire pour son ambassade et en avait fait supporter le prix aux Byzantins. Le souverain, disait-il, avait fait là une belle économie et ses innombrables serviteurs qui sollicitaient sans cesse des prébendes auraient été bien inspirés de l'imiter.

La réflexion avait été médiocrement appréciée par Yahya Ibn Yahya al-Laithi, qui venait d'exiger une augmentation substantielle de la rente mensuelle que lui servait le Trésor. Yahya al-Ghazal lui avait publiquement conseillé de suivre son exemple et d'adresser sa requête « au calife des Chrétiens à Rome », qui se ferait un plaisir de récompenser l'attitude bienveillante du fqih envers les Nazaréens de Kurtuba. Cette réplique avait provoqué le courroux du dignitaire religieux qui, usant de ses prérogatives, avait déclenché une procédure visant à faire traduire son auteur devant les tribunaux. Depuis des années, l'affaire attendait, pour être instruite, l'autorisation du souverain qui prenait un malin plaisir à laisser planer un doute sur ses intentions. De la sorte, il se conciliait les bonnes grâces des deux hommes.

C'est donc avec plaisir que Yahya al-Ghazal avait vu son ennemi être contraint de faire quasiment amende honorable envers Abbas Ibn Firnas. C'était le signe indubitable du déclin de son influence. Un déclin tout relatif car ce redoutable personnage avait encore assez de pouvoirs pour n'avoir autorisé al-Shi'fa à organiser cette fête qu'à la condition expresse qu'elle ne serait pas souillée – c'était l'expression qu'il avait utilisée – par la présence de dhimmis. Et en effet aucun dignitaire juif ou chrétien n'était là. La princesse avait dû s'incliner avec regret. Elle avait fait savoir aux intéressés, par l'intermédiaire de Yahya al-Ghazal, qu'ils seraient prochainement invités à des réjouissances similaires, auxquelles le monarque assisterait. Sa présence serait d'autant plus honorifique et gratifiante qu'elle revêtirait un caractère privé et intime, loin des convenances imposées par le rigide protocole de la cour. Si les Juifs s'étaient réjouis de cette promesse, les Chrétiens avaient manifesté une certaine réserve. Leur chef, le comte Isaac, avait paru embarrassé. Non seulement, il ne

s'était pas indigné, comme l'avait fait le *nasi* (chef) de la communauté juive, de l'ostracisme qui les frappait, mais il n'avait guère montré d'empressement à répondre positivement à la proposition d'al-Shi'fa comme si fréquenter des Ismaélites était à ses yeux une corvée qu'il souhaitait lui être épargnée. Yahya al-Ghazal s'était empressé de prévenir Abd al-Rahman que cette attitude n'augurait rien de bon et qu'il redoutait les actes auxquels certains Nazaréens pourraient être tentés de céder. Cette pensée continuait de l'obséder cependant que la fête touchait à sa fin.

Chapitre XII

Le comte Isaac, chef de la communauté chrétienne mozarabe[118], réunit en urgence les prêtres et les principaux notables qui contribuaient, plus ou moins généreusement, à l'entretien des églises, pour leur annoncer une nouvelle de la plus haute importance. L'évêque de Sarakusta lui avait écrit pour le prévenir de l'arrivée prochaine, dans la capitale, du renégat Bodo dit Eléazar. Pour les Chrétiens les plus endurcis d'Ishbaniyah, ce nom était synonyme de scandale et d'affliction. Ce redoutable polémiste, disposant de solides protections à la cour, en particulier celle de Mohammed Ibn Rustum, n'était pas de père et de mère juifs. Il avait vu le jour en Ifrandja, au sein d'une famille noble. Comme il était de nature plutôt chétive, le métier des armes lui était interdit et il était devenu prêtre. Nommé confesseur de Charles le Chauve, celui-ci l'avait envoyé à Rome pour obtenir du pape qu'il mette au pas certains prélats rebelles à son autorité.

À son arrivée dans la Ville Éternelle, Bodo avait été révolté par ce qu'il avait découvert. Le Souverain Pontife était entouré de cardinaux et de courtisans qui monnayaient chèrement leur appui et leurs faveurs. Certains pratiquaient la simonie, la vente à l'encan des sacrements, et entretenaient, au vu et au su de tout le monde, des maîtresses ou des gitons. Dans l'attente d'une audience, Bodo avait mis ses loisirs à profit pour visiter la cité en compagnie d'un négociant juif, Ezra Ben Jacob, qui l'accompagnait depuis Aix-la-Chapelle. Alors que les deux hommes arpentaient le Forum, l'Israélite avait refusé de s'approcher de l'arc de triomphe de Titus en expliquant au prêtre :

— C'est le symbole de la pire des catastrophes arrivée à mon malheureux peuple : la destruction du saint Temple de Jérusalem. Titus, que son nom soit maudit, n'a pas su empêcher ses légionnaires d'incendier la maison du Seigneur dont nous commémorons, chaque année, le 9 du mois d'Av, la perte en jeûnant et en récitant dans nos synagogues la lamentation du prophète Jérémie. Demain aura lieu ce triste anniversaire et je te demande donc l'autorisation de m'absenter.

Bodo avait accordé au Juif une journée de congé à une seule condition : que celui-ci le fasse inviter, à l'occasion du prochain sabbat, par le chef de la communauté juive locale, David Ben Daniel, un marchand prospère auquel il voulait acheter plusieurs manuscrits

rare en provenance d'Orient. Il fut agréablement surpris de l'accueil que lui réserva ce dignitaire qui habitait dans un quartier près du Tibre où ses coreligionnaires vivaient depuis des siècles. Le prêtre avait été ému par la piété sincère de ses hôtes et par le sérieux avec lequel ils étudiaient, dès qu'ils le pouvaient, les textes saints qu'ils commentaient avec passion. Quel contraste avec l'atmosphère de la cour pontificale peuplée d'intrigants, d'ambitieux et de sots !

Bodo revint à plusieurs reprises chez David Ben Daniel, auquel il avait demandé de lui parler du Talmud dont les premières copies avaient commencé à circuler en Italie et en Ifrandja. Petit à petit, le doute s'installa dans son esprit. Il prenait conscience que, sur de nombreux points, ses maîtres avaient déformé l'enseignement des Écritures et que tout ce qu'il croyait jusque-là n'était que tromperie. Après avoir retardé son retour à Aix-la-Chapelle, le prêtre, au terme d'une éprouvante quête spirituelle, avait demandé à ses deux amis s'il pouvait être admis au sein de leur communauté. Ils avaient paru réticents et embarrassés. Finalement, Ezra Ben Jacob s'était décidé à parler :

— Jadis, nos pères acceptaient que des païens, lassés d'honorer des dieux cruels, se convertissent à notre religion. Certains, ceux qu'on appelait les « Craignant Dieu », qui avaient une cour spéciale dans le Temple de Jérusalem, se contentaient de proclamer l'unicité de Dieu. D'autres acceptaient de se faire circoncire et d'observer toutes nos lois. Il nous était interdit de les rebuter. Notre maître, Moïse, avait été le premier à donner l'exemple en épousant la fille de Jethro le Midianite. Quand sa sœur Myriam lui avait reproché d'avoir épousé une étrangère, elle avait été, en punition, frappée de la lèpre. Tu connais, tout comme moi, le Livre de Ruth qui, après la mort de son époux, décida de rester avec sa belle-mère en lui disant : « Ne me presse pas de t'abandonner et de m'éloigner de toi car où tu iras, j'irai ; où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. » S'étant remarié avec Booz, elle lui donna une nombreuse progéniture dont était issu le roi David. L'un de nos sages les plus réputés, Rabbi Akiba, mort en martyr pour sa foi, était le fils d'un Grec de Galilée.

— Rien donc ne s'oppose à ma demande, avait murmuré, plein d'espoir, Bodo.

— En principe, lui avait rétorqué son interlocuteur. Malheureusement, nous subissons, en punition de nos fautes, le joug d'Edom.[119] Vos prêtres nous ont interdit de pratiquer le prosélytisme. Je t'ai bien observé et je crois à la sincérité de ta démarche au point que je te considère d'ores et déjà comme l'un des

nôtres. Toutefois, nous ne pouvons t'accepter officiellement parmi nous, ici, à Rome. Celui qui prendrait cette responsabilité serait, conformément à votre loi, mis à mort.

— Je dois donc demeurer chrétien !

— Il y a une solution qui exige de toi bien des sacrifices.

— J'y suis prêt !

— Je n'en doute pas. Je te suggère de quitter discrètement cette ville et de t'embarquer pour Narbonne. De là, tu gagneras l'Ishbaniyah et je te donnerai une lettre pour l'un de mes cousins qui vit à Sarakusta. Les Ismaélites interdisent aux leurs l'apostasie, mais, sous leur domination, un Chrétien peut devenir juif ou un Juif, chrétien. Sache toutefois qu'en devenant l'un des nôtres, tu seras rejeté par les tiens et considéré comme un pestiféré. Il te sera interdit de retourner en Ifrandja et de revoir tes proches.

— Mes parents sont morts et j'ai de mauvaises relations avec mes frères qui ont tenté de me déposséder d'une partie de ma fortune. Heureusement, j'ai pu en sauver une grande partie que j'ai emportée avec moi à Rome. Je voulais faire des donations pieuses à plusieurs églises et monastères. J'y ai renoncé quand j'ai vu l'impiété dans laquelle vivent ceux qui prétendent servir Dieu.

Silencieux jusque-là, David Ben Daniel se décida à sortir de son mutisme :

— Voilà qui me rassure. Il y a un point qu'Ezra Ben Jacob a omis de mentionner et cela est tout à son honneur. Tu devras dédommager ton compagnon car, en acceptant de t'aider, il se condamne à l'exil. S'il retournait à Aix-la-Chapelle, ton maître pourrait l'accuser de t'avoir influencé et le faire exécuter. Laisse-lui le temps de prévenir les siens afin qu'ils se mettent en route pour Sarakusta. Quand ils seront arrivés sains et saufs, tu seras libre de réaliser ton vœu si tu le désires encore.

Bodo suivit le conseil de son ami et il attendit d'être arrivé à Sarakusta pour se convertir. Il prit le nom d'Éléazar Ben Abraham et épousa la fille d'un négociant local. Contrairement aux prêtres et aux moines, les Chrétiens de la ville l'observaient moins avec haine que curiosité. Ils ne comprenaient pas qu'un noble franc, qui plus est confesseur d'un souverain, ait pu renoncer à ses privilèges et accepter d'être ravalé au rang de dhimmi. Qu'il ait changé de foi les choquait moins. Dans leurs propres familles, il n'était pas rare que l'un des fils se convertisse à l'islam ou qu'une fille épouse un Musulman et adopte la religion de son époux ou élève dans celle-ci ses enfants. Ces apostasies n'empêchaient pas les uns et les autres d'habiter le même quartier, de se voir quotidiennement et de continuer à entretenir des

relations dont les plus retors savaient tirer profit. Lors d'un mariage chrétien, il pouvait arriver qu'un oncle musulman fasse au fiancé ou à la fiancée un somptueux présent et, en contrepartie, ses parents veillaient à ce qu'aucun mets prohibé ne lui soit servi lors de la noce.

En dépit des consignes de modération données par le chef de la communauté juive de Sarakusta, Éléazar, tout en s'abstenant de faire du prosélytisme auprès des Musulmans, s'y était essayé auprès de quelques jeunes Chrétiens. Il n'avait pas son pareil pour leur citer des passages des Écritures mettant à mal leurs dogmes. Quand certains affirmaient la divinité du Christ, le Fils de Dieu qui s'était fait homme parmi les hommes, il leur citait Jérémie : « Ainsi parle l'Éternel : maudit l'homme qui se confie en l'homme, qui fait de la chair son appui et dont le cœur s'écarte de Dieu[120]. » Quand d'autres lui expliquaient que le Christ était venu pour sauver tous les êtres humains et qu'Israël avait, de ce fait, perdu son caractère de peuple choisi par le Seigneur, il rétorquait en invoquant Isaïe : « Les nations sont comme une goutte d'eau au bord d'un seau, on en tient compte comme d'une miette sur une balance[121] » ou bien cet autre verset : « Tandis que les ténèbres s'étendent sur la terre et l'obscurité sur les peuples, sur toi se lève l'Éternel, et sur toi sa gloire paraît[122]. » Et il achevait sa démonstration en récitant un psaume : « Il a révélé à Jacob Sa parole, Ses lois et jugements à Israël ; pas un peuple qu'il n'ait ainsi traité, pas un qui ait connu ses jugements[123]. » Connaissant moins bien que lui les Écritures, ses interlocuteurs se laissaient séduire et plusieurs d'entre eux, au grand désespoir de leurs familles, avaient suivi l'exemple de Bodo. D'où l'avertissement lancé par l'évêque de Sarakusta au comte Isaac : « Prenez garde car un renard rusé va venir dévaster chez vous les vignes du Seigneur. »

Pour réfléchir aux mesures à prendre contre Bodo, Isaac avait donc réuni auprès de lui les prêtres et les notables. Il comptait beaucoup sur deux d'entre eux, Euloge et Paul Alvar. Le premier était issu d'une vieille famille romaine de rang sénatorial, qui, en dépit des confiscations ordonnées par les Wisigoths et les Ismaélites, avait conservé d'immenses domaines dont elle tirait de confortables revenus. Le second était le neveu du musicien juif Abu I-Nasr Mansour. Ses parents étaient morts peu de temps après sa naissance et son oncle, qui voyageait beaucoup, s'était désintéressé de l'éducation de l'orphelin qu'il avait recueilli. Le jeune Isaac – c'est ainsi qu'il s'appelait alors – n'avait trouvé chaleur et réconfort qu'auprès de ses voisins, les parents d'Euloge. Ceux-ci l'avaient pour ainsi dire adopté et il passait la plus grande partie de son temps chez eux. À l'âge de

seize ans, il avait demandé le baptême et pris le prénom de Paul pour se placer sous le patronage de l'apôtre qui avait persécuté les disciples du Christ avant d'être touché par la grâce sur le chemin de Damas. Outré, son oncle lui avait coupé les vivres et le jeune néophyte avait dû intenter une action en justice pour récupérer la part d'héritage qui lui revenait.

Bien décidés à mener une existence exemplaire, les deux amis s'étaient retirés un temps au monastère de Tabanos, situé dans la périphérie de Kurtuba, et y avaient suivi l'enseignement de l'abbé Spera-in-Deo, réputé être plus savant qu'Isidore de Séville, la figure la plus notable de l'Église à l'époque des souverains wisigoths. Euloge et Paul s'imposaient de constantes mortifications, ne rataient aucun office et veillaient tard le soir pour étudier les textes sacrés et *La Cité de Dieu* de saint Augustin dont ils connaissaient de nombreux passages par cœur.

Encouragé par son maître, Euloge avait résolu d'offrir sa vie au Seigneur et de devenir prêtre. Il reçut l'ordination et fut nommé desservant de la paroisse Sainte-Zoïle où son zèle ne lui fit pas que des amis. Nombre de dignitaires qui fréquentaient cette église, l'une des plus prestigieuses de Kurtuba, n'appréciaient guère ses sermons enflammés dans lesquels il dénonçait leur tiédeur et leurs compromissions avec le pouvoir. Ils s'en plaignirent à l'évêque Satil qui convoqua le « coupable » et fit mine de le tancer :

— Mon jeune ami, je dois te remercier, fit le prélat. D'habitude, des ouailles viennent se plaindre de l'impiété et de l'ivrognerie de leur prêtre. C'est bien la première fois qu'ils sont furieux de voir celui-ci marcher dans les pas du Seigneur. Sache que je partage tes idées. Dans ma jeunesse, je m'imaginais être le seul à penser ainsi et je me suis donc abstenu, par prudence, d'exprimer publiquement mes opinions de peur de mécontenter mes supérieurs.

— Pourtant, ils auraient dû t'approuver !

— Malheureusement, ils subissaient alors l'influence détestable d'Eliphandus, le métropolite de Toletum, qui passait moins de temps à s'occuper de ses fidèles qu'à discuter théologie avec les foqahas et les cadis. Ceux-ci se moquaient de lui et ne cessaient de le houspiller à propos du saint mystère de la Trinité. À les croire, nous, les Chrétiens, étions des païens car nous adorions trois dieux et non un seul comme les Ismaélites et les Juifs. Rompant avec les enseignements de notre sainte mère l'Église, Eliphandus fut à l'origine de l'adoptionisme, une hérésie abominable qui n'a pas, tu peux m'en croire, entièrement disparu. Il osa prétendre que Notre Sauveur était un homme comme les autres, né de l'union charnelle d'un homme et d'une femme, que

Dieu, pour le récompenser de ses mérites, aurait adopté, lui conférant ainsi une partie de sa nature divine. Quant au Paraclet[124], ce n'était qu'un pur esprit, un messenger dont l'Éternel se servait pour communiquer aux hommes Ses lois et décrets. Cette doctrine, proche des théories impies développées en Orient par Nestor, séduisirent nombre d'évêques jusqu'à ce que celui de la ville d'Urgel, le bienheureux Félix, mandaté par Rome, réunisse un concile pour les faire condamner. J'ai traqué sans pitié les disciples d'Eliphandus et ton zèle me réjouit. Toutefois, les temps sont troublés et nous devons redoubler de prudence en attendant de pouvoir ramener les pécheurs dans le droit chemin. L'abbé Spera-in-Deo est d'accord avec moi et nous te supplions donc de modérer, pour le moment, tes ardeurs. Nous nourrissons de grands projets pour toi et nous ne voudrions pas qu'une malheureuse imprudence nous prive de ton concours.

Euloge s'inclina car il estimait Saül et lui faisait une entière confiance. Son ami, Paul Alvar, aurait voulu l'imiter et devenir également prêtre. Il s'en ouvrit à l'évêque. Sans lui répondre tout de suite, Saül félicita le jeune néophyte :

— Je me suis sincèrement réjoui de te voir abjurer le tissu d'erreurs proférées par les Juifs et j'ai eu plaisir à lire le traité savant que tu as rédigé contre Bodo, ce misérable apostat. Tu as su réfuter avec éloquence ses abominables spéculations.

— Je n'ai fait que citer l'Écriture que j'ai étudiée auprès d'un rabbin. De nombreux versets annoncent clairement la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. Cet impie cite Isaïe, il omet ce verset du Prophète : « C'est pourquoi le Seigneur vous donnera un signe. Voici, la vierge est enceinte. Elle va enfanter un fils et lui donnera le nom d'Emmanuel[125]. » Sa venue est également annoncée par Osée : « Car, pendant de longs jours, les enfants d'Israël resteront sans roi et sans chef, sans sacrifice et sans stèle, sans éphod et sans teraphim. Ensuite, les enfants d'Israël reviendront, ils chercheront l'Éternel leur Dieu et David leur roi ; ils accourront en tremblant vers l'Éternel et ses biens, dans la suite des jours[126]. »

Notre Sauveur est issu de la maison de David et Dieu a obscurci sur ce point le jugement de Bodo pour mieux faire éclater son ignorance et son ignominie. Quant à son affirmation selon laquelle l'Éternel n'a donné Sa loi qu'aux seuls Juifs et non pas aux autres nations, c'est blasphémer. La Genèse le dit : « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda ou le bâton de chef d'entre ses pères jusqu'à ce que le tribut lui soit apporté et que les peuples lui obéissent »[127].

— Voici des paroles douces à mon cœur. Celui-ci souffre cependant car je ne puis t'autoriser à devenir prêtre.

— Serait-ce parce que je suis d'origine juive et que tu suspectes la sincérité de ma foi ?

— Tu fais allusion là aux préjugés stupides des derniers rois wisigoths qui, tout en faisant baptiser leurs sujets juifs, les soumettaient à une surveillance honteuse et leur enlevaient leurs enfants. Ces lois étaient contraires aux canons de l'Église et ont causé leur perte et celle de l'Espagne. Loin de moi pareille idée ! Je vais même te confier un secret. Par mon père, je descends d'une famille juive ainsi baptisée. Ce n'est pas pour cette raison que je te refuse l'ordination. J'ai pour toi d'autres plans qui te permettront de servir le Seigneur plus efficacement et tu n'hésiteras pas un seul instant, je l'espère, à lui offrir le sacrifice que j'exige de toi.

— Je t'écoute.

— Je te l'ai dit, des jours difficiles attendent notre communauté et nous avons besoin, pour l'aider, de membres riches et influents, prêts à mettre leur fortune à notre disposition. Euloge a renoncé aux biens de ce monde mais je doute fort que ses frères soient aussi bons Chrétiens que lui. L'un est au service de l'émir. Il est employé comme collecteur d'impôts et je le soupçonne de nous espionner pour le compte d'Abd al-Rahman. Les deux autres, des négociants, ont le cœur aussi sec qu'un sarment de vigne desséché par le soleil. C'est en vain que j'ai sollicité leur générosité pour m'aider à réparer une église qui menaçait ruine. Tu possèdes une belle fortune et une grande intelligence. Je te demande, comme un père à son fils, de faire fructifier l'une et l'autre dans l'intérêt de l'Église. Consacre-toi à des activités profanes et amasse le plus d'argent possible afin de m'aider à remplir une mission dont je ne puis, pour l'heure, rien te dévoiler.

— J'obéirai tout en regrettant d'être séparé de mon ami Euloge.

— Je vais être franc avec toi. Tu veux être prêtre parce qu'Aunulone, la sœur d'Euloge, n'a pas voulu de toi et a préféré entrer dans les ordres. Respecte son choix. Le Seigneur a d'ailleurs décidé de te consoler. Fulvia, sa sœur, t'offre son cœur et je serais ravi de bénir votre union.

— Comment le sais-tu ?

— Euloge et Aunulone ont recueilli ses confidences et seraient heureux que tu fasses partie de leur famille.

— Soit. Il en sera fait ainsi que tu le désires.

Paul épousa donc Fulvia. Unis par la foi et les liens du sang, lui et Euloge figuraient parmi les Chrétiens les plus influents et les plus agissants de Kurtuba. Ils n'auraient manqué pour rien au monde de répondre à l'appel d'Isaac. Ce dernier expliqua à ses fidèles que l'arrivée de Bodo ne présageait rien de bon. Ce traître trouverait un

terrain favorable à ses entreprises car la communauté chrétienne de la capitale traversait une passe difficile qu'il analysa froidement devant ses interlocuteurs. Leurs coreligionnaires étaient heureux, trop heureux à son goût. Dans l'ensemble, ils n'avaient guère eu à se plaindre d'Abd al-Rahman et de ses prédécesseurs. Certes, ils étaient des dhimmi, des protégés, contraints comme les Juifs à payer la djizziya et le kharadj. Ils ne différenciaient guère ces impôts humiliants des autres taxes dont, à l'instar des Musulmans, ils devaient s'acquitter pour exercer leurs métiers. Ils n'étaient pas persécutés et se montraient des sujets dociles. Ils avaient pu conserver leurs églises, leurs monastères et leurs couvents, quitte à partager les édifices religieux les plus importants avec les Ismaélites, comme cela avait été le cas de la basilique Saint-Vincent. Ils pouvaient célébrer en toute liberté leurs offices même s'il leur était interdit de faire sonner leurs églises ou d'organiser des processions publiques. Ces restrictions avaient humilié leurs aïeux, pas eux. Hormis ceux qui s'étaient rendus en Ifrandja ou chez les Vascons, la plupart ignoraient la divine musique des cloches. Pis, ils ne prêtaient plus attention à l'appel du muezzin qui retentissait cinq fois par jour tant celui-ci leur paraissait naturel et familier.

Dans leur vie quotidienne, les Chrétiens n'étaient victimes d'aucune discrimination. Ils s'administraient selon leurs propres lois, sous l'autorité d'un comte. Isaac était considéré comme un dignitaire de la cour et lui manquer de respect était un crime sévèrement puni. En province, ses semblables étaient fréquemment consultés par le wali local et avaient pu conserver, voire même agrandir, leurs domaines. D'autres Chrétiens étaient employés comme fonctionnaires au Dar al-Imara et figuraient parmi les serviteurs les plus zélés et les plus écoutés de l'émir.

Le développement économique de Kurtuba avait profité à tous ses habitants, sans distinction de religion. Le nombre des indigents avait singulièrement diminué. Or, jusque-là, les pauvres étaient étroitement dépendants des subsides versés par de riches fidèles à l'Église. Depuis qu'ils n'en avaient plus besoin, ils ne fréquentaient que très rarement les églises, s'y rendant pour Noël et Pâques, voire uniquement pour s'y marier et faire baptiser leurs enfants. Certains même, parmi les commerçants et les artisans, dont la clientèle était musulmane, parlaient parfaitement l'arabe et laissaient planer un doute sur leur appartenance religieuse. Plus d'un voyageur étranger, de passage à Kurtuba, s'était étonné de ne pas les voir interrompre leurs activités quand retentissaient l'appel à la prière. Quand il les questionnait, ils répondaient de manière évasive, affirmant qu'ils étaient surchargés de

travail et qu'ils feraient leurs dévotions, sans préciser lesquelles, plus tard.

Si la piété des fidèles vacillait, elle ne risquait pas d'être réveillée par les prêtres, indignes, pour la plupart, d'exercer leur sacerdoce. Isaac, ce soir-là, n'avait réuni que ceux, une dizaine à peine, en lesquels il avait une entière confiance. Les autres, des êtres frustes et ignorants, étaient pour lui un souci constant. Paillards et ivrognes, ils étaient la risée du peuple. En province, la situation était pire. Beaucoup de villages étaient, depuis des années, privés de desservants. Quant aux évêques, à deux ou trois exceptions près, plutôt que de se soucier des affaires de leurs diocèses, ils faisaient une cour assidue au wali local et certains paraissaient offusqués quand on leur demandait de célébrer une messe, tâche qu'ils estimaient être indigne de leurs hautes fonctions.

Promenant un regard usé sur l'assistance, Isaac conclut :

— Je vous ai convoqués pour discuter avec vous des moyens de mettre le renégat Bodo hors d'état de nuire. Ce ne sera pas facile, car il entretient d'excellentes relations avec Mohammed Ibn Rustum. Quand j'ai fait remarquer au hadjib que sa venue pouvait susciter des troubles, il m'a ironiquement demandé si je craignais de perdre tous mes fidèles avant d'ajouter : « Qu'ils deviennent juifs ou restent chrétiens, peu importe ! Ils doivent payer l'impôt ! »

— Quelle impudence de la part de cet Ismaélite ! s'exclama Euloge.

— Je me suis gardé d'insister de crainte de provoquer son courroux. De retour chez moi, j'étais tellement furieux que, sous le coup de la colère, je lui ai écrit une lettre dans laquelle j'annonçais mon intention de renoncer à ma charge et de me retirer à Tabanos pour y passer mes dernières années en prières.

La stupeur frappa l'assemblée. Leur protecteur, le Chrétien le plus influent à la cour, s'était démis de ses fonctions. Pareil défi pouvait être interprété comme une rébellion et valoir à son auteur la mort. Paul Alvar fut le seul à oser prendre la parole :

— Rassure-nous. Le hadjib t'a envoyé des présents pour s'excuser de s'être laissé emporter et tu es toujours notre comte ?

— Non. J'ai reçu une lettre m'informant qu'à partir de ce jour, Cornes, fils d'Antonien, cet intrigant que vous connaissez tous, me remplace. C'est un tiède et un mou et je vous mets en garde contre ses agissements. Mohammed Ibn Rustum m'a aussi fait savoir que l'émir ne faisait pas obstacle à ce que je me retire à Tabanos à condition de ne plus jamais en sortir.

— C'est une forme d'exil, s'indigna Euloge.

— Qui m'est infiniment plus agréable que de devoir passer mes journées à la cour au milieu de tous ces mécréants. Grâce à Dieu, en tant que dhimmi, je n'ai pas eu à paraître lors de la honteuse fête organisée par al-Shi'fa. La princesse m'a annoncé qu'elle comptait prochainement organiser des réjouissances en notre honneur et j'ai réservé ma réponse. Cornes se fera un plaisir d'aller parader à l'Alcazar.

— Il sera le seul, murmura un vieux prêtre.

— Détrompe-toi, fit Paul Alvar. Ce maudit Zyriab a perverti notre jeunesse, avide de luxe et de plaisirs. Nos enfants ne jurent plus que par lui et rêvent de l'égaliser en tout. Notre façon de vivre et nos mœurs leur paraissent frustes et vulgaires comparées à celles des Ismaélites.

— Qu'en sais-tu ?

— Il me suffit d'observer mon propre fils. Sa mère et moi avons soigneusement veillé sur son éducation et, jusqu'à une date récente, il nous donnait entièrement satisfaction. Certains de ses amis, qui comptent parmi les meilleures familles chrétiennes de cette ville, l'ont détourné du droit chemin. Depuis, il se fait appeler, à notre grande honte, Hafs Ibn Alvar et compose des traités en arabe. Ce sont, je vous rassure, des œuvres à la gloire de notre religion mais écrites dans la langue de nos ennemis.

— Quel mal y a-t-il à cela ? remarqua Jérémie, un prospère commerçant. Nous parlons presque tous l'arabe.

— Au point d'oublier, rétorqua Paul, notre propre langue et ses trésors. Voilà ce que j'ai écrit à l'un de mes amis vivant en Ifrandja qui m'interrogeait sur notre situation. Je n'ai pas un mot à changer à cette lettre envoyée il y a plus de un an. Permettez que je vous en lise un passage, j'en ai conservé une copie que je garde toujours avec moi :

Mes coreligionnaires aiment à lire les poèmes et les romans des Arabes ; ils étudient les écrits des théologiens et des philosophes musulmans non pour les réfuter, mais pour se former une diction arabe élégante et correcte. Où trouver aujourd'hui un laïc qui use les commentaires latins sur les saintes Écritures ? Qui d'entre nous étudie les Évangiles, les Prophètes, les Apôtres ? Hélas, tous les jeunes chrétiens qui se font remarquer par leurs talents ne connaissent que la langue et la littérature arabes ; ils lisent et étudient avec la plus grande ferveur les livres arabes, ils s'en forment à grands frais d'immenses bibliothèques. Parlez-leur au contraire des livres chrétiens. Ils vous répondront avec mépris que ces livres-là sont indignes de leur attention. Quelle douleur ! Les Chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue et, sur mille d'entre nous, vous trouverez à peine un seul qui sache écrire convenablement une lettre latine à un ami. Mais s'il s'agit d'écrire une

lettre en arabe, vous trouverez une foule de personnes qui s'expriment dans cette langue avec la plus grande élégance, et vous verrez qu'elles composent des poèmes préférables, sous le point de vue de l'art, à ceux des Arabes eux-mêmes.

— Paul a raison, s'exclama le prêtre Perfectus. Il est inutile de se fermer les yeux devant la réalité d'autant que bien des signes attestent que la délivrance est proche.

— Que veux-tu dire par là ? s'enquit Isaac, inquiet du ton exalté de son interlocuteur.

— Dieu s'est souvenu de Son peuple et a eu pitié de nous. Il nous a manifesté de manière éclatante Sa sollicitude il y a de cela quelques années. Rappelez-vous ce qui s'est passé chez nos frères du Nord avec lesquels nous avons de plus en plus de mal à maintenir le contact. Près de la ville d'Iria Flavia, lors des travaux de réparation d'un cimetière, les ouvriers ont exhumé le tombeau de l'apôtre Jacques, mort en martyr dans cette ville. Il avait connu notre Seigneur et traversé les mers pour nous apporter la parole du Christ. Depuis, sur l'emplacement de sa sépulture, une magnifique église a été bâtie et des pèlerins, qui s'y sont rendus, ont attesté que de nombreuses guérisons miraculeuses s'étaient produites. Nous devrions jeûner des semaines entières pour nous punir de n'avoir pas voulu entendre le message qui nous était adressé.

— Et quel est-il ? l'interrogea Isaac.

— Que nous devons imiter Jacques et confesser publiquement le nom du Sauveur auprès de tous ceux qui vivent encore dans les ténèbres.

— Tu veux, dit le comte, parler de nos coreligionnaires qui cèdent aux plaisirs de l'existence.

— D'autres sont concernés. Juifs et Musulmans doivent recevoir la Bonne Nouvelle.

— S'agissant des Juifs, cela est possible, fit Paul, encore que je doute de la réussite de pareille entreprise. Je sais qu'ils sont prêts à mourir plutôt que de renoncer à leurs erreurs.

— En ce qui concerne les Ismaélites, ajouta Isaac, c'est prendre un risque considérable. L'apostasie chez eux est un crime puni de mort et je crains que rares soient ceux qui accepteraient de recevoir à la fois l'eau du baptême et la hache du bourreau. Souvenez-vous de ce qui est arrivé au neveu d'Ajan, l'une des concubines favorites d'al-Hakam. En dépit des supplications de sa tante, ce jeune homme a été décapité car il était soupçonné, je dis bien simplement soupçonné, d'hétérodoxie et de mépris affiché[128] de l'islam.

— Je suis aussi conscient que toi des périls d'une telle démarche, reprit Perfectus. Ce que je veux, c'est frapper l'imagination des tièdes parmi nous. Il est grand temps que les Chrétiens sortent de la torpeur où ils se complaisent depuis que Tarik Ibn Ziyad a conquis notre pays. Celui-ci est une nouvelle Egypte où nous croupissons sous le joug de Pharaon. Moïse, jadis, n'hésita pas à se présenter devant celui-ci pour proclamer sa foi. Je réfléchis depuis des mois à tout cela et je suis arrivé à la conclusion qu'il nous faut des martyrs.

— Précise ta pensée, fit Isaac.

— Il faut que les plus courageux d'entre nous aient l'audace de défier publiquement les Musulmans en leur révélant les erreurs abominables auxquelles ils ajoutent crédit et en leur montrant qu'ils suivent aveuglément la parole d'un débauché.

— Perfectus dit vrai, s'exclama Paul Alvar. Voilà ce que j'ai écrit de leur Mohammed : « Cet ennemi de notre Seigneur a consacré le sixième jour à la bonne chère et à la débauche. Le Christ a prêché le mariage, la sobriété et le jeûne, lui le divorce et les plaisirs de la table. »

— Voilà pourquoi, continua Perfectus, nous devons réagir. Nous ferons honte de la sorte à tous ceux qui imitent servilement les Arabes et, frappés par la grandeur de nos actes, ils demanderont humblement pardon au Seigneur de leurs fautes et reviendront aux enseignements de notre sainte mère l'Église. Et qui sait, certains Ismaélites, qui prônent avant tout le courage, seront touchés par la grâce et abjureront leur hérésie.

— Notre frère Perfectus, dit Euloge, exprime ce que je pense moi-même : « Ceux-là entreront dans la béatitude des élus qui s'offrent volontairement au martyre. »

— Je suis un vieil homme, murmura Isaac, et j'ai trop longtemps vécu à la cour pour ne pas mesurer les risques d'une telle entreprise. Abd al-Rahman suit aveuglément les recommandations de Yahya Ibn Yahya al-Laithi et ce dernier nous voue une haine farouche. Il attend le moment propice pour exciter la foule contre nous. J'accepte bien volonté d'offrir ma vie au Seigneur mais je dois penser aux membres de notre communauté et à leur sécurité. Chacun d'entre vous sait que je suis de bon conseil et que je n'ai jamais cherché à vous ménager mon appui et mes faveurs. C'est pour cette raison que je vous supplie de modérer votre enthousiasme et de ne pas passer immédiatement à l'action. Je vais réfléchir et prier à Tabanos. Si j'ai la conviction que votre solution est la bonne, alors je veux être le premier à avoir l'honneur d'affronter notre ennemi et de périr sous la hache du bourreau. Sachant quel est mon rang et ma fonction, mon sacrifice

n'en aura que plus de poids. Pour l'heure, qu'aucun de vous n'ébruïte ce qui s'est dit ici. Il y va de la réussite de ce que nous préparons.

— En ce qui concerne le renégat Bodo, que devons-nous faire ? s'enquit Euloge.

— Je vous l'ai dit, la prudence est de mise. L'émir a des espions partout et il est inutile d'exciter sa curiosité. Ce sinistre personnage vient semer le trouble. Avertissez vos fidèles qu'il leur est interdit, sous peine d'anathème, d'avoir le moindre contact avec lui. Certains d'entre vous ont des amis juifs. Faites-leur savoir que nous souhaitons vivre en bonne entente avec eux, mais que celle-ci pourrait être compromise par les agissements irresponsables de ce renégat dont leurs frères d'Ifrandja pourraient avoir à se repentir. Présentez cela non comme une menace mais comme un avertissement amical sur la foi de rumeurs en provenance d'Aix-la-Chapelle. Je suis persuadé qu'ils comprendront très vite où est leur intérêt.

Les événements se précipitèrent plus rapidement que ne l'avait prévu Isaac. Désormais retiré à Tabanos, le vieil homme partageait son temps entre l'étude et la prière. Ce monastère avait été fondé grâce à la générosité d'un couple, Jérémie et Elisabeth, dont le frère Martin avait été nommé abbé. Il ne comportait qu'une trentaine de moines, triés sur le volet, et constituait pourtant l'une des plus importantes communautés religieuses d'Ishbaniyah (quand Georges, un moine de Mar Sabbas à Jérusalem de passage à Kurtuba, avait affirmé que son ermitage comptait plus de cinq cent moines et que des novices se présentaient chaque année, ses interlocuteurs avaient refusé de le croire !). Interdit de séjour en ville, l'ancien comte des Chrétiens recevait souvent la visite de Perfectus, d'Euloge et de Paul, venus l'informer du comportement singulier de son successeur soupçonné par certains d'être prêt à apostasier pour gravir un échelon supérieur dans la hiérarchie du palais.

Peu de temps avant la Noël 849, Isaac apprit avec consternation l'arrestation de Perfectus. Celui-ci, en dépit de son caractère exalté, avait scrupuleusement respecté les consignes de prudence qui lui avaient été données. Passant un jour dans une rue, il avait été interpellé par des commerçants musulmans du quartier chez lesquels il lui arrivait d'effectuer des achats. La discussion avait commencé sur un ton amical, le prêtre prenant des nouvelles de ses interlocuteurs et les interrogeant sur la bonne marche de leurs affaires. Un boucher, Ibrahim, en plaisantant, l'avait interrogé sur les mérites respectifs, à ses yeux, de Jésus et de Mohammed. Perfectus avait, craignant un piège, rétorqué qu'il préférerait ne pas aborder ce sujet de crainte de

froisser ses amis. Ceux-ci lui avaient juré qu'il n'avait rien à redouter et que leur conversation aurait lieu dans une arrière-boutique, loin des oreilles indiscrètes.

Méfiant, l'ecclésiastique avait demandé pourquoi ils tenaient tant à aborder cette question. Ibrahim lui avait expliqué que lui et ses coreligionnaires ignoraient tout de sa religion et qu'ils avaient entendu, de la part des foqahas, tant de rumeurs invraisemblables qu'ils voulaient en avoir le cœur net. Perfectus les instruisit donc, de la manière la plus neutre possible, des dogmes de l'Église et de ses rites ; l'assistance l'écoutait attentivement et un cordonnier, Anwar, lui fit remarquer que lui et les autres Musulmans considéraient Jésus comme un Prophète et vénérât sa mère, connue sous le nom de Mariam, même s'ils mettaient en doute le fait qu'une vierge ait pu enfanter. Devant ce qu'il considérait comme un blasphème, le prêtre perdit patience et répliqua d'un ton courroucé qu'il n'avait pas de leçons à recevoir d'hommes qui vénéraient Mohammed qui, selon les théologiens chrétiens, avait mené une vie de débauche et était inspiré par Satan. Puis il quitta la pièce où il se trouvait, prétextant qu'il devait se rendre au chevet d'un malade pour lui apporter les consolations de la religion.

Anwar était un être fourbe et rusé. Ses affaires marchaient mal et il était endetté jusqu'au cou. Quelques jours après cette discussion, il se rendit à la basilique Sainte-Ascicle et tenta d'extorquer, en échange de son silence, une grosse somme d'argent à Euloge. Indigné, celui-ci lui rappela le pacte passé entre eux et le chassa de l'église. Furieux, et sans consulter ses coreligionnaires, Anwar se rendit au palais et sollicita une audience du grand eunuque, al-Nasr.

Le fata al-kabir réalisa immédiatement tout le profit qu'il pouvait tirer de cet incident et fit arrêter Perfectus. Traduit devant un tribunal, le malheureux fut, conformément à la loi, condamné à mort séance tenante. Al-Nasr retarda l'exécution. C'était un spectacle qu'il souhaitait offrir au peuple à l'occasion de la fête marquant la fin du ramadan. Informé de l'affaire, l'évêque de Kurtuba, Saül, intervint, sans succès, auprès de Comes, puis, muni des témoignages des autres participants à la discussion, se rendit chez Mohammed Ibn Rustum pour demander la grâce du prêtre qui n'avait consenti à parler qu'assuré que rien de fâcheux ne lui arriverait. Indigné du comportement de son rival, le hadjib tenta alors d'obtenir la clémence d'Abd al-Rahman mais ce dernier, manipulé par le fqih Yahya Ibn Yahya al-Laithi, laissa la justice suivre son cours. Le 1^{er} shawwal 235[129] après la grande prière qui se tenait, ce jour-là, sur le *Rasif*, Perfectus fut exécuté sous les quolibets et les lazzis de la foule.

Grisé par ce succès et sa popularité auprès de la lie de la populace, al-Nasr perdit tout sens de la mesure. Abd al-Rahman vieillissait. Soucieux d'assurer son avenir après le décès du souverain, le grand eunuque se rapprocha de Tarub, faisant comprendre à la princesse qu'il pourrait faciliter l'accession au trône de son fils Abdallah. Le stratagème de l'eunuque était simple. Il éloignerait de Kurtuba les autres princes et ferait boire à l'émir une potion mortelle. Sitôt constaté la mort du monarque, Abdallah se précipiterait au palais et s'y ferait proclamer émir en distribuant force gratifications aux Muets. Il lui présenta un médecin originaire d'Harran en Mésopotamie, connu sous le nom d'al-Harrani. Mis dans le secret, al-Harrani feignit d'accepter, craignant d'être tué en cas de refus. Profitant du fait qu'il était admis dans la partie du palais réservée aux femmes, le médecin eut un long entretien avec Fakhr à laquelle il dénonça la conspiration. L'ancienne favorite, que Tarub ne ratait pas une occasion d'humilier, s'empressa de prévenir Abd al-Rahman. Celui-ci mit en place un piège ; il annonça qu'il envoyait trois de ses fils, Mohammed, al-Mundhir et al-Mutarraf, participer à une saïfa contre les Nazaréens du Nord. Al-Nasr crut avoir les mains libres et passa à l'action.

Un soir, Abd al-Rahman simula un malaise. Il avait reçu, durant la journée, plusieurs délégations et affirma que ces audiences l'avaient épuisé. Affichant la plus grande inquiétude, al-Nasr suggéra de faire appeler le médecin de la cour. Celui-ci, à l'en croire, était expert dans l'art de préparer des remèdes contre tous les maux connus. Quand l'eunuque lui présenta, dans une coupe finement ciselée, une boisson aromatisée, l'émir, d'un ton narquois, lui dit :

— Je t'ai donné bien des soucis et tu me parais aussi fatigué que moi. Bois avant moi pour reprendre des forces car j'ai besoin de tes services cette nuit.

Le fata al-kabir, le visage blême, s'exécuta et quitta immédiatement les appartements privés du souverain, à la recherche d'al-Harrani, afin que celui-ci lui administre sur le champ un contrepoison. Le médecin l'avait prévenu que la drogue utilisée produisait très rapidement son effet. Il eut à peine le temps de faire avaler à al-Nasr un prétendu antidote que ce dernier expirait dans d'atroces souffrances. Eu égard à sa qualité d'Umm Wallad, Tarub ne fut pas inquiétée. Insensible à ses récriminations et ses protestations d'innocence, le fils d'al-Hakam refusa dès lors de la rencontrer. Al-Harrani fut largement récompensé de sa loyauté, mais préféra quitter une cour où l'intrigue régnait en maître.

Les sujets de l'émir ignorèrent tout de cette affaire et continuèrent

à vaquer à leurs occupations habituelles. Bodo, fraîchement accueilli par ses coreligionnaires de Kurtuba, avait préféré regagner Sarakusta où il se consacra à la rédaction de pamphlets. Depuis l'exécution de Perfectus, les Chrétiens vivaient dans la peur et redoublaient de prudence, le moindre incident entre eux et des Musulmans était prétexte à des débordements. C'est malheureusement ce qui arriva. Un artisan, nommé Jean, était l'un des meilleurs tailleurs de la ville. Sa boutique ne désemplissait pas. Parlant parfaitement arabe, il pouvait passer pour Musulman et comme il s'abstenait, lui et sa famille, de fréquenter l'église, le bruit avait couru qu'il s'était converti à l'islam ou qu'il s'apprêtait à le faire. Le marchand s'était bien gardé d'informer ou de confirmer cette rumeur. Enjoué et volubile, il avait son franc-parler et, quand un client cherchait à le gruger ou à obtenir un rabais excessif, il jurait comme un charretier en arabe, provoquant l'hilarité de ses voisins.

Un matin, il s'emporta violemment contre un serviteur de Tarub venu passer une commande pour sa maîtresse. Entre les deux hommes, le ton monta rapidement. Le domestique, qui craignait d'être puni s'il ne ramenait pas la robe que la princesse voulait, s'exclama : « Par Mohammed, la peste soit de ton avarice ! », s'attirant cette réplique : « Maudit celui qui utilise le nom de votre Prophète ! » La foule, ameutée par les cris, conduisit Jean chez le cadî qui le fit incarcérer. Chargé de lourdes chaînes, le malheureux fut promené d'églises en églises pour inspirer la peur à ses coreligionnaires. Devant le tribunal, il se défendit fort habilement. Il nia avoir insulté le Prophète, mais uniquement ceux qui juraient par son nom, citant à l'appui de sa thèse le commandement du Décalogue reconnu par les Musulmans : « Tu n'invoqueras pas en vain le nom de l'Eternel ! » Il expliqua que cela s'appliquait aussi à ses prophètes. Le cadî, un homme pondéré, qui détestait Yahya Ibn Yahya al-Laithi, rendit un verdict d'apaisement après avoir consulté Mohammed Ibn Rustum. Le tailleur n'avait pas insulté le Prophète ni l'islam. Toutefois, il avait insulté gravement un Musulman sans mesurer la portée de ses paroles. Il ne méritait pas la mort, tout au plus vingt coups de bâton qu'il reçut sans broncher.

Cette clémence ne porta pas ses fruits. Outré par l'exécution de Perfectus, le comte Isaac se souvint de sa promesse de sacrifice faite lors de la fameuse réunion secrète. Sa femme étant morte sans lui donner d'enfants, il n'avait rien à craindre pour sa famille. Lassé de l'existence, il décida que le moment était venu pour lui de passer à l'action. Puisqu'il était assigné à résidence à Tabanos, il fit savoir à Mohammed Ibn Rustum qu'après avoir longuement médité et prié, il avait fait un songe. Allah lui était apparu alors qu'il dormait et lui

avait ordonné de se convertir à l'islam. Le hadjib, supputant que cette apostasie aurait un effet salutaire sur les Nazaréens, l'autorisa à se rendre en ville et le confia au cadi Saïd Ibn Suleïman, que le dignitaire chrétien avait souvent eu l'occasion de rencontrer au palais. Le chef religieux instruisit soigneusement le vieillard des principes du saint Coran, s'émerveillant des progrès accomplis chaque jour par son élève. Quand il le jugea mûr pour entrer dans la communauté des croyants, il convoqua une nombreuse assistance et demanda à Isaac de réciter la chahada, la profession de foi musulmane. À sa grande indignation, le néophyte l'insulta publiquement et affirma qu'il était guidé par le démon et que sa religion était une « doctrine pestilentielle ». Fou de rage, Saïd Ibn Suleïman éclata en sanglots et gifla le vieillard. Toutefois, il estimait assez celui-ci pour prendre la précaution d'affirmer que l'ancien comte n'était pas dans son état normal. Il était ivre, ce qui expliquait l'abominable blasphème dont il s'était rendu, contre son gré, coupable. Isaac rétorqua qu'il n'avait pas bu une seule goutte de vin et qu'il était prêt à répéter ce qu'il avait dit. Dans ces conditions, le cadi fut contraint de le livrer au bourreau. Le vieillard fut crucifié, la tête en bas, puis décapité. Son cadavre fut brûlé et ses cendres dispersées dans le fleuve.

La plupart des Chrétiens de Kurtuba ne cachèrent pas qu'ils condamnaient l'attitude de leur ancien chef. Mais une petite partie d'entre eux, encouragés secrètement par Euloge et Paul, décidèrent de suivre son exemple. Pendant quelques semaines, la capitale fut le théâtre d'incidents d'une exceptionnelle gravité. Quelques jours après la mort d'Isaac, un Muet, Sanctus, qui avait escorté le prisonnier, se rendit chez le cadi pour proclamer qu'il refusait de servir un souverain dont la religion était un tissu de mensonges. Il fut exécuté en compagnie de Sabinianus, Wistremundus, Habentius, Jérémie et Walabonsus, plusieurs moines de Tabanos dont l'enquête avait établi qu'ils avaient eu connaissance du projet d'Isaac et qu'ils s'apprêtaient à l'imiter.

Abd al-Rahman, préoccupé par cette affaire, fut consterné d'apprendre que ce mouvement faisait tache d'huile dans toute l'Ishbaniyah. Il ne concernait pas uniquement des Nazaréens, mais aussi des Musulmans issus d'un mariage mixte. Ainsi, à Bosca, deux sœurs, Nunilo et Alodia, profanèrent publiquement le nom d'Allah. Elles étaient nées d'un père musulman et d'une mère chrétienne. Oubliant ses devoirs, leur père avait autorisé son épouse à les élever dans sa religion. Après son veuvage, leur mère avait épousé un autre Musulman et envoyé ses filles chez sa sœur qui vivait dans une autre localité. Les deux jeunes femmes s'apprêtaient à rentrer au couvent

quand un Musulman de Bosca, de passage dans la ville où elles s'étaient réfugiées, les reconnut et les dénonça comme relapses au cadi. Celui-ci tenta de les ramener dans le droit chemin en leur promettant que de pieux fidèles s'offraient à les doter pour leur permettre d'épouser de jeunes Musulmans de bonne famille. Rien n'y fit. Nunilo et Alodia proférèrent de telles abominations qu'elles furent décapitées le 22 octobre 851.

Une affaire similaire éclata à Ishbiliya. Flora était la fille d'un Musulman et d'une Chrétienne. Après la mort de son mari, sa mère l'avait secrètement élevée dans sa foi. Son fils, lui, était devenu un Musulman fanatique et surveillait attentivement sa sœur qu'il soupçonnait d'avoir apostasié et qui finit par s'enfuir et trouver refuge dans un couvent où elle se lia d'amitié avec une nommée Maria, fille d'un père chrétien et d'une mère musulmane secrètement convertie au christianisme. Son frère, Walabonsus, dissimulant ses origines, était devenu moine à Tabanos. Son arrestation entraîna l'ouverture d'une enquête sur sa famille qui aboutit à l'arrestation de sa sœur et de Flora, lesquelles, ayant refusé de renoncer à leurs erreurs, furent exécutées le 24 novembre 851.

Devant la multiplication de ces scandales, Abd al-Rahman convoqua Cornes et lui ordonna la réunion en urgence d'un concile afin que les évêques condamnent ces actes d'insubordination inacceptables et rappellent aux Chrétiens leur devoir d'obéissance et de fidélité à l'émir. Le comte s'appuya sur le métropolite de Tulaitula, Recafred, dont la cupidité était proverbiale. De somptueux cadeaux, des exemptions fiscales et l'attribution à sa personne de plusieurs domaines poussèrent ce prélat à faire efficacement pression sur ses pairs et à les gagner à ses arguments. À ses yeux, chercher le martyre en blasphémant ouvertement l'islam équivalait à un suicide sévèrement condamné par l'Église. Ceux qui tenteraient désormais d'imiter Perfectus seraient *de facto* excommuniés et n'auraient pas droit à une sépulture en terre chrétienne. Seul Saül, l'évêque de Kurtuba, protesta contre cette décision et demanda à Euloge de venir éclairer le concile sur les raisons qui poussaient les fidèles à confesser publiquement leur foi, au péril de leur vie. Mal lui en prit. Sur ordre de Cornes, l'un et l'autre furent arrêtés et jetés en prison, au grand soulagement, il faut le reconnaître, des Chrétiens de Kurtuba qui redoutaient que l'émir ne lance contre eux ses partisans.

Cette crainte décupla après l'arrestation de deux couples de Musulmans qui avaient hébergé chez eux un moine de Jérusalem, Georges. Cette hospitalité parut suspecte aux espions de Mohammed Ibn Rustum. Arrêtés, leurs domestiques furent soumis à la torture et

avouèrent rapidement que leurs maîtres s'étaient convertis au christianisme. Fils d'un père musulman et d'une mère chrétienne, Aurelius avait été élevé par sa tante maternelle ; confié à l'adolescence à ses oncles paternels, de riches propriétaires terriens, il apprit chez eux les rudiments du Coran. Il avait épousé une Arabe yéménite, Leïla, à laquelle il avoua son baptême en secret et son aversion pour l'islam. Éperdument amoureuse de lui, la jeune femme décida de l'imiter et, dans l'intimité, n'acceptait d'être appelée que par son prénom wisigoth, Sabigotho. Sa sœur, Liliosa, avait épousé un nommé Félix qui était devenu musulman dans l'espoir, vite déçu, d'obtenir une charge à la cour. Sans savoir qu'elles étaient discrètement suivies par des agents au service du hadjib, les deux femmes, prétextant des réjouissances familiales, partirent pour Ishbiliyah et furent surprises alors qu'elles entraient, non voilées, dans une église où le moine Georges les attendait. Ramenées à Kurtuba, elles comparurent, avec leurs époux, devant le cadî. Condamnés à mort comme relaps, tous furent exécutés le 27 juillet 852. Quelques jours plus tard, les moines Christophos et Léovigilde ainsi qu'un laïc, Jérémie, connurent pareil sort.

Avant d'être mis en croix, celui-ci répondit au cadî qui lui proposait d'avoir la vie sauve s'il se convertissait à l'islam :

— Je ne tiens pas à cette vie. Dans quelques instants, Dieu m'accueillera dans Son paradis au milieu des saints et des bienheureux. J'aurai la chance de contempler Sa face et de chanter Ses louanges. Rien ne vaut pareil bonheur. Sous peu, je verrai les démons traîner jusqu'à l'enfer votre souverain, Abd al-Rahman, que son rang ne protégera pas de la damnation éternelle. Je le proclame, sous peu, il devra répondre de ses crimes.

Les habitants de Kurtuba furent frappés de stupeur quand ils apprirent, peu de temps après, que l'émir avait été saisi d'un violent accès de fièvre et que les médecins, appelés à son chevet, désespéraient de le guérir. Rassemblant ses dernières forces, Abd al-Rahman se fit porter jusqu'à la grande mosquée pour assister à la prière du vendredi. Son apparition déclencha l'enthousiasme des fidèles qui se bousculaient pour tenter de l'approcher. D'un geste las, il fit signe à la foule de se taire et, d'une voix tremblante d'émotion, prononça ces mots :

— Ma vie est entre les mains d'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux. Je suis prêt à obéir à ses décrets. Je ne crains pas la mort car j'ai accompli ma tâche du mieux que j'ai pu. Il me suffit de comparer l'état de ce royaume quand mon père me l'a laissé et ce qu'il est devenu aujourd'hui. Nos villes sont prospères et nos campagnes

verdoyantes. Là où n'étaient que ruines et désolations, s'élèvent les vergers d'Allah. Je vous les confie. Prenez-en grand soin et faites en sorte qu'ils produisent les fruits les plus doux et les plus exquis afin que l'on sache, dans tout le Dar el-Islam et au-delà, qu'al-Andalous est l'antichambre du paradis. J'ai dit.

Puis l'émir regagna ses appartements où il s'éteignit le 3 rabi II 238[130] Peu auparavant, il avait pris soin de recevoir une dernière fois les dignitaires musulmans, juifs et chrétiens, afin de les associer ainsi à sa gloire et de prouver qu'il ne faisait aucune distinction entre ses sujets.

FIN

[1] Actuelle Ceuta, l'une des deux enclaves espagnoles, avec Melilla, sur les côtes marocaines. Le nom complet de la ville était Septem Fratres.

[2] Arius d'Alexandrie (280-336). Ce prélat niait la divinité du Christ et du Saint-Esprit. Jésus n'était pas éternel ni l'égal de Dieu. Cette entorse au dogme de la Trinité fut condamnée par le concile de Nicée en 325 puis par le deuxième concile de Constantinople en 381. Les Wisigoths avaient été convertis par des prêtres et des évêques ariens et persécutèrent en Espagne les catholiques jusqu'à la conversion de leur roi Récaré en 587. Les églises ariennes furent alors fermées.

[3] Actuelle Tanger.

[4] L'une des provinces de l'Afrique du Nord, romaine puis byzantine, dont la capitale était Caesarea, actuelle Cherchell, en Algérie.

[5] Actuelle Séville.

[6] Tolède.

[7] Le gouverneur.

[8] Nom arabe donné à l'ensemble de la péninsule Ibérique.

[9] C'est-à-dire en juillet 710 de notre ère. Le calendrier musulman est un calendrier lunaire comptant 12 mois de 29 ou 30 jours. Le premier mois est celui de mouharram. La datation des événements commence à partir du 1^{er} mouharram de l'an 1, date de l'Hégire, 16 juillet 622 après Jésus-Christ, date du départ de Mohammed et de ses fidèles de La Mecque pour Médine. Chaque année commence en moyenne 10,87 jours plus tôt que l'année précédente. Les 12 mois de l'année musulmane sont mouharram (30 jours), safar (29 jours), rabi al-awal ou rabi I^{er} (30 jours), rabi at tanit ou rabi II (29 jours), djumada I^{er} (30 jours), djumada at tania ou djumada (29 jours), radjab (30 jours), chaaban (29 jours), ramadan (30 jours), dhu al-qada (30 jours) et dhu il-hidjdja (29 ou 30 jours).

[10] Actuellement Alger.

[11] 20 au 21 mai 711.

[12] Djebel Tarik ou « montagne de Tarik », qui a donné par la suite Gibraltar.

[13] La bataille se déroula le 19 juillet 711 (28 ramadan 92) sur les bords du Guadalete (Wadi Lako), près d'Algésiras.

[14] Actuelle Cordoue.

[15] Le Guadalquivir, terme venant de l'arabe wadi al-kebir, littéralement « la grande rivière ».

[16] La profession de foi musulmane.

[17] Actuelle Mérida.

[18] De l'instruction des paysans.

[19] En arabe, ce terme signifie « protégé » et désigne les Juifs et les Chrétiens qui, en tant que « Peuples du Livre », sont autorisés à vivre en terre d'Islam.

[20] Jérusalem. Littéralement, l'expression arabe signifie « La Sainte » puisque la cité de David est, avec La Mecque et Médine, l'un des trois lieux saints de l'islam, le dernier par ordre d'importance.

[21] La Pierre noire de La Mecque où les Musulmans ont l'obligation de se rendre en pèlerinage au moins une fois dans leur vie. Celui qui accomplit ce précepte, considéré comme l'un des cinq piliers de l'islam, reçoit le titre de « hadj ».

[22] En 684, selon le calendrier chrétien.

[23] Actuelle Séville, autrefois Hispalis.

[24] Actuelle Narbonne.

[25] « Le rocher d'Avignon ».

[26] Le château de Lyon, l'antique Lugdunum.

[27] Le Rhône.

[28] Soit le 9 juin 721.

[29] Les troupes musulmanes seraient parvenues, selon certaines sources, jusqu'à Luxeuil, dans les environs de Nancy, après avoir pillé Autun et Sens.

[30] La rencontre des deux armées se déroula entre le 25 et le 31 octobre 732.

[31] Contingents militaires.

[32] Syriens. C'est le nom qui leur fut donné pour les distinguer des Biladiyun.

[33] Le 28 novembre 749.

[34] En janvier 750.

[35] Actuelle Tiaret en Algérie.

[36] Actuelle Almunecar, en Espagne.

[37] Actuelle Elvira, en Espagne.

[38] Le 14 août 755.

[39] Actuelle Archidona en Espagne.

[40] Mars 756.

[41] Le 13 mai 756.

[42] Actuelle Saragosse.

[43] Actuelle Jaén en Espagne.

[44] Le 15 mai 756.

[45] Actuelle Mérita.

[46] Ce terme arabe désigne le comte, chef de la communauté chrétienne locale.

[47] Actuelle Coïmbra.

[48] Castille.

- [49] Actuelle Cadix.
- [50] Actuelle Lisbonne.
- [51] Actuelle Carmona.
- [52] Dérivé du mot arabe sakr, ce terme médiéval désigne un rapace nocturne/diurne constituant une variété de faucons. Les Kouraisishis sont la tribu du Prophète.
- [53] Actuelle Santaver.
- [54] Le Rio Bemhézar.
- [55] Actuelle Valence.
- [56] C'est-à-dire en 777 ap. Jésus-Christ.
- [57] Actuelle Jerez de la Frontera.
- [58] Août 788.
- [59] 30 septembre 788.
- [60] Actuelle Mérida.
- [61] « L'enfant ». Ainsi désignait-on l'héritier du trône émiral, appellation reprise par les souverains chrétiens avec le terme d'infant.
- [62] Le 7 octobre 788.
- [63] Le « chef des marchés ».
- [64] Actuelle Huesca.
- [65] Singulier de muwalladun.
- [66] Sourate IV, Des femmes.
- [67] Une campagne.
- [68] 791.
- [69] Actuelle province basque d'Alaba.
- [70] 785.
- [71] École juridique.
- [72] 794.
- [73] 17 avril 796.
- [74] Secte dissidente de l'islam qui refuse aussi bien le sunnisme que le chiisme. Elle était particulièrement populaire chez les Berbères du Maghreb et existe toujours à Djerba et dans les oasis du M'Zab algérien.
- [75] Nom donné en arabe à Charlemagne.
- [76] Actuelle Ecija.
- [77] Actuelle Talavera.
- [78] Ce bâtiment fut édifié sur l'emplacement de l'actuel Alcazar de Tolède.
- [79] Le terme désigne un théologien et juriste de rite malékite.
- [80] Cette bourgade était la secunda hispano-romaine.
- [81] 816.
- [82] Le 25 mars 818.
- [83] Ce titre correspond à celui de maire du palais.

- [84] Le 6 mai 822.
- [85] Le 21 mai 822.
- [86] Le 22 mai 822.
- [87] La région autour de Murcie.
- [88] Actuellement Cerro de los Santos.
- [89] La Galice. Ce territoire comprenait l'actuelle Galice espagnole, les provinces portugaises d'Entre Minho e Douro et de Tras-Os-Montes ainsi qu'une partie de celle de Beira.
- [90] Actuel Puerto de Herenchu-Guerenu, entre la Sierra de Encia et les Monts d'Iturrieta.
- [91] Août 825.
- [92] La montagne des adorateurs du feu.
- [93] Actuelle Alcolea.
- [94] Vich.
- [95] Pluriel de fiqh.
- [96] L'actuelle Murcie.
- [97] En 234.
- [98] Selon la légende, l'un d'entre eux serait devenu évêque de Saint-Jacques-de-Compostelle.
- [99] La Russie ancienne, où les Normands, connus sous le nom de Varègues, s'installèrent en nombre.
- [100] La Crète.
- [101] « L'homme à la petite horloge ».
- [102] Al-Bashkunish en arabe.
- [103] En 842.
- [104] En juillet 843.
- [105] Le 20 août 844.
- [106] Nom arabe donné aux Normands.
- [107] Le 29 septembre 844.
- [108] Le 11 novembre 844.
- [109] Actuelle Tablade.
- [110] Le grand eunuque. Au pluriel, fata se dit fityan. Celui-ci avait rang de majordome.
- [111] En arabe, fath signifie, avec une forte connotation religieuse, « victoire ».
- [112] C'est-à-dire mère d'un prince. Ce titre honorifique était décerné aux épouses et favorites qui donnaient un fils à l'émir.
- [113] « Le dragon ». Selon E. Levi-Provençal (Histoire de l'Espagne musulmane, t 1, La conquête et l'émirat hispano-umaiyade, Maisonneuve et Larose, 1999, p. 265), ce collier, « qui demeura à son tour célèbre en Espagne jusqu'à la fin du Moyen Âge, allait avoir une destinée peu commune. Du trésor des Umaiyyades de Cordoue, il passa,

à la chute du califat, à celui des Dhu-I-Nunides de Tolède ; puis il fut confisqué au dernier prince de cette dynastie, al-Kadir, par le cadi de Valence, Ibn Djahhal, qui dut le livrer au Cid Campéador, lequel en fit présent à sa femme Chimène. Il passa ensuite en possession du connétable Alvaro de Luna et fut peut-être porté, avant que sa trace soit perdue, par Isabelle la Catholique ».

[114] Luth.

[115] Ziryab est donc à l'origine du *maalouf*, la musique arabo-andalouse.

[116] Elle correspond à trois empan, soit un peu moins de soixante-dix centimètres, et porte le nom de son inventeur : *dira rashshashi*.

[117] Ronda.

[118] Les chrétiens mozarabes étaient ceux qui vivaient sous domination musulmane et qui, au fil des décennies, développèrent une liturgie particulière. Ils étaient souvent tenus en suspicion par les Chrétiens du Nord, qui leur reprochaient leur trop forte intégration à la société arabo-musulmane environnante.

[119] Dans la littérature hébraïque médiévale, ce terme désigne l'Église catholique ou la Chrétienté en général.

[120] Jérémie, XVII, 15.

[121] Isaïe, XL, 15.

[122] Isaïe LX, 2.

[123] Psaume 147, 19-20.

[124] Le Saint-Esprit.

[125] Isaïe, VII, 14.

[126] Osée, III, 4-5.

[127] Genèse, IXL, 10.

[128] Selon la jurisprudence musulmane, il fut accusé de *zandaka*, « hétérodoxie » et d'*ishtikf*, « mépris de l'islam ».

[129] Le 18 avril 850.

[130] Le 22 septembre 852.